

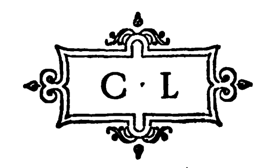
BIBLIOTHEQUE CONTEMPORAINE

ALEXANDRE DUMAS

THÉATRE COMPLET

VIII

MONTE-CRISTO (PREMIÈRE PARTIE)
MONTE-CRISTO (2e PARTIE)
LE COMTE DE MORCERF (3e PARTIE DE MONTE-CRISTO)
VILLEFORT (4e PARTIE DE MONTE-CRISTO)



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1884

THÉATRE COMPLET

DE

ALEXANDRE DUMAS

Poissy. — Typ. et stér. de A. Bouret.

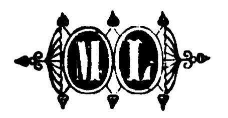
THÉATRE COMPLET

DE

ALEX. DUMAS

HUITIÈME SÉRIE

MONTE-CRISTO (PREMIÈRE PARTIE)
MONTE-CRISTO (2e PARTIE)
LE COMTE DE MORCERF (3e PARTIE DE MONTE-CRISTO)
VILLEFORT (4e PARTIE DE MONTE-CRISTO)



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1864


ASTOR LIBRARY
JUN
7
1893
NEW YORK

MONTE-CRISTO

(PREMIÈRE PARTIE)

DRAME EN CINQ ACTES, EN ONZE TABLEAUX

EN SOCIÉTÉ AVEC M. AUGUSTE MAQUET

Théâtre-Historique. — 3 février 1848.

DISTRIBUTION

EDMOND DANTÈS	MM.	MÉLINGUE.
DANGLARS		CHÉRI.
DANTÈS père		CULLIER.
MOREL, armateur		SAINT-LÉON.
PÉNÉLON, contre-maître		BARRÉ.
CADEROUSSE, tailleur		BOUTIN.
VILLEFORT		LACRESSONNIÈRE.
NOIRTIER, père de Villefort		DUPUIS.
FERNAND MONDEGO		GEORGES.
FARIA		BONNET.
ANTOINE, geôlier		CHARLES.
DE BAVILLE, inspecteur des prisons		BEAULIEU.
LE GOUVERNEUR		PEUPIN.
BERTUCCIO		CRETTE.
UN AGENT		LEFÈVRE.
BAPTISTE		ALEXANDRE.
UN CHEF DE DOUANE		PAUL.
UN MATELOT		DÉSIRÉ.
PAMPHILE, aubergiste		LIÉMANCE.
GERMAIN		FLEURY.
MERCÉDÈS	Mmes	LACRESSONNIÈRE.
LA CARCONTE		PERSON.
GRINGOLE, matelot		HORTENSE JOUVE.
RENÉE DE SAINT-GÉRAN, femme de Villefort		MAILLET.
MADAME D'ISTEL		DEVAL.
MADAME MOREL		FONTENAY.
UNE FEMME DE CHAMBRE		BETZY.

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Le pont du *Pharaon*. — En perspective, le port de Marseille.

—

SCÈNE PREMIÈRE

EDMOND DANTÈS, PÉNÉLON, GRINGOLE, MATELOTS, puis LE CHEF DE LA SANTÉ, DOUANIERS et MOREL.

EDMOND.

Chacun à son poste pour le mouillage!... C'est bien... La place me paraît bonne!

PÉNÉLON.

Dites donc, monsieur Dantés, sans vous commander...

EDMOND.

Qu'y a-t-il, mon bon Pénélon?

PÉNÉLON.

Regardez donc qui nous arrive là-bas, dans un canot.

EDMOND.

Ah! ah! c'est M. Morel, notre armateur.

PÉNÉLON.

Il ne perd pas de temps, le bourgeois!... Il vient avec la Santé.

EDMOND.

Dame, tu comprends, la chose en mérite la peine... Je suis sûr qu'il ne donnerait pas son bénéfice sur ce voyage-ci pour cinquante mille francs!

PÉNÉLON.

Cinquante mille francs?... Peste! c'est un joli denier!

GRINGOLE.

Je parie bien que mon bénéfice, à moi, sur ce voyage-ci, n'ira pas là... N'est-ce pas, maître Pénélon?

PÉNÉLON.

Tais-toi, Gringole.

EDMOND, commandant.

Range à carguer les voiles de hune, le foc et la brigantine!... Faites penaud... Que veux-tu, Gringole?

GRINGOLE.

Lieutenant, la Santé !

LE CHEF DE LA SANTÉ.

Holà ! du navire, d'où venez-vous ?

EDMOND.

De Smyrne, Syra, Naples et l'île d'Elbe.

LE CHEF.

Où avez-vous fait quarantaine ?

EDMOND.

A Syra.

LE CHEF.

Voyons vos papiers.

EDMOND.

Les voici. (Il met les papiers au bout d'une pince de fer.) Bonjour, monsieur Morel ! Après la visite, n'est-ce pas?

MOREL.

Oui, oui ; bonjour, mon bon ami.

LE CHEF.

C'est bien, tout est en règle. Vous pouvez monter, messieurs de la douane.

MOREL.

Et moi?

LE CHEF.

Vous aussi, monsieur Morel, et le premier même. A tout seigneur, tout honneur !

MOREL, entrant.

Bonjour, Edmond; bonjour, mes amis... Où est M. Leclère?... Mais qu'y a-t-il donc ? Le bâtiment a un air de tristesse qui m'inquiète.

EDMOND.

Ah ! c'est qu'il est arrivé un grand malheur, monsieur Morel !

MOREL.

Un grand malheur !... Vous m'effrayez! Qu'y a-t-il donc ?

EDMOND.

A la hauteur de Civita-Vecchia, nous avons perdu le capitaine Leclère.

MOREL.

Notre pauvre capitaine !... Et comment ce malheur lui est-il arrivé, Edmond ? Serait-il tombé à la mer ?

EDMOND.

Non, monsieur; après trois jours d'horribles souffrances, une fièvre cérébrale l'a emporté.

MOREL.

Et comment donc ce malheur lui est-il arrivé?

EDMOND.

Mon Dieu, monsieur, de la façon la plus imprévue. Après une longue conversation avec le commandant du port, le capitaine Leclère quitta Naples fort agité... Au bout de vingt-quatre heures, la fièvre le prit; trois jours après, il était mort...

MOREL.

En vérité, c'est étrange!

EDMOND.

Ce malheur nous a consternés... La mort est terrible partout, mais plus encore, je crois, lorsqu'on est perdu dans l'immensité, et ballotté entre le ciel et l'eau!...

MOREL.

Vous lui avez fait les funérailles ordinaires?

EDMOND.

Oui, monsieur Morel; et il repose doucement, enveloppé dans son hamac, à la hauteur de l'île del Giglio, avec un boulet de trente-six aux pieds et un à la tête... Nous rapportons à sa veuve sa croix et son épée... C'était bien la peine de faire dix ans la guerre aux Anglais et trois fois le tour du monde pour en arriver à mourir dans son lit!

MOREL.

Que voulez-vous, mon cher Edmond! c'est triste, je le sais bien... Mais, enfin, nous sommes tous mortels, et il faut bien que les anciens fassent place aux nouveaux; sans cela, il n'y aurait pas d'avancement. Maintenant, Edmond, le chargement, voyons!

EDMOND.

Tenez, voici justement M. Danglars, votre comptable, qui sort de la cabine, et qui vous donnera là-dessus tous les renseignements que vous pouvez désirer... Quant à moi, monsieur Morel, avec votre permission, il faut que je veille au mouillage, et que je mette le navire en deuil...

MOREL.

Allez, mon ami, allez!...

(Edmond s'éloigne.)

SCÈNE II

MOREL, puis DANGLARS.

MOREL, à part, regardant Edmond.

Voilà un digne et honnête garçon; aussi, si celui-là ne prospère pas, il n'y a pas de justice au ciel!

DANGLARS.

Eh bien, monsieur Morel, vous savez déjà le malheur?

MOREL.

Hélas! oui, monsieur Danglars, le capitaine Léclère est mort!...

DANGLARS.

Malheur irréparable, monsieur, c'est le mot; car où retrouverez-vous son pareil?... Un marin vieilli comme lui entre le ciel et l'eau, ainsi qu'il convient à un homme chargé des intérêts d'une maison aussi importante que la vôtre!

MOREL.

Je crois, Danglars, que vous exagérez, non pas la perte que nous avons faite, mais la difficulté que nous aurons à la réparer. Il n'est pas besoin d'être aussi vieux marin que vous le dites pour connaître son métier, et voilà Dantès qui fait le sien en homme qui n'a besoin de demander conseil à personne.

DANGLARS, avec humeur.

Oui, oui, c'est jeune; ce qui fait que cela ne doute de rien... Aussi, à peine le capitaine Leclère a-t-il été mort, qu'il a pris le commandement du *Pharaon,* et qu'il nous a fait perdre un jour et demi à l'île d'Elbe, au lieu de revenir directement à Marseille.

MOREL.

Quant à prendre le commandement du navire, c'était son devoir comme second, et il a eu raison sur ce point. Mais, quant à perdre un jour et demi à l'île d'Elbe, il a eu tort, à moins que le bâtiment n'eût besoin de réparations...

DANGLARS.

Le navire se portait comme je me porte, et comme je désire que vous vous portiez, monsieur Morel... Et cette journée et demie a été perdue par pur caprice, pour le plaisir d'aller à terre!

MOREL.

Vous êtes sûr?...

DANGLARS.

Pardieu!

MOREL, se retournant.

Dantès! Venez donc, je vous prie...

EDMOND.

Pardon, monsieur Morel, je suis à vous dans un moment. (Ordonnant.) Abaissez la flamme à mi-mât... Mettez le pavillon en berne... Croisez les vergues!...

DANGLARS.

Vous voyez, il se croit déjà capitaine, ma parole d'honneur!

MOREL.

Il l'est de fait.

DANGLARS.

Oui, sauf votre signature, monsieur Morel.

MOREL.

Dame, pourquoi ne le laisserais-je pas à ce poste?... Il est jeune, je le sais bien; mais, malgré sa jeunesse, il me paraît fort expérimenté dans son état.

DANGLARS.

Vous trouvez?...

SCÈNE III

LES MÊMES, EDMOND.

EDMOND.

La! maintenant que le navire est mouillé, me voici tout à vous... Vous m'avez appelé, je crois?

MOREL.

Oui, mon ami; je voulais vous demander pourquoi vous vous êtes arrêté à l'île d'Elbe.

EDMOND.

Je l'ignore moi-même, monsieur...

MOREL.

Comment, vous l'ignorez?...

EDMOND.

Oui; c'était pour accomplir une dernière recommandation

du capitaine Leclère, qui, en mourant, m'avait remis un paquet pour le grand maréchal.

MOREL.

L'avez-vous donc vu, Edmond?

EDMOND.

Qui?

MOREL.

Le grand maréchal.

EDMOND.

Oui.

MOREL.

Chut! Et comment va l'empereur?

EDMOND.

Bien, monsieur, autant que j'ai pu en juger par mes yeux.

MOREL.

Vous avez donc vu l'empereur aussi?

EDMOND.

Il est entré chez le maréchal pendant que j'y étais.

MOREL.

Et vous lui avez parlé, Dantès?

EDMOND.

C'est-à-dire que c'est lui qui m'a parlé, monsieur.

MOREL.

Que vous a-t-il dit?

EDMOND.

Il m'a fait des questions sur le bâtiment, sur l'époque de son départ pour Marseille, sur la route qu'il avait suivie et la cargaison qu'il portait... Je crois que, s'il eût été vide, et que j'eusse été le maître de ce navire, son intention était de l'acheter... Mais je lui ai dit que je n'étais que le simple second, et que le bâtiment était aux MM. Morel, de Marseille. « Ah! ah! les Morel, a-t-il dit, je connais cela : ils sont armateurs de père en fils, et il y avait un Morel qui servait dans le même régiment que moi, tandis que j'étais en garnison à Valence. »

MOREL.

C'est pardieu vrai, Dantès!... Ce Morel-là, c'était mon oncle Policar, qui est devenu capitaine... Edmond, vous direz à mon oncle que l'empereur s'est souvenu de lui, et vous le verrez pleurer, le vieux grognard... Allons, allons, vous avez bien fait de suivre les intentions du capitaine Leclère. Mais,

si l'on savait que vous avez parlé à l'empereur, cela pourrait vous compromettre !

EDMOND.

En quoi voulez-vous que cela me compromette, monsieur ? Je ne sais pas même ce que je portais, et l'empereur ne m'a fait que les questions qu'il eût faites au premier venu... Mais, pardon, voici la douane qui met tout sens dessus dessous, selon son habitude... Vous permettez, n'est-ce pas ?

MOREL.

Allez ! allez !...

EDMOND.

Attendez, messieurs ! attendez !...

SCÈNE IV

MOREL, DANGLARS.

DANGLARS, s'approchant.

Eh bien, monsieur Morel, il vous a donné de bonnes raisons de son mouillage à Porto-Ferraïo, à ce qu'il paraît ?

MOREL.

D'excellentes, mon cher monsieur Danglars.

DANGLARS.

Ah ! tant mieux ! C'est toujours pénible d'avoir un camarade qui ne fait pas son devoir !

MOREL.

Dantès a fait le sien, Danglars, et c'était le capitaine Leclère qui lui avait ordonné cette relâche...

DANGLARS.

A propos du capitaine Leclère, ne vous a-t-il pas remis une lettre de lui ?

MOREL.

Qui ?... Dantès ?...

DANGLARS.

Oui.

MOREL.

A moi ?... Non... En avait-il donc une ?...

DANGLARS.

Je croyais qu'en mourant, outre le paquet, le capitaine lui avait confié une lettre ; et je pensais, moi, que cette lettre était pour vous.

MOREL.

Outre quel paquet ?...

DANGLARS.

Celui que Dantès a déposé à Porto-Ferraïo...

MOREL.

Comment savez-vous qu'il avait un paquet à déposer à Porto-Ferraïo ?

DANGLARS.

Je passais devant la porte du capitaine, qui était entr'ouverte, et je l'ai vu remettre un paquet et une lettre à Dantès.

MOREL.

Il ne m'en a point parlé ; mais, s'il a cette lettre, il me la remettra.

DANGLARS.

Alors, monsieur Morel, ne parlez point de ce que je viens de vous dire à Edmond. Je me serai trompé...

SCÈNE V

MOREL, EDMOND, puis PÉNÉLON.

MOREL.

Eh bien, mon cher Dantès, êtes-vous libre ?

EDMOND.

Oui, monsieur.

MOREL.

La chose n'a pas été longue !

EDMOND.

Non, j'ai remis aux douaniers la liste de nos marchandises, et ils sont en train de faire la visite.

MOREL.

Alors, vous n'avez plus rien à faire ici ?

EDMOND.

Non, monsieur, tout est en ordre.

MOREL.

Vous pourrez donc venir dîner avec nous ?

EDMOND.

Excusez-moi, monsieur Morel, de refuser le grand honneur que vous me faites ; mais ma première visite, vous le comprenez, doit être pour mon père.

MOREL.

C'est juste, Dantès, c'est juste... Je sais que vous êtes bon fils.

EDMOND.

Et il se porte bien, que vous sachiez?...

MOREL.

Votre père?... Je crois que oui, mon cher Edmond, quoique je ne l'aie pas aperçu...

EDMOND.

Oui, il se tient enfermé dans sa petite chambre des allées de Meilhan, n'est-ce pas ?

MOREL.

Cela prouve, au moins, qu'il n'a manqué de rien en votre absence.

EDMOND.

Mon père est fier, monsieur, et il eût manqué de tout, je doute qu'il eût demandé quelque chose à qui que ce soit en ce monde, excepté à Dieu!

MOREL.

Eh bien, après cette visite, nous comptons sur vous?

EDMOND.

En vérité, monsieur Morel, je suis honteux de répondre ainsi à tant de politesses; mais, après cette première visite, il en est une seconde qui ne me tient pas moins au cœur...

MOREL.

Ah! c'est vrai, Dantès! j'oubliais qu'il y a aux Catalans quelqu'un qui doit vous attendre avec non moins d'impatience que votre père!... C'est la belle Mercédès... Ah! ah! cela ne m'étonne plus, Edmond, qu'elle soit venue trois fois me demander des nouvelles du *Pharaon*.

EDMOND.

Elle est venue, monsieur?...

MOREL.

En personne... Peste! Edmond, vous n'êtes pas à plaindre, et vous avez là une jolie maîtresse!

EDMOND.

Ce n'est point ma maîtresse, monsieur: c'est ma fiancée..

MOREL.

Quelquefois, c'est tout un.

EDMOND.

Pas pour nous!...

MOREL.

Allons, allons, mon cher Edmond, que je ne vous retienne pas... Vous avez assez bien fait mes affaires pour que je vous donne tout loisir de faire les vôtres... Avez-vous besoin d'argent?

EDMOND.

Non, monsieur; j'ai tous mes appointements du voyage, c'est-à-dire trois ou quatre mois de solde.

MOREL.

Vous êtes un garçon rangé, Edmond.

EDMOND.

Ajoutez que j'ai un père pauvre, monsieur, et que ma fiancée n'est pas riche...

MOREL.

Allez donc voir votre père et votre fiancée, Edmond; allez...

EDMOND.

Alors, vous permettez?...

MOREL.

Oui, si vous n'avez plus rien à me dire.

EDMOND.

Non, monsieur... Pénélon, le canot!

MOREL.

Dites-moi, Edmond, le capitaine Leclère, en mourant, ne vous a pas laissé une lettre pour moi?

EDMOND.

Il lui a été impossible d'écrire, monsieur... Mais cela me rappelle que j'aurai un congé de huit jours à vous demander.

MOREL.

Pour vous marier, Edmond?

EDMOND.

Oui, monsieur, d'abord; puis pour aller à Paris...

MOREL.

Bon! vous aurez le temps que vous voudrez... Il nous faudra bien six semaines pour décharger et recharger le bâtiment, et nous ne nous remettrons pas en mer avant deux mois... Seulement, dans deux mois, il faudra que vous soyez là, Dantès... *Le Pharaon* ne pourrait pas, vous le comprenez bien, se mettre en route sans son capitaine!

EDMOND.

Sans son capitaine?... Faites attention à ce que vous dites

là, monsieur!... car vous venez de répondre aux plus secrètes espérances de mon cœur... Votre intention serait-elle de me nommer capitaine du *Pharaon*, monsieur?

MOREL.

Si j'étais seul, mon cher Dantès, je vous tendrais la main, et je vous dirais : « Touchez là!... » mais j'ai, pour trois ou quatre ans encore, un associé, et vous connaissez le proverbe italien: « Qui a compagnon, a maître!... » Mais la moitié de la besogne est faite, puisque, sur deux voix, vous en avez déjà une... Rapportez-vous-en à moi pour avoir l'autre, et je ferai de mon mieux !

EDMOND.

Ah! monsieur, je vous remercie au nom de mon père et de Mercédès!... Moi, capitaine!... mon Dieu! monsieur Morel, vous venez de me dire là une parole sur laquelle je ne comptais que dans quatre ou cinq ans!

MOREL.

C'est bien, c'est bien, Edmond... Il y a au ciel un Dieu pour les braves gens!... Allez voir votre père, allez voir Mercédès, et revenez me voir après!

PÉNÉLON.

Le canot, il est paré, monsieur Edmond!

EDMOND.

Bien, mon ami... (A Morel.) Vous ne voulez pas que je vous ramène à terre?

MOREL.

Non, merci; je reste pour régler mes comptes avec Danglars... Avez-vous été content de lui pendant le voyage?

EDMOND.

C'est selon le sens que vous attachez à cette question, monsieur... Si c'est comme bon camarade, que vous me demandez si je suis content de lui... non! car je crois qu'il me garde rancune, depuis le jour où, à la suite d'une petite querelle, j'ai eu la sottise de lui proposer de faire ensemble une halte de dix minutes à l'île de Monte-Cristo... Si c'est comme comptable que vous voulez dire... je crois qu'il n'y a rien à lui reprocher, et que vous serez content de la façon dont la besogne est faite.

MOREL.

Mais, voyons, Dantès, soyez franc... Si vous étiez capitaine du *Pharaon*, garderiez-vous Danglars avec plaisir?

EDMOND.

Capitaine ou second, monsieur Morel, j'aurai toujours les plus grands égards pour ceux qui possèdent la confiance de mes armateurs.

MOREL.

En vérité, Dantès, vous êtes en tout point un brave garçon... Mais que je ne vous retienne plus... Je vois que vous êtes sur des charbons ardents!

EDMOND.

J'ai donc mon congé?

MOREL.

Allez, je vous dis...

EDMOND.

Alors, au revoir, monsieur Morel, et mille fois merci!

MOREL.

Au revoir, mon cher Edmond... Bonne chance! (A Danglars.) Et maintenant, monsieur Danglars, à nous deux. Voyons...

DEUXIÈME TABLEAU

Chez Dantès père. — Une petite chambre mansardée; fenêtre garnie de plantes grimpantes.

SCÈNE PREMIÈRE

DANTÈS, LA CARCONTE.

LA CARCONTE.

Ainsi donc, père Dantès, vous dites qu'il n'est pas chez vous, mon ivrogne de Caderousse?

DANTÈS.

Non, voisine; je ne l'ai même pas vu de la journée.

LA CARCONTE.

Allons, il sera encore allé au cabaret.

DANTÈS.

Voyons, un peu d'indulgence pour ce pauvre Caderousse, voisine!

LA CARCONTE.

Ah ! c'est qu'il ne fait plus que cela, voyez-vous... Un homme qui avait un si bon état !

DANTÈS.

Eh bien, mais il l'a toujours.

LA CARCONTE.

Oui ; mais peu à peu il perd toutes ses pratiques, et puis on ne veut plus lui faire crédit nulle part.

DANTÈS.

Bah ! voisine, vous avez du bien à Arles, et, qnand vous voudrez quitter Marseille...

LA CARCONTE.

Ah ! voilà justement ce que je crains !

DANTÈS.

Comment cela?

LA CARCONTE.

Parce que, ça sera ma mort, voyez-vous... Si je retourne à Arles, je suis perdue !

DANTÈS.

Ah! oui, ces maudites fièvres...

LA CARCONTE.

J'ai pensé en mourir, vous savez bien.

DANTÈS.

Pauvre femme!... Mais vous allez mieux, n'est-ce pas?

LA CARCONTE.

Ah ! je suis guérie!... et pourvu que je ne reprenne pas le même air...

DANTÈS.

Vous permettez, voisine ?

(Il monte sur une chaise pour attacher les capucines à la fenêtre.)

LA CARCONTE.

Prenez-garde ! vous êtes au cinquième ici, il n'y a pas à plaisanter...

DANTÈS.

Oh ! soyez tranquille !

LA CARCONTE.

J'entends des pas... C'est peut-être lui !...

DANTÈS.

Vous voyez bien qu'il ne faut pas, comme cela, penser mal de son prochain !

LA CARCONTE.

Ce n'est pas lui... (Apercevant Edmond.) Tiens! tiens!... Oh!... mais...

DANTÈS.

Quoi?

SCÈNE II

LES MÊMES, EDMOND.

EDMOND, bas, à la Carconte.

Silence!...

LA CARCONTE.

Oui; et même... (Elle fait signe qu'elle doit s'en aller.) N'est-ce pas?

EDMOND.

Merci!

LA CARCONTE.

Il va être bien heureux, le père Dantès!

SCÈNE III

DANTÈS, EDMOND.

DANTÈS, le dos tourné.

Vous dites donc, voisine, que ce n'est pas encore lui... Qui est-ce donc alors, hein?

EDMOND.

C'est moi, mon père!...

DANTÈS.

Ah! mon Dieu!... mon Dieu!...

EDMOND.

Qu'as-tu donc, mon père?... serais-tu malade?

DANTÈS.

Non, mon cher Edmond! non, mon enfant!... Mais... je ne t'attendais pas... et la joie... le saisissement... de te revoir ici à l'improviste! Oh! mon Dieu! il me semble que je vais mourir...

EDMOND.

Eh bien, remets-toi, père... C'est moi! c'est bien moi!... On dit toujours que la joie ne fait pas de mal, et voilà pourquoi

je suis entré ici sans précaution... Voyons, souris-moi, au lieu de me regarder comme tu le fais, avec des yeux effarés!... Je reviens, nous allons être heureux!

DANTÈS.

Ah! tant mieux, garçon!... Mais comment allons-nous être heureux? Tu ne me quittes donc plus?

EDMOND.

Le pauvre capitaine Leclère est mort, et il est probable que je vais avoir sa place... Comprenez-vous?... capitaine, avec cent louis d'appointements, et une part dans les bénéfices!... N'est-ce pas plus que ne pouvait l'espérer un pauvre matelot comme moi?

DANTÈS.

Oui, mon fils, oui, en effet, c'est bien heureux!

EDMOND.

Aussi, je veux, du premier argent que je toucherai, que vous ayez une petite maison, avec un jardin pour planter vos clématites, vos capucines et vos chèvrefeuilles... Mais qu'as-tu donc, père? On dirait que tu te trouves mal!

DANTÈS.

Patience, Edmond; ce ne sera rien!

EDMOND.

Voyons, voyons, mon père... Un verre de vin... cela vous ranimera... Où mettez-vous votre vin?

DANTÈS.

Non, merci... Ne cherche pas.

EDMOND.

Si fait, mon père; indiquez-moi l'endroit.

DANTÈS.

Inutile... Il n'y a plus de vin.

EDMOND.

Comment! il n'y a plus de vin?... Auriez-vous manqué d'argent, mon père?

DANTÈS.

Je n'ai manqué de rien, puisque te voilà, mon enfant!

EDMOND.

Comment! est-ce que M. Morel ne vous a pas fait remettre deux cents francs, le jour de mon départ, il y a trois mois?

DANTÈS,

Oui, c'est vrai; mais tu avais oublié une petite dette chez le voisin Caderousse; il me l'a rappelée, en me disant que,

si je ne payais pas pour toi, il irait se faire payer chez M. Morel. Alors, de peur que cela ne te fît du tort...

EDMOND.

Eh bien?...

DANTÈS.

J'ai payé, moi!...

EDMOND.

Mais c'etait cent quarante francs que je devais au voisin Caderousse!

DANTÈS.

Oui...

EDMOND.

Et vous les avez donnés, sur les deux cents francs que je vous avais laissés?

DANTÈS.

Oui...

EDMOND.

De sorte que, pendant trois mois, vous avez vécu avec soixante francs!...

DANTÈS.

Tu sais combien il me faut peu de chose...

EDMOND.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! pardonnez-moi!

DANTÈS.

Qu'as-tu donc?

EDMOND.

Ah! mon père, mon pauvre père, vous m'avez brisé le cœur!...

DANTÈS, souriant.

Bah! te voilà... Maintenant, tout est oublié, car tout est bien.

EDMOND.

Oui, me voilà avec un bel avenir et un peu d'argent... Tenez, prenez, prenez... (Il verse son argent sur la table.) Et envoyez tout de suite chercher quelque chose.

DANTÈS.

A qui cela?

EDMOND.

Mais à toi... à moi... mon père!... Prends, prends!... achète des provisions... Sois heureux, pauvre père... Demain, il y en aura d'autres!

DANTÈS.

Doucement, doucement... Avec ta permission, j'userai modérément de ta bourse... On croirait, si l'on me voyait acheter trop de choses à la fois, que j'ai été obligé d'attendre ton retour pour les acheter.

EDMOND.

Fais comme tu voudras, père; mais, avant toute chose, prends quelqu'un pour te servir. J'ai là-bas, à fond de cale, d'excellent café et du tabac de contrebande pour toi, tu l'auras dès demain... Ça vient de Smyrne. Mais chut! voici quelqu'un...

DANTÈS.

Ah! c'est Caderousse qui aura appris ton arrivée, et qui veut te faire son compliment de bon retour.

EDMOND.

Bon! encore des lèvres qui disent une chose, tandis que le cœur en pense une autre... Mais, n'importe, c'est un voisin qui nous a rendu service autrefois, qu'il soit le bienvenu!

SCÈNE IV

LES MÊMES, CADEROUSSE.

CADEROUSSE.

Eh! te voilà donc de retour, le petit?

EDMOND.

Comme vous voyez, voisin Caderousse, et prêt à vous être agréable en quelque chose que ce soit.

CADEROUSSE.

Merci, merci... Je n'ai besoin de rien... et ce sont même les autres qui ont quelquefois besoin de moi... Je ne dis pas cela pour toi, garçon... Je t'ai prêté de l'argent, tu me l'as rendu... cela se fait entre voisins... et nous sommes quittes.

EDMOND.

On n'est jamais quitte envers ceux qui vous ont obligé; car, lorsqu'on ne leur doit plus d'argent, on leur doit encore de la reconnaissance.

CADEROUSSE.

A quoi bon parler de cela?... Ce qui est passé est passé... Parlons de ton heureux retour, garçon... J'étais donc allé sur le port pour rassortir du drap marron, quand je rencontre

l'ami Danglars. « Toi à Marseille? lui demandai-je. — Eh! oui tout de même, me répondit-il. — Je te croyais à Smyrne? — J'y pourrais être, car j'en reviens. — Et Edmond?... » Je pensais à toi tout de suite... « Où est-il donc, le petit? — Mais chez son père, sans doute... » Et je suis venu tout droit, pour avoir le plaisir de serrer la main à un ami!

DANTÈS.

Ce bon Caderousse! il nous aime tant!...

CADEROUSSE.

Certainement que je vous aime, et que je vous estime encore... attendu que les honnêtes gens sont rares... Mais il paraît que tu reviens riche!....

EDMOND.

Ah! cet argent n'est point à moi, voisin, il est à mon père... Je lui manifestais la crainte qu'il n'eût manqué de quelque chose en mon absence... et, pour me rassurer, il a tiré sa bourse.... Allons, père, remettez votre argent dans la tirelire... à moins toutefois que le voisin Caderousse n'en ait besoin... auquel cas, il est bien à son service!

CADEROUSSE.

Non pas, garçon, je n'ai besoin de rien, et, Dieu merci! l'état nourrit son homme... Garde ton argent, garde, on n'en a jamais de trop!

EDMOND.

C'était de bon cœur...

CADEROUSSE.

Je n'en doute pas... Eh bien, te voilà donc au mieux avec M. Morel, câlin que tu es!

EDMOND.

M. Morel a toujours eu beaucoup de bonté pour moi.

CADEROUSSE.

En ce cas, tu as eu tort de refuser son dîner.

DANTÈS.

Comment, refuser son dîner?... Il t'avait donc invité à dîner?

EDMOND.

Oui, mon père.

DANTÈS.

Et pourquoi donc as-tu refusé, garçon?

EDMOND.

Pour revenir plus tôt près de vous... J'avais hâte de vous voir.

CADEROUSSE.

Je sais quelqu'un, là-bas, derrière le fort Saint-Nicolas, qui n'en sera pas fâché, que tu sois capitaine.

DANTÈS.

Mercédès, n'est-ce pas?

EDMOND.

Oui, mon père... Et, avec votre permission, maintenant que je vous ai vu, mon père, maintenant que je sais que vous vous portez bien, je vous demanderai la permission de faire une visite aux Catalans.

DANTÈS.

Va, mon enfant, va! et que Dieu te bénisse dans ta femme, comme il m'a béni dans mon fils!

CADEROUSSE.

N'importe, n'importe! tu as bien fait de te dépêcher!

EDMOND.

Pourquoi cela?

CADEROUSSE.

Parce que la Mercédès est une belle fille, et que les belles filles ne manquent pas d'amoureux... celle-là surtout. Ils la suivent par douzaines; mais tu vas être capitaine, toi, et l'on te donnera la préférence!

EDMOND.

Ce qui veut dire que, si je ne l'étais pas...

CADEROUSSE.

Eh! eh!...

EDMOND.

Allons, allons, voisin, j'ai meilleure opinion que vous des femmes en général... et de Mercédès en particulier... et je suis convaincu que, capitaine ou non, elle me restera fidèle.

CADEROUSSE.

Tant mieux! tant mieux!... Quand on va se marier, c'est toujours une bonne chose que d'avoir la foi... Mais, n'importe, crois-moi, le petit... ne perds pas de temps à lui annoncer ton arrivée.

EDMOND.

J'y vais.

DANTÈS.

Et moi, je t'accompagne jusqu'à la Cannebière... Je ne veux le quitter que le plus tard possible.

CADEROUSSE.

Il faut que je vous demande la permission de rester un instant ici, père Dantès... Cette diable de Carconte, ennuyée sans doute de ce que je ne rentrais pas, est sortie à son tour, et... elle a emporté la clef... De sorte que je suis à la porte...

DANTÈS.

Restez, voisin, restez. Vous savez que vous êtes chez vous.

CADEROUSSE.

Merçi.

EDMOND.

Venez, mon père.

CADEROUSSE.

Bien des choses de ma part à Mercédès, le petit!

EDMOND.

Je les ajouterai à celles que j'ai à lui dire.

DANTÈS.

En sortant, vous tirerez la porte.

CADEROUSSE.

Soyez tranquille.

SCÈNE V

CADEROUSSE, seul.

Je suis sûr d'une chose, moi : c'est que cet argent, il était rapporté par le petit, et que le vieux vantard n'avait pas un traître sou à la maison... D'ailleurs, nous allons bien voir... Ah! les voilà qui sortent; ils suivent les allées de Meilhan... Très-bien!... Pour des gens qui remuent l'or à la pelle, voilà une armoire drôlement garnie... Et celle-là donc!... Ah! si fait! il y a une bouteille, mais elle est vide... Chez moi, il n'y a pas de bouteilles vides tant qu'il y a une bourse pleine... et je juge les autres d'après moi... Un morceau de pain!... Je ne me trompais pas : le vieillard était parfaitement à sec, et l'argent a été rapporté par le petit... Quand on pense que ça fait les fiers!...

DANGLARS, du dehors.

Caderousse! Caderousse!...

CADEROUSSE.

Eh ! c'est Danglars... à qui j'avais donné rendez-vous chez moi, et qui trouve visage de bois... Hé ! Danglars ! monte, monte !... il n'y a personne... Par ici !...

SCÈNE VI

CADEROUSSE, DANGLARS.

DANGLARS.

Où sont-ils donc?

CADEROUSSE.

Ils sont sortis; c'est moi le maître de la maison !

DANGLARS.

Eh bien, l'as-tu vu ?

CADEROUSSE.

Je le quitte.

DANGLARS.

Et t'a-t-il parlé de son espérance d'être capitaine ?

CADEROUSSE.

Il en parle comme s'il l'était déjà.

DANGLARS.

Patience, patience ! il se presse un peu trop !

CADEROUSSE.

Il paraît que la chose lui est promise par M. Morel.

DANGLARS.

De sorte qu'il est bien joyeux ?

CADEROUSSE.

C'est-à-dire qu'il est insolent... Il m'a déjà fait ses offres de service, comme s'il était un grand personnage !

DANGLARS.

Il est toujours amoureux de la belle Catalane?

CADEROUSSE.

Amoureux fou !... Il y est allé !... Mais, ou je me trompe fort, ou il aura du désagrément de ce côté-là.

DANGLARS.

Explique-toi.

CADEROUSSE.

A quoi bon?

DANGLARS.

C'est plus important que tu ne crois... Tu n'aimes pas Edmond ?

CADEROUSSE.

Je n'aime pas les arrogants.

DANGLARS.

Eh bien, dis-moi ce que tu sais relativement à la Catalane ?

CADEROUSSE.

Eh bien, je sais que, toutes les fois que Mercédès vient en ville, elle y vient en compagnie d'un grand gaillard de Catalan, à l'œil noir, à la peau rouge... très-brun, très-ardent... et qu'elle appelle mon cousin.

DANGLARS.

Ah ! vraiment !... Et crois-tu que le cousin lui fasse la cour ?

CADEROUSSE.

Je le suppose... Que diable peut faire un grand garçon de vingt ans à une belle fille de dix-sept ans ?

DANGLARS.

Et tu dis que Dantès est allé aux Catalans ?

CADEROUSSE.

Il est parti devant moi.

DANGLARS.

Si nous allions du même côté ?... Nous nous arrêterions à la Réserve, et, tout en buvant un verre de vin de Lamalgue, nous aurions des nouvelles.

CADEROUSSE.

Qui nous en donnera ?

DANGLARS.

Nous serons sur la route, et nous verrons bien sur son visage ce qui s'y sera passé.

CADEROUSSE.

Allons !... Mais c'est toi qui payes ?

DANGLARS.

Certainement !... Viens-tu ?

CADEROUSSE.

Me voilà !

SCÈNE VII

Les Mêmes, un Inconnu.

L'INCONNU.

Pardon, messieurs...

CADEROUSSE.

Qu'est-ce que cela?

DANGLARS.

Que demandez-vous?

L'INCONNU.

N'est-ce pas ici que demeure le capitaine du *Pharaon?*

DANGLARS.

Le second, c'est-à-dire!

L'INCONNU.

Capitaine ou second, soit!... celui qui a été chargé de la conduite du navire pendant la traversée?

DANGLARS.

Oui, monsieur, c'est ici qu'il demeure.

CADEROUSSE.

Ou plutôt son père.

L'INCONNU.

N'importe!... Et il n'est pas chez lui?

CADEROUSSE.

Il vient de sortir.

DANGLARS.

Est-ce pour quelque chose en quoi on puisse le remplacer?

L'INCONNU.

Je voulais lui demander un renseignement, voilà tout.

DANGLARS.

Sur quoi?

L'INCONNU.

Sur la route que le bâtiment a suivie.

DANGLARS.

Je puis vous le donner, moi.

L'INCONNU.

Vous?

DANGLARS.

Oui, je suis comptable à bord du *Pharaon*... Quel est ce renseignement?

L'INCONNU.

Ah! bien simple!... Je désirais savoir si, dans sa course, le bâtiment avait relâché à Porto-Ferraïo.

DANGLARS.

Oui, monsieur.

L'INCONNU.

Merci!

DANGLARS.

Eh bien?

L'INCONNU.

Quoi?

DANGLARS.

Voilà tout ce que vous voulez savoir?

L'INCONNU.

Oui.

DANGLARS.

Cependant, si vous désiriez...?

L'INCONNU.

Je ne désire rien... Adieu, messieurs.

(Il sort.)

CADEROUSSE.

En voilà un particulier!...

DANGLARS.

Il y a quelque chose de louche dans tout cela, Caderousse... Viens, viens!...

CADEROUSSE.

Attends donc!...

DANGLARS.

Quoi?

CADEROUSSE.

Le vieux bélître ne m'a-t-il pas dit de fermer sa porte?... Comme s'il y avait quelque chose à prendre dans sa baraque... La!...

(Ils sortent.)

TROISIÈME TABLEAU

L'intérieur de la maison de Mercédès, aux Catalans.

SCÈNE PREMIÈRE

MERCÉDÈS, FERNAND.

FERNAND.

Voyons, Mercédès, voici Pâques qui va revenir; c'est le moment de faire une noce... Répondez-moi.

MERCÉDÈS.

Je vous ai déjà répondu cent fois, Fernand... et, en vérité, il faut que vous soyez bien ennemi de vous-même pour m'interroger davantage là-dessus.

FERNAND.

Eh bien, répétez-le encore, répétez-le toujours, pour que j'arrive à le croire... Dites-moi, pour la centième fois, que vous refusez mon amour, qu'approuvait votre mère!... Faites-moi bien comprendre que vous vous jouez de mon bonheur, que ma vie et ma mort ne sont rien pour vous... Ah! mon Dieu! mon Dieu! après avoir rêvé dix ans d'être votre époux, Mercédès... perdre cet espoir, qui était le seul but de ma vie!...

MERCÉDÈS.

Ce n'est pas moi, du moins, qui vous ai jamais encouragé dans cet espoir; vous n'avez pas une seule coquetterie à me reprocher à cet égard. Je vous ai toujours dit: « Je vous aime comme un frère, mais n'exigez jamais de moi autre chose que cette amitié fraternelle, car, mon cœur est à un autre... » Vous ai-je toujours dit cela, Fernand?

FERNAND.

Oui, je le sais bien, Mercédès; oui, vous vous êtes donné vis-à-vis de moi le cruel mérite de la franchise; mais oubliez-vous que c'est parmi les Catalans une loi sacrée de se marier entre eux?

MERCÉDÈS.

Vous vous trompez, Fernand, ce n'est pas une loi: c'est

une habitude, voilà tout; et, croyez-moi, n'invoquez pas cette habitude en votre faveur ; vous êtes tombé à la conscription, Fernand; la liberté qu'on vous laisse, c'est une simple tolérance; d'un moment à l'autre, vous pouvez être appelé sous les drapeaux... Une fois soldat, que feriez-vous de moi?... c'est-à-dire d'une pauvre orpheline, triste, sans fortune, possédant pour tout bien une cabane presque en ruine, où pendent quelques filets usés ; misérable héritage laissé par mon père à ma mère, et par ma mère à moi !... Depuis un an qu'elle est morte, songez donc, Fernand, que je vis presque de la charité publique. Quelquefois, vous feignez que je vous suis utile, et cela pour avoir le droit de partager votre pêche avec moi... Et j'accepte, Fernand, parce que vous êtes le fils d'un frère de ma mère, parce que nous avons été élevés ensemble, et, plus encore, parce que, par-dessus tout, cela vous ferait trop de peine, si je vous refusais... Mais je sens bien que ce poisson que je vais vendre, et dont je tire l'argent avec lequel j'achète la chanvre que je file, je sens bien, Fernand, que c'est une charité !

FERNAND.

Eh ! qu'importe, Mercédès, si, pauvre et isolée comme vous l'êtes, vous me convenez mieux que la fille du plus fier armateur ou du plus riche banquier de Marseille !... A nous autres, que nous faut-il ? Une honnête femme et une bonne ménagère. Où trouverais-je mieux que vous sous ces deux rapports ?

MERCÉDÈS.

Fernand, on devient mauvaise ménagère et on ne peut répondre de rester honnête femme lorsqu'on aime un autre que son mari... Contentez-vous de mon amitié; car, je vous le répète, c'est tout ce que je puis vous promettre, et je ne vous promets que ce que je suis sûre de pouvoir donner !

FERNAND.

Oui, je comprends, vous supportez patiemment votre misère ; mais vous avez peur de la mienne... Eh bien, Mercédès, aimé de vous, je tenterai la fortune, vous me porterez bonheur, et je deviendrai riche ; je puis étendre mon état de pêcheur, je puis entrer comme commis dans un comptoir ; je puis, moi-même, devenir marchand.

MERCÉDÈS.

Vous ne pouvez rien de tout cela, Fernand ; vous êtes sol-

dat, et, si vous restez aux Catalans, c'est parce qu'il n'y a pas de guerre. Demeurez donc pêcheur, ne faites point de rêves qui vous rendraient la réalité plus terrible encore, et contentez-vous de mon amitié, puisque je ne puis vous donner autre chose !

FERNAND.

Eh bien, vous avez raison, Mercédès ; je serai marin ; j'aurai, au lieu du costume de nos pères que vous méprisez, un chapeau verni, une chemise rayée et une veste bleue avec des ancres sur les boutons... N'est-ce point ainsi qu'il faut être habillée pour vous plaire?

MERCÉDÈS.

Que voulez-vous dire?... Je ne vous comprends pas.

FERNAND.

Je veux dire, Mercédès, que vous n'êtes si dure et si cruelle pour moi que parce que vous attendez quelqu'un qui est ainsi vêtu... Mais celui que vous attendez est inconstant peut-être, et, s'il ne l'est pas, la mer l'est pour lui !...

MERCÉDÈS.

Fernand, je vous croyais bon, et je me trompais ; Fernand, vous êtes un mauvais cœur d'appeler à l'aide de votre jalousie les colères de Dieu ! Eh bien, oui, je ne m'en cache pas, j'attends et j'aime celui que vous dites, et, s'il ne revient pas, au lieu d'accuser cette inconstance que vous invoquez, vous, je dirai qu'il est mort en m'aimant... Je vous comprends, Fernand, vous vous en prendrez à lui de ce que je ne vous aime pas ; vous croiserez votre couteau catalan contre son poignard!... A quoi cela vous avancera-t-il?... A perdre mon amitié, si vous êtes vaincu ; à voir mon amitié se changer en haine, si vous êtes vainqueur !... Croyez-moi, chercher querelle à un homme est un mauvais moyen de plaire à la femme qui aime cet homme. Non, Fernand, vous ne vous laisserez point aller ainsi à vos mauvaises pensées. Ne pouvant m'avoir pour femme, vous vous contenterez de m'avoir pour amie et pour sœur... Et d'ailleurs, attendez, attendez, Fernand... Vous l'avez dit tout à l'heure, la mer est perfide, et il y a déjà quatre mois qu'il est parti : depuis quatre mois, j'ai compté bien des tempêtes !

FERNAND.

Voyons, Mercédès, encore une fois, répondez : est-ce bien résolu?...

MERCÉDÈS.

J'aime Edmond Dantès, et nul autre qu'Edmond ne sera mon époux.

FERNAND.

Et vous l'aimerez toujours ?...

MERCÉDÈS.

Tant que je vivrai !...

FERNAND.

Mais, s'il est mort ?...

MERCÉDÈS.

S'il est mort, je mourrai...

FERNAND.

Mais, s'il vous oublie ?...

SCÈNE II

LES MÊMES, EDMOND.

EDMOND, du dehors.

Mercédès !... Mercédès !...

MERCÉDÈS.

Ah ! tu vois bien qu'il ne m'a pas oubliée, puisque le voilà !... Edmond ! mon Edmond !... me voici !...

FERNAND.

Ah ! le démon ! c'est bien lui !...

EDMOND, entrant.

Mercédès ! ma Mercédès bien-aimée !... Ah ! pardon, je n'avais pas remarqué que nous étions trois... Qui est monsieur ?

MERCÉDÈS.

Monsieur sera votre meilleur ami un jour, Edmond, car c'est mon ami, à moi ; c'est le fils du frère de ma mère ; c'est Fernand Mondego, c'est-à-dire l'homme qu'après vous j'aime le plus au monde, Edmond... Ne le reconnaissez-vous pas ?

EDMOND.

Ah ! si fait... Frère de Mercédès, voici ma main !

(Fernand reste immobile.)

MERCÉDÈS.

Fernand !...

EDMOND.

Je ne savais pas venir avec tant de hâte chez vous pour y trouver un ennemi, Mercédès ?...

MERCÉDÈS.

Un ennemi !... chez moi, Edmond?... Si je savais cela, je te prierais de m'emmener à Marseille, quittant la maison pour n'y plus rentrer, et, s'il t'arrivait malheur, mon Edmond, je monterais sur le cap de Morgion et je me précipiterais sur les rochers, la tête la première !... Mais tu t'es trompé, Edmond! tu n'as pas d'ennemi ici !... tu n'as qu'un frère, qui va te serrer la main, comme à un ami dévoué !...

(Fernand s'approche, comme fasciné par le regard de Mercédès.)

FERNAND.

Oh !... oh !... c'en est trop !... je ne puis... Adieu, Mercédès !

(Il sort.)

SCÈNE III

MERCÉDÈS, EDMOND.

EDMOND.

Mercédès, Mercédès, cet homme nous portera malheur...

MERCÉDÈS.

Malheur !... Est-ce qu'il y a malheur quand on se revoit, mon Edmond?... Non, non, rien ne peut plus nous porter malheur maintenant... Te voilà, c'est bien toi !... Laisse-moi te regarder... Que tu es beau sous ton habit de marin ! et comme tu porterais bien tous les uniformes, même celui d'amiral !... Oh ! tu ne sais pas, Edmond, tout ce que j'ai souffert depuis trois mois... Je crois qu'il n'y a jamais eu tant de tempêtes !... Que de prières au ciel, mon Dieu ! quand cette mer, si calme, si tranquille, si joyeuse de ton retour, rugissait en ton absence, et venait se briser contre les rochers !... As-tu pensé à moi, dis?...

EDMOND.

Si j'ai pensé à toi, ma bien-aimée, Mercédès !... Et à quoi veux-tu donc que j'aie pensé?... N'es-tu pas ma Vierge des tempêtes? n'es-tu pas ma Notre-Dame-de-la-Garde?... Tu priais Dieu ! et moi, je priais Mercédès... Si j'ai pensé à toi !... Nuit et jour, soir et matin, à chaque instant, à chaque minute !... Et la preuve, c'est que je suis arrivé il y a une demi-heure, c'est que je n'ai pris que le temps d'embrasser mon père, qui m'aime tant... et que... me voilà !...

MERCÉDÈS.

Te voilà !...

EDMOND.

Oui, et riche de bonnes nouvelles... Comprends-tu, Mercédès? capitaine!... capitaine du *Pharaon !*...

MERCÉDÈS.

Toi ?...

EDMOND.

Oui, moi !... j'ai la parole de M. Morel ; tu sais comme il est bon pour moi !... tu le sais, car il a été te voir...

MERCÉDÈS.

Il te l'a dit?...

EDMOND.

Oui ; il connaît notre amour, il sait que tu es ma fiancée, que tu vas être ma femme !... Quand cela, Mercédès, dis?...

MERCÉDÈS.

Ah ! quand tu voudras !...

EDMOND.

Merci ! je comptais sur cette réponse... Oh !... j'en ai dit deux mots à mon père... Il va courir chez M. Morel, ils vont tout arranger ensemble ; nous n'aurons à nous occuper de rien, que de notre amour.

MERCÉDÈS.

En vérité, je ne puis croire à notre bonheur !...

EDMOND.

C'est comme moi, Mercédès : il me semble que je fais un rêve... Oh ! ton front, ton cœur, toi tout entière !... que je sache bien que je ne rêve pas !...

SCÈNE IV

LES MÊMES, MOREL, DANTÈS.

DANTÈS.

Eh ! tenez, monsieur Morel, regardez-les !...

MERCÉDÈS.

Ah !... ton père, Edmond !...

EDMOND.

M. Morel !...

MOREL.

Eh bien, oui, M. Morel... Après?... Il vous dérange... Maudit M. Morel, n'est-ce pas?

EDMOND.

Oh!...

MOREL.

Vous m'avez demandé un congé, Edmond, pour aller à Paris?

MERCÉDÈS.

Toi!... à Paris?

EDMOND.

Oui, je te dirai cela!... le dernier désir d'un mourant à accomplir...

MERCÉDÈS.

Bien! bien!...

MOREL.

J'ai donc pensé à ceci...

DANTÈS.

Écoutez.

MOREL.

Je me suis dit: « Ces enfants ont bonne envie de se marier tout de suite!... »

EDMOND.

Oh! oui!...

MOREL.

Malheureusement, c'est impossible : il y a des formalités, des exigences, des retards... Mais on peut toujours les fiancer.

EDMOND.

Sans doute; n'est-ce pas, Mercédès?

MOREL.

Eh bien, fiançons-les!...

EDMOND.

Et quand cela?

MOREL.

Aujourd'hui.

EDMOND et MERCÉDÈS.

Aujourd'hui!...

MOREL.

Et pourquoi pas?

EDMOND.

Monsieur Morel !... mon Dieu !...

MOREL.

Alors, je suis passé chez Pamphile, à la Réserve, ici tout près, vous savez... et j'ai commandé le dîner !...

EDMOND.

Comment ! monsieur Morel, vous vous occupez à ce point-là de moi ?...

MOREL.

Et de quoi t'occupes-tu, toi, mon garçon, depuis quatre mois, depuis un an, depuis dix ans que tu navigues pour moi ?... Tu contribues à me faire riche; je veux contribuer à te faire heureux !

EDMOND.

Mercédès ! Mercédès ! j'en deviendrai fou !...

MOREL.

Il ne faut pas, peste ! ce serait une grande sottise, en ce moment surtout... Ainsi, c'est arrêté ?...

EDMOND.

Quoi ?

MOREL.

Dans une heure, le repas des fiançailles.

EDMOND.

Ordonnez, monsieur Morel ; vous êtes notre maître, ou plutôt notre bon génie... Que faut-il que je fasse ?

MOREL.

Rien !... Aime... et attends !

MERCÉDÈS.

Edmond, te rappelles-tu le pauvre crucifix de bois, devant lequel nous avons prié au moment de ton départ ?...

EDMOND.

Oui !... Eh bien ?...

MERCÉDÈS.

Il est toujours là... Allons remercier Dieu de t'avoir donné un si bon retour.

EDMOND.

Vous permettez ?

DANTÈS.

Va, Edmond, va ! nous savons ce que c'est que la prière, nous autres... n'est-ce pas, Mercédès ? nous autres, qui avons attendu !...

EDMOND.

Alors, dans une heure, n'est-ce pas?...

MOREL.

Dans une heure.

EDMOND.

A la Réserve?...

MOREL.

A la Réserve. (Edmond et Mercédès sortent.) Allons, père Dantès, en avant l'habit des dimanches!...

ACTE DEUXIÈME

QUATRIÈME TABLEAU

Une tonnelle dans la cour d'un cabaret, à la Réserve.

—

SCÈNE PREMIÈRE

CADEROUSSE, DANGLARS.

DANGLARS.

On ne voit rien encore!...

CADEROUSSE.

Si fait!... on voit quelque chose!...

DANGLARS.

Je voulais dire qu'on ne voyait pas Edmond...

CADEROUSSE.

Non; mais on voit Fernand!...

DANGLARS.

Qu'est-ce que Fernand?

CADEROUSSE.

Eh! pardieu! le rival dont je t'ai parlé, le beau Catalan, le cousin de Mercédès... Veux-tu que je l'appelle?

DANGLARS.

Certainement!

CADEROUSSE.

Hé!... le Catalan!... hé!... où cours-tu comme cela?

SCÈNE II

Les Mêmes, FERNAND.

CADEROUSSE.

Es-tu donc si pressé que tu n'aies pas le temps de dire bonjour aux amis?

DANGLARS.

Surtout lorsqu'ils ont devant eux une bouteille presque pleine?

FERNAND, entrant.

Bonjour!... Vous m'avez appelé, n'est-ce pas?

CADEROUSSE.

Eh! sans doute, je t'ai appelé!

FERNAND.

Pourquoi?

CADEROUSSE.

Parce que tu courais comme un fou, et que j'ai eu peur que tu n'allasses te jeter à la mer... Que diable! quand on a des amis, c'est non-seulement pour leur offrir un verre de vin, mais encore pour les empêcher de boire trois ou quatre pintes d'eau... Un verre, père Pamphile!

FERNAND.

Ah! mon Dieu! mon Dieu!...

CADEROUSSE.

Eh bien, veux-tu que je te dise, Fernand? tu as l'air d'un amant déconfit.

DANGLARS.

Bah! un garçon taillé comme celui-là?... Tu te moques, Caderousse!...

CADEROUSSE.

J'ai dit ce que j'ai dit... Écoute plutôt, comme il soupire... Allons, allons, Fernand, lève le nez et réponds... Ce n'est point aimable de ne pas répondre aux gens qui nous demandent des nouvelles de notre santé!

FERNAND.

Ma santé va bien, merci...

CADEROUSSE.

Vois-tu, Danglars, voici la chose : Fernand, que tu vois, qui est un bon et brave Catalan, un des meilleurs pêcheurs de Marseille, est amoureux d'une belle fille, qu'on appelle Mercédès. Malheureusement, il paraît que la fille, de son côté, est amoureuse du second du *Pharaon,* et, comme *le Pharaon* est entré aujourd'hui dans le port, tu comprends ?...

DANGLARS.

Non, je ne comprends pas.

CADEROUSSE.

Eh bien, ce pauvre Fernand aura reçu son congé.

FERNAND.

Eh bien, après?...

CADEROUSSE.

Comment, après?...

FERNAND.

Sans doute... Mercédès est libre! Mercédès peut aimer qui elle veut!...

CADEROUSSE.

Ah! tu le prends ainsi?... Bon, bon, bon! c'est autre chose... Moi, je te croyais un Catalan... et l'on m'avait dit que les Catalans n'étaient point hommes à se laisser supplanter; on avait même ajouté que Fernand était terrible dans sa vengeance!...

DANGLARS.

Le pauvre garçon! que veux-tu! il ne s'attendait pas à voir ainsi revenir Dantès tout à coup; il le croyait mort, infidèle... Qui sait?...

CADEROUSSE.

Ah! ma foi, dans tous les cas, Fernand n'est pas le seul, à ce que je crois, que l'heureuse arrivée d'Edmond contrarie... N'est-ce pas, Danglars?...

DANGLARS.

Non, et j'oserai presque dire que cela lui portera malheur!

CADEROUSSE.

N'importe!... en attendant, il épouse Mercédès, la belle Mercédès... Il revient pour cela, du moins.

DANGLARS.

Eh bien, buvons au capitaine Edmond Dantès!... au mari de la belle Catalane!

CADEROUSSE.

Allons, encore des bêtises !... Eh ! eh ! eh ! qu'aperçois-je donc là-bas, au bas de la butte, dans la direction des Catalans ?... Regarde donc, Fernand ; tu as meilleure vue que moi... et puis je crois que je commence à y voir trouble... On dirait de deux amoureux qui marchent côte à côte, et la main dans la main... Dieu me pardonne ! ils ne se doutent pas que nous les voyons, et les voilà qui s'embrassent !...

DANGLARS.

Les connaissez-vous, monsieur Fernand ?

FERNAND.

Oui, oui, je les connais... C'est M. Edmond et mademoiselle Mercédès.

CADEROUSSE.

Ah ! voyez-vous ! et moi qui ne les reconnaissais pas... (Criant.) Ohé ! Dantès !... ohé ! la belle fille !... venez par ici, un peu, et dites-nous à quand la noce !... car voici M. Fernand, qui est si entêté, qu'il ne veut pas nous le dire.

DANGLARS.

Veux-tu te taire ! et laisser les amoureux s'aimer tranquillement !... Tiens, regarde M. Fernand, et prends exemple... Il est raisonnable, lui !...

SCÈNE III

LES MÊMES, EDMOND, MERCÉDÈS.

DANGLARS, à part.

Je ne tirerai rien de ces niais-là ! et j'ai grand'peur d'être ici entre un ivrogne et un poltron... Décidément, le destin d'Edmond l'emporte ; il épousera la belle fille, il sera capitaine, et se moquera de nous, à moins que... à moins que je ne m'en mêle !

CADEROUSSE.

Holà ! Edmond !... tu ne vois donc pas les amis ?... ou est-ce que tu es déjà trop fier pour leur parler ?

EDMOND.

Non, mon cher Caderousse, je ne suis pas fier ; mais je suis heureux, et le bonheur aveugle, je crois, encore plus que la fierté !

CADEROUSSE.

A la bonne heure! voilà une explication!... Eh! bonjour, madame Dantès!

MERCÉDÈS, saluant.

Ce n'est pas encore mon nom, et, dans ce pays, cela porte malheur, assure-t-on, d'appeler les jeunes filles du nom de leur fiancé, avant que ce fiancé soit leur mari... Appelez-moi donc Mercédès, je vous prie.

EDMOND.

Il faut lui pardonner... Je suis aise de vous rencontrer, monsieur Danglars!... Je suis heureux de vous voir, voisin Caderousse!...

CADEROUSSE.

Et pourquoi cela? Voyons!

EDMOND.

Pour vous inviter tous deux au repas de mes fiançailles, qui va avoir lieu dans une heure.

DANGLARS.

Où?...

EDMOND.

Ici.

FERNAND.

Ah!...

DANGLARS.

Et Fernand... Fernand en est-il aussi?

EDMOND.

Le frère de ma femme est mon frère, et nous le verrions avec un profond regret, Mercédès et moi, s'écarter de nous dans un pareil moment...

DANGLARS.

Ainsi, aujourd'hui, les fiançailles; demain ou après-demain, le voyage à Paris... et, au retour, la noce... Diable! vous êtes bien pressé, capitaine!

EDMOND.

On est toujours pressé d'être heureux, monsieur Danglars; car, lorsqu'on a souffert longtemps, on a grand'peine à croire au bonheur.

DANGLARS.

Ainsi, vous allez demain à Paris?

EDMOND.

Oui; avez-vous des commissions pour la grande ville?

DANGLARS.

Non, merci.

EDMOND.

Et vous, Caderousse?

CADEROUSSE.

Tu t'informeras si le roi a besoin d'un tailleur?

DANGLARS.

Oui, oui, je comprends. (A part.) A Paris, pour remettre à son adresse, sans doute, la lettre que le grand maréchal lui a donnée. Pardieu! cette lettre me fait pousser une idée... Ah! Dantès, mon ami, tu n'es pas encore couché au registre du *Pharaon* sous le numéro 1. (A Edmond.) Eh bien, au revoir, Edmond.

EDMOND.

Dans une demi-heure, n'est-ce pas?...

DANGLARS.

Et où allez-vous ainsi?...

EDMOND.

Où vont les gens heureux: droit devant eux, sans regarder en arrière... Au revoir, messieurs!...

SCÈNE IV

DANGLARS, FERNAND, CADEROUSSE.

CADEROUSSE.

En voilà, de l'amour, ou je ne m'y connais pas!

DANGLARS, à Fernand.

Ah çà! mon cher monsieur, voilà un mariage qui ne paraît pas faire le bonheur de tout le monde.

FERNAND.

Il me désespère!...

DANGLARS.

Vous aimiez Mercédès?

FERNAND.

Je l'adorais!...

DANGLARS.

Depuis longtemps?

FERNAND.

Depuis que nous nous connaissons, je l'ai toujours aimée!...

DANGLARS.

Et vous êtes là, à vous arracher les cheveux, au lieu de chercher remède à la chose?... Que diable! je ne croyais pas que ce fût ainsi qu'agissaient les gens de votre nation!... Voyons, vous me paraissez un gentil garçon, et je voudrais, le diable m'emporte, vous tirer de peine; mais...

CADEROUSSE.

Oui, voyons!...

DANGLARS, à Caderousse.

Mon cher, tu es aux trois quarts ivre; achève la bouteille, et tu le seras tout à fait; bois, et ne te mêle pas de ce que nous faisons: pour ce que nous faisons, il faut avoir toute sa tête!

CADEROUSSE.

Moi, ivre?... Allons donc! j'en boirais encore quatre, de tes bouteilles!... qui ne sont pas plus grandes qu'un flacon d'eau de Cologne!... Père Pamphile!... du vin!...

FERNAND, à Danglars.

Vous disiez donc, monsieur?...

DANGLARS.

Que disais-je?... Ma foi, je ne me le rappelle plus; cet ivrogne de Caderousse m'a fait perdre le fil de mes idées.

CADEROUSSE.

Ivrogne, tant que tu voudras... Tant pis pour ceux qui craignent le vin! c'est qu'ils ont peur que le vin ne leur fasse sortir du cœur leurs mauvaises pensées!

FERNAND.

Vous disiez, monsieur, que vous voudriez me tirer de peine; mais, ajoutiez-vous...

DANGLARS.

Oui; mais, ajoutais-je, pour vous tirer de peine, il suffit que Dantès n'épouse pas celle que vous aimez, et le mariage peut très-bien manquer, ce me semble, sans que Dantès meure!

FERNAND.

Impossible!...

CADEROUSSE.

Vous raisonnez comme un coquillage, mon ami, et voilà Danglars, qui est un finaud, un malin, un *grec*, qui va vous prouver que vous avez tort... Prouve, Danglars! j'ai répondu de toi: dis, qu'il n'est pas besoin que Dantès meure. D'ail-

leurs, ce serait fâcheux, qu'il mourût, Dantès... C'est un bon garçon! je l'aime, moi, Dantès... A ta santé, Dantès!...

DANGLARS.

Laissez-le dire; et, d'ailleurs, tout ivre qu'il est, il ne fait point si grande erreur... L'absence disjoint tout aussi bien que la mort; et, supposons qu'il y ait entre Edmond et Mercédès les murailles d'une prison, ils seront séparés ni plus ni moins que s'il y avait la pierre d'une tombe.

CADEROUSSE.

Oui; mais on sort de prison... et, quand on est sorti de prison, et qu'on s'appelle Edmond Dantès... on se venge!...

FERNAND.

Qu'importe?...

CADEROUSSE.

D'ailleurs, pourquoi mettrait-on Dantès en prison? Il n'a ni volé, ni tué, ni assassiné!

DANGLARS.

Tais-toi!...

CADEROUSSE.

Je ne veux pas me taire, moi! Je veux qu'on me dise pourquoi on mettrait Dantès en prison... Moi, j'aime Dantès... A ta santé, Dantès!

DANGLARS.

Eh bien, comprenez-vous, maintenant, qu'il n'y ait pas besoin de le tuer?...

FERNAND.

Non, certes, si, comme vous le disiez tout à l'heure, on avait le moyen de faire arrêter Dantès... Mais, ce moyen, l'avez-vous?

DANGLARS.

En cherchant bien, on pourrait le trouver... Mais de quoi diable vais-je me mêler là?... Est-ce que cela me regarde?

FERNAND.

Je ne sais pas si cela vous regarde, mais ce que je sais, c'est que vous avez quelque motif de haine particulière contre Dantès: celui qui hait lui-même ne se trompe pas aux sentiments des autres!

DANGLARS.

Moi, des motifs de haine contre Dantès?... Aucun, sur ma parole!... Je vous ai vu malheureux, et votre malheur m'a intéressé; voilà tout. Mais, du moment que vous croyez que

j'agis pour mon propre compte, adieu, mon cher ami... Tirez-vous d'affaire comme vous pourrez !

FERNAND, le retenant.

Non pas, restez! Peu m'importe, au bout du compte, que vous en vouliez à Dantès ou que vous ne lui en vouliez pas... Je lui en veux, moi, je l'avoue hautement; trouvez le moyen, et je l'exécute, pourvu qu'il n'y ait pas mort d'homme; car Mercédès a dit qu'elle se tuerait, si l'on tuait Dantès...

CADEROUSSE.

Tuer Dantès!... Qui parle ici de tuer Dantès?... Je ne veux pas qu'on le tue, moi ! C'est mon ami ; il a offert, ce matin, de partager son argent avec moi, comme j'ai partagé le mien avec lui... Je ne veux pas qu'on tue Dantès!

DANGLARS.

Eh! qui te parle de le tuer, imbécile?... Il s'agit d'une simple plaisanterie... Bois à sa santé, et laisse-nous tranquilles !

CADEROUSSE, buvant.

Oui, oui, à la santé de Dantès!... à sa santé!... à sa santé... la!...

FERNAND.

Mais le moyen... le moyen?...

DANGLARS.

Vous ne l'avez donc pas trouvé encore, vous?

FERNAND.

Non; vous vous en êtes chargé...

DANGLARS.

Garçon, une plume, de l'encre et du papier.

FERNAND, criant.

Une plume, de l'encre et du papier !

LE GARÇON.

Vous avez tout cela sur la table... M. Morel vient de faire la carte du dîner.

DANGLARS.

Bien... Venez!...

CADEROUSSE, montrant le papier.

Quand on pense qu'il y a de quoi tuer un homme plus sûrement que si on l'attendait au coin d'un bois pour l'assassiner!... J'ai toujours eu plus peur d'une plume, d'une bouteille d'encre et d'une feuille de papier que d'une épée ou d'un pistolet!

DANGLARS.

Le drôle n'est pas si ivre qu'il en a l'air; versez-lui donc à boire, Fernand !...

CADEROUSSE, fredonnant.

Ah! si l'amour prenait racine,
J'en planterais dans mon jardin...

FERNAND, après avoir versé.

Eh bien ?...

DANGLARS.

Eh bien, je disais donc, par exemple, que, si, après un voyage comme celui que vient de faire Dantès, et dans lequel il a touché à Naples et à l'île d'Elbe, quelqu'un le dénonçait comme agent bonapartiste...

FERNAND.

Je le dénoncerai, moi !...

DANGLARS.

Non, non; si on se décidait à une pareille chose, voyez-vous, il vaudrait mieux prendre tout bonnement, comme je le fais, cette plume... la tremper dans l'encre, et écrire de la main gauche, pour que l'écriture ne fût pas reconnue, une petite dénonciation ainsi conçue...

FERNAND, lisant.

« M. le procureur du roi... »

DANGLARS.

Une dénonciation, à qui ça s'adresse-t-il?... Au procureur du roi...

CADEROUSSE se lève et fredonne en trébuchant.

J'en planterais et si long et si large,
Que j'en ferais présent à tous mes camarades.
Vive l'amour! vive le vin!
Vive l'amour dans un jardin!

DANGLARS.

« M. le procureur du roi est prévenu, par un ami du trône et de la religion, que le nommé Edmond Dantès, second du navire *le Pharaon*, arrivé ce matin de Smyrne, après avoir touché à Naples et à Porto-Ferraïo, a été chargé par Murat d'une lettre pour l'usurpateur, et par l'usurpateur d'une lettre pour le comité bonapartiste de Paris. On aura la preuve de

son crime en l'arrêtant; car on trouvera cette lettre, ou sur lui, ou chez son père, ou dans sa cabine, à bord du *Pharaon*... »

FERNAND.

Ah !

DANGLARS.

Vous comprenez... Ainsi, votre vengeance aurait le sens commun; car d'aucune façon, alors, elle ne pourrait retomber sur vous, et la chose irait toute seule; il n'y aurait plus qu'à plier cette lettre, comme je le fais, et à écrire dessus. (Écrivant.) « À monsieur le procureur du roi... » Tout serait dit !...

CADEROUSSE.

Oui, tout serait dit !... seulement, ce serait une infamie.

DANGLARS.

Aussi, ce que je dis et ce que je fais, c'est en plaisantant, et, le premier, je serais bien fâché qu'il lui arrivât quelque chose, à ce bon Dantès... Aussi, tiens !...

(Il froisse la lettre et la jette.)

CADEROUSSE.

A la bonne heure ! Dantès est mon ami, et je ne veux pas qu'on lui fasse du mal...

DANGLARS.

Eh ! qui diable y songe, à lui faire du mal ?... Ce n'est ni moi ni Fernand !

CADEROUSSE.

En ce cas, qu'on nous donne du vin... Je veux boire à la santé d'Edmond et de la belle Mercédès !...

DANGLARS.

Tu n'as déjà que trop bu, ivrogne, et, si tu continues...

CADEROUSSE.

Eh bien ?...

DANGLARS.

Tu ne pourras plus boire au dîner des fiançailles de ce cher Edmond.

FERNAND, à part.

Ah ! je ne puis souffrir cela... Que Dieu me pardonne ce que je vais faire !

(Il ramasse la lettre et se sauve.)

CADEROUSSE.

Eh bien, où va-t-il donc ?

DANGLARS.

Où veux-tu qu'il aille?... Aux Catalans!...

CADEROUSSE.

Aux Catalans?... Il va à Marseille!... Que diable! je vois bien qu'il va à Marseille, moi... Fernand! Fernand!...

DANGLARS.

Allons, rassieds-toi... Tu ne peux pas te tenir sur tes jambes...

CADEROUSSE.

Moi! je parie que je monte au clocher des Accoules, et sans balancier encore!... C'est comme la lettre...

DANGLARS.

Quelle lettre?...

CADEROUSSE.

La lettre, donc... la lettre qui était là... Elle y était... elle n'y est plus!... Je veux la lettre!... la lettre!... (Danglars lui présente un verre de vin; il boit.) Ah! que tu me connais bien!...

DANGLARS, à part.

Il était temps! les voilà...

SCÈNE V

LES MÊMES, GRINGOLE, PÉNÉLON, QUATRE MATELOTS.

GRINGOLE

Par ici, vous autres! par ici!... Venez donc... On a bien du mal à faire votre bonheur...

PÉNÉLON.

Tais-toi donc... que tu nous déranges... que tu nous dis de nous faire beaux!...

GRINGOLE.

Beaux?... Je n'ai pas pu vous dire cela... Propres, c'est possible... Vous êtes propres, il n'y a rien à dire... Moi, je suis très-beau et très-élégant!... Quant à votre dérangement, patron, j'espère que vous ne me ferez pas mettre à la cale pour cela...

PÉNÉLON.

Tais-toi donc!...

UN MATELOT.

Voyons, pourquoi nous amènes-tu ici?

GRINGOLE, montrant des rubans.

Savez-vous ce que c'est que cela ?

LE MATELOT.

C'est du ruban blanc et rouge...

GRINGOLE.

J'ai acheté cela sur la Cannebière... Toutes mes économies y ont passé: vingt-sept sous !... C'est la jarretière de la mariée... Je suis le plus jeune, c'est à moi l'honneur... Dame, ça coûte! mais ça flatte !

PÉNÉLON.

Tu vas à la noce? Tais-toi donc !...

GRINGOLE.

A la noce!... Je suis invité, et je vous emmène!...

LE MATELOT.

A la noce de qui ?...

GRINGOLE.

Voilà... J'étais comme ça sur le port à bourlinguer... Je montais mon ménage aux boutiques à six blancs, quand je vois passer notre lieutenant, M. Edmond. Il filait toutes voiles dehors, avec jubilation. « Gringole! qu'il me crie. Holà! Gringole ! accoste !... » J'accoste... « Je me marie, qu'il ajoute en rayonnant comme un soleil, et je veux que ma noce soit une fête pour tout *le Pharaon*... Préviens le maître de ma part; préviens tous mes bons amis, et amène-les à la Réserve... » Deux temps, cinq mouvements! Je vide le fond de ma bourse sur le comptoir de la mercière, le fond du coffre sur mon dos... Et voilà !...

TOUS.

Bravo, Gringole!...

LE MATELOT.

A la noce du lieutenant!...

GRINGOLE.

Et ce sera un peu composé ! M. Morel en est!...

PÉNÉLON.

M. Morel?

GRINGOLE.

Témoin de la mariée! rien que ça !...

PÉNÉLON.

Tais-toi donc!...

GRINGOLE.

Si vous en doutez, maître Pénélon, regardez à bâbord... L'écoutille est ouverte, et le soleil luit pour tout le monde !...

LE MATELOT.

En effet, les voilà qui viennent...

GRINGOLE.

Oh ! quelle bonne noce !... Et comme c'est heureux pour vous que je sois venu au monde avec des jambes qui vous ont rattrapés aux quatre coins de Marseille en une heure de temps !... Ah ! voilà M. Morel !... voilà le lieutenant !... voilà son père ! voilà tout le monde ! et il n'y a pas la vilaine tête de monsieur... (Il vient se heurter à Danglars.) Tiens ! M. Danglars !... Qu'est-ce que vous faites donc ici, vous ?

DANGLARS.

Tu vois, mon ami: j'attends notre ami Edmond.

GRINGOLE.

Ah ! ah ! vous en êtes, vous, monsieur Danglars ?... Tant mieux ! tant mieux ! (A part.) C'est drôle, comme je ne l'aurais pas invité, moi !

PÉNÉLON.

Tais-toi donc !

LE MATELOT.

Ils se sont raccommodés ; ils voulaient s'éventrer l'autre jour...

GRINGOLE.

C'est-à-dire que M. Edmond voulait éventrer M. Danglars ; mais le comptable a filé son nœud, et, comme c'est un fin voilier, on l'a vu reparaître... sous un autre pavillon... Mais silence ! voici les fiancés !

LE MATELOT.

Oh ! oh ! c'est la fiancée, cette belle fille ?

GRINGOLE.

Un peu !... Est-ce pas, maitre Pénélon, qu'elle a un avant bien agréable !

PÉNÉLON.

Tais-toi donc !

SCÈNE VI

LES MÊMES, EDMOND, MERCÉDÈS, DANTÈS, MOREL, DANGLARS, FERNAND, CADEROUSSE, INVITÉS.

EDMOND.

Bonjour, mes enfants !... Monsieur Morel, vous avez permis, n'est-ce pas, que ces braves gens fussent des nôtres ?

MOREL.

Comment donc ! ne sont-ce pas tes compagnons ?

EDMOND.

Dites mes amis...

GRINGOLE, aux Matelots.

Voyez-vous?... entendez-vous ?

DANTÈS.

Eh bien, père Pamphile, la table !...

PAMPHILE, montrant la table.

Il me semble qu'il n'y a rien à dire. Dans cinq minutes, tout sera prêt.

EDMOND.

Dans cinq minutes, entendez-vous? Pas dans dix... Nous sommes pressés.

CADEROUSSE.

J'entends la voix d'Edmond... Où est-il, Edmond? Bonjour, Edmond !

EDMOND.

Ah ! ah ! c'est toi, Caderousse ! Eh bien, à la bonne heure, tu n'es pas en retard, mon ami !... Et ta femme, l'as-tu amenée ?

CADEROUSSE.

Ma foi, non !

EDMOND.

Pourquoi cela ?

CADEROUSSE.

Parce que je n'ai pas quitté d'ici.

EDMOND.

Ne pourrais-tu pas l'aller chercher ?

CADEROUSSE.

Là-bas, là-bas?... Oh ! il y a trop loin.

MERCÉDÈS.

Oh ! comme c'est mal, ce que vous dites-là.

CADEROUSSE.

Vous trouvez, madame la mariée ?

MERCÉDÈS.

Oh ! pas encore mariée, monsieur Caderousse !

EDMOND.

Voyons, Mercédès, ce n'est pas la peine de le démentir pour si peu, ce cher voisin...

DANGLARS.

Comment, pour si peu ?...

EDMOND.

Sans doute... Mercédès n'est pas encore ma femme, c'est vrai ; mais, dans une heure et demie, elle le sera !...

DANGLARS.

Dans une heure et demie ?...

EDMOND.

Eh ! mon Dieu, oui, mes amis... Grâce au crédit de M. Morel, l'homme auquel, après Dieu, je dois le plus au monde, toutes les difficultés sont aplanies... Nous avons acheté les bancs, et, à deux heures et demie, M. le maire nous attend à l'hôtel de ville. Or, comme une heure un quart vient de sonner, je ne crois pas me tromper de beaucoup en disant que, dans une heure et demie, Mercédès s'appellera madame Dantès !

DANTÈS.

C'est bien agir, cela, hein !... Cela s'appelle-t-il perdre du temps, à votre avis ? Arrivé hier matin, marié aujourd'hui à trois heures ! Parlez-moi des marins pour aller rondement en besogne !

DANGLARS.

Mais les autres formalités... le contrat, les écritures ?...

EDMOND.

Le contrat, il est tout fait... Mercédès n'a rien, je n'ai rien... Nous nous marions sous le régime de la communauté !... Voilà !... Ça n'a pas été long à écrire, ce ne sera pas long à payer...

CADEROUSSE.

Ainsi, ce que nous prenions pour un repas de fiançailles est tout bonnement un repas de noces ?

EDMOND.

Non pas, voisin... et vous n'y perdrez rien, soyez tranquille... Demain matin, je pars pour Paris... Quatre jours pour aller, quatre jours pour revenir, un jour pour faire en

conscience la commission dont je suis chargé, et, le 4 mars, je suis de retour... Au 5 au plus tard donc, le mariage à l'église, et le véritable repas de noces !

PÉNÉLON, à demi-voix.

Dites-donc, mon lieutenant... et d'ici là ?...

EDMOND.

D'ici là ?...

PÉNÉLON.

Est-ce qu'il n'y aura pas quelque petit abordage ?

EDMOND.

Chut !...

MERCÉDÈS.

Que dit-il ?

EDMOND.

Rien, chère Mercédès... Il dit que vous êtes belle et que je vous aime.

PAMPHILE.

A table, messieurs ! à table !

GRINGOLE.

Eh bien, et moi ?...

EDMOND.

Avec toute la bonne volonté du monde, Gringole, il n'y a pas de place ici pour toi !

GRINGOLE.

Eh bien, je demande la présidence à la petite table... Personne ne réclame ?... Adjugé !

EDMOND.

Allons, à table !... (Il s'assied.) Qu'est-ce que cela ?...

MOREL.

Lisez, Edmond.

EDMOND.

Ma commission de capitaine, signée de vous, et de votre associé !... Oh ! monsieur Morel ! oh ! mon père !...

MOREL.

C'est mon cadeau de noces.

EDMOND.

Mes amis, mes bons amis ! remerciez pour moi M. Morel... Quant à moi, je n'ai plus de voix, plus de paroles !...

LES MATELOTS.

Vive notre capitaine !...

CADEROUSSE.

Vive notre capitaine !...

MOREL.

Et tenez, Dantès, voici le plus beau remercîment qu'ils puissent me faire, ces braves gens !...

SCÈNE VII

LES MÊMES, UN INCONNU.

PAMPHILE, à Edmond.

Dites donc, monsieur Edmond?...

EDMOND.

Quoi?

PAMPHILE.

Il y a là un monsieur qui veut vous parler.

EDMOND.

A moi?

PAMPHILE, montrant l'Inconnu.

Oui.

EDMOND.

Continuez, mes amis... Je suis à vous, monsieur Morel.

MOREL.

Bien, bien... J'accepte la vice-présidence!

DANGLARS.

Ah! ah! c'est l'inconnu qui cherchait Edmond ; que lui veut-il?...

EDMOND.

Vous désirez me parler, monsieur?

L'INCONNU.

Vous êtes le second du *Pharaon?*

EDMOND.

C'est-à-dire, monsieur, depuis un instant, j'en suis le capitaine...

L'INCONNU.

Peu importe !... Je me suis informé, monsieur, et j'ai appris que votre bâtiment avait touché à Malte, à Naples et à l'île d'Elbe...

EDMOND.

C'est vrai, monsieur.

L'INCONNU.

J'ai appris, en outre, que le capitaine Leclère, qui était de mes amis, est mort entre Civita-Vecchia et Porto-Ferraïo.

EDMOND.

C'est encore vrai.

L'INCONNU.

Maintenant, monsieur, comme succédant au capitaine Leclère, n'avez-vous pas été chargé de quelque commission ?

EDMOND.

Pour quel pays ?

L'INCONNU.

Pour l'île d'Elbe, par exemple ?

EDMOND.

Oui, monsieur.

L'INCONNU.

Et à l'île d'Elbe...

EDMOND.

Eh bien ?...

L'INCONNU.

N'avez-vous pas été chargé d'une autre commission, qui n'était que la suite de la première ?

EDMOND.

Pour quelle ville ?

L'INCONNU.

Pour Paris.

EDMOND.

C'est vrai.

L'INCONNU.

Cette commission, n'était-ce point une lettre ?

EDMOND.

Oui.

L'INCONNU.

Ne deviez-vous pas la porter vous-même ?

EDMOND.

Oui.

L'INCONNU.

Et ne vous était-il pas recommandé de ne la remettre qu'en mains propres ?

EDMOND.

Oui.

L'INCONNU.

Rue Coq-Héron, numéro...

EDMOND.

Numéro 5.

L'INCONNU.

A monsieur...?

EDMOND.

Dites la moitié du nom, j'achèverai.

L'INCONNU.

A M. Noir...

EDMOND.

Tier !...

L'INCONNU.

A M. Noirtier, c'est cela... Eh bien, M. Noirtier, c'est moi...

EDMOND.

C'est vous?

L'INCONNU.

Je vous en donnerai la preuve quand vous voudrez.

EDMOND.

Monsieur, je n'ai point la lettre ici, sur moi...

L'INCONNU.

Où est-elle?

EDMOND.

Dans ma cabine, à bord du *Pharaon*.

L'INCONNU.

Monsieur, cette lettre est pour moi d'une énorme importance... et vous le comprendrez facilement, puisque vous deviez entreprendre le voyage de Paris à cette seule fin de me la remettre.

EDMOND.

Eh bien, monsieur, ce soir, à cinq heures, prouvez-moi que vous êtes M. Noirtier, et je vous la remettrai.

L'INCONNU.

Où cela?

EDMOND.

A bord du *Pharaon*, si vous voulez bien venir m'y joindre.

L'INCONNU.

C'est bien, monsieur, j'y serai.

EDMOND.

En attendant, monsieur, nous sommes en fête, et, si vous voulez être des nôtres...

L'INCONNU.

Merci... A ce soir à cinq heures, à bord du *Pharaon !...*

EDMOND.

C'est dit.

L'INCONNU, à Pamphile.

Faites servir à déjeuner... Un cabinet!

PAMPHILE.

Conduisez monsieur au nº 5.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, hors L'INCONNU.

MOREL, à Pamphile.

Eh bien ?...

EDMOND.

Eh bien, monsieur Morel, tous les bonheurs m'arrivent ensemble : il est probable que je n'aurai pas même besoin d'aller à Paris.

MOREL.

Ah ! ce monsieur avec lequel vous parliez...?

EDMOND.

Ce monsieur avec lequel je parlais va m'épargner le voyage, selon toute probabilité.

MERCÉDÈS.

Nous ne nous quitterons pas, alors...?

EDMOND.

Non, Mercédès, pas une heure, pas une minute, pas une seconde !

LA CARCONTE, entrant.

Ah ! j'étais bien sûre de te retrouver au cabaret.

CADEROUSSE.

Et en bonne compagnie, comme tu vois.

EDMOND.

Chère madame Caderousse, ce n'est pas ma faute si vous n'êtes pas là, en face de votre mari ; je lui avais dit d'aller vous chercher ; mais je n'ose pas vous dire ce qu'il m'a répondu.

CADEROUSSE.

J'ai répondu qu'il y avait trop loin, voilà.

LA CARCONTE.

Ah ! je le reconnais bien là.

EDMOND.

Mais, puisque notre bonne fortune vous amène... allons, venez ici !

LA CARCONTE.

Près de vous ?

EDMOND.

N'êtes-vous pas ma voisine?... Qu'il en soit ici comme aux allées de Meilhan.

LA CARCONTE.

Excusez-moi, monsieur Edmond.

EDMOND.

Et de quoi ?

LA CARCONTE.

Dame, si on avait su cela, on se serait faite belle.

EDMOND.

Eh ! vous êtes charmante avec votre costume d'Arlésienne... Allons, allons !...

PÉNÉLON.

Capitaine, sans vous commander, pourrait-on vous en chanter une ?

EDMOND.

Toi? Non !... je connais tes chansons, et je ne m'y fie pas.

UN MATELOT.

Et Gringole ?

EDMOND.

Va pour Gringole.

TOUS.

Gringole, oui, Gringole !

GRINGOLE, chantant.

I

Quand le marin quitte la plage,
Il craint, dans l'ombre enseveli,
La mer sans fond comme l'oubli,
L'oubli mortel comme l'orage.

Calmes, joyeux jusqu'au retour,
Livrons au vent toute la voile.

Contre la nuit, Dieu fit l'étoile.
Contre l'oubli, Dieu fit l'amour.

II

Terre là-bas!... c'est la patrie!
Courage, amis! le ciel est pur...
Au port, rayonnant dans l'azur,
La fiancée attend et prie.

Calmes, joyeux, etc.

(Au moment où le dernier refrain finit, on aperçoit au fond des Gendarmes et un Commissaire.)

GRINGOLE.

Qu'est-ce que cela?

MERCÉDÈS.

Mon Dieu !...

GRINGOLE.

Des gendarmes !... un commissaire !...

MERCÉDÈS.

Edmond, j'ai peur !...

EDMOND.

Et de quoi ?...

MERCÉDÈS.

Je ne sais, mais j'ai peur !...

DANGLARS, à part.

Il a remis la lettre !...

SCÈNE IX

LES MÊMES, UN AGENT DE POLICE, UN BRIGADIER et QUATRE GENDARMES.

L'AGENT.

Gardez les portes, messieurs !

MOREL, s'avançant.

Qu'y a-t-il ?... Bien certainement, monsieur, c'est quelque méprise qui vous amène ?

L'AGENT.

S'il y a méprise, monsieur Morel, croyez que cette méprise sera promptement réparée ; en attendant, je suis porteur d'un mandat d'arrêt, et, quoique ce soit avec regret que je remplis

ma mission, il ne faut pas moins que je la remplisse!... Lequel de vous, messieurs, est Edmond Dantès?

EDMOND, faisant un pas en avant.

C'est moi, monsieur.

L'AGENT.

Edmond Dantès! au nom de la loi, je vous arrête!

EDMOND.

Vous m'arrêtez, monsieur?... et pourquoi m'arrêtez-vous?...

L'AGENT.

Je l'ignore; mais votre premier interrogatoire vous l'apprendra.

MERCÉDÈS.

Edmond!...

DANTÈS.

Monsieur, monsieur, au nom du ciel, vous devez savoir pourquoi vous l'arrêtez; c'est mon fils, monsieur; oh! un mot, je vous en supplie!...

MOREL.

Décidément, monsieur, il y a erreur; ce jeune homme est arrivé seulement ce matin; je réponds de lui.

L'AGENT, à Dantès.

Tranquillisez-vous, monsieur; peut-être votre fils a-t-il négligé quelque formalité de douane ou de santé... et, selon toute probabilité, lorsqu'on aura reçu de lui les renseignements que l'on désire, il sera remis en liberté.

MERCÉDÈS.

Edmond!...

CADEROUSSE, à Danglars.

Ah çà! qu'est-ce que cela signifie?

DANGLARS.

Le sais-je, moi?... Je suis comme toi, je regarde ce qui se passe, et je demeure confondu.

MERCÉDÈS.

Edmond...

(Elle se jette dans ses bras.)

CADEROUSSE.

Oh! oh! serait-ce la suite de la plaisanterie dont vous parliez tout à l'heure, Danglars?... En ce cas, malheur à celui qui l'aurait faite, car elle est bien triste!

LA CARCONTE.

Quelle plaisanterie?

DANGLARS.

Pas du tout! tu sais bien que je l'ai déchiré, ce papier!

CADEROUSSE.

Tu ne l'as pas déchiré, tu l'as jeté dans un coin... là, et il n'y est plus!...

LA CARCONTE.

Quel papier?

DANGLARS.

Tais-toi, tu n'as rien vu, tu étais ivre!

CADEROUSSE.

Oui; mais voilà que je me dégrise!... Où est Fernand?

DANGLARS.

Le sais-je, moi?... A ses affaires, probablement.

CADEROUSSE, à part.

Fernand a fait le coup!...

LA CARCONTE.

Quel coup?... et que veux-tu dire?

GRINGOLE, bas, à Edmond.

Monsieur Edmond, nous avons là six matelots; ils demandent comme cela s'il faut verser les gendarmes par les sabords?

EDMOND.

Non, pas un mot, pas un geste, mon bon Gringole... Respect à la loi!

GRINGOLE.

Oh! capitaine, ça serait si vite fait!...

EDMOND.

Soyez tranquilles, mes amis, soyez tranquilles, l'erreur va s'expliquer, et il est probable que je n'irai pas même jusqu'à la prison...

DANGLARS.

Oh! bien certainement! j'en répondrais, moi!...

MERCÉDÈS.

Puis-je le suivre, monsieur?

L'AGENT.

Non; mais, sans doute, vous obtiendrez cette permission plus tard.

EDMOND.

Mercédès, Mercédès, je te recommande mon père... Regarde, regarde ! ne dirait-on pas qu'il va mourir ?...

MERCÉDÈS, allant à Dantès.

Mon père !... mon père !...

EDMOND.

Adieu, Mercédès !... adieu !...

MERCÉDÈS.

Edmond ! mon Edmond !... Ah ! je me meurs !

MOREL.

Ne craignez rien, mon enfant ! ne suis-je pas là ?

L'INCONNU, sur le seuil de la porte.

Oh ! oh ! que signifie tout cela ?... Gare à moi !...

CINQUIÈME TABLEAU

Le cabinet de M. de Villefort.

SCÈNE PREMIÈRE

VILLEFORT, UN HOMME DE LA POLICE.

VILLEFORT.

Eh bien, monsieur, celui que nous cherchons depuis hier, en avons-nous des nouvelles ?

L'HOMME.

Oui, monsieur, il a été vu sur le pont au moment où il descendait d'une barque de promenade, puis vers les allées de Meilhan, puis du côté de la Réserve !

VILLEFORT.

Et c'est bien l'homme du signalement que je vous ai donné : quarante ou quarante-cinq ans, cheveux noirs, favoris noirs, redingote boutonnée, rosette d'officier de la Légion d'honneur ?...

L'HOMME.

C'est bien cela, oui, monsieur...

VILLEFORT.

Alors, vous le ferez arrêter, et vous l'amènerez ici... Que voulez-vous, Germain ?

GERMAIN.

Ces dames font demander à monsieur s'il veut passer chez elles pour y prendre le thé.

VILLEFORT.

Dites à ces dames que je suis cloué ici pour une heure au moins encore, et qu'elles seraient bien aimables de venir me trouver dans mon bureau... Si elles acceptent, vous servirez le thé ici.

L'HOMME.

Maintenant, en l'absence du procureur du roi...

VILLEFORT.

Il faut agir comme s'il y était... Lancez toute votre brigade sur l'homme à la redingote... Il m'est signalé comme un personnage très-dangereux, et dont il faut que nous nous emparions... Allez !

SCÈNE II

VILLEFORT, RENÉE, puis GERMAIN.

RENÉE.

Ah ! l'affreux métier, mon ami ! toujours des malheureux !

VILLEFORT.

Dites toujours des coupables, Renée !...

RENÉE.

Mon ami, moins que personne, vous devez oublier qu'en politique surtout, les coupables d'une époque sont les martyrs de l'autre.

VILLEFORT.

Et vous aussi, Renée, vous voilà, comme vos parents, me faisant un crime des opinions de mon père ?

RENÉE.

Ah ! comment pouvez-vous croire cela !

VILLEFORT.

Et, cependant, vous le voyez, si je suis sévère pour les autres, je ne le suis pas moins pour moi-même... Mon père professait une autre opinion que moi ; mon père, après avoir été girondin en 93, avait été sénateur en 1806... Eh bien,

pages 61-70, ou page 73

VILLEFORT.

Dans votre mise?... Oui, en effet, cette redingote boutonnée, ce col noir, cette rosette de la Légion d'honneur, ces favoris... C'est le signalement...

NOIRTIER.

Quel signalement?

VILLEFORT.

Ce signalement que j'ai donné moi-même!...

NOIRTIER.

Tu as donné mon signalement?

VILLEFORT.

J'ai donné celui d'un homme qui conspire pour le retour de l'usurpateur.

NOIRTIER.

Comment! on sait déjà ici que nous conspirons là-bas?

VILLEFORT.

Vous conspirez donc?

NOIRTIER.

Que diable veux-tu que je fasse?

VILLEFORT.

Ah! en vérité, monsieur, votre sang-froid me fait frémir!

NOIRTIER.

Que veux-tu! quand on a été proscrit par les montagnards, qu'on est sorti de Paris caché dans une charrette de foin, qu'on a été traqué dans les landes de Bordeaux par les limiers de Robespierre, cela vous aguerrit à bien des choses... Eh bien, continue!... Je conspire donc?...

VILLEFORT.

Vous en êtes accusé, du moins.

NOIRTIER.

Et avec qui?

VILLEFORT.

Avec les proscrits de l'île d'Elbe.

NOIRTIER.

Ah! voilà une belle histoire!... Qui vous l'a contée?

VILLEFORT.

La police!

NOIRTIER.

En vérité, mon cher, elle est fort bien informée, votre police; je lui en fais mon compliment... Je ne la croyais pas si forte que cela!

VILLEFORT.

Oui; mais, en attendant, votre signalement est aux mains de tous les agents... Vous êtes poursuivi, traqué par eux...

NOIRTIER.

Je le sais bien, puisque je ne leur ai échappé qu'en sonnant chez toi...

VILLEFORT.

Mais vous ne pouvez rester chez moi!...

NOIRTIER.

Je le sais bien encore!...

VILLEFORT.

Il faudra que vous en sortiez un jour ou l'autre!...

NOIRTIER.

Je compte bien en sortir ce soir même.

VILLEFORT.

Mais comment cela?

NOIRTIER.

Vraiment, mon cher, on dirait que tu es né d'hier!

(Il sonne; Germain entre.)

VILLEFORT.

Que voulez-vous?

NOIRTIER.

Tu vas voir... Comment appelles-tu ce garçon?

VILLEFORT.

Germain.

NOIRTIER.

Germain, conduisez-moi à la chambre de votre maître... Eh bien?...

VILLEFORT.

Germain, conduisez monsieur.

NOIRTIER.

Au revoir, Gérard.

SCÈNE VII

VILLEFORT, puis EDMOND.

VILLEFORT, à part.

Finissons-en d'abord avec ce Dantès... (Haut.) Le prévenu est-il toujours là?

EDMOND.

Oui, monsieur.

avait prévenu, le grand maréchal me donna une lettre qu'il me chargea de remettre en personne à Paris... Je le lui promis, car c'était accomplir les dernières volontés de mon capitaine... De retour à Marseille, je réglai rapidement toutes les affaires du bord; puis je courus voir ma fiancée, que je retrouvai plus belle et plus aimante que jamais... Enfin, j'assistais, comme je vous l'ai dit, monsieur, au repas de mes fiançailles, j'allais me marier dans une heure lorsque, sur cette dénonciation, que vous paraissez maintenant mépriser autant que moi, je fus arrêté !....Voilà la vérité, monsieur, sur mon honneur de marin, sur mon amour pour Mercédès, sur la vie de mon père !

VILLEFORT.

Oui, oui, tout cela me paraît être la vérité, et, si vous êtes coupable, c'est d'imprudence ; encore, cette imprudence est-elle légitimée par les ordres de votre capitaine !... Donnez-moi cette lettre qu'on vous a remise à l'île d'Elbe... Donnez-moi votre parole de vous représenter à la première réquisition, et allez rejoindre vos amis.

EDMOND.

Ainsi, monsieur, je suis libre ?

VILLEFORT.

Oui... Seulement, donnez-moi cette lettre.

EDMOND.

Elle doit être devant vous, monsieur, car on me l'a prise avec mes autres papiers renfermés dans ma cabine.

GERMAIN, entrant.

Monsieur !...

VILLEFORT.

J'avais défendu qu'on entrât !

GERMAIN.

C'est un étranger qui désire parler à monsieur, pour affaires de la plus haute importance, à ce qu'il dit.

VILLEFORT.

Je n'y suis pour personne !

GERMAIN.

Il prétend que, lorsque monsieur aura vu son nom, il le recevra.

VILLEFORT.

Et où est sa carte ?

GERMAIN.

La voici !

VILLEFORT, à part.

Noirtier!... mon père!... Oui, sans doute, oui... faites entrer!... (A Edmond.) Passez là ; nous terminerons dans un moment... Allez ! allez !...

SCÈNE V

VILLEFORT, GERMAIN, puis NOIRTIER.

VILLEFORT, à part.

Mon père !... Que vient-il faire ici ? Pourquoi est-il venu sans me prévenir ? Que signifie ce mystère?... Mon Dieu ! mon Dieu ! serai-je donc toujours poursuivi par cet implacable passé !

NOIRTIER, entrant.

Eh ! pardieu ! mon cher, voilà bien des façons !... Est-ce donc l'habitude à Marseille que les fils fassent faire antichambre à leur père?

GERMAIN.

Tiens ! c'est le père de monsieur.

VILLEFORT.

Laissez-nous, Germain.

SCÈNE VI

VILLEFORT, NOIRTIER.

NOIRTIER.

Il est curieux, à ce qu'il paraît, votre valet de chambre?... C'est un vilain défaut, et dont vous ferez bien de le corriger... Ah çà ! mais sais-tu que c'est une singulière ville que ta ville de Marseille, et peu hospitalière !...

VILLEFORT.

Pourquoi cela ?

NOIRTIER.

Arrivé hier, je suis entouré de mouchards qui me traquent, qui m'espionnent, qui me poursuivent comme si j'étais un criminel d'État!... Voyons, est-ce que j'ai dans ma mise quelque chose qui dénonce le conspirateur?

à la justice ; vous voyez que c'est peu intéressant pour elle.

VILLEFORT.

Monsieur, vous connaissez-vous quelques ennemis ?

EDMOND.

Des ennemis, à moi ?... J'ai le bonheur d'être trop peu de chose, pour que ma position m'en ait fait... Quant à mon caractère, un peu vif peut-être, j'ai toujours essayé de l'adoucir envers mes subordonnés... J'ai dix ou douze matelots sous mes ordres... Qu'on les interroge, monsieur, et ils vous diront qu'ils m'aiment et qu'ils me respectent, non pas comme un père, je suis trop jeune pour cela, mais comme un frère aîné.

VILLEFORT.

Mais, à défaut d'ennemis, peut-être avez-vous des jaloux... Vous avez été nommé capitaine à votre âge, ce qui est un poste élevé dans votre état ; vous allez épouser une jolie femme, qui vous aime, ce qui est un bonheur rare dans tous les états de la terre... Ces deux préférences du destin ont pu vous faire des envieux !

EDMOND.

Oui, vous avez raison, vous devez mieux connaître les hommes que je ne les connais, et c'est fort possible... Mais, si ces envieux devaient être parmi mes amis, je vous avoue que j'aime autant ne pas les connaître... pour ne pas être forcé de les haïr.

VILLEFORT.

Vous avez tort, monsieur : il faut toujours, autant que possible, voir clair autour de soi... et, en vérité, vous me paraissez un si digne, un si brave marin, que je vais m'écarter des règles ordinaires de la justice, et vous aider à faire jaillir la lumière, en vous communiquant la dénonciation qui vous amène devant moi... Voici le papier accusateur... Reconnaissez-vous l'écriture ?

EDMOND.

Non, monsieur, je ne connais pas cette écriture... Elle est déguisée, et cependant elle est d'une forme assez franche... En tout cas, c'est une main habile qui l'a tracée... Je suis bien heureux d'avoir affaire à un homme tel que vous, monsieur, car mon envieux est un véritable ennemi !

VILLEFORT.

Et maintenant, voyons, répondez franchement, non pas

comme un prévenu à son juge, mais comme un homme dans une fausse position répond à un autre homme qui s'intéresse à lui... Qu'y a-t-il de vrai dans cette accusation anonyme?

EDMOND.

En quittant Naples, le capitaine Leclère tomba malade d'une fièvre cérébrale; comme nous n'avions pas de médecin à bord, et qu'il ne voulut relâcher sur aucun point de la côte, pressé qu'il était de se rendre à l'île d'Elbe, sa maladie empira tellement, que, vers la fin du troisième jour, sentant qu'il allait mourir, il me fit appeler près de lui... « Mon cher Dantès, me dit-il, jurez-moi sur votre honneur de faire ce que je vais vous dire : il y va des plus hautes destinées! — Je vous le jure, capitaine, répondis-je. — Eh bien, comme, après ma mort, le commandement du navire vous appartient en qualité de second, vous prendrez ce commandement, vous mettrez le cap sur l'île d'Elbe, vous débarquerez à Porto-Ferraïo, vous demanderez le grand maréchal, vous lui remettrez cette lettre... Peut-être, alors, vous confiera-t-on une autre lettre, et vous chargera-t-on de quelque mission... Cette mission, qui m'était réservée, Dantès, vous l'accomplirez à ma place, et tout l'honneur en sera pour vous. — Je le ferai, capitaine; mais peut-être n'arrivera-t-on pas aussi facilement que vous le pensez auprès du grand maréchal? — Voici, dit le capitaine, une bague que vous lui ferez parvenir et qui lèvera toutes les difficultés... » A ces mots, il me remit une bague... Il était temps! deux heures après, le délire le prit... Le lendemain, il était mort!...

VILLEFORT.

Et que fîtes-vous?

EDMOND.

Ce que je devais faire, monsieur, ce que tout autre eût fait à ma place... En tout cas, les prières d'un mourant sont sacrées; mais, chez les marins, les prières d'un supérieur sont des ordres qu'on doit accomplir... Je fis donc voile pour l'île d'Elbe, où j'arrivai le lendemain. Je consignai tout le monde à bord, et je descendis seul à terre... Comme je l'avais prévu, on fit quelques difficultés pour m'introduire auprès du grand maréchal; mais je lui envoyai la bague qui devait me servir de moyen de reconnaissance, et toutes les portes s'ouvrirent devant moi. Il me reçut, m'interrogea sur les dernières circonstances de la mort du malheureux Leclère; et, comme celui-ci m'en

cœur, dont les mains se joignent derrière vous, tandis que les miennes se joignent à vos pieds, monsieur... vous serez un juge demain... mais, aujourd'hui, soyez un homme !...

RENÉE.

Mon ami !...

MERCÉDÈS, suppliant.

Ah ! à genoux, à genoux, monsieur !...

VILLEFORT.

Eh bien, rassurez-vous, mademoiselle ; oui, vous avez su trouver un puissant auxiliaire ; oui, aujourd'hui, je suis un homme, et vous avez invoqué un nom qui a retenti jusqu'au fond du cœur de cet homme... et, s'il y a un moyen de vous rendre au bonheur...

MERCÉDÈS.

Eh bien ?...

VILLEFORT.

Eh bien, comptez sur moi.

MERCÉDÈS.

Ah ! monsieur !...

MOREL.

Je vous l'avais bien dit !

UN HUISSIER.

Le prisonnier est là.

VILLEFORT.

Au reste, dans un quart d'heure, vous saurez à quoi vous en tenir.

RENÉE.

Venez, mademoiselle !... vous attendrez chez moi... Et vous, monsieur Morel, courez rassurer le pauvre père... (A Villefort.) Vous avez promis...

VILLEFORT.

Soyez tranquille, chère Renée !...

SCÈNE IV

VILLEFORT, L'HUISSIER, puis EDMOND.

VILLEFORT.

Faites entrer !... Qu'on nous laisse seuls !... Comment vous nommez-vous ?

EDMOND.

Edmond Dantès.

VILLEFORT.

Que faites-vous?

EDMOND.

Je suis second à bord du *Pharaon*, qui appartient à M. Morel.

VILLEFORT.

Que faisiez-vous au moment où vous avez été arrêté?

EDMOND.

J'assistais au repas de mes fiançailles.

VILLEFORT.

Continuez, monsieur.

EDMOND.

Que je continue?

VILLEFORT.

Oui.

EDMOND.

A quoi faire, s'il vous plaît, monsieur?

VILLEFORT.

A éclairer la justice.

EDMOND.

Que la justice me dise sur quel point elle désire être éclairée, je lui dirai tout ce que je sais... Seulement, je la préviens que je ne sais pas grand'chose.

VILLEFORT.

Avez-vous servi sous l'usurpateur?

EDMOND.

Non, monsieur; j'allais seulement être incorporé dans la marine militaire lorsqu'il est tombé.

VILLEFORT.

On dit vos opinions politiques exagérées...

EDMOND.

Mes opinions politiques, monsieur? C'est presque honteux à dire, mais je n'ai jamais eu ce qui s'appelle une opinion... Je suis destiné à ne jouer aucun rôle; le peu que je suis, c'est à M. Morel que je le dois... Aussi, toutes mes opinions, je ne dirai pas politiques, mais privées, se bornent-elles à trois sentiments: j'aime mon père, je respecte M. Morel, et j'adore Mercédès... Voilà, monsieur, tout ce que je puis dire

VILLEFORT.

Restez; je n'y vois pas d'inconvénient... Faites entrer, Germain.

SCÈNE III

VILLEFORT, MOREL, MERCÉDÈS, RENÉE, puis UN HUISSIER.

VILLEFORT.

Vous arrivez à propos, monsieur... Peut-être vous eussé-je envoyé chercher tout à l'heure.

MOREL.

Alors, vous savez déjà ce qui m'amène... Imaginez-vous, monsieur, que l'on vient de commettre la méprise la plus étrange, la plus inouïe... On vient d'arrêter le second d'un de mes bâtiments...

VILLEFORT.

Je le sais, monsieur; et l'affaire est même très-grave!...

MERCÉDÈS.

Ah! mon Dieu!...

MOREL.

Monsieur, vous ne connaissez pas celui qu'on accuse, cela se voit bien... Imaginez-vous l'homme le plus doux, l'homme le plus probe... et j'oserai presque dire un des meilleurs officiers de la marine marchande.

VILLEFORT.

Vous savez, monsieur, qu'on peut être doux dans sa vie privée, probe dans les relations sociales, savant dans son état, et n'en être pas moins, politiquement parlant, un grand coupable!...

MOREL.

Je vous en prie, monsieur de Villefort, soyez juste comme vous devez l'être, bon comme vous l'êtes toujours, et rendez le pauvre Edmond à son père et à sa fiancée.

MERCÉDÈS.

Ah! oui, à son père et à sa fiancée, monsieur!

VILLEFORT.

Et c'est vous qui êtes...?

MERCÉDÈS.

Oui, monsieur, c'est moi qu'il aime, c'est moi qui vous supplie à mon tour, comme vient de le faire M. Morel.

VILLEFORT.

Vous n'avez pas besoin de me supplier, mademoiselle... Si le prévenu est innocent, vous n'aurez pas fait un appel inutile à la justice; mais, s'il est coupable...

MERCÉDÈS.

Il ne l'est pas, monsieur, j'en réponds, je le jure !...

VILLEFORT.

Cependant les apparences...

MERCÉDÈS.

Les apparences, vous le savez, ne sont point des preuves... Mais, les apparences fussent-elles contre lui, eh bien, monsieur, vous songerez, n'est-ce pas? à ce jeune homme qui entre dans la vie, qui a toujours été honorable et honoré, qui touchait aujourd'hui même au but de tous ses vœux!... vous songerez à cette existence qui allait être heureuse, et qu'une accusation inattendue vient frapper au milieu de son bonheur...

RENÉE.

Pauvre femme !

VILLEFORT.

Vous le comprenez, mademoiselle, un juge ne peut s'arrêter à de pareilles considérations.

MERCÉDÈS.

Monsieur, un juge est un homme, surtout quand ce juge a cette ressemblance avec celui qu'il va interroger, qu'il y a huit jours à peine, lui aussi, au comble de ses vœux, a épousé la femme qu'il aimait... Ah ! songez donc, monsieur, cela ne pouvait pas vous arriver, je le sais bien; mais, enfin, supposez que cela se puisse... dites, quel eût été le désespoir de votre fiancée, si, de cette table où vous étiez assis près d'elle, on fût venu vous arracher pour vous conduire en prison?... Croyez-vous qu'elle eût fait, elle, cette distinction du coupable et de l'innocent?... Non, non, elle eût supplié celui qui fût venu pour vous juger, comme je vous supplie, vous qui allez juger Edmond... Elle vous eût dit: « Monsieur, celui qui est arrêté, c'est celui que j'aime! celui qu'on sépare de moi, c'est celui qui allait être uni à moi!... Sa vie, c'est ma vie!... Monsieur, un mot de vous va nous faire éternellement heureux ou malheureux! » Voilà ce qu'elle eût dit... N'est-ce pas, madame?... Ah ! monsieur, au nom de celle qui vous aime, dont le cœur, j'en suis certaine, répond à mon

non-seulement j'ai rompu avec mon père, mais je l'ai même presque renié ; je me suis séparé non-seulement de ses principes, mais encore de son nom : il s'appelait Noirtier, je me suis appelé Villefort, et mes amis les plus intimes savent seuls l'indissoluble mais secrète union qui existe entre ces deux noms... Maintenant, tout est divisé entre nous : fortune, famille, avenir. Je ne sais s'il connaît ma position ; mais, moi, j'ignore entièrement ce qu'il fait, je ne veux pas le savoir... Depuis la chute de l'usurpateur, je ne l'ai pas vu, je ne lui ai pas écrit, je n'ai pas reçu de ses lettres... Eh ! mon Dieu, que pouvais-je donc faire de plus ?

RENÉE.

Voyons, mon ami, laissez un instant cet affreux cabinet, et tous ces horribles papiers qui ne parlent que de mort, que de prisons, que de cachots, et venez chez moi respirer l'air de tout le monde... S'il arrivait quelque chose, on vous préviendrait... Ma mère, madame de Nargonne, M. de Salvieux et mon père sont là.

VILLEFORT.

Allons, il le faut bien, puisque vous le voulez. (A un Valet qui entre.) Qu'est-ce que cela, Germain ?

GERMAIN.

De la part du secrétaire de M. le procureur du roi.

VILLEFORT.

Une lettre et une liasse !... Attendez, Renée, je suis à vous... Il n'y a rien autre chose ?

GERMAIN.

Non, monsieur.

VILLEFORT.

Laissez-nous.

RENÉE.

Vous lirez cela plus tard... Voyons...

VILLEFORT.

Attendez que je parcoure au moins cette lettre... Ah ! ah !...

RENÉE.

Encore quelque chose de nouveau ?

VILLEFORT.

Presque rien, chère amie... Il paraît qu'on vient de découvrir un complot bonapartiste.

RENÉE.

Ah ! mon Dieu !

VILLEFORT.

En vérité, je leur en voudrais mortellement, à tous ces mauvais Français-là, chère Renée, ne fût-ce qu'à cause des terreurs qu'ils vous causent. La lettre est courte, mais elle est claire... « M. le procureur du roi est prévenu, par un ami du trône et de la religion que le nommé Edmond Dantès, second du navire *le Pharaon,* arrivé ce matin de Smyrne, après avoir touché à Naples et à Porto-Ferraïo, a été chargé par Murat d'une lettre pour l'usurpateur, et par l'usurpateur d'une lettre pour le comité bonapartiste de Paris. On aura la preuve de son crime en l'arrêtant; car on trouvera cette lettre, ou sur lui, ou chez son père, ou dans sa cabine, à bord du *Pharaon.* »

RENÉE.

Mais cette lettre n'est qu'une lettre anonyme; et d'ailleurs, elle est adressée à M. le procureur du roi, et non à vous.

VILLEFORT.

Oui, chère amie; mais le procureur du roi est absent; en son absence, l'épître doit parvenir à son secrétaire; il l'a ouverte, il a donné des ordres pour l'arrestation, et, maintenant que l'homme est arrêté, probablement, il me renvoie la lettre et le dossier...

GERMAIN, annonçant.

M. Morel !

VILLEFORT.

Qu'est-ce que M. Morel?

GERMAIN.

C'est l'armateur... Monsieur doit le connaître; il est à la tête d'une des premières maisons de Marseille.

VILLEFORT.

Justement, c'est le patron du *Pharaon,* je crois... Est-il seul?...

GERMAIN.

Il est avec une jeune femme, vêtue en Catalane.

VILLEFORT.

Retournez-vous près de votre mère, Renée?...

RENÉE.

Serait-ce bien indiscret que je restasse?... Je ne sais pourquoi, je m'intéresse à ce pauvre jeune homme.

VILLEFORT.

Venez !...

EDMOND.

Me voici !

VILLEFORT.

Nous en étions à cette lettre, n'est-ce pas ?

EDMOND.

Qui m'a été remise par le grand maréchal... Oui, monsieur; et vous aviez la bonté de me dire que, si j'étais coupable, c'était par imprudence; et que, d'ailleurs, cette imprudence était légitimée par les ordres de mon supérieur.

VILLEFORT.

Oui, monsieur, et je ne me dédis pas.

EDMOND.

Ainsi, je suis libre ?...

VILLEFORT.

Oui; seulement, cette lettre...

EDMOND.

Je vous l'ai dit, monsieur, elle doit être devant vous... Ah ! monsieur, que de reconnaissance !...

VILLEFORT.

Attendez... A qui est-elle adressée, cette lettre ?

EDMOND.

A M. Noirtier, rue Coq-Héron, nº 5, à Paris.

VILLEFORT.

A M. Noirtier ?...

EDMOND.

Oui, monsieur... Le connaissez-vous ?

VILLEFORT.

Un fidèle serviteur du roi ne connaît pas les conspirateurs.

EDMOND.

Mais il s'agit donc d'une conspiration ?... En tout cas, monsieur, je ne conspire pas, moi. J'ignorais entièrement le contenu de la dépêche dont j'étais porteur.

VILLEFORT.

Oui; mais vous savez le nom de celui à qui elle était destinée ?

EDMOND.

Il était sur l'adresse.

le procureur du roi eût été à Marseille ; si le juge d'instruction eût été appelé au lieu de moi, j'étais perdu... et ce papier... ce papier maudit me précipitait dans l'abîme... Ah ! mon père, mon père !... serez-vous donc toujours un obstacle à mon bonheur en ce monde, et faudra-t-il que mon avenir lutte éternellement avec votre passé !...

NOIRTIER, qui a changé de costume et s'est rasé les favoris.

Tu dis ?...

VILLEFORT.

Monsieur !...

NOIRTIER.

Ah ! bravo ! tu ne me reconnais pas toi-même !

VILLEFORT.

C'est vous !...

NOIRTIER.

Sans doute... Ne m'as-tu pas prévenu qu'on avait mon signalement ?...

VILLEFORT.

Oui.

NOIRTIER.

Eh bien, j'ai changé de visage.

GERMAIN, entrant.

Monsieur, les hommes de la police sont là...

VILLEFORT.

Lesquels ?

GERMAIN.

Ceux à qui vous avez donné le signalement d'un étranger nouvellement arrivé à Marseille.

VILLEFORT.

Qu'ils attendent !... qu'ils s'en aillent !...

NOIRTIER.

Non pas, au contraire, qu'ils entrent... J'aime bien mieux qu'ils soient ici que dehors.

VILLEFORT.

En effet, qu'ils entrent...

NOIRTIER.

Eh ! sans doute, qu'ils entrent !... Mon cher, je l'ai toujours dit : il n'y a rien de commode comme les signalements... Cheveux et favoris noirs, redingote boutonnée, rosette d'officier à la boutonnière, chapeau à larges bords... Une tasse de thé avec moi, Gérard !...

VILLEFORT.

Les voilà !

NOIRTIER.

Pardieu ! je les connais bien.

SCÈNE IX

LES MÊMES, UN HOMME DE LA POLICE, DEUX AGENTS.

VILLEFORT.

Eh bien, messieurs ?...

L'HOMME.

Eh bien, monsieur le substitut, nous l'avons manqué, mais de bien peu de chose... A l'angle du quai, il a failli être pris ; il faut qu'il soit entré dans quelque maison particulière... Nous venons chercher un ordre pour fouiller dans toutes les maisons de la rue...

NOIRTIER.

Mon cher Villefort, je ne veux pas t'empêcher de faire tes affaires... Donne cet ordre... donne...

VILLEFORT.

Mais...

NOIRTIER.

Donne, mon cher... Fouille, cherche, appréhende au corps, c'est ton état... Adieu, mon ami... (Aux Agents.) Vous permettez, messieurs ?... Adieu, Villefort !...

(Il passe au milieu des Agents.)

SCÈNE X

LES MÊMES, NOIRTIER.

L'HOMME.

Monsieur ne nous donne pas l'ordre ?...

VILLEFORT.

Inutile... L'homme que nous cherchions a été pris à Aix... Mais nous en avons un, là, bien autrement dangereux.

L'HOMME.

Lequel ?...

VILLEFORT.

Celui qui a été arrêté à la Réserve... Qu'il soit conduit à

l'instant même au château d'If, écroué, mis au plus profond secret... Voici l'ordre pour le gouverneur... Allez !...

(L'Agent sort.)

GERMAIN.

Madame est là avec cette jeune fille...

VILLEFORT.

Dites que je ne puis les recevoir, et venez me rejoindre à la porte... Je pars à l'instant même pour Paris... Allez !...

SCÈNE XI

VILLEFORT, seul.

Napoléon débarqué dans trois jours !... Allons, ce qui devait faire ma perte, fera peut-être ma fortune... A l'œuvre, Villefort !... à l'œuvre !...

ACTE TROISIÈME

SIXIÈME TABLEAU

Le cachot d'Edmond, au château d'If.

—

SCÈNE PREMIÈRE

EDMOND, couché sur la dalle ; LE GEÔLIER.

LE GEÔLIER.

Dis donc, l'ami !... Tu ne réponds pas ?... Comme il te fera plaisir... Voici ton pain, voici ton eau, entends-tu ?... Entêté ! il devrait pourtant s'être accoutumé à moi, depuis bientôt quatre ans que je le sers... Hum ! m'est avis qu'il n'ira pas loin maintenant... Non, il ne fera pas de vieux os... En attendant, voici son pain, voici son eau... Voici ton pain, entends-tu ?... Non ? Bonsoir, alors !...

(Il sort.)

SCÈNE II

EDMOND, seul, se relevant.

Oh! quelquefois... jadis... dans mes courses lointaines... quand j'étais encore un homme, quand, libre et puissant, je jetais aux autres hommes des commandements qui étaient exécutés, j'ai vu le ciel se couvrir, la mer frémir et gronder, l'orage naître dans un coin du ciel, et, comme un aigle gigantesque, battre les deux horizons de ses deux ailes... Alors, je sentais que mon vaisseau n'était plus qu'un refuge impuissant; car mon vaisseau, léger comme une plume à la main d'un géant, tremblait et frissonnait lui-même, bientôt, au bruit effroyable des lames; l'aspect des rochers tranchants m'annonçait la mort, et la mort m'épouvantait, et je réunissais toutes les forces de l'homme et toute l'intelligence du marin pour lutter contre Dieu!... Car j'étais heureux alors; car revenir à la vie, c'était revenir au bonheur; car cette mort, je ne l'avais pas appelée, je ne l'avais pas choisie; car le sommeil enfin me paraissait dur sur ce lit d'algues et de cailloux; car je m'indignais, moi qui me croyais une créature faite à l'image de Dieu, de servir, après ma mort, de pâture aux goëlands et aux vautours!... Mais, aujourd'hui, c'est autre chose!... mais, aujourd'hui, j'ai perdu tout ce qui pouvait me faire aimer la vie!... mais, aujourd'hui, la mort me sourit comme sourit une nourrice à l'enfant qu'elle va bercer!... mais, aujourd'hui enfin, je meurs à ma guise... aujourd'hui, je m'endors las et brisé, comme je m'endormais après un de ces soirs de désespoir et de rage pendant lesquels j'avais compté trois mille tours dans ma chambre... c'est-à-dire trente mille pas, c'est-à-dire près de dix lieues!... mais, aujourd'hui... aujourd'hui... je veux mourir et je mourrai!... Ma vie est l'image de ce pain et de cette eau... je la sème miette à miette, je la répands goutte à goutte... (Il émiette son pain à travers les barreaux d'une meurtrière.) Demain, demain, je l'espère, ô mon Dieu! tout sera fini... Et toi, mon juge, toi, mon juge éternel et miséricordieux, tu me diras peut-être quel crime j'ai commis!...

SCÈNE III

LE GOUVERNEUR, DE BAVILLE, LE GEÔLIER, EDMOND.

LE GOUVERNEUR.

Par ici, monsieur l'inspecteur, par ici !

DE BAVILLE.

Quel est le prisonnier chez lequel nous allons entrer ?

LE GOUVERNEUR.

C'est le numéro 17.

DE BAVILLE.

Je ne sais vraiment pas pourquoi on nous fait faire ces tournées inutiles : qui voit un prisonnier en voit cent ; qui entend un prisonnier en entend cent mille... C'est toujours la même chose : mal nourris et innocents. Qu'est-ce que celui-ci ?

LE GOUVERNEUR.

Oh ! celui-ci est un conspirateur des plus dangereux, et qui nous est recommandé particulièrement, comme un homme capable de tout.

DE BAVILLE.

Il est seul ici depuis longtemps ?

LE GOUVERNEUR.

Il nous a été amené quelques jours avant le débarquement de l'usurpateur, le 28 février 1815, à onze heures du soir.

DE BAVILLE.

Et il est dans ce cachot depuis son entrée au château d'If?

LE GOUVERNEUR.

Non, monsieur; il avait été placé d'abord dans un cachot moins sombre; mais, dans un accès de rage, il a voulu tuer son geôlier, et on l'a fait descendre dans celui-ci.

DE BAVILLE, au Geôlier.

Est-ce vous qu'il a menacé ?

LE GEÔLIER.

Oui, monsieur.

DE BAVILLE.

Voulez-vous qu'on s'en plaigne ?

LE GEÔLIER.

Inutile, monsieur; il est assez puni comme cela... D'ail-

leurs, il tourne presque à la folie, et, avant un an, il sera fou tout à fait.

DE BAVILLE.

Ma foi, tant mieux pour lui! il souffrira moins... (A Dantès.) Mon ami...

EDMOND.

Qui m'appelle son ami?

DE BAVILLE.

Moi.

EDMOND.

Vous êtes un homme, et vous m'appelez votre ami?

DE BAVILLE.

Ah! ah! c'est un misanthrope, à ce qu'il paraît... Avez-vous à vous plaindre de quelque chose?

EDMOND.

J'ai à me plaindre d'être en prison sans savoir pourquoi.

DE BAVILLE.

En résumé, que demandez-vous?

EDMOND.

Je demande quel crime j'ai commis; je demande qu'on me donne des juges; je demande qu'on me fusille si je suis coupable... mais aussi qu'on me mette en liberté si je suis innocent.

LE GOUVERNEUR.

Vous êtes bien humble aujourd'hui; vous n'avez pas toujours été comme cela... Vous parliez tout autrement, mon cher ami, le jour où vous vouliez assommer votre gardien.

EDMOND.

C'est vrai, monsieur... et j'en demande bien humblement pardon à cet homme, qui, après tout, faisait son devoir... Mais, que voulez-vous! alors, j'étais fou, j'étais furieux!...

DE BAVILLE.

Et vous ne l'êtes plus maintenant?

EDMOND.

Non, monsieur... La captivité m'a plié, brisé, anéanti... Il y a si longtemps que je suis ici!

DE BAVILLE.

Nous sommes au 30 octobre 1818: il n'y a cependant que trois ans et neuf mois que vous êtes prisonnier...

EDMOND.

Oh! monsieur, trois ans et neuf mois, vous trouvez que ce

n'est pas long!... Près de quatre ans de prison pour un homme qui, comme moi, touchait au bonheur, qui allait épouser la femme qu'il aimait, qui voyait s'ouvrir devant lui une carrière honorable... à qui tout manque à l'instant... et qui, du jour le plus beau, tombe dans la nuit la plus profonde... qui voit sa carrière détruite... qui ne sait pas si celle qui l'aimait l'aime toujours... qui ne sait pas si son vieux père est mort ou vivant!... Quatre ans de prison pour un homme habitué à l'air de la mer, à l'indépendance du marin, à l'espace, à l'immensité, à l'infini!... Quatre ans de prison!... C'est plus que n'en mériteraient tous les crimes que désigne par les noms les plus odieux la langue humaine... Ayez donc pitié de moi, monsieur, et demandez pour moi, non pas l'indulgence, mais la rigueur... non pas une grâce, mais un jugement... Des juges, monsieur! je ne demande que des juges... On ne peut pas refuser des juges à un accusé.

DE BAVILLE.

C'est bien... On verra.

EDMOND.

On verra... Vous avez dit que l'on verrait... Oh! monsieur, c'est la première fois, depuis quatre ans, que je trouve l'occasion de parler à un autre homme que mon geôlier... Écoutez-moi avant de m'abandonner, car on sera peut-être quatre ans encore à descendre dans ma prison... Oui, l'on vous a dit vrai; oui, j'ai commencé par l'orgueil, qui est une suite de l'espoir... une conscience de l'innocence... Puis j'en suis venu à douter de mon innocence, et j'ai cherché quel crime je pouvais avoir commis. Alors, j'ai pensé devenir fou; alors, je suis tombé du haut de mon orgueil; alors, j'ai prié... non pas encore Dieu, mais les hommes... Dieu est le dernier recours, et le malheureux, qui devrait commencer par lui, n'arrive à lui cependant qu'après avoir épuisé toutes les autres espérances... J'ai prié qu'on me tirât de mon cachot pour me mettre dans un autre cachot, fût-il plus noir, fût-il plus profond encore que celui-ci... Un changement, même désavantageux pour moi, était toujours un changement, et me promettait une distraction de quelques jours... J'ai demandé la promenade, l'air, des livres, des instruments; mais on m'a tout refusé, ou plutôt on n'a répondu à rien de ce que je demandais... Mais n'importe, je parlais, et parler à un géôlier, muet et inflexible, c'était encore un plaisir. Je parlais pour

entendre le son de ma propre voix... J'avais essayé de parler quand j'étais seul; mais alors je me faisais peur... Souvent, du temps que j'étais en liberté, je m'étais fait un épouvantail de ces chambrées de prisonniers, composées de vagabonds, de bandits et d'assassins... Eh bien, j'en vins à souhaiter d'être jeté dans quelqu'un de ces bouges, afin de voir d'autres visages que celui de ce geôlier impassible, qui ne voulait pas me répondre !... J'ai regretté le bagne, avec son costume infamant, sa chaîne au pied, sa flétrissure sur l'épaule... Au moins, les galériens sont dans la société de leurs semblables; ils respirent l'air, ils voient le ciel !... Les galériens sont bien heureux !...

DE BAVILLE.

C'est très-curieux... Il a commencé par le désespoir, il a tourné à la dévotion, et voilà qu'il touche à la folie. Oh ! je connais cela, moi qui fais des observations sur les prisonniers...

EDMOND.

Un jour, un jour enfin, je demandai qu'on me donnât un compagnon, fût-ce cet abbé dont j'avais entendu parler... Je l'eusse soigné, j'eusse essayé de le guérir... Ma vie ne se fût plus écoulée aussi inutile et inaperçue !... Alors, ayant épuisé le cercle des ressources humaines, le désespoir succéda à la piété... La mort était le repos... Je résolus de mourir.

DE BAVILLE.

Et quand cela ?...

EDMOND.

Il y a quatre jours, monsieur.

DE BAVILLE.

Et de quel genre de mort voulez-vous mourir?

EDMOND.

Oh ! je puis le dire, monsieur; car, si je veux mener mon dessein à bout, toutes les puissances humaines ne m'empêcheront pas d'exécuter mon projet : je veux mourir de faim...

DE BAVILLE.

Et depuis combien de jours n'avez-vous pas mangé?

EDMOND.

Depuis quatre jours.

LE GEÔLIER.

Le prisonnier ment; tous les jours, je trouve sa cruche vide et son pain absent.

EDMOND.

Je vide la cruche dans un coin de mon cachot, je casse le pain par petits morceaux, et je l'émiette sur le sable.

DE BAVILLE.

Et, malgré ma visite, vous persévérez dans votre projet?

EDMOND.

Si demain, à cette heure-ci, je ne suis pas dans un autre cachot, demain, je l'espère, je serai mort.

DE BAVILLE.

C'est bien. (Bas, au Gouverneur.) Vous lui ferez donner du pain blanc et une bouteille de vin, au lieu de son pain noir et de sa cruche d'eau.

EDMOND.

Monsieur, au nom du ciel! dites-moi un mot, un seul... Dites-moi d'espérer!...

DE BAVILLE.

Je reverrai votre dossier, voilà tout ce que je puis vous dire... Vous me montrerez le livre d'écrou, n'est-ce pas, monsieur le gouverneur?

LE GOUVERNEUR.

Certainement... Mais vous trouverez contre le prisonnier des notes terribles...

DE BAVILLE.

Vous entendez?

EDMOND.

Oui; mais, sur l'honneur, je ne comprends pas...

DE BAVILLE.

Qui vous a fait arrêter?

EDMOND.

M. de Villefort.

DE BAVILLE.

Lui supposez-vous quelque motif de haine contre vous?

EDMOND.

Au contraire, monsieur : il a été excellent pour moi... Voyez-le, entendez-vous avec lui...

DE BAVILLE.

M. de Villefort n'est plus à Marseille... Il est passé de Marseille à Nîmes, et de Nîmes à Versailles.

EDMOND.

Ah! je ne m'étonne plus qu'on m'ait oublié, mon protecteur n'est plus là!...

LE GOUVERNEUR.

Voulez-vous voir le registre d'écrou tout de suite?

DE BAVILLE.

Non, finissons-en avec les cachots.... Ne m'avez-vous pas parlé d'un abbé ?

LE GOUVERNEUR.

Ce n'est pas un prisonnier misanthrope comme celui-ci, et sa folie est moins attristante que la raison de son voisin.

EDMOND, à part.

Ils se consultent, sans doute.

DE BAVILLE.

Et quelle est sa folie ?

LE GOUVERNEUR.

Oh! une folie étrange! Il se croit possesseur d'un trésor immense... La première année de sa captivité, il a fait offrir au gouvernement un million, si le gouvernement le voulait mettre en liberté; la seconde année, deux millions; la troisième, trois; et ainsi progressivement... Il en est à sa septième année de captivité, et il va nous offrir sept millions.

DE BAVILLE.

Ah ! c'est curieux. Comment le nommez-vous ?

LE GOUVERNEUR.

Faria.

DE BAVILLE.

C'est bien ! conduisez-moi dans son cachot.

EDMOND.

Monsieur, au nom du ciel !...

DE BAVILLE.

Ah! c'est vrai !

LE GOUVERNEUR.

Que décidez-vous à l'égard du prisonnier ?

DE BAVILLE.

Si, demain, il continue à refuser la nourriture, on lui mettra la camisole et on le fera manger de force.

EDMOND.

Monsieur...

DE BAVILLE.

Je ne puis m'engager à rien, on verra vos notes.

EDMOND.

Oh! mon Dieu ! mon Dieu !...

LE GEÔLIER.

Chut! on va vous apporter du pain blanc et du vin.

EDMOND.

Pourquoi?

LE GEÔLIER.

Parce qu'on veut que vous viviez.

SCÈNE IV

EDMOND, seul.

Parce qu'on veut que je vive!... Ne dirait-on pas entendre des paroles chrétiennes? Mon Dieu! est-il donc permis à l'homme de fausser ainsi les mots de la langue humaine?... On veut que je vive! Ne croirait-on pas reconnaître une parole de frère dans cette parole que mon plus cruel ennemi ne prononcerait pas?... Vous voulez que je vive, tigres que vous êtes! Mais dites-moi donc votre pensée: vous voulez que je souffre!... Non, mourir! mourir!... mon Dieu! laissez-moi mourir!... (Écoutant.) Qu'est cela?... Ce bruit sourd, mystérieux, insaisissable, j'ai déjà cru l'entendre hier... Il me semble que je l'entends encore... Oui, oui... D'où vient-il?... De ce côté, de là! il vient de là!... Oh! ce sont sans doute des ouvriers qui réparent quelque cachot!... Non, non, ils frapperaient plus fort, ils n'emploieraient pas tant de précautions... On dirait la pression d'un ciseau sur ces pierres... C'est là... là... derrière mon lit... Oh! mon Dieu! on vient... Que vient-on faire dans mon cachot?... Ah! c'est le geôlier qui m'apporte mon pain blanc et mon vin... Mon Dieu! s'il allait entendre du bruit... Prévenons-le... Le voilà!

SCÈNE V

EDMOND, LE GEÔLIER.

LE GEÔLIER.

Eh bien, sommes-nous toujours méchant? Sommes-nous toujours décidé à mourir?

EDMOND.

Non, non, non, mon bon Antoine... Donne!

LE GEÔLIER.

Vous n'êtes pas dégoûté ! du pain que le roi n'en mange pas de meilleur.

EDMOND.

Oui, oui...

LE GEÔLIER.

Et du vin !

EDMOND.

Bon, excellent, n'est-ce pas ?

LE GEÔLIER.

Je crois bien ! Si cela continue, mieux vaudra être prisonnier que geôlier... On n'y connaît plus rien, aux prisons, parole d'honneur !

EDMOND, à part.

Il a cessé.

LE GEÔLIER.

Allons, ne mangez pas trop vite... et surtout ne mangez pas trop.

EDMOND.

Sois tranquille, mon bon Antoine.

LE GEÔLIER.

Je puis donc retourner dire que je vous ai vu manger ?

EDMOND.

Sans doute ! retourne et remercie M. l'inspecteur, remercie M. le gouverneur, remercie...

LE GEÔLIER, à part.

Décidément, il devient fou ; pauvre diable !... (Haut.) Allons, allons, ménagez votre pitance... Vous en avez pour jusqu'à demain.

(Il sort.)

SCÈNE VI

EDMOND, puis UNE VOIX.

EDMOND.

Oui, oui, jusqu'à demain... C'était bien un prisonnier... Il a compris mon avis, et il a cessé... Des ouvriers eussent continué, eux... Ah ! je respire ; mais s'il allait fouiller d'un autre côté... C'était là... là !... On n'entend plus rien... Était-ce donc une erreur ?... O mon Dieu ! mon Dieu ! après m'avoir

ôté la liberté, après m'avoir ôté le calme de la mort... mon Dieu ! qui m'avez rappelé à l'existence, mon Dieu ! ayez pitié de moi, et ne me laissez pas mourir dans le désespoir !

UNE VOIX.

Qui parle de Dieu et de désespoir en même temps ?

EDMOND.

Oh ! j'ai entendu la voix d'un homme ! Au nom du ciel ! vous qui m'avez parlé, parlez encore !...

LA VOIX.

Qui êtes-vous ?

EDMOND.

Un malheureux prisonnier.

LA VOIX.

Votre pays ?

EDMOND.

La France !

LA VOIX.

Votre nom ?

EDMOND.

Edmond Dantès.

LA VOIX.

Je vous connais. Cette pierre qui me reste à percer donne donc dans votre cachot ?

EDMOND.

Oui !

LA VOIX.

A quel endroit de votre cachot ?

EDMOND.

Derrière mon lit !

LA VOIX.

A-t-on dérangé quelquefois votre lit depuis que vous êtes en prison ?

EDMOND.

Jamais !

LA VOIX.

Je puis donc agir ?

EDMOND.

Sans retard, à l'instant même, je vous en supplie... Ah ! venez, venez ! Un homme, un compagnon, un frère !... Merci, Seigneur ! merci !

SCÈNE VII

EDMOND, FARIA.

FARIA.

Attendez! Voyons d'abord si mon passage n'a pas laissé de traces.

EDMOND.

Voyez!...

FARIA.

Toute notre tranquillité à vènir est là dedans, comprenez-vous?... Non... Bien... Vous m'avez donc entendu travailler?

EDMOND.

Oui!...

FARIA.

Depuis combien de temps?

EDMOND.

Depuis hier.

FARIA.

C'est vous qui avez frappé?

EDMOND.

C'est moi!...

FARIA.

Pour m'indiquer un danger?

EDMOND.

Oui.

FARIA.

Je m'en suis douté, et j'ai cessé de travailler.

EDMOND.

Oh! combien j'avais peur que vous ne reprissiez pas votre ouvrage!...

FARIA.

Voyons votre cachot à vous?

EDMOND.

Pour quoi faire?

FARIA.

Pour savoir s'il nous reste quelque espoir. Sur quoi donne cette muraille?

EDMOND.

Sur le corridor.

FARIA.

Impossible de fuir de ce côté, il y a trois portes avant d'arriver à la cour. Cet angle est de granit, il faudrait dix ans de travail à dix mineurs, munis de leurs outils, pour le percer... Et cette meurtrière ?

EDMOND.

Elle donne sur la galerie oû se promènent les sentinelles.

FARIA.

Vous en êtes sûr?

EDMOND.

La nuit, j'entends le bruit de leurs pas, et parfois de petits cailloux qui roulent sous leurs pieds viennent tomber jusque sur mon lit.

FARIA.

Vous voyez donc bien qu'il est impossible de fuir par votre cachot !

EDMOND.

Eh bien ?

FARIA.

Eh bien, que la volonté de Dieu soit faite !...

EDMOND.

Mais pourquoi vous décourager ainsi ? Ce serait trop demander à Dieu que de vouloir réussir du premier coup ! Ne pouvez-vous recommencer, dans un autre sens, ce que vous avez fait dans celui-ci ? Je serai là, cette fois. Je suis jeune, je suis fort, plein d'espérance depuis que je vous ai vu... Je vous aiderai.

FARIA.

Mais savez-vous ce que j'ai fait, pour me parler ainsi de recommencer, jeune homme ?... Savez-vous qu'il m'a fallu quatre ans pour confectionner les outils que je possède ? savez-vous que, depuis deux ans, je gratte et creuse une pierre dure comme le granit ? savez-vous, enfin, que je croyais toucher au but de tous mes travaux, et que Dieu non-seulement recule ce but, mais le transporte je ne sais où ?... Ah ! je vous le dis, je vous le répète, je ne ferai plus rien désormais pour essayer de reconquérir ma liberté, puisque la volonté de Dieu est qu'elle soit perdue à tout jamais !...

EDMOND.

Eh bien, j'ai trouvé ce que vous cherchiez, moi...

FARIA.

Vous ?...

ÉDMOND.

Oui... Nous descellons ces barreaux qui donnent sur la galerie extérieure, nous tuons la sentinelle, et nous nous évadons ! Il ne faut, pour que ce plan réussisse, que du courage, vous en avez ; de la vigueur, je n'en manque pas ; je ne parle plus de patience, vous avez fait vos preuves ; je ferai les miennes.

FARIA.

Un instant ! Vous n'avez pas compris de quelle espèce est mon courage et quel emploi je compte faire de ma force... Jusqu'ici, je croyais n'avoir affaire qu'aux choses, et voilà que vous me proposez, vous, d'avoir affaire aux hommes... J'ai pu percer un mur et détruire un escalier ; mais je ne percerai pas une poitrine et ne détruirai pas une existence !

EDMOND.

Comment ! pouvant être libre, vous seriez retenu par un pareil scrupule ?...

FARIA.

Mais, vous-même qui êtes jeune et fort, pourquoi n'avez-vous pas, un soir, assommé votre geôlier, revêtu ses habits et essayé de fuir ?

EDMOND.

L'idée ne m'en est pas venue.

FARIA.

C'est que, instinctivement, vous avez une telle horreur pour un pareil crime, que vous n'y avez pas songé. L'homme répugne au sang ; ce ne sont point les lois sociales qui proscrivent le meurtre, ce sont les lois naturelles.

EDMOND.

Quel homme êtes-vous donc, que vous m'expliquez ainsi ce qui se passe dans mon âme ?

FARIA.

D'ailleurs, depuis bientôt sept ans que je suis en prison, j'ai repassé dans mon esprit toutes les évasions célèbres, et je n'ai vu réussir que bien rarement les évasions violentes... Attendons une occasion, et, si cette occasion se présente, profitons-en.

EDMOND.

Vous avez pu attendre, vous. Ce long travail vous faisait une occupation de tous les instants... et, quand vous n'aviez pas votre travail pour vous distraire, vous aviez vos espérances pour vous consoler...

FARIA.

Puis j'avais d'autres occupations encore.

EDMOND.

Que faisiez-vous donc ?

FARIA.

J'étudiais ou j'écrivais.

EDMOND.

On vous donne donc du papier, des plumes et de l'encre ?

FARIA.

Non, je m'en fais.

EDMOND.

Vous vous faites du papier, des plumes et de l'encre ?

FARIA.

Oui, et des instruments pour percer la muraille. Voulez-vous voir tout cela ?

EDMOND.

Oh ! bien certainement.

FARIA.

Eh bien, venez, alors.

EDMOND.

Où cela ?

FARIA.

Dans mon cachot.

EDMOND.

Passez devant, je vous suis.

SEPTIÈME TABLEAU

La prison de Faria.

SCÈNE UNIQUE

FARIA, puis EDMOND.

FARIA.

Venez!... Dieu merci, nous avons tout le temps... Voilà le soleil qui se couche... Commencez par allumer cette lampe.

EDMOND.

On vous permet donc d'avoir de la lumière?

FARIA.

Je m'en suis procuré... De la viande que l'on me donne deux fois par semaine, j'extrais la graisse, et j'en tire cette espèce d'huile compacte que vous voyez dans le couvercle de ce pot à l'eau... La mèche est faite avec l'effilé de mes chemises et de mes draps. Maintenant, voici tout mon ouvrage sur l'Italie, faisant à peu près un volume in-quarto.

EDMOND.

Sur quoi est-il écrit?

FARIA.

Sur des bandes de toile, larges de quatre pouces, comme vous voyez, et longues de dix-huit, à peu près... J'ai inventé une préparation qui rend ce linge lisse et uni comme le parchemin.

EDMOND.

Mais encore, pour écrire ce traité, vous a-t-il fallu des plumes, de l'encre, un canif?

FARIA.

Des plumes, je m'en suis fait avec des cartilages de poisson.

EDMOND.

Mais de l'encre?

FARIA.

Il y avait autrefois une cheminée, ici, comme vous le voyez.... La cheminée, a été bouchée; mais on y avait fait

du feu pendant de longues années, elle était donc tapissée de suie... Je fais dissoudre cette suie dans une portion du vin qu'on me donne tous les dimanches, et, pour les notes particulières qui ont besoin d'attirer les yeux, je me pique les doigts, et j'écris avec mon sang.

EDMOND.

Mais le canif, le canif?

FARIA.

Le canif, c'est mon chef-d'œuvre... Je l'ai fait, ainsi que le couteau que voici, avec un vieux chandelier de fer.

EDMOND.

Oh! monsieur, j'avais entendu raconter de merveilleuses choses de la patience et de l'adresse des prisonniers, mais, en vérité, rien qui ressemblât à cela... Qui êtes-vous donc, monsieur, et comment vous appelez-vous?

FARIA.

Je me nomme Faria...

EDMOND.

Comment! ce prisonnier que l'on croit malade?

FARIA.

Que l'on croit fou, voulez-vous dire...

EDMOND.

Je n'osais...

FARIA.

Oui, oui, c'est moi qui passe pour fou; c'est moi qui divertis depuis si longtemps les hôtes de cette prison; c'est moi, enfin, qui réjouirais les petits enfants s'il y avait des petits enfants dans le séjour de la douleur sans espoir. Maintenant, à votre tour.

EDMOND.

Moi, ma vie est courte; seulement, elle renferme un abîme... et j'y suis tombé.

FARIA.

Oui, la femme du geôlier, que j'ai soignée dans une maladie, m'a tout raconté... Vous avez été arrêté le jour même de vos fiançailles, au moment où vous alliez devenir capitaine de navire; on vous a arrêté sur une dénonciation anonyme qui vous accusait d'avoir vu l'empereur à l'île d'Elbe, et d'avoir rapporté en France une lettre adressée à un agent bonapartiste... Dites-moi, quelqu'un avait-il intérêt à ce que vous ne devinssiez pas capitaine du *Pharaon*?

EDMOND.

Non, j'étais fort aimé à bord.

FARIA

De tous?

EDMOND.

De tous... un seul homme excepté.

FARIA.

Cet homme, comment se nommait-il?

EDMOND.

Danglars.

FARIA.

Qu'était-il à bord?

EDMOND.

Agent comptable!

FARIA.

Si vous fussiez devenu capitaine, l'eussiez-vous maintenu dans son poste?

EDMOND.

Non, si la chose eût dépendu de moi.

FARIA.

Bien... Quelqu'un a-t-il assisté à votre dernier entretien avec le capitaine Leclère?

EDMOND.

Nous étions seuls.

FARIA.

Quelqu'un a-t-il entendu votre conversation?

EDMOND.

La porte était ouverte, et même... attendez donc!.. Danglars est passé juste au moment où le capitaine Leclère me remettait la dépêche destinée au grand maréchal.

FARIA.

Bravo! nous sommes sur la voie... Avez-vous emmené quelqu'un avec vous à terre, quand vous avez relâché à l'île d'Elbe?

EDMOND.

Personne!

FARIA.

Cette lettre qu'on vous a remise, l'avez-vous cachée?

EDMOND.

Elle était trop large pour entrer dans la poche de ma veste de marin, je l'ai rapportée à la main.

FARIA.

De sorte que l'on a pu voir à bord que vous rapportiez une lettre de l'île d'Elbe?

EDMOND.

Certainement.

FARIA.

Danglars, comme les autres.

EDMOND.

Danglars, comme les autres?

FARIA.

Maintenant, écoutez bien... Quelle était l'écriture ordinaire de Danglars?

EDMOND.

Une belle cursive.

FARIA.

Quelle était l'écriture de la lettre anonyme?

EDMOND.

Une écriture renversée.

FARIA.

Contrefaite, alors?

EDMOND.

Bien hardie pour être contrefaite.

FARIA.

Attendez.

(Faria prend une de ses plumes et écrit de la main gauche.)

EDMOND.

Oh! c'est étonnant...

FARIA.

Comme l'autre écriture ressemblait à celle-ci, n'est-ce pas? C'est que la dénonciation a été écrite de la main gauche. J'ai observé une chose.

EDMOND.

Laquelle?

FARIA.

C'est que toutes les écritures tracées de la main droite sont variées, tandis que toutes les écritures tracées de la main gauche se ressemblent.

EDMOND.

Vous avez donc tout vu, tout observé?

FARIA.

Continuons. Quelqu'un avait-il intérêt à ce que vous n'épousassiez pas votre fiancée?

EDMOND.

Oui, un jeune homme qui l'aimait.

FARIA.

Som nom?

EDMOND.

Fernand Mondego.

FARIA.

Croyez-vous que celui-ci ait été capable d'écrire la lettre?

EDMOND.

Non : il m'eût donné un coup de couteau, voilà tout. D'ailleurs, il ignorait tous les détails consignés dans la dénonciation.

FARIA.

Vous ne les aviez donnés à personne?

EDMOND.

A personne!

FARIA.

Pas même à votre maîtresse?

EDMOND.

Pas même à ma fiancée.

FARIA.

C'est Danglars.

EDMOND.

Oh! maintenant, j'en suis sûr.

FARIA.

Danglars connaissait-il Fernand?

EDMOND.

Oui... Attendez!... je me rappelle...

FARIA.

Quoi?

EDMOND.

Le jour de nos fiançailles, je les ai vus attablés ensemble sous la tonnelle du père Pamphile... Danglars était amical et railleur... Fernand était pâle et troublé!

FARIA.

Ils étaient seuls?

EDMOND.

Non, ils avaient avec eux un troisième compagnon, un tail-

leur, nommé Caderousse; mais celui-là était ivre... Attendez!... attendez!... près de la table où ils buvaient, il y avait un encrier, du papier, des plumes... Oh! les infâmes! les infâmes!...

FARIA, riant.

Non, les hommes! les hommes!... Voulez-vous savoir autre chose, maintenant?

EDMOND.

Oui, oui! puisque vous approfondissez tout, puisque vous voyez clair en toute chose, je veux savoir pourquoi je n'ai été interrogé qu'une fois, pourquoi on ne m'a pas donné de juges, et comment je suis condamné sans arrêt!

FARIA.

Oh! ceci est un peu plus grave... La justice a des allures sombres et mystérieuses qu'il est difficile de pénétrer. Il va falloir, sur ce sujet, me donner les indications les plus précises.

EDMOND.

Voyons, faites des questions; car, en vérité, vous voyez plus clair dans ma vie que moi-même.

FARIA.

Qui vous a interrogé?

EDMOND.

Un homme de vingt-sept à vingt-huit ans.

FARIA.

Bien!... pas corrompu encore, mais ambitieux déjà. Quelles furent ses manières envers vous?

EDMOND.

Douces, plutôt que sévères.

FARIA.

Lui avez-vous tout raconté?

EDMOND.

Tout!

FARIA.

Et ses manières ont-elles changé dans le courant de l'interragatoire?

EDMOND.

Un instant, elles ont été altérées, lorsqu'il eut lu la lettre qui me compromettait; il parut comme accablé de mon malheur.

FARIA.

De votre malheur ?

EDMOND.

Oui.

FARIA.

Êtes-vous bien sûr que c'était votre malheur qu'il plaignait ?

EDMOND.

Il m'a donné une grande preuve de sa sympathie, du moins.

FARIA.

Laquelle ?

EDMOND.

Il a brûlé la seule pièce qui pouvait me compromettre.

FARIA.

Laquelle? la dénonciation ?...

EDMOND.

Non, la lettre.

FARIA.

Vous en êtes sûr ?

EDMOND.

Cela s'est passé devant moi.

FARIA.

C'est autre chose ; cet homme pourrait être un plus profond scélérat que vous ne croyez.

EDMOND.

Vous me faites frissonner, sur mon honneur ! le monde est-il donc peuplé de tigres ?

FARIA.

Oui ; seulement, les tigres à deux pieds sont plus dangereux que les autres.

EDMOND.

Continuons ! continuons !...

FARIA.

Il a brûlé la lettre, m'avez-vous dit ?

EDMOND.

Oui ! en s'écriant : « Il n'existe que cette preuve contre vous, et je l'anéantis. »

FARIA.

Cette conduite est trop sublime pour être naturelle.

EDMOND.

Vous croyez ?

FARIA.

J'en suis sûr... A qui cette lettre de Napoléon était-elle adressée ?

EDMOND.

A M. Noirtier, rue Coq-Héron, n° 5, à Paris.

FARIA.

Noirtier?... J'ai connu un comte de Noirtier à la cour de l'ancienne reine d'Étrurie... un Noirtier qui avait été girondin pendant la Révolution... Comment s'appelait votre homme, à vous ?

EDMOND.

De Villefort... Qu'avez-vous ?...

FARIA.

Voyez-vous cette lumière ?

EDMOND.

Oui.

FARIA.

Eh bien, tout est plus clair pour moi maintenant que ce rayon transparent et lumineux... Et cet homme a été bon pour vous ?

EDMOND.

Oui.

FARIA.

Il vous a fait jurer de ne jamais prononcer le nom de Noirtier ?

EDMOND.

Oui.

FARIA.

Ce Noirtier, pauvre aveugle que vous êtes, savez-vous ce que c'était que ce Noirtier ?.... Ce Noirtier, c'était son père !

EDMOND.

Son père ! son père !

FARIA.

Oui, qui s'appelle Noirtier de Villefort !

EDMOND.

Oh ! laissez moi, laissez moi !... il faut que je sois seul pour penser à tout cela !

FARIA.

Pauvre enfant !

ACTE QUATRIÈME

HUITIÈME TABLEAU

Chez le comte de Morcerf. — Un riche salon.

—

SCÈNE PREMIÈRE

UN DOMESTIQUE, MOREL.

LE DOMESTIQUE.

Par ici, monsieur, je vous prie... Veuillez attendre un instant dans ce boudoir.

MOREL.

Pardon, mon ami, mais je ne comprends pas ; il me semble qu'il y a ici une fête, et je pensais que la personne qui m'avait fait demander...

SCÈNE II

LES MÊMES, MERCÉDÈS.

MERCÉDÈS.

La voici, monsieur !

MOREL.

Madame...

MERCÉDÈS, au Domestique.

Laissez-nous !... Me reconnaissez-vous, monsieur Morel ?

MOREL.

Madame, je cherche à me rappeler... Il me semble que j'ai déjà eu l'honneur... mais j'avoue...

MERCÉDÈS.

Regardez-moi-bien...

MOREL.

Excusez-moi, madame...

MERCÉDÈS.

Votre main, monsieur Morel. Je suis Mercédès.

MOREL.

Mercédès la Catalane ?...

MERCÉDÈS.

Oui, monsieur !... Mercédès la Catalane.

MOREL.

Impossible !

MERCÉDÈS.

Vous me trouvez donc bien changée, bien vieillie ?

MOREL.

Au contraire, madame !... vous êtes belle, vous êtes jeune... et, à ce qu'il paraît, riche et heureuse.

MERCÉDÈS.

Riche, oui, monsieur Morel... Mais asseyez-vous, je vous prie.

MOREL.

Madame...

MERCÉDÈS.

Oh ! vous me feriez croire que vous n'avez point plaisir à me revoir, et que vous êtes pressé de vous en aller...

MOREL.

Vous vous tromperiez doublement en croyant cela, madame... Mais voulez-vous bien me permettre de vous adresser quelques questions ?

MERCÉDÈS.

D'autant plus volontiers, monsieur, que je vous ai prié de venir me voir pour vous questionner moi-même.

MOREL.

La lettre que j'ai reçue était signée de madame la comtesse de Morcerf.

MERCÉDÈS.

C'est moi, monsieur.

MOREL.

Mais alors... Fernand ?...

MERCÉDÈS.

Tout n'est qu'heur et malheur en ce monde, vous le savez, cher monsieur Morel... Fernand est devenu M. le comte de Morcerf.

MOREL.

Et vous ?

MERCÉDÈS.

Et moi, monsieur, je suis devenue sa femme.

MOREL.

En effet, pourquoi non?... C'était la marche ordinaire des choses.

MERCÉDÈS.

Oh! monsieur, il y a un cruel reproche dans ce que vous me dites là!...

MOREL.

Un reproche, madame la comtesse!...

MERCÉDÈS.

Oui, je le comprends... Mais celui-là seul qui se fût trouvé à ma place peut en juger... Pauvre, en face d'un homme qui m'adorait et que j'aimais moi-même, non pas comme un amant, mais comme un frère, j'ai gardé près de deux ans la foi que j'avais jurée au pauvre Edmond... Puis, enfin, n'ayant plus d'espoir, j'ai cédé à l'obsession. Voilà comment j'ai épousé Fernand, monsieur, voilà comment je suis comtesse de Morcerf.

MOREL.

Mon Dieu, madame, mais c'est un rêve!

MERCÉDÈS.

Que je vais vous expliquer... Fernand, vous le savez, est parti comme soldat en 1816; vous l'avez vu revenir lieutenant en 1818. Ce fut alors que nous nous mariâmes. La guerre de l'indépendance éclata en Grèce, Fernand partit avec le grade de capitaine; Ali, pacha de Janina, avait besoin d'un officier instructeur : mon mari entra à son service, et devint l'homme de son intimité. Vous avez entendu raconter la mort du lion de l'Épire, comme on l'appelait : il fut surpris dans un kiosque, égorgé après une défense inouïe... Mon mari fut de ses derniers défenseurs, et, en expirant, Ali lui tendit une bourse pleine de diamants... Cette bourse est la source de notre fortune... Fernand est donc revenu en France avec le grade de général, que Sa Majesté a bien voulu lui confirmer, et auquel elle a ajouté le titre de comte. Voilà, cher monsieur Morel, comment il se fait que ma lettre était signée : comtesse de Morcerf, et non pas : Mercédès la Catalane.

MOREL.

En vérité, madame, vous me faites une grande joie... Et M. le comte?...

MERCÉDÈS.

Est dans le salon voisin.

MOREL.

Maintenant, veuillez m'expliquer, madame, comment il se fait...

MERCÉDÈS.

Que je vous aie écrit, que je vous reçoive au milieu d'un bal?... Je vais vous le dire... J'ai su, aujourd'hui à cinq heures seulement, que vous étiez à Paris, et, en même temps, j'ai appris que vous quittiez Paris demain dès le matin... Je voulais vous voir, monsieur Morel, et j'ai pensé que vous seriez assez bon pour vous déranger à ma demande...

UNE FEMME DE CHAMBRE, entrant.

Madame...

MERCÉDÈS.

C'est bien, j'irai embrasser mon fils tout à l'heure... Allez!

MOREL.

Vous avez un fils, madame la comtesse?

MERCÉDÈS.

Oui... Mais, vous-même, monsieur Morel, parlez-moi un peu de vous, de votre femme, de votre famille... Car, vous aussi, vous avez un fils?

MOREL.

Oui, madame, et une fille... Le fils, mon Maximilien, est à l'École polytechnique.

MERCÉDÈS.

Et la fille?

MOREL.

C'est une enfant de six ou sept ans à peine; elle est à Marseille chez sa mère... Pauvre petite Julie!... Mais, pardon, madame, vous paraissez distraite...

MERCÉDÈS.

Oui, monsieur; car vous venez de prononcer le mot de Marseille, et ce mot me rappelle le souvenir d'autres personnes que j'ai connues... dans cette ville.

MOREL.

Oui, je comprends, vous pensez à...

MERCÉDÈS.

Excusez-moi, monsieur Morel... Ayant été indulgent pour moi comme amante, ne me jugez pas trop sévèrement comme femme.

MOREL.

Oh! madame, je vous jugerais sévèrement, au contraire, si vous aviez oublié...

MERCÉDÈS.

Non, non, je n'ai pas oublié, monsieur Morel, non!... Et maintenant, je vous avouerai une chose, c'est que mon désir de vous voir...

MOREL.

Oui, oui, je comprends...

MERCÉDÈS.

Eh bien?

MOREL.

Hélas! madame!...

MERCÉDÈS.

Pas de nouvelles?...

MOREL.

Aucune.

MERCÉDÈS.

Il n'a point reparu à Marseille?

MOREL.

Nul ne l'a jamais revu.

MERCÉDÈS.

Et vous ne savez rien, absolument rien sur son compte?

MOREL.

Rien.

MERCÉDÈS.

Vous avez fait quelques démarches, cependant?

MOREL.

Toutes celles qu'il était possible de faire.

MERCÉDÈS.

Mais... avez-vous remonté aux sources?

MOREL.

Aux plus sûres... J'ai été droit à M. de Villefort.

MERCÉDÈS.

On me le présente ce soir. Nous avons eu la même idée, monsieur Morel... J'espérais, par lui, soit directement, soit indirectement...

MOREL.

Il est inutile que vous lui parliez d'Edmond, madame.

MERCÉDÈS.

Pourquoi cela?

MOREL.

Il ne vous en dira que ce qu'il m'en a dit.

MERCÉDÈS.

Et que vous en a-t-il dit ? Vous comprenez mon impatience, n'est-ce pas, monsieur?

MOREL.

Il m'a dit qu'il avait envoyé les papiers de la procédure à Paris, et que, huit ou dix jours après cet envoi, le prisonnier avait été enlevé par ordre supérieur.

MERCÉDÈS.

Enlevé?...

MOREL.

Oui.

MERCÉDÈS.

Pauvre Edmond !... Et depuis?...

MOREL.

Et, depuis, M. de Villefort a été successivement envoyé à Nîmes, à Versailles, à Paris... Il était le seul qui pût me donner des renseignements... Je ne l'ai pas revu.

MERCÉDÈS.

Ainsi donc, vous n'avez pu rien apprendre?

MOREL.

Rien.

MERCÉDÈS.

Il est mort !...

MOREL.

C'est plus que probable, madame.

MERCÉDÈS.

Écoutez, monsieur Morel, je ne puis m'habituer à cette idée, que le pauvre Edmond soit mort; et cependant Dieu m'est témoin que, si je l'eusse cru vivant, nulle puissance au monde n'eût pu me déterminer à devenir l'épouse d'un autre... Je voulais donc vous dire que, si jamais vous appreniez que nous avons été trompés tous deux... que, s'il arrivait qu'il reparût à Marseille, ou que, si vous saviez enfin qu'il existe dans un lieu du monde quelconque... je voulais vous dire que je compte sur vous, monsieur Morel, pour m'écrire ces deux seuls mots : « Il vit! »

MOREL.

Madame, à l'instant même, je le ferais.

MERCÉDÈS.

Merci, monsieur... Et peut-être alors serai-je plus malheureuse, mais au moins je serai plus calme.

MOREL.

Je n'ai pas besoin de vous dire, madame, que, si vous revenez jamais à Marseille...

MERCÉDÈS.

Oh! monsieur Morel, on ne retourne pas facilement là où l'on a éprouvé de pareilles douleurs!

MOREL.

Il y a une maison aux allées de Meilhan...

MERCÉDÈS.

Où nous irions faire un pèlerinage.

MOREL.

A nous deux, n'est-ce pas, madame?...

SCÈNE III

LES MÊMES, FERNAND.

FERNAND.

Et pourquoi pas à nous trois?... Dantès était de mes amis, vous le savez bien, madame.

MOREL.

Monsieur le comte...

FERNAND.

Bonjour, cher monsieur Morel!... Vous vous êtes souvenu de vos anciens amis, et c'est bien fait à vous... Passez-vous la soirée à l'hôtel?

MOREL.

Merci, monsieur le comte... Vous le voyez, j'étais venu...

FERNAND.

Pour vous rendre à l'invitation de la comtesse?... Merci... C'est moi qui l'ai priée de vous écrire... Souvent nous parlons du pauvre Dantès, et, en rentrant en France après une longue absence, j'espérais en apprendre quelque nouvelle...

MOREL.

Monsieur le comte, madame me faisait l'honneur de me dire, au moment où vous êtes entré, qu'elle attendait du monde, et je la priais de m'excuser... Je pars demain.

FERNAND.

C'est bien, monsieur Morel... Nous espérons, la comtesse et moi, pouvoir aller passer l'hiver dans les environs de Marseille... Vous permettrez que nous vous fassions une visite?

MOREL.

Ce sera un grand honneur pour moi... Monsieur le comte... madame la comtesse...

(Il salue et sort.)

SCÈNE IV

FERNAND, MERCÉDÈS.

FERNAND.

Vous n'oublierez donc jamais cet homme, madame?

MERCÉDÈS.

Vous ai-je jamais fait la promesse de l'oublier, monsieur?

FERNAND.

Non, je le sais bien... Mais vous devriez, par respect pour le nom que vous portez, ne pas mettre les étrangers dans le secret de votre amour.

MERCÉDÈS.

M. Morel n'est pas un étranger pour moi, monsieur... C'était le second père de celui...

FERNAND.

Que vous aimiez... Dites le mot.

MERCÉDÈS.

De celui que j'aimais, de celui que j'allais épouser... Rien n'était plus pur que cet amour, monsieur, et nul n'a le droit de me le reprocher... Je n'étais pas sa maîtresse, j'étais sa fiancée, j'étais presque sa femme, et j'ai porté son deuil comme eût fait une veuve.

FERNAND.

Vous l'avez porté!... dites que vous le portez encore!

MERCÉDÈS.

Dans mon cœur, oui, monsieur, toujours.

FERNAND.

Eh! madame, ne craignez-vous pas à la fin...?

MERCÉDÈS.

Pardon, monsieur, je crois que nous ne sommes plus seuls.

UN VALET, annonçant.

M. de Villefort!

SCÈNE V

LES MÊMES, VILLEFORT.

FERNAND.

Ah ! venez donc !... Comtesse, voulez-vous me permettre de vous présenter M. de Villefort, que j'ai eu l'honneur de rencontrer chez madame de Nargonne?...

VILLEFORT.

Madame la comtesse...

FERNAND, à la Comtesse.

Pas un mot de Marseille, vous comprenez !

MERCÉDÈS.

Monsieur, je suis fière de recevoir chez moi un homme d'une aussi haute réputation que l'est la vôtre, et cependant, vous eussiez pu me faire plus fière encore... Je cherche madame de Villefort, et je ne la vois point...

VILLEFORT.

Oh ! madame, je n'eusse point osé...

FERNAND, à la Comtesse.

Vous savez que mademoiselle de Saint-Méran est morte et qu'il est remarié... N'allez donc pas confondre.

MERCÉDÈS.

Oui, monsieur, je le sais.

VILLEFORT.

Pardon, général, mais il me semble que j'ai rencontré, sous votre porte, une de nos anciennes connaissances de Marseille?

FERNAND.

Monsieur Morel?

VILLEFORT.

Justement!... Êtes-vous donc en affaires avec lui?

FERNAND.

J'ai quelques fonds placés dans sa maison... oui... Puis Marseille est le relais de la Grèce, et, vous le savez, j'ai fait trois ans la guerre en Épire... Vous connaissez ce Morel?

VILLEFORT.

C'est-à-dire que je l'ai connu quand j'habitais Marseille.

FERNAND.

Je le crois bon... comme fortune?...

VILLEFORT.

M. Morel ?

SCÈNE VI

LES MÊMES, DANGLARS.

DANGLARS.

Morel?... Excellent! et je voudrais avoir cinq cent mille francs chez lui.

FERNAND.

Eh ! mon cher millionnaire, cela ne vous ferait pas beaucoup plus riche.

DANGLARS.

Cela me ferait plus riche de cinq cent mille francs, et il n'y a pas de somme méprisable, si petite qu'elle soit... En quatorze ans, retenez bien cela, mon cher comte, les intérêts doublent le capital... Comtesse, vous êtes adorable ce soir.

FERNAND.

Monsieur de Villefort, voulez-vous me permettre de vous présenter mon ami, M. le baron Danglars, un de nos plus hardis spéculateurs, pour qui la Bourse a eu vingt Austerlitz, sans avoir jamais eu un Waterloo !

VILLEFORT.

Je vous fais mes compliments, monsieur.

DANGLARS.

Et je les accepte, quoique je ne puisse pas vous les rendre ; vous avez une fortune, monsieur, qui peut se passer du flux de la hausse ou du reflux de la baisse... Oh ! je ne vous connais pas, c'est vrai ; mais je connais vos rentes.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADAME D'ISTEL.

MADAME D'ISTEL.

Allons, vous voilà encore à parler argent... Oh ! quel homme insupportable vous faites, monsieur, Danglars, et que

je ne voudrais pas, pour la moitié du monde, être votre femme !

DANGLARS.

Vous feriez cependant une belle affaire, madame; car, si j'avais l'autre moitié, moi, je vous la donnerais, pour être votre mari.

FERNAND.

Allons, pas mal pour un banquier.

VILLEFORT.

Vous venez sans madame de Nargonne ?

MADAME D'ISTEL.

Madame de Nargonne n'a pas pu venir.

VILLEFORT.

Lui serait-il arrivé quelque accident ?... Vous êtes pâle.

MADAME D'ISTEL, bas.

Avez-vous votre voiture ?

VILLEFORT.

Oui...

MADAME D'ISTEL, de même.

Ordonnez à votre cocher de vous attendre.

MERCÉDÈS.

M. de Villefort ne se retire pas encore, j'espère ?

MADAME D'ISTEL.

Ne faites pas attention... M. de Villefort s'est mis à mes ordres, et j'use de sa complaisance. (Bas.) Éloignez ces messieurs, chère Mercédès ! j'ai besoin d'être seule un moment.

MERCÉDÈS.

Ce salon est à vous, ma bonne Clémence, et je vais en fermer la porte.

MADAME D'ISTEL.

Merci !

MERCÉDÈS.

Voulez-vous me donner le bras pour rentrer dans les salons, monsieur Danglars ?

DANGLARS.

Comment donc, madame !...

MERCÉDÈS, du salon voisin.

Monsieur de Morcerf, je crois qu'il manque vingt-cinq louis là-bas à l'écarté.

(Elle s'éloigne avec Danglars et Fernand.)

SCÈNE VIII

MADAME D'ISTEL, VILLEFORT.

MADAME D'ISTEL.

Vous voici, monsieur! Venez vite... Avez-vous votre voiture?

VILLEFORT.

Mon cocher était parti; je ne lui avais donné l'ordre que pour deux heures du matin.

MADAME D'ISTEL.

Ah! mon Dieu!

VILLEFORT.

Mais j'ai trouvé une espèce de remise qui stationnait devant la porte, et je l'ai retenu.

MADAME D'ISTEL.

Cela vaut mieux.

VILLEFORT.

Maintenant, dites-moi, qu'est-il arrivé?

MADAME D'ISTEL.

Vous ne devinez pas?

VILLEFORT.

Madame de Nargonne serait-elle souffrante?

MADAME D'ISTEL.

Madame de Nargonne est à votre petite maison d'Auteuil!...

VILLEFORT.

Mais je croyais qu'elle ne devait y aller qu'au moment...

MADAME D'ISTEL.

Eh bien, le moment est arrivé... Avant une heure, madame de Nargonne sera mère!

VILLEFORT.

Eh quoi! madame de Nargonne vous a dit...?

MADAME D'ISTEL.

Madame de Nargonne m'a dit que vous étiez le confident de toutes ses pensées; qu'elle vous avait fait l'aveu de la position dans laquelle elle se trouvait; qu'avec la délicatesse d'un homme du monde et le dévouement d'un ami, vous lui aviez offert cette petite maison d'Auteuil, que vous avez héritée de mademoiselle de Saint-Méran, et qui n'est gardée que par un vieux concierge. Voilà ce que m'a dit madame de Nargonne,

pas autre chose. Rassurez-vous donc, monsieur; vis-à-vis de moi, il n'y a qu'elle de compromise. Maintenant, madame de Nargonne réclame, au nom de l'amitié, la promesse que vous avez faite de ne pas l'abandonner; elle me charge de vous prévenir qu'elle vous attend... Vous attendra-t-elle inutilement?... Répondez, monsieur de Villefort!

VILLEFORT.

Oh! non, non!... Je vais, je pars... Mais vous?...

MADAME D'ISTEL.

Moi, je rentre dans les salons... Vous comprenez, il faut que j'excuse son absence.

VILLEFORT.

Et moi, je cours à Auteuil!... (A part.) Oh! quelle imprudence d'avoir été confier à cette femme...

SCÈNE IX

VILLEFORT, BERTUCCIO, sur le seuil de la porte.

VILLEFORT.

Pardon, mon ami...

BERTUCCIO.

Pardon, monsieur de Villefort.

VILLEFORT.

Qui es-tu?

BERTUCCIO.

Je suis Gaetano Bertuccio, frère de Luigi Bertuccio, que tu as fait condamner à mort.

VILLEFORT.

Que j'ai fait condamner à mort?...

BERTUCCIO.

Oui... Tu as oublié; mais, moi, je me souviens.

VILLEFORT.

Eh bien, que me veux-tu?

BERTUCCIO.

Je veux te dire que tu as tué mon frère.

VILLEFORT.

Ce n'est pas moi, c'est la loi.

BERTUCCIO.

N'importe!...

VILLEFORT.

Ton frère était coupable.

BERTUCCIO.

Mon frère n'était pas coupable... La vendette avait été loyalement déclarée ; c'était à son ennemi de se garder.

VILLEFORT.

Allons donc, mon ami, vous êtes fou !

BERTUCCIO.

Je ne suis pas fou, je suis Corse !

VILLEFORT.

Enfin, que me voulez-vous ?

BERTUCCIO.

Vous vous rappelez que, pendant le procès, notre cousin, Israël Bertuccio, alla vous trouver ?...

VILLEFORT.

Oui.

BERTUCCIO.

Vous vous rappelez qu'il vous dit que celui dont vous demandiez la tête avait un frère ?...

VILLEFORT.

Oui.

BERTUCCIO.

Vous vous rappelez qu'il vous dit que, si cette tête tombait... ?

VILLEFORT.

Oh ! des menaces ?...

BERTUCCIO.

Je suis ce frère... Me voici de retour après deux ans d'absence... J'ai réclamé mon droit de vengeance, et je viens te dire : Gérard de Villefort, tu as fait condamner mon frère, Luigi Bertuccio, à la peine de mort. La vendette est déclarée entre nous, garde-toi !

VILLEFORT.

Misérable !

BERTUCCIO.

Partout où je te trouverai, Gérard de Villefort, soit de jour, soit de nuit, soit de loin, soit de près... partout je te frapperai ! Garde-toi donc, car, en franchissant le seuil de cette porte, maintenant que tu es prévenu, maintenant que la vendette est déclarée, tu m'appartiens !

(Il s'échappe par la fenêtre du rez-de-chaussée.)

SCÈNE X

VILLEFORT. MADAME D'ISTEL.

MADAME D'ISTEL.

Eh bien, monsieur de Villefort, encore ici!

VILLEFORT.

Je pars, madame, je pars!

NEUVIÈME TABLEAU

Le jardin d'Auteuil. — Un mur au fond; un taillis à droite.

SCÈNE UNIQUE

BERTUCCIO, sur le mur; puis VILLEFORT.

BERTUCCIO.

Ils sont entrés ici... Bien! la clef est en dedans, rien ne s'oppose à ma fuite. Deux heures... Examinons les localités... L'obscurité partout, excepté dans cette chambre... C'est là qu'ils sont... Ne dirait-on pas qu'on entend quelque chose comme des gémissements... Non, je me trompais... J'ai souvent entendu dire que celui qui tenait la nuit un poignard à la main croyait toujours entendre des cris dans l'air... Non, je me trompais, ce n'est rien... Ah! que se passe-t-il?... On vient... C'est un pas d'homme... C'est lui!... Il est armé, ce me semble... Que tient-il à la main?... Une bêche... Que va-t-il faire? Enterrer quelque trésor peut-être... Attendons... (Villefort entre, jette son manteau, creuse le sol, met une cassette dans le trou, et la recouvre de terre.) Je ne m'étais pas trompé... (Haut.) Gérard de Villefort, je suis Gaetano Bertuccio, qui t'ai déclaré la vendetta ce soir... Tiens!... la mort pour mon frère!... ton trésor pour sa veuve!... Tiens! (Il le frappe; Villefort tombe en poussant un cri. — Ouvrant la cassette.) Un enfant!... mon Dieu! un enfant!

(Il fuit en emportant la cassette.)

VILLEFORT, essayant de se relever.

A l'aide !... au secours !...

(Il retombe.)

ACTE CINQUIÈME

DIXIÈME TABLEAU

Les deux cachots du château d'If, séparés par le gros mur que les prisonniers ont percé. — Tous deux sont, au lever du rideau, dans l'excavation pratiquée dans ce mur. — Au-dessus, une galerie sur laquelle se promène une Sentinelle.

—

SCÈNE PREMIÈRE

FARIA, EDMOND.

FARIA.

Eh bien?...

EDMOND.

Nous n'avons plus que l'épaisseur de la dalle. J'entends passer et repasser le soldat au-dessus de ma tête.

FARIA.

Ainsi, en descellant encore une ou deux pierres... ?

EDMOND.

La dalle tombe, et l'homme avec...

FARIA.

Dantès, mon enfant, si vous pouvez ne pas tuer cet homme, ne le tuez pas...

EDMOND.

Vous savez, ce qui est convenu sera exécuté... L'homme tombe, nous nous jetons sur lui, nous le bâillonnons, nous le garrottons ; puis, tous deux, nous sortons par l'ouverture, nous nous précipitons à la mer, et nous gagnons la côte à la nage... Quelle heure est-il ?

FARIA.

Minuit passé. Avons-nous le temps de fuir cette nuit?

EDMOND.

Sans doute.

FARIA.

Si nous attendions à la nuit prochaine?...

EDMOND.

Non, non; pas une heure, pas une seconde de plus, dans cet odieux cachot! Songez-y, quatorze ans de captivité!... quatorze ans!...

FARIA.

C'est bien. Descellez les dernières pierres.

EDMOND.

Et vous, préparez les cordes et le bâillon.

FARIA.

J'y vais... (Il redescend dans son cachot.) Mon Dieu! mon Dieu!...

EDMOND, en haut.

J'attends.

FARIA.

Dantès! Dantès!... Vite! vite!... à moi!

EDMOND.

Qu'y a-t-il?

FARIA.

A moi, Dantès!... à moi!...

EDMOND, redescendu dans le cachot de Faria.

Qu'avez-vous?... mon Dieu, qu'avez-vous?...

FARIA.

Je suis perdu!

EDMOND.

Vous?

FARIA.

Oui, oui!... Écoutez!... Je le sens, je le sens!...

EDMOND.

Quoi?

FARIA.

Un mal terrible, mortel peut-être... un mal dont je fus déjà, atteint une année avant mon incarcération. L'accès arrive, je le sens, je le sens!

EDMOND.

Que faire?... qu'ordonnez-vous?

FARIA.

Un remède, un seul... Levez le pied de mon lit; ce pied est

creux; vous y trouverez un petit flacon de cristal à moitié plein d'une liqueur rouge; prenez-le, prenez-le !...

EDMOND.

Je le tiens.

FARIA.

Écoutez, écoutez chaque parole, et devinez, si je ne puis achever... Voici le mal qui vient, je vais tomber en catalepsie... Peut-être paraîtrai-je mort, et ne jetterai-je pas une plainte; peut-être me tordrai-je en criant et en écumant; en ce cas, tâchez qu'on n'entende pas mes cris; étouffez-moi, s'il le faut.

EDMOND.

Achevez ! achevez !

FARIA.

Quand vous me verrez sans connaissance, ouvrez-moi les dents en me desserrant les mâchoires avec un couteau, et, par l'ouverture, laissez couler dans ma bouche huit ou dix gouttes de cette liqueur, et, alors, peut-être reviendrai-je.

EDMOND.

Peut-être, dites-vous ?... Oh ! mon Dieu !

FARIA.

Oh ! oh ! à moi ! à moi !... Je me meurs... Ah !

(Il tombe.)

EDMOND.

Seigneur ! Seigneur ! ayez pitié de nous, mon Dieu ! Son pouls ne bat plus, son cœur est éteint... Que m'a-t-il dit ?... Ma tête se perd. Ah ! oui, ce flacon, le couteau, ses dents... Oh ! serrées, serrées comme s'il était mort ! Faria, mon père, oh ! reviens à toi, reviens !... c'est ton enfant qui t'appelle, celui qui te doit plus que la vie, mon maître bien-aimé !... Oh ! rien ! rien !... Mon Dieu ! mon Dieu ! un miracle ! j'ai assez souffert et souffert assez innocemment pour vous demander un miracle !... O mon Dieu ! mon Dieu ! rendez-le à la vie, je vous en conjure, ô mon Dieu !... Oh ! oh ! je ne me trompe pas, le pouls recommence à battre... Le cœur... il bat, il bat aussi !... Faria ! Faria ! mon père !... ouvre les yeux, regarde-moi... Il me regarde... Oh ! sauvé, sauvé !...

FARIA.

Dantès !...

EDMOND.

Oui, oui, Dantès... Edmond... votre ami...

FARIA.

Près de moi !

EDMOND.

Sans doute.

FARIA.

Ah ! je ne croyais plus vous revoir...

EDMOND.

Vous croyiez mourir ?...

FARIA.

Je croyais, vous qui étiez si pressé de fuir tout à l'heure, que, pendant mon évanouissement...

EDMOND.

Taisez-vous !... taisez-vous !

FARIA.

Je m'étais trompé, je le vois bien... Oh ! je suis bien faible, bien anéanti...

EDMOND.

Courage ! vos forces reviendront.

FARIA.

Non... La dernière fois, l'accès dura quelques secondes à peine... Voyez, je ne puis ni remuer la jambe gauche ni lever le bras gauche... Ce bras est paralysé ; soulevez-le vous-même, et voyez ce qu'il pèse.

EDMOND.

Eh bien, nous attendrons huit jours, un mois, deux mois, s'il le faut... Dans cet intervalle, vos forces reviendront. Tout est préparé pour notre fuite, nous avons la liberté d'en choisir l'heure et le moment. Le jour où vous vous sentirez assez de force pour nager, eh bien, ce jour-là, nous mettrons notre projet à exécution... et, s'il le faut, je vous prendrai sur mes épaules, et vous soutiendrai en nageant.

FARIA.

Enfant ! chargé d'un pareil fardeau, vous ne feriez pas cinquante brasses dans la mer... Non, non, ne vous abusez point par des chimères, Edmond... Je resterai ici jusqu'à l'heure de ma délivrance... et ma délivrance, c'est la mort...

EDMOND.

Oh ! mon Dieu !...

FARIA.

Mais que cela ne vous arrête point, Edmond... Fuyez,

vous!... vous êtes fort, jeune et adroit... Edmond, mon enfant, fuis... Je te rends ta parole.

EDMOND.

C'est bien! moi aussi, je resterai, alors!...

FARIA.

Edmond, tu es fou.

EDMOND.

Par le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je jure de ne vous quitter qu'à votre mort...

FARIA.

Eh bien, j'accepte... Merci, mon fils... Ton dévouement ne sera pas long, je l'espère... et peut-être sera-t-il récompensé.

EDMOND.

Que voulez-vous dire?

FARIA.

Dantès, regarde!

EDMOND.

Qu'est ceci?

FARIA.

Regarde bien.

EDMOND.

Je regarde de tous mes yeux, et ne vois qu'un papier à demi brûlé, sur lequel sont tracés des caractères gothiques avec une encre singulière.

FARIA.

Ce papier, mon ami... et maintenant je puis tout vous avouer, puisque je vous ai éprouvé... ce papier, c'est mon trésor, qui, à compter d'aujourd'hui, vous appartient.

EDMOND.

Votre trésor?

FARIA.

Oui.

EDMOND, à part.

Oh! mon Dieu! voilà sa folie qui lui revient...

FARIA.

Dantès, vous êtes un noble cœur, et je comprends, à votre pâleur et à votre frisson, ce qui se passe en vous en ce moment... Non, mon ami, non, soyez tranquille, je ne suis pas fou! non... Ce trésor existe, Dantès, et, s'il ne m'a pas été donné de le posséder, vous le posséderez, vous... Personne

n'a voulu m'écouter ni me croire, parce que l'on me jugeait fou; mais, vous qui devez savoir mieux que personne que je ne le suis pas, écoutez-moi, et ensuite vous me croirez si vous voulez!... Mais, d'abord, lisez, mon ami, lisez...

EDMOND.

Je ne vois là que des signes tronqués, des mots sans suite, des caractères interrompus par l'action du feu, et qui restent inintelligibles.

FARIA.

Pour vous, mon ami, qui les lisez pour la première fois, mais non pas pour moi qui ai pâli dessus pendant bien des nuits, qui ai reconstruit chaque phrase, complété chaque pensée... Écoutez... Je vous ai, une fois, en parlant de Rome, raconté l'histoire d'Alexandre VI et de César Borgia?...

EDMOND.

Oui.

FARIA.

Je vous ai dit ces empoisonnements étranges à l'aide desquels ils héritaient des cardinaux qui mouraient autour d'eux... Eh bien, un jour, ils résolurent d'hériter du cardinal Spada, l'un des plus riches cardinaux de Rome. Ils lui envoyèrent un messager pour l'inviter à dîner dans leur vigne. Il en était de ces invitations comme de celles que Néron envoyait par un prétorien : il n'y avait pas moyen de s'y soustraire... Le cardinal répondit qu'il acceptait, et demanda seulement la permission de passer dans une chambre à côté pour y prendre son bréviaire. Dix minutes après, il sortit, son bréviaire sous le bras. A trois heures de l'après-midi, il mourait entre les bras du médecin du pape, sans avoir eu le temps de dire à son valet de chambre autre chose que ces mots : « Remettez ce bréviaire à mon neveu... » Quand le valet de chambre rentra avec son bréviaire, il trouva le neveu expirant. Les Borgia avaient fait les choses en grand. Cependant, contre l'attente du pape, on eut beau chercher dans les palais, dans les caves, dans les vignes du cardinal Spada, on ne trouva, sauf quelques milliers d'écus, sauf quelques bijoux d'un prix médiocre, aucune trace de cette immense fortune que tout le monde connaissait au défunt. Comme le cardinal n'avait d'autre héritier que son neveu, tout fut vendu à l'encan... le bréviaire comme le reste. J'étais grand collectionneur de livres, vous le savez, mon cher Edmond;

j'appris que ce bréviaire historique, qui, depuis trois cents ans, voyageait de bibliothèque en bibliothèque, était à vendre, et je l'achetai...

EDMOND.

Mon Dieu ! mon Dieu !... vous pâlissez...

FARIA.

Donnez-moi le reste du flacon...

EDMOND.

Faria, mon père...

FARIA.

Un jour que j'étais fatigué, je m'endormis dans mon cabinet de travail, vers quatre heures, et ne me réveillai qu'à la nuit... Il faisait trop sombre pour que je pusse continuer à écrire sans lumière... Il restait du feu dans l'âtre, j'avais une bougie devant moi, je cherchai quelque papier pour allumer ma bougie, et, craignant de prendre un papier précieux, je me souvins d'avoir vu, dans le fameux bréviaire, un vieux papier tout jauni par le haut, qui avait l'air d'un signet, et qui avait traversé les siècles, protégé par la vénération ou l'insouciance des acheteurs. Je cherchai, en tâtonnant, cette feuille inutile, je la trouvai, je la tordis, et, la présentant à la flamme mourante, je l'allumai... Mais, sous mes doigts, comme par magie, à mesure que le feu montait, je vis des caractères jaunâtres sortir du papier blanc et apparaître sur la feuille... Alors, je compris qu'il y avait quelque mystère caché là-dessous ; j'étouffai le feu, j'allumai directement la bougie au foyer, je rouvris avec une indicible émotion la lettre froissée ; je reconnus qu'une encre sympathique avait tracé ces lettres, apparentes seulement au contact d'une vive chaleur. Un peu plus du tiers avait été consumé par les flammes ; je lus ce qui en restait, et je fus convaincu d'une chose, c'est qu'après trois siècles, je venais de retrouver le vrai, le seul, l'unique testament du cardinal !

EDMOND.

Grand Dieu !... mais illisible, mais inutile, incomplet, puisqu'il n'y a que la moitié des lignes.

FARIA.

Oui, oui... Mais, à force de travail, j'ai recomposé ce qui manque... Voyez, voyez ! approchez ce papier de l'autre, ils s'adaptent ensemble, et lisez, lisez, Dantès !

EDMOND, lisant.

Cejourd'hui, 25 avril 1498, ayant été inv ité à diner
par Alexandre VI, et craignant que no n content de
m'avoir fait payer ma charge, il ne veuille hériter de
moi et ne me réserve le sort des cardinaux Caprara et
Bentivoglio, morts empois onnés, je déclare à mon
neveu Guido Spada, mon légataire universel, que j'ai
enfoui dans un endroit qu'il connaît pour l'avoir
visité avec moi, c'est-à-dire dans les grottes de la petite
île de Monte-Cristo, tout ce que je possédais de lingots,
d'or monnayé, pierreries, diamants, bijoux; que seul
je connais l'existence d e ce trésor, qui peut monter à
cinq millions d'écus romains, et qu'il trouvera, ayant
levé la vingtième r oche à partir de la petite crique de
l'est, en droite lig ne, lequel trésor je lui lègue en toute
propriété, comm e mon seul héritier.

Sare Spada.

Mon Dieu!... mon Dieu!... serait-ce vrai?... Mais comment n'avez-vous pas tenté pour vous-même...?

FARIA.

J'allais m'embarquer à Livourne pour l'île de Monte-Cristo, lorsque je fus arrêté comme auteur du grand ouvrage de la royauté en Italie, conduit à Fenestrelle, et, de Fenestrelle, au château d'If... Ainsi, aie confiance, Dantès! car une voix me dit que ce que je n'ai pu faire, tu le feras!... Vrai comme je vais mourir, vrai comme je meurs... Adieu, Dantès!...

(Il tombe.)

EDMOND.

Mon père! mon père!... Ah! plus rien dans le flacon!... Faria!... mon père!... Au secours!... au secours!...

FARIA, recueillant ses forces.

Silence!...

(Il expire.)

EDMOND.

Oh! c'est vrai!... Mon Dieu! auraient-ils entendu?... Des pas!... on vient!... Ces papiers!...

SCÈNE II

FARIA, couché; LE GEÔLIER, EDMOND, caché.

LE GEÔLIER.

Je ne me trompais pas, c'était le vieux qui avait appelé... Hé! l'ami, que fais-tu donc là à terre?... Mort!... (Il appelle.) Baptiste! Baptiste!...

DEUXIÈME GEÔLIER.

Quoi?

PREMIER GEÔLIER.

Viens donc ici!

DEUXIÈME GEÔLIER.

Tiens! il me semblait aussi avoir entendu appeler.

PREMIER GEÔLIER.

Au secours, n'est-ce pas?

DEUXIÈME GEÔLIER.

Oui.

PREMIER GEÔLIER.

C'est un coup d'apoplexie... Remettons-le sur son lit.

DEUXIÈME GEÔLIER.

Le fou est allé rejoindre ses trésors... Bon voyage!

PREMIER GEÔLIER.

Pauvre diable! avec tous ses millions, il n'aura pas de quoi payer son linceul.

DEUXIÈME GEÔLIER.

Oh! les linceuls du château d'If ne coûtent pas cher.

PREMIER GEÔLIER.

Tu ne sais pas; comme c'est un savant, peut-être fera-t-on des frais pour lui.

DEUXIÈME GEÔLIER.

Alors, il aura les honneurs du sac.

PREMIER GEÔLIER.

Allons, allons, il ne s'agit pas de cela, il s'agit de prévenir le gouverneur.

DEUXIÈME GEÔLIER.

Viens, en ce cas... Oh! tu n'as pas besoin de fermer la porte, il ne se sauvera pas.

PREMIER GEÔLIER.

Eh! qui sait?... Ces diables de prisonniers, ils sont si malins!... Il n'aurait qu'à faire le mort!...

DEUXIÈME GEÔLIER.

Tu as raison, ferme.

SCÈNE III

FARIA, mort; EDMOND; puis LE GOUVERNEUR, LE MÉDECIN, LA SENTINELLE, sur la galerie.

EDMOND.

S'ils l'avaient laissée ouverte cependant!... Mais non, non, fermée!... Allons, je n'ai plus qu'une ressource... la galerie... Dors en paix, sainte victime de la méchanceté des hommes!... Maintenant, je vais essayer de faire à moi seul ce que nous devions faire à nous deux... Adieu, Faria!... adieu, mon père!...

(Il remonte dans l'excavation.)

LA SENTINELLE.

Qui vive?...

LE GOUVERNEUR.

Ronde major!

LA SENTINELLE.

Pardon, monsieur le gouverneur.

LE GOUVERNEUR.

Qu'y a-t-il, mon ami?

LA SENTINELLE.

Un mot, s'il vous plaît!

LE GOUVERNEUR.

Allez, docteur, allez avec les geôliers... Je vous rejoins... (A la Sentinelle.) Qu'y a-t-il, mon ami?

LA SENTINELLE.

Pardon, monsieur le gouverneur, mais nous sommes de garde toutes les vingt-quatre heures, comme vous savez...

LE GOUVERNEUR.

Oui.

LA SENTINELLE.

Eh bien, il y a vingt-quatre heures, je montais donc ma garde ici, à la même place...

LE GOUVERNEUR.

Bien.

LA SENTINELLE.

Je marchais comme je marche... Mais, hier, voyez-vous, ça ne sonnait pas le creux sous mes pieds...

LE GOUVERNEUR.

Où cela?

LA SENTINELLE.

Ici... Tenez!...

(Il frappe la dalle avec la crosse de son fusil.)

EDMOND.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!... mon dernier espoir!...

LE GOUVERNEUR.

En effet.

LA SENTINELLE.

Entendez-vous?

LE GOUVERNEUR.

Parfaitement.

LA SENTINELLE.

Est-ce qu'il y a une cave là-dessous?

LE GOUVERNEUR.

Non, il y a des cachots... Ton fusil est-il chargé?

LA SENTINELLE.

Oui, mon commandant.

LE GOUVERNEUR.

Je vais t'envoyer deux autres hommes, et, au jour, nous verrons.

EDMOND.

Je suis maudit!...

(Les deux Geôliers sont entrés avec le Médecin.)

SCÈNE IV

Le Médecin, le Gouverneur, entrant; FARIA, mort; EDMOND, caché.

LE DOCTEUR.

Ah ! c'est le fou furieux ?

DEUXIÈME GEÔLIER.

Fou furieux?... Oh ! non, monsieur le docteur ! La, je puis en répondre, moi, je l'ai toujours trouvé l'homme le plus doux de la terre... Souvent il me racontait des histoires... et, un jour que ma femme était malade, il l'a guérie.

LE DOCTEUR.

J'ignorais que j'eusse affaire à un confrère... J'espère, monsieur le gouverneur, que vous le traiterez en conséquence.

LE GOUVERNEUR.

Oh ! soyez tranquille... Ainsi, il est mort ?

LE DOCTEUR.

Oui, d'une attaque d'apoplexie.

LE GOUVERNEUR, au Geôlier.

Je vous avais dit de vous munir d'un sac ?

LE GEÔLIER.

Et j'ai accompli vos ordres, monsieur le gouverneur... Voilà.

LE GOUVERNEUR.

Faites tout de suite.

LE DOCTEUR.

Vous êtes bien pressé de vous débarrasser de ce pauvre mort, monsieur le gouverneur?

LE GOUVERNEUR.

Ce n'est pas cela précisément ; c'est que la sentinelle qui se promène dans la galerie, au-dessus de nos têtes, vient de faire une observation que je désire vérifier, et, pour cela, il faut que le cachot soit vide... Vous êtes sûr qu'il est bien mort, n'est-ce pas ?

LE DOCTEUR.

Très-sûr.

LE GOUVERNEUR.

Alors, un peu plus tôt, un peu plus tard...

LE DOCTEUR.

Au fait...

LE GOUVERNEUR.

Que dans un quart d'heure tout soit fini... (Aux Geôliers.) Vous entendez, vous autres?...

EDMOND.

Si, en passant devant mon cachot, ils allaient l'ouvrir!...

(Il retourne précipitamment à son cachot.)

UN GEÔLIER, dans le cachot de Faria.

As-tu une corde, toi?

DEUXIÈME GEÔLIER.

Non.

PREMIER GEÔLIER.

Eh bien, je vais chercher la corde... Va préparer le boulet!

DEUXIÈME GEÔLIER.

Allons...

LE GOUVERNEUR, à la porte du cachot d'Edmond.

Dormez-vous?...

EDMOND.

Que me veut-on?

LE GOUVERNEUR.

Rien... Vous prévenir seulement que votre voisin est mort... Vous aviez demandé autrefois un changement de cachot, peut-être pourra-t-on faire ce que vous désirez...

EDMOND.

Merci!... Ils s'éloignent... et de ce côté plus personne... (Il retourne dans le cachot de Faria, il regarde le mort.) Parti seul!... Me voilà revenu seul... seul en face du néant; plus même la vue, plus même la voix du seul être humain qui m'attachât à la terre! Si je pouvais mourir, j'irais où il va, et je le retrouverais... Mais comment mourir?... C'est bien facile, je n'ai qu'à rester ici, je me jetterai sur le premier qui va entrer, je l'étranglerai, et l'on me guillotinera... C'est ce que j'ai de mieux à faire, puisque toute fuite est impossible maintenant... Oh!

non, ce n'est pas la peine d'avoir tant lutté, d'avoir tant souffert, j'irai jusqu'au bout... Non, je veux vivre, je veux lutter, je veux sortir d'ici un jour, fût-ce dans dix ans! J'ai mes bourreaux à punir, et peut-être aussi, qui sait? mes amis à récompenser... Mais on va m'oublier ici, et je ne sortirai de mon cachot que comme Faria !... Oh! qui m'envoie cette pensée? Est-ce vous, mon Dieu?... Puisqu'il n'y a que les morts qui sortent librement d'ici, prenons la place des morts. Oui, oui, c'est une inspiration céleste! Ce couteau... bien ! Si les géôliers s'aperçoivent qu'ils portent un vivant au lieu d'un mort, j'ouvre le sac du haut jusqu'en bas, je profite de leur terreur, et je m'échappe... S'ils veulent m'arrêter, j'ai ce couteau... S'ils me conduisent jusqu'au cimetière et me déposent dans une fosse, je me laisse couvrir de terre, puis je m'ouvre un passage à travers cette terre fraîche, et je m'enfuis... Si je me trompe, si la terre est trop pesante, je meurs étouffé... Tant mieux ! tout est fini ! (Il va mettre Faria dans son lit.) S'ils entrent ici, ils croiront que c'est moi qui dors; les voilà qui reviennent... Aurai-je le temps?...

PREMIER GEÔLIER, dans le cachot d'Edmond.

Tenez, puisque vous êtes éveillé, pour ne pas vous déranger, on vous apporte votre déjeuner tout de suite.

DEUXIÈME GEÔLIER.

Eh bien, il ne répond pas, ton prisonnier...

PREMIER GEÔLIER.

Ne m'en parle pas, c'est un maniaque, celui-ci... Il dort les trois quarts du temps...

DEUXIÈME GEÔLIER.

Qui dort dîne... Allons, viens !

PREMIER GEÔLIER.

Attends, prête-moi ta lanterne... Oh ! il dort, il n'y a rien à dire...

(Pendant ce temps, Edmond s'est enfermé dans le sac.)

EDMOND.

Protégez-moi, mon Dieu !...

PREMIER GEÔLIER, dans le cachot de Faria.

Attends...

(Il lie le sac.)

DEUXIÈME GEÔLIER.

C'est qu'il est encore lourd pour un vieillard si maigre...

PREMIER GEÔLIER.

Dame, on dit que chaque année ajoute une demi-livre au poids des os...

DEUXIÈME GEÔLIER.

Il me semble plus grand que de son vivant...

PREMIER GEÔLIER.

Tu sais bien que l'on grandit en mourant.

DEUXIÈME GEÔLIER.

As-tu fait ton nœud ?

PREMIER GEÔLIER.

Oui... Et toi ?

DEUXIÈME GEÔLIER.

Ce serait bien bête, de nous charger d'un poids inutile... J'attacherai la chose là-haut...

PREMIER GEÔLIER.

Y es-tu ?...

DEUXIÈME GEÔLIER.

Oui !

(Ils enlèvent le sac.)

ONZIÈME TABLEAU

La plate-forme du château d'If; à l'entour, les rochers et la mer. — La nuit est sombre.

SCÈNE UNIQUE

LES DEUX GEÔLIERS, portant EDMOND.

PREMIER GEÔLIER.

Allons !

(Ils traversent la galerie et gravissent lentement les rochers.)

DEUXIÈME GEÔLIER.

Attends... C'est ici.

PREMIER GEÔLIER.

Ici, quoi?...

DEUXIÈME GEÔLIER.

Que j'ai mis le boulet.

PREMIER GEÔLIER.

L'as-tu?

DEUXIÈME GEÔLIER.

Oui.

PREMIER GEÔLIER.

Bien!

DEUXIÈME GEÔLIER.

Est-ce fait?...

PREMIER GEÔLIER.

Il n'a rien perdu pour attendre... Un boulet de trente-six, comme à un capitaine!

DEUXIÈME GEÔLIER.

En ce cas, en route!

PREMIER GEÔLIER.

Mauvais temps! Il ne fera pas bon en mer, cette nuit...

DEUXIÈME GÔLIER.

Oui... Le pauvre vieux court grand risque d'être mouillé.

PREMIER GEÔLIER.

Bon! nous voilà arrivés...

DEUXIÈME GEÔLIER.

Plus loin, plus loin... Tu sais bien que le dernier est resté en route, brisé sur le rocher... et que le gouverneur nous a dit, le lendemain, que nous étions des fainéants...

PREMIER GEÔLIER.

Ici, est-ce bien?

DEUXIÈME GEÔLIER.

Oui.

PREMIER GEÔLIER, balançant le corps.

Une!

DEUXIÈME GEÔLIER.

Deux !

ENSEMBLE.

Trois !

(Ils lancent le corps, qui disparait. — On entend un grand cri qu'étouffent le vent et le bruit des flots.)

EDMOND, paraissant sur un rocher.

Sauvé !... mon Dieu ! sauvé !...

FIN DE MONTE-CRISTO (1re PARTIE)

MONTE-CRISTO

(DEUXIÈME PARTIE)

DRAME EN CINQ ACTES, EN SIX TABLEAUX

EN SOCIÉTÉ AVEC M. AUGUSTE MAQUET

Théâtre-Historique. — 4 février 1848.

DISTRIBUTION

EDMOND DANTÈS	MM.	MÉLINGUE.
BUSONI		
UN COMMIS		
CADEROUSSE, tenant l'auberge du *Pont-du-Gard*.		BOUTIN.
MOREL, armateur		SAINT-LÉON.
VILLEFORT		LACRESSONNIÈRE.
DE BAVILLE		BEAULIEU.
BERTUCCIO		CRETTE.
JACOPO		BOILEAU.
BENEDETTO		COLBRUN.
GAETANO		CHARLES.
JOANNÈS		CASTEL.
MAXIMILIEN		BONNET.
EMMANUEL		HENRI.
PÉNÉLON		BARRÉ.
UN GREFFIER		ALEXANDRE.
UN GEÔLIER		PAUL.
UN BRIGADIER DOUANIER		LIÉMANCE.
JULIE, fille de Morel	Mmes	MAILLET.
LA CARCONTE, femme de Caderousse		PERSON.
MADAME MOREL		FONTENAY.

CONTREBANDIERS, DOUANIERS, MATELOTS, etc.

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

L'île de Monte-Cristo. — Sur le devant du théâtre, à droite, la plage; la mer et les côtes orientales de la Corse; à gauche, l'île s'élevant en montagne.

—

SCÈNE PREMIÈRE

BERTUCCIO, BENEDETTO, JACOPO, GAETANO, CONTREBANDIERS.

BENEDETTO.

Tu peux venir, père Bertuccio, il n'y a personne.

BERTUCCIO.

Personne?

BENEDETTO.

A l'exception des chèvres... Oh! si j'avais un fusil... j'en vois une là-bas... (Il ajuste avec la main.) Pan!

JACOPO.

Quelque chose de bon se casserait le cou.

BENEDETTO.

Merci, cousin!

BERTUCCIO.

L'enfant avait dit vrai!

GAETANO.

Oh! ce n'est pas l'île qui m'inquiète.

BERTUCCIO.

Qui t'inquiète donc?

GAETANO.

Notre nouvelle recrue.

BERTUCCIO.

Bah!... En attendant, fais du feu, Benedetto.

BENEDETTO.

Du feu!... avec quoi?

BERTUCCIO.

Pardieu! avec du bois. La broussaille ne manque pas dans

l'île, et le pauvre diable ne sera pas fâché de se réchauffer. Il a l'air d'un bon compagnon...

GAETANO.

Frère Bertuccio, tu te laisses vraiment trop prendre à ce mot : il a l'air...

BERTUCCIO.

Eh ! mon cher, tu as aidé à le sauver, et voilà maintenant que tu veux qu'on le rejette à l'eau...

GAETANO.

D'abord, ce n'est pas moi qui l'ai sauvé, c'est Jacopo.

BERTUCCIO.

N'étais-tu donc pas dans la barque qui a été au-devant de lui ?

GAETANO.

Oui, parce que je voulais voir ce que c'était.

JACOPO.

Eh bien, tu l'as vu : c'était un homme qui était en train de se noyer, et qui était noyé tout à fait, si nous étions arrivés cinq minutes plus tard.

GAETANO.

Peut-être eussions-nous dû le laisser faire.

BERTUCCIO.

Et pourquoi cela ?

GAETANO.

Dame, les douaniers sont bien rusés...

BERTUCCIO.

Les douaniers ne poussent pas le dévouement jusqu'à se faire repêcher à dix lieues en mer sur une vergue... Benedetto, dis qu'on l'amène.

BENEDETTO.

Hé ! vous autres, apportez le noyé.

BERTUCCIO.

Noyé ?... Pas tout à fait, Dieu merci !

GAETANO.

N'importe, je suis d'avis qu'on lui fasse subir un interrogatoire en règle.

BERTUCCIO.

Oh ! quant à cela, je ne m'y oppose aucunement, au contraire, et, dès qu'il pourra parler, je veux y procéder moi-même... Ah ! le voici !

SCÈNE II

LES MÊMES, DANTÈS.

BERTUCCIO.

Eh bien, comment te trouves-tu, mon ami?

DANTÈS.

Mieux! ce caban et cet excellent rhum que vous m'avez fait boire m'ont rendu un peu de forces.

BERTUCCIO.

En veux-tu encore une gorgée?

DANTÈS.

Ma foi! ce n'est pas de refus.

BERTUCCIO.

La! maintenant que cela va mieux, tu nous le dis toi-même, veux-tu nous raconter comment il se fait que nous t'ayons trouvé accroché à cette vergue, à dix lieues de la côte?

DANTÈS.

C'est tout simple... J'étais matelot à bord d'un maltais venant de Syracuse et chargé de vins et de passoline... L'orage qui a eu lieu il y a trois jours nous a brisés contre les rochers de l'île de Lemaire. Tous mes compagnons ont péri. J'ai eu le bonheur de trouver un agrès flottant, je m'y suis cramponné... Le vent et la mer m'ont roulé pendant quarante-huit heures; les forces me manquaient, lorsque je vous ai aperçus... J'ai fait des signaux, vous m'avez vu, vous avez envoyé une barque à mon secours, et vous m'avez sauvé la vie... Merci compagnons; car je parle à des matelots comme moi, à ce que je présume?

JACOPO.

Oui, oui, je crois que, lorsque je vous ai empoigné par les cheveux, il était temps.

DANTÈS.

Et cependant, il m'a semblé un moment que vous hésitiez.

JACOPO.

Ma foi, oui... Avec votre barbe et vos longs cheveux, vous aviez plutôt l'air d'un brigand que d'un honnête homme.

DANTÈS.

Oui, c'est un vœu que j'ai fait à Notre-Dame del Pie-di-

Grotta, dans un moment de danger, d'être trois ans sans me couper la barbe ni les cheveux.

BERTUCCIO.

Et maintenant, mon brave, voyons, qu'allons-nous faire de toi?

DANTÈS.

Hélas! tout ce que vous voudrez... La felouque que je montais est perdue, le capitaine est noyé probablement, je suis le seul qui ait échappé à la mort... Mais, comme je suis assez bon matelot, jetez-moi dans le premier port où vous relâcherez, et je trouverai toujours de l'emploi sur un bâtiment marchand... N'allez-vous pas en Corse?

BERTUCCIO.

Cette nuit, nous serons à Bastia.

DANTÈS.

Eh bien, soit! vous me laisserez à Bastia.

BERTUCCIO.

Tu connais la Méditerranée?

DANTÈS.

J'y navigue depuis mon enfance.

BERTUCCIO.

Tu connais les bons mouillages?

DANTÈS.

Il y a peu de ports, même des plus difficiles, où je ne puisse entrer, et d'où je ne puisse sortir les yeux fermés.

JACOPO.

Eh bien, dites donc, patron, si le camarade dit vrai, qui empêche qu'il ne reste avec nous?

GAETANO.

Oui, s'il dit vrai...

BERTUCCIO.

Le fait est que, dans l'état où vous êtes, mon ami, on promet beaucoup, quitte à tenir après ce qu'on peut.

DANTÈS.

Je tiendrai toujours plus que je ne promettrai, soyez tranquille.

JACOPO.

Questionne-le donc un peu...

BERTUCCIO.

Eh bien, voyons, puisque tu connais si bien tous les gisements de la Méditerranée, où sommes-nous?

DANTÈS.

Nous sommes dans l'île de Monte-Cristo.

BERTUCCIO.

Allons, pas mal.

JACOPO.

Tu connais donc l'île de Monte-Cristo ?

DANTÈS.

Je l'avais eue bien souvent en vue; mais je n'y avais jamais abordé.

GAETANO.

Jamais ?

DANTÈS.

Non; je ne faisais pas la contrebande.

BERTUCCIO.

Ah ! ah ! tu te doutes donc qui nous sommes, nous qui y abordons ?

DANTÈS.

Vous êtes mes sauveurs.

BERTUCCIO.

Bien répondu, mordieu !... A la santé des braves gens de tous les états !

DANTÈS.

Je n'eusse pas deviné le vôtre, que voilà du rhum qui vous eût dénoncés.

BERTUCCIO.

Ce rhum t'a-t-il donné assez de forces pour venir avec nous ?

DANTÈS.

Où cela ?

BERTUCCIO.

A la chasse aux chèvres... Toutes les fois que nous venons ici, nous faisons notre provision de viande fraîche.

DANTÈS.

Merci... Je ne me sens pas la force de faire dix pas; je resterai près de ce feu.

BERTUCCIO.

Bien... Seulement, ne t'éloigne pas, car nous te prévenons d'une chose...

DANTÈS.

De laquelle ? Dites !

BERTUCCIO.

C'est que, dans une heure, nous partons... Le vent est bon, et nous avons affaire cette nuit sur la côte de Corse.

DANTÈS.

Oh ! soyez tranquille.

BERTUCCIO.

Désires-tu que Benedetto reste près de toi ?

BENEDETTO, bas.

Merci ! j'aime mieux aller à la chasse, moi.

DANTÈS.

Non, ce serait une punition pour lui, je le vois bien... C'est votre fils ?

BERTUCCIO.

C'est un enfant que le ciel m'a envoyé.

DANTÈS.

Bonne chance !... A propos, quel quantième avons-nous ?

BERTUCCIO.

Le 3 mars.

DANTÈS.

De quelle année ?

BERTUCCIO.

Comment de quelle année ?... Tu demandes de quelle année ?...

DANTÈS.

Oui.

BERTUCCIO.

Tu as oublié l'année où nous sommes ?

DANTÈS, souriant.

Que voulez-vous ! j'ai eu si grand'peur en voyant se briser le bâtiment, que j'en ai perdu la mémoire. Nous sommes donc le 3 mars, dites-vous, de l'année ?...

BERTUCCIO.

De l'année 1829.

DANTÈS.

De l'année 1829... Merci... Au revoir, mes amis.

SCÈNE III

DANTÈS, seul.

Quatorze ans ! quatorze ans !... Quatorze ans de prison !... Et de quelle prison, mon Dieu !... O Fernand ! ô Villefort ! ô Danglars ! j'ai fait un serment terrible : prenez garde, prenez garde !... Me voilà seul, me voilà au but... Le

Seigneur m'y a conduit comme par miracle; comme par miracle, il éloigne mes compagnons. Dans deux heures, ces gens-là repartiront, riches de cinquante piastres, pour aller essayer, en risquant leur vie, d'en gagner cinquante autres; puis ils reviendront, riches du double, dilapider le trésor dans une ville quelconque, avec la fierté des sultans et la confiance des nababs; aujourd'hui, l'espérance fait que je méprise leur richesse, qui me paraît la profonde misère... Demain, la déception fera peut-être que je serai forcé de regarder cette misère comme le suprême bonheur... Oh ! non, non, cela ne sera pas... Le savant, l'infaillible Faria ne se sera point trompé sur une seule chose... Je suis dans l'île de Monté-Cristo, et l'île de Monte-Cristo renferme un trésor... Voyons : d'abord, rappelons-nous les termes de ce testament que l'eau a dévoré. Je ne l'ai lu qu'une fois... Mon Dieu ! mon Dieu ! si j'allais l'avoir oublié !... Non, non, m'y voilà... « Mon légataire universel... que j'ai enfoui, dans un endroit qu'il connaît pour l'avoir visité avec moi, c'est-à-dire dans les grottes de l'île de Monte-Cristo... tout ce que je possédais de lingots, d'or monnayé, pierreries, diamants, bijoux; que seul je connais l'existence de ce trésor, qui peut monter à cinq millions d'écus romains, et qu'il trouvera ayant levé la ... » Mon Dieu!... ah! oui... « La vingtième roche, à partir de la petite crique de l'est en droite ligne... » C'est cela, c'est cela... je n'ai rien oublié... La petite crique de l'est, la voici... Les roches... Tandis qu'ils me croient mourant et qu'ils me laissent seuls... (Coup de feu.) Oh ! ils sont déjà loin; cherchons... Les roches... Oh ! oh ! cette entaille serait-elle un indice?... Sur celle-ci encore, une entaille pareille...La même sur celle-ci...(Comptant.) Une, deux, trois, sept, huit, neuf, dix, onze... A la douzième, les entailles disparaissent... C'est celle-ci !... Sous ce rocher sont les grottes... Mais comment a-t-on pu hisser jusqu'ici un pareil rocher?... Impossible!... Ah ! je comprends : au lieu de le monter, on l'a fait descendre... Le trésor est là... Oui, mais comment lever ce rocher à moi seul?... Ce rocher ne doit pas se lever, il doit tourner sur sa base... Ce rocher doit obéir à la main d'un homme seul, car on ne confie pas à d'autres hommes un pareil secret ! Voyons, ces pierres ont été ajoutées, la mousse a poussé dessus, mais ces pierres ne font point partie du roc... Oh! une pioche, une pince... Peut-être ce petit arbre suffira-t-il... (Il coupe l'arbre et déblaye le bas du rocher.)

Oh! je le savais bien, que toutes ces pierres n'étaient point adhérentes... Maintenant, il doit y avoir à cette roche quelque trou profond pour y introduire le levier... Voici! voici!... Donc, en pesant de cette façon, la pierre doit tourner... Elle tourne! elle tourne!... Ah!... (Regardant.) Un escalier... (Pause.) Si j'avais une lumière, une torche... (Il descend en scène.) Ce sapin enflammé m'en servira... Voyons, soyons homme! accoutumé à l'adversité, ne nous laissons point abattre par une déception... ou, sans cela, serait-ce donc pour rien que j'aurais souffert?... Le cœur se brise lorsque, après avoir été dilaté par l'espérance, il rentre et se renferme dans la froide réalité... Allons, allons, Faria a fait un rêve; le cardinal Spada n'a rien enfoui dans cette grotte... ou, s'il y a enfoui quelque trésor, César Borgia, l'intrépide aventurier, l'infatigable et sombre larron, y est venu après lui, a découvert sa trace, a suivi les mêmes brisées que moi... comme moi a soulevé cette pierre, et, descendu avant moi, ne m'a rien laissé à prendre après lui... Oui, ceci est une aventure à trouver sa place dans la vie mêlée d'ombre et de lumière de ce royal bandit; oui, Borgia est venu quelque nuit ici, un flambeau d'une main, une épée de l'autre... A vingt pas de lui, au pied de cette roche, peut-être, se tenaient, sombres et menaçants, deux sbires, interrogeant l'air, la terre et la mer, tandis que leur maître entrait, comme je vais le faire, secouant les ténèbres de son bras redoutable et flamboyant... (Pause.) Or, maintenant que je ne compte plus sur rien, maintenant que je me suis dit qu'il serait insensé de conserver quelque espoir, la suite de cette aventure est pour moi une chose de curiosité, voilà tout... Cependant, si Borgia... s'il y était venu, il y fût venu pour prendre le trésor, et il connaissait trop bien l'emploi du temps pour avoir perdu le sien à replacer ce rocher sur sa base... Ah! j'entends mes compagnons qui reviennent... A la garde de Dieu!... Descendons!...

(A l'aide d'un anneau de fer scellé dans la pierre, il la soulève, descend, la replace au-dessus de sa tête et disparaît.)

SCÈNE IV

BERTUCCIO, BENEDETTO, JACOPO, GAETANO, CONTREBANDIERS.

BERTUCCIO.

Allons, hé! Jacopo !... Gaetano !... voilà la nuit qui vient, il est temps de partir... Hé! nous autres de la barque, appareillons !... Où est le Maltais ?... Il se sera traîné jusqu'à la barque, probablement.

BENEDETTO.

Père Bertuccio, que dis-tu de cela?...

(Il montre une chèvre morte sur ses épaules.)

BERTUCCIO.

Qui l'a tuée ?

BENEDETTO.

Moi.

BERTUCCIO.

Et avec quoi ?

BENEDETTO.

Avec le fusil du cousin Jacopo.

JACOPO.

Menteur !... Allons, allons, Gaetano !

GAETANO.

Demonio! je ne sais plus comment descendre.

JACOPO.

Laisse-toi glisser... La!

GAETANO.

Où est le Maltais ?

JACOPO.

Je ne sais pas.

BERTUCCIO.

Dans la barque, sans doute.

UN MATELOT.

Nous sommes parés.

BERTUCCIO.

Bien ! mais il faut retrouver le pauvre diable, nous ne pouvons pas l'abandonner ici.

GAETANO.

Bah ! un espion peut-être; le grand malheur !

BERTUCCIO.

Un espion peut-être... peut-être aussi un honnête homme. (Au Matelot de la barque.) Le Maltais est-il avec vous ?

LE MATELOT.

Quel Maltais ?

BERTUCCIO.

L'homme que nous avons sauvé, et qui se noyait.

LE MATELOT.

Nous ne l'avons pas vu.

GAETANO.

Allons, allons ! il est l'heure.

BERTUCCIO.

Mais nous allons donc abandonner ce malheureux ?

GAETANO.

Tant pis pour lui !... D'ailleurs, nous revenons dans deux ou trois jours.

BERTUCCIO.

Laissons-lui un ou deux biscuits, un fusil et de la poudre... Il fera des signaux au premier bâtiment qui passera, et on l'enverra prendre.

JACOPO.

Cependant on pourrait encore attendre, ce me semble.

GAETANO.

Allons, allons, le biscuit, le fusil, la poudre... et partons !

JACOPO, tirant quatre piastres de sa poche.

Partageons avec lui, Dieu me le rendra.

(Il met deux piastres sur le biscuit.)

BENEDETTO, à part.

Ah ! cousin Jocopo, si je te les demandais, tu ne me les donnerais pas.

BERTUCCIO.

Allons, puisqu'il ne vient pas... Hé ! le Maltais !

TOUS.

Le Maltais !

BENEDETTO, mettant les deux piastres dans sa poche.

Hé ! le Maltais !

BERTUCCIO.

Courage, enfants !... Vers huit heures, la brise se lèvera... En attendant, nageons vivement !...

BENEDETTO.

Et moi ! et moi !...

LES MATELOTS, chantant.

Le moment arrive
De quitter la rive :
La barque dérive
Et fuit loin du bord;
Mais la voile grise,
Qui cherche la brise,
Retombe indécise;
La brise s'endort...
Ah! ah!...

BENEDETTO.

Hé ! le Maltais !

(Bertuccio tire un coup de fusil.)

LES MATELOTS.

Le ciel est aride,
Aucun vent ne ride
La face limpide
De l'immense lac,
Et le capitaine
Que la rame traîne,
Respirant à peine,
Dort dans son hamac.
Ah! ah!...

(A la fin du second couplet, la barque des Contrebandiers disparaît; on entend encore crier : « Le Maltais ! » puis un autre coup de fusil dans le lointain; puis plus rien. — Alors, la pierre tourne de nouveau, l'orifice de la grotte s'éclaire. Dantès paraît, le flambeau à la main, le visage exalté.)

DANTÈS.

Faria avait dit vrai ! A moi le trésor des Spada ! à moi le monde !...

ACTE DEUXIÈME

DEUXIÈME TABLEAU

L'auberge du *Pont-du-Gard.*

—

SCÈNE PREMIÈRE

CADEROUSSE, LA CARCONTE, BERTUCCIO.

CADEROUSSE.

Tais-toi, femme! je te dis que c'est la volonté de Dieu que cela soit ainsi.

LA CARCONTE.

Et moi, je te dis que je ne veux pas me taire, je te dis que je veux me plaindre... C'est le seul soulagement qui me reste, ne me l'ôte pas.

BERTUCCIO.

Vous avez raison, ma bonne femme ; plaignez vous !

LA CARCONTE.

Faire tout ce que l'on peut pour gagner honnêtement et bravement sa vie, et puis sentir qu'on est perdu sans ressources, qu'il n'y a plus moyen de lutter; et tout cela parce qu'il a plu à un méchant ingénieur de tracer un canal par lequel toutes les marchandises vont se dégorger dans la mer, au lieu de laisser cette belle et bonne route faire tranquillement son état... Autrefois, on ne pouvait pas suffire au monde; aujourd'hui, c'est à peine si on vend une bouteille de vin de six sous par jour... Vivez donc à deux là-dessus, et un chien par-dessus le marché... Je disais toujours à Gaspard : « Il faut le tuer, ton chien; » il n'a jamais voulu.

BERTUCCIO.

Et pourquoi le tuer ?... Pauvre bête, s'il vous ennuie, donnez-le-moi.

CADEROUSSE.

Je veux le garder, moi... Je l'aime, Margotin.

LA CARCONTE.

Un chien qui mange autant qu'une personne, c'était bon

quand nous étions riches... Et à quoi sert-il?... Si on le vendait au moins avec nos meubles, nous en serions débarrassés.

BERTUCCIO.

Et quand les vend-on, vos meubles ?

LA CARCONTE.

Dimanche! c'est-à-dire dans trois jours...

CADEROUSSE.

C'est bon; quand ils seront vendus, on n'aura plus d'embarras; nous serons, comme l'ami Bertuccio, logés à la belle étoile... Est-ce qu'il a une maison, lui?... Non, il est contrebandier, et il n'en fait pas de plus mauvaises affaires... Si tu avais sa bourse, tu ne serais pas embarrassée pour dimanche...

BERTUCCIO.

Eh bien, voilà justement ce qui vous trompe, père Caderousse, et la preuve... (Il tire sa bourse.) Deux pièces de cinq francs, voilà le reste... Il est vrai que, si le coup de ce soir réussit...

CADEROUSSE.

Il réussira; vous avez du bonheur, vous !

BERTUCCIO.

Eh bien, Caderousse, s'il réussit...

CADEROUSSE.

S'il réussit ?

BERTUCCIO.

Écoute bien ce que je vais te dire.

CADEROUSSE.

Oh! j'écoute; je n'ai que cela à faire.

BERTUCCIO.

Pour combien vous poursuit-on ?

LA CARCONTE.

Pour cent écus.

BERTUCCIO.

Eh bien, écoute... Si le coup de ce soir réussit, aussi vrai que voilà un verre de vin de Cahors, on ne vendra pas vos meubles dimanche.

CADEROUSSE.

Merci, Bertuccio, tu es un brave homme!... Mais, vois-tu, nous y aurons echappé cette fois-ci encore, et, après, ce sera à recommencer.

BERTUCCIO.

Bah ! bah ! il y a un Dieu pour les braves gens.

(Caderousse hausse les épaules.)

LA CARCONTE.

Merci toujours, monsieur Bertuccio... La promesse est faite, n'est-ce pas ?

BERTUCCIO.

J'ai juré... D'ailleurs, il n'y avait pas besoin de cela... Mais je puis toujours compter sur ma cachette ?

CADEROUSSE.

Elle est là, ta cachette, sous l'escalier... Tu entres dans le jardin, tu refermes la porte, tu te glisses dans le bûcher et tu te tapis là sous l'escalier... As-tu besoin de t'en aller par la grande route, tu passes par ici, personne ne t'a vu, bonsoir... Et, tandis que l'on te cherche au bord du canal, tu gagnes le pays.

LA CARCONTE.

Et c'est bien fait ! qu'ont-ils à se mêler de notre commerce, ces gueux de douaniers ?... Ce sont eux qui nous ruinent, avec leurs impôts !

BERTUCCIO.

Alors, donnez-moi la clef du jardin... Lequel de vous deux a la clef du jardin ?...

CADEROUSSE, tendant la clef.

Moi ; la voilà.

LA CARCONTE.

Tu ne peux pas la lui apporter, fainéant !...

CADEROUSSE.

Tiens ! qu'il la vienne prendre... Je me chauffe, moi.

LA CARCONTE.

Tu te chauffes, et, moi, je grelotte.

BERTUCCIO, regardant à la porte.

Eh ! eh ! qui nous arrive donc à cheval ?

CADEROUSSE.

Parbleu ! tu le vois bien, une espèce de pasteur.

BERTUCCIO.

Viendrait-il ici ?

CADEROUSSE.

Pour quoi faire ?

BERTUCCIO.

Pour se rafraîchir. Dis donc !

CADEROUSSE.

Quoi ?

BERTUCCIO.

Je trouve qu'il monte trop bien à cheval pour un homme pieux.

CADEROUSSE.

Eh bien, après ?

BERTUCCIO.

Si c'était quelque gendarme déguisé ?

CADEROUSSE.

Ça serait drôle !

BERTUCCIO.

N'importe, j'utilise la clef.

CADEROUSSE.

A ton aise.

BERTUCCIO.

C'est dit : cette nuit, nous débarquons la marchandise ; demain matin, nous vendons, et, si cela se passe sans malheur, demain soir... Adieu, la mère. (Il lui tend la main.) Demain soir, vous avez vos cent écus.

LA CARCONTE.

Que le bon Dieu vous entende !

(Bertuccio sort.)

CADEROUSSE.

Oui, ça sera une belle avance !... Mais Bertuccio avait raison, tron de l'air ! on dirait qu'il vient ici... Il regarde l'enseigne... Il s'arrête... Est-ce l'auberge du *Pont-du-Gard* que vous cherchez, monsieur ?

SCÈNE II

LES MÊMES, BUSONI, en manteau, en habit à larges pans, guêtres de cheval.

BUSONI, en dehors.

Oui, mon ami.

CADEROUSSE.

Alors, vous l'avez trouvée... C'est ici.

BUSONI.

C'est bien !...

(Il descend de cheval.)

CADEROUSSE.

Faut-il conduire votre cheval à l'écurie?

BUSONI.

Non; attachez-le au volet, ça suffira.

CADEROUSSE.

Monsieur, que désirez-vous? que demandez-vous? Me voilà à vos ordres.

BUSONI.

N'êtes-vous point M. Caderousse?

CADEROUSSE.

Gaspard Caderousse, pour vous servir, monsieur !

BUSONI.

Vous demeuriez autrefois à Marseille, n'est-ce pas?

CADEROUSSE.

Oui.

BUSONI.

Allées de Meilhan?

CADEROUSSE.

Oui.

BUSONI.

Au quatrième?

CADEROUSSE.

Oui.

BUSONI.

Et vous y exerciez l'état de tailleur?

CADEROUSSE.

C'est cela; mais l'état a mal tourné; il y fait si chaud à ce coquin de Marseille, que je crois qu'on finira par ne plus s'y habiller du tout... A propos de chaleur, ne voulez-vous pas vous rafraîchir, monsieur?

BUSONI.

Si fait, donnez-moi une bouteille de votre meilleur vin, et nous reprendrons la conversation où nous la laissons.

CADEROUSSE.

Oh! il n'y a pas besoin de l'interrompre, si vous êtes pressé... Allez! allez!...

BUSONI, à part.

Ce que l'on m'avait dit est vrai, la maison est pauvre.

CADEROUSSE.

Ah! oui, vous regardez autour de vous... (Il continue de parler tout en descendant à la cave.) Et vous trouvez que l'ameublement n'est pas riche... C'est vrai; mais, que voulez-vous! il ne suffit pas d'être honnête homme pour prospérer dans ce monde... (S'approchant avec sa bouteille.) Oui, oui, d'être honnête homme... de cela, je puis m'en vanter, et tout le monde n'en peut pas dire autant.

BUSONI.

Tant mieux si ce que vous me dites là est vrai, monsieur Caderousse; car, tôt ou tard, j'en ai la conviction, l'honnête homme est récompensé, et le méchant puni.

CADEROUSSE.

C'est peut-être votre état de dire cela... Et puis, après, on est libre de ne pas croire ce que vous dites.

BUSONI.

Vous avez tort de parler ainsi, mon ami; car peut-être vais-je tout à l'heure vous donner la preuve de ce que j'avance.

CADEROUSSE.

Que voulez-vous dire?

BUSONI.

Vous dites que vous êtes bien Gaspard Caderousse, et que c'est bien vous qui, en 1814, exerciez l'état de tailleur aux allées de Meilhan, à Marseille?

CADEROUSSE.

C'est bien moi! et s'il vous faut des preuves...

BUSONI.

Votre parole me suffit. Avez-vous connu, en 1814 ou 1815, un marin qui s'appelait Dantès?

CADEROUSSE.

Dantès... Edmond Dantès, n'est-ce pas?

BUSONI.

En effet, je crois qu'il s'appelait Edmond.

CADEROUSSE.

S'il s'appelait Edmond!... je le crois bien, le petit! c'était un de mes meilleurs amis. Qu'est-il devenu, ce pauvre Edmond?... Monsieur, l'avez-vous connu? vit-il encore? est-il libre? est-il heureux?

BUSONI.

Il est mort!

CADEROUSSE.

Mort !

BUSONI.

Mort prisonnier ! mort plus malheureux et plus désespéré que les forçats qui traînent le boulet au bagne de Toulon !

CADEROUSSE.

Pauvre petit ! Eh bien, voilà encore une preuve de ce que je vous disais, monsieur... Ah ! le monde va de mal en pis, monsieur !... Qu'il tombe donc du ciel deux jours de poudre et cinq minutes de feu, et que tout soit dit !

BUSONI.

Vous paraissez aimer ce garçon de tout votre cœur, monsieur ?

CADEROUSSE.

Oui, je l'aimais bien... quoique j'aie à me reprocher d'avoir un instant envié son bonheur... Et de quoi est-il mort ?

BUSONI.

Et de quoi meurt-on en prison, lorsqu'on y entre à vingt ans et qu'on y meurt à trente, si ce n'est de la prison elle-même ?... Mais écoutez bien ceci : ce qu'il y a d'étrange, c'est que Dantès, à son lit de mort, m'a toujours juré, juré sur le Christ, qu'il ignorait la cause de sa captivité.

CADEROUSSE.

C'est vrai, c'est vrai, monsieur : il ne pouvait pas la savoir.

BUSONI.

C'est ce qui fait qu'il m'a chargé d'éclaircir son malheur, qu'il n'avait jamais pu éclaircir lui-même, et de réhabiliter sa mémoire, si sa mémoire avait reçu quelque souillure.

CADEROUSSE.

Il vous a chargé de cela ?

BUSONI.

Oui ; un riche Anglais, son compagnon d'infortune, qui sortit de prison à la seconde restauration, était possesseur d'un diamant d'une grande valeur ; en sortant de prison, il voulut laisser à Dantès, qui l'avait soigné comme un frère dans une maladie qu'il avait faite, un témoignage de sa reconnaissance, en lui donnant ce diamant. Dantès, au lieu de s'en servir pour séduire ses geôliers, le conserva toujours précieusement pour le cas où il sortirait de prison ; car sa fortune était assurée par la vente seule du diamant.

CADEROUSSE.

C'était donc, comme vous le dites, un diamant d'une grande valeur?

BUSONI.

D'une grande valeur pour Edmond : le diamant était évalué cinquante mille francs.

CADEROUSSE.

Cinquante mille francs! Il est donc gros comme une noix?

BUSONI.

Non, pas tout à fait. Vous allez en juger, d'ailleurs.

(Il tire le diamant de sa poche et le montre à Caderousse.)

CADEROUSSE.

Et cela vaut cinquante mille francs?

BUSONI.

Sans la monture, qui est elle-même d'un certain prix.

(Il remet le diamant dans sa poche.)

CADEROUSSE.

Mais comment vous trouvez-vous possesseur de ce diamant? Dantès vous a donc fait son héritier?

BUSONI.

Non; mais il m'a fait son exécuteur testamentaire. « J'avais trois bons amis et une fiancée, m'a dit Dantès; tous quatre, j'en suis sûr, me regrettent sincèrement. Un de ces bons amis s'appelait Caderousse, l'autre s'appelait Danglars, le troisième s'appelait Fernand. Quant à ma fiancée... »

CADEROUSSE.

Eh bien?

BUSONI.

Je ne me rappelle plus le nom de la fiancée d'Edmond.

CADEROUSSE.

Je me le rappelle, moi : elle s'appelait Mercédès.

BUSONI.

Ah! oui, c'est cela... Donnez-moi un verre d'eau, mon ami... (Il boit quelques gorgées et pose son verre sur la table.) Où en étions-nous?

CADEROUSSE.

La fiancée s'appelait Mercédès.

BUSONI.

C'est cela... « Vous irez à Marseille... » C'est toujours Dantès qui parle, comprenez-vous?

CADEROUSSE.

Parfaitement.

BUSONI.

« Vous ferez cinq parts du prix de ce diamant, et vous les partagerez entre ces bons amis, les seuls êtres qui m'aient aimé sur la terre. »

CADEROUSSE.

Comment, cinq parts?... Vous ne m'avez nommé que quatre personnes.

BUSONI.

Parce que la cinquième est morte, à ce qu'on m'a dit... La cinquième était le père de Dantès.

CADEROUSSE.

Hélas! oui, le pauvre cher homme est mort...

BUSONI.

J'ai appris cet événement à Marseille... Mais il était arrivé depuis si longtemps, que l'on n'a pu me donner aucun détail sur cette mort... Savez-vous quelque chose de la fin de ce vieillard, vous, monsieur?

LA CARCONTE.

Caderousse, Caderousse, prends garde à ce que tu vas dire!...

(Busoni se retourne et aperçoit la Carconte.)

CADEROUSSE.

De quoi te mêles-tu, femme?... Monsieur vient chez nous et me demande des renseignements; la politesse veut que je les lui donne.

LA CARCONTE.

Oui; mais la prudence veut que tu les refuses. Qui te dit dans quelle intention on veut te faire parler, bavard?

BUSONI.

Dans une excellente, madame, je vous assure... Votre mari n'a donc rien à craindre, surtout s'il répond franchement.

LA CARCONTE.

Rien à craindre?... Oui, c'est cela, on commence par de belles promesses; puis on se contente, après, de dire qu'on n'a rien à craindre; puis l'on s'en va sans rien tenir de ce

que l'on a promis, et, un beau matin, le malheur tombe sur le pauvre monde, sans que l'on sache d'où il vient...

BUSONI.

Soyez tranquille, bonne femme, le malheur ne vous viendra pas de mon côté, je vous en réponds...

CADEROUSSE.

Ne faites pas attention à elle; elle ne trouve rien de bien parce qu'elle est malade... Elle a les fièvres, vous comprenez... et ça la mine, pauvre créature!...

BUSONI, la regardant avec pitié.

Oui, je comprends...

CADEROUSSE.

Que voulez-vous savoir? Dites!

BUSONI.

Je veux savoir d'abord comment ce pauvre vieillard est mort.

CADEROUSSE.

Oh! l'histoire est bien triste, monsieur...

BUSONI.

Oui... Edmond m'a raconté les choses jusqu'au moment où il a été arrêté, dans un petit cabaret des environs de Marseille, au milieu du repas de ses fiançailles.

CADEROUSSE.

C'est cela... Et le repas, qui avait eu un gai commencement, eut une triste fin... Un commissaire de police, suivi de quatre fusiliers, entra, et Dantès fut arrêté...

BUSONI.

Après?...

CADEROUSSE.

Tandis que M. Morel courait prendre des informations, le vieillard retourna seul à la maison, ploya son habit de noces en pleurant, passa toute la journée à aller et venir dans sa chambre, et, le soir, il ne se coucha point; car, moi qui demeurais au-dessous de lui, je l'entendis marcher toute la nuit... Et, je dois le dire, chacun de ses pas me broyait le cœur comme s'il eût réellement mis le pied sur ma poitrine...

BUSONI.

Après?...

CADEROUSSE.

Le lendemain, Mercédès vint à Marseille pour implorer la

protection de M. de Villefort. Elle n'obtint rien... Mais, du même coup, elle alla rendre visite au vieillard. Quand elle le vit si abattu, quand elle sut qu'il ne s'était pas couché, qu'il n'avait rien pris depuis la veille, elle voulut l'emmener avec elle; mais le vieillard n'y voulut pas consentir. « Non, non, disait-il, je ne quitterai jamais cette maison; car, comme c'est moi que mon pauvre enfant aime avant toute chose, s'il sort de prison, c'est moi qu'il accourra voir tout d'abord. »

BUSONI.

Après?...

CADEROUSSE.

J'écoutais tout cela du palier, car j'aurais voulu que Mercédès déterminât le vieillard à la suivre... Ce pas qui retentissait nuit et jour sur ma tête ne me laissait pas un instant de repos...

BUSONI.

Mais vous ne montiez pas près du vieillard?...

CADEROUSSE.

Pour quoi faire?

BUSONI.

Pour le consoler.

CADEROUSSE.

Eh! monsieur, on ne console que ceux qui veulent être consolés, et lui ne voulait pas l'être... Une nuit cependant que j'écoutais ses sanglots, je n'y pus pas résister, je montai; mais, quand j'arrivai près de la porte, il ne sanglotait plus, il priait... Ce qu'il trouvait d'éloquentes paroles et de pitoyables supplications, je ne saurais vous le redire, monsieur... C'était plus que de la pitié, c'était plus que de la douleur...

BUSONI.

Pauvre père!...

CADEROUSSE.

Aussi, je me dis, ce jour-là : « C'est bien heureux que je sois seul et que le ciel ne m'ait pas envoyé d'enfants; car, si j'étais père et qu'on m'eût enlevé mon fils, ne pouvant trouver dans mon cœur ni dans ma mémoire tout ce qu'il dit au bon Dieu, j'irais tout droit me précipiter dans la mer pour ne pas souffrir plus longtemps.

BUSONI.

Enfin?

CADEROUSSE.

De jour en jour, il vivait plus seul et plus isolé. Souvent M. Morel et Mercédès venaient le voir; mais, quoique je fusse bien certain qu'il était chez lui, sa porte n'en restait pas moins fermée. Aussi le vieux Dantès finit par demeurer seul tout à fait... Je ne voyais plus monter de temps en temps chez lui que des gens inconnus, qui en descendaient presque aussitôt avec quelque paquet mal dissimulé... Pauvre bonhomme, peu à peu il vendait, pour vivre, tout ce qu'il avait!

BUSONI.

Mon Dieu!

CADEROUSSE.

Enfin il arriva au bout de ses pauvres hardes... Il devait trois termes, on menaça de le renvoyer... Il demanda huit jours encore : le propriétaire les lui accorda. Pendant les trois premiers jours, je l'entendis marcher comme d'habitude; mais, le quatrième, je n'entendis plus rien... Alors, je montai et regardai par le trou de la serrure... Il était si pâle et si défait, que je courus prévenir Mercédès et M. Morel... Tous deux accoururent. M. Morel amenait un médecin qui reconnut une maladie d'estomac, et ordonna la diète... J'étais là, monsieur, et je n'oublierai jamais le sourire du vieillard à cette ordonnance... Dès lors, il ouvrit sa porte, il avait une excuse pour ne plus manger : le médecin avait ordonné la diète...

BUSONI.

Continuez, continuez...

CADEROUSSE.

Mercédès le trouva si changé, que, comme la première fois, elle voulut le faire transporter chez elle... C'était aussi l'avis de M. Morel, qui voulait le faire transporter de force; mais le vieillard cria tant, qu'ils eurent peur... Mercédès resta au chevet de son lit, et M. Morel s'éloigna en faisant signe qu'il laissait une bourse sur la cheminée... Mais, armé de l'ordonnance du médecin, le vieillard ne voulut rien prendre, de sorte qu'après neuf jours de désespoir et d'abstinence, le vieillard expira en maudissant ceux qui avaient causé son malheur, et en disant à Mercédès : « Si vous revoyez mon Edmond, dites-lui que je meurs en le bénissant!... »

BUSONI, se levant et faisant un tour dans la chambre, puis revenant près de Caderousse.

Et... vous croyez qu'il est mort de faim?...

CADEROUSSE.

De faim! oui, monsieur, je dis qu'il est mort de faim.

BUSONI, s'écriant.

De faim! de faim!... Mais les plus vils animaux ne meurent pas de faim! Les chiens qui errent dans les rues trouvent une main compatissante qui leur jette un morceau de pain, et un homme, un chrétien, est mort au milieu d'autres hommes qui se disaient chrétiens comme lui!... Impossible! oh! c'est impossible!...

CADEROUSSE.

J'ai dit ce que j'ai dit.

LA CARCONTE.

Et tu as eu tort.

BUSONI.

Oh! avouez que voilà un grand malheur!

CADEROUSSE.

D'autant plus grand que Dieu n'y est pour rien et que les hommes seuls en sont cause.

BUSONI.

Ainsi, vous dites que c'est Fernand?... ainsi, vous dites que c'est Danglars?...

CADEROUSSE, effrayé.

Je n'ai encore rien dit!

BUSONI.

Qui ont fait mourir le fils de désespoir, et le père de faim?...

LA CARCONTE.

Tu vois! tu vois!...

CADEROUSSE.

Monsieur, si vous ne me dites pas dans quel but vous venez, je ne vous dirai plus rien.

BUSONI.

Inutile, inutile... Maintenant, je sais tout.

CADEROUSSE.

Vous savez tout?...

BUSONI.

Oui! N'est-ce pas, il y a eu une dénonciation écrite par

Danglars, jetée à la poste par Fernand?... Ne dites pas que cela n'est pas vrai, vous étiez là.

CADEROUSSE.

Hélas! hélas! oui, j'y étais!...

LA CARCONTE.

Je te l'avais bien dit, malheureux!

BUSONI.

Vous y étiez, et vous ne vous êtes pas opposé à cette infamie?... O Faria! Faria! que tu connaissais bien les hommes et les choses!... Mais, alors, vous êtes leur complice!

LA CARCONTE.

Entends-tu? entends-tu?...

CADEROUSSE.

Monsieur, ils m'avaient fait boire au point que j'en avais perdu la raison... Je dis tout ce que l'on peut dire dans cet état... Alors, ils me répondirent que c'était une plaisanterie qu'ils avaient voulu faire, et que cette plaisanterie n'aurait pas de suites.

BUSONI.

Je comprends... vous laissâtes faire, voilà tout.

CADEROUSSE.

Oui... et c'est mon remords de la nuit et du jour.

BUSONI.

Bien, monsieur... S'accuser ainsi, c'est mériter son pardon.

CADEROUSSE.

Malheureusement, Edmond est mort et ne m'a pas pardonné, lui!...

BUSONI, se levant, faisant deux ou trois pas, et revenant s'asseoir à sa place.

Vous m'avez nommé deux on trois fois un certain Morel... Quel était cet homme?

CADEROUSSE.

C'était l'armateur du *Pharaon*, le patron de Dantès.

BUSONI.

Et je crois comprendre, d'après ce que vous me dites, le rôle qu'il a joué dans toute cette triste affaire...

CADEROUSSE.

Le rôle d'un homme honnête et courageux. Vingt fois il intercéda pour Edmond. Quand l'empereur rentra, il écrivit, pria, menaça, si bien qu'à la deuxième restauration, il

fut fort persécuté comme bonapartiste. Souvent il était venu chez le père d'Edmond, pour lui offrir de le retirer chez lui, et, la veille de sa mort, je vous l'ai dit, il laissa sur la cheminée une bourse avec laquelle on paya les dettes du bonhomme et l'on subvint aux frais de son enterrement ; en sorte que le pauvre vieillard put au moins mourir comme il avait vécu, sans faire de tort à personne... C'est encore moi qui ai la bourse... une grande bourse en filet rouge...

BUSONI.

Et ce Morel, vit-il encore ?

CADEROUSSE.

Oui, monsieur.

BUSONI.

En ce cas, ce doit être un homme riche, heureux, béni du Seigneur ?

CADEROUSSE.

Oui, heureux... comme moi.

BUSONI.

M. Morel serait malheureux ?

CADEROUSSE.

Il touche à la misère, monsieur ! il touche au déshonneur !

BUSONI.

Impossible !...

CADEROUSSE.

C'est bien cela, cependant... Après vingt-cinq ans de travail, après avoir acquis la plus honorable place dans le commerce de Marseille, M. Morel est ruiné de fond en comble. Il a perdu cinq vaisseaux en deux ans ; il a essuyé des banqueroutes effroyables ; il n'a plus d'espérance que dans ce même *Pharaon* que commandait ce pauvre Dantès, et qui doit revenir des Indes avec un chargement de cochenille et d'indigo. Si ce navire-là lui manque comme les autres, il est perdu !

BUSONI.

Il a une femme et des enfants, je crois ?

CADEROUSSE.

Oui ; il a une femme qui est le modèle des femmes ; une fille, une sainte ! un fils, lieutenant dans l'armée à vingt ans. Mais tout cela double son désespoir, au lieu de le calmer ; s'il était seul, il se brûlerait la cervelle... et tout serait dit.

BUSONI.

C'est affreux !...

CADEROUSSE.

Et voilà comme Dieu récompense la vertu !... Tenez, moi qui n'ai jamais fait une mauvaise action, à part celle que je vous ai racontée, moi, je suis dans la misère, tandis que Fernand et Danglars roulent sur l'or... Car vous saurez...

BUSONI.

Je le sais : l'un est comte, l'autre est banquier; mais, si haut qu'ils soient placés, croyez-moi, la justice de Dieu saura les atteindre... Maintenant, je n'ai plus à vous demander de nouvelles que d'une seule personne... On m'a dit, quand je me suis informé à Marseille, on m'a dit que Mercédès avait disparu....

CADEROUSSE.

Oui, disparu comme disparaît le soleil... pour reparaître plus brillant.

BUSONI.

Mercédès a-t-elle donc fait fortune aussi?

CADEROUSSE.

Elle a épousé Fernand, et s'appelle la comtesse de Morcerf !

BUSONI.

Et combien de temps après la disparition d'Edmond Mercédès a-t-elle épousé Fernand ?

CADEROUSSE.

Dix-huit mois.

BUSONI.

Dix-huit mois !... dix-huit mois de fidélité ! Au fait, que peut demander de plus l'amant le plus adoré ?... Et elle a épousé Fernand, où cela ?

CADEROUSSE.

A l'église des Accoules.

BUSONI, se levant.

C'était la même église où elle devait épouser Edmond; il n'y avait que le fiancé de changé... Maintenant, encore un mot, le dernier... Et M. de Villefort ?

CADEROUSSE.

Je ne le connaissais pas, lui ; je sais seulement qu'il est mort.

BUSONI.

Oh ! malheur !

CADEROUSSE.

Oui, le malheur, il est grand; c'était un bien digne homme!

BUSONI.

Et comment est-il mort?

CADEROUSSE.

Il avait fait exécuter un pauvre Corse qui avait fait une peau, et le frère de ce Corse...

BUSONI.

Eh bien?

CADEROUSSE.

Eh bien, il l'a tué sans duel...

BUSONI, à part.

Ah! celui-là m'échappera donc! Je ne vous accuse pas, mon Dieu! mais la mort, c'est bien peu pour le crime qu'il avait commis... (A Caderousse.) Et vous connaissez l'assassin?

CADEROUSSE.

C'était un de mes amis.

BUSONI.

Il se nomme?...

CADEROUSSE.

Oh! vous voulez que je vous dise comment il se nomme?

BUSONI.

Oui, je le veux.

CADEROUSSE.

Il se nomme Bertuccio.

LA CARCONTE.

Dénonceras-tu donc tout le monde, aujourd'hui?...

BUSONI.

Bertuccio! N'est-ce pas un patron qui fait la contrebande entre Livourne et Marseille?

CADEROUSSE.

Oui, et entre Marseille et Nîmes.

LA CARCONTE.

Quand on dit qu'il ne pourra pas se taire!...

CADEROUSSE.

Au reste, ça ne lui a pas porté malheur, il a gagné de l'argent dans son état... Il n'y a que moi qui me ruine, il n'y a que moi qui sois pauvre, misérable et oublié de Dieu!

BUSONI, tirant le diamant de sa poche.

Vous vous trompez, mon ami... Dieu paraît oublier parfois,

quand sa justice se repose; mais il arrive toujours un moment où il se souvient, et en voici la preuve. (Il donne le diamant à Caderousse.) Prenez ce diamant, il est à vous.

CADEROUSSE.

A moi seul?... Oh! monsieur, ne vous jouez pas de moi!...

BUSONI.

Je sais ce que c'est que le bonheur et le désespoir... Je ne me jouerai jamais du bonheur ou du désespoir d'un homme! Prenez donc... Mais, en échange...

CADEROUSSE.

Ah! vous demandez quelque chose?...

BUSONI.

Oui; je demande cette bourse de soie rouge que M. Morel a laissée sur la cheminée du vieux Dantès.

LA CARCONTE, se rapprochant, tandis que Caderousse va à l'armoire.

Et le diamant est pour nous?

BUSONI.

Oui, pour vous.

CADEROUSSE.

Voilà la bourse.

BUSONI.

Voilà le diamant.

CADEROUSSE.

Oh! vous êtes véritablement un brave homme, monsieur! car, en vérité, personne ne savait qu'Edmond vous eût donné ce diamant, et vous auriez pu le garder.

BUSONI.

Ah çà! tout ce que tu m'as dit est vrai, et j'y puis croire en tout point?

CADEROUSSE.

Tenez, monsieur, voici, dans ce coin, un christ de bois bénit; voici sur ce bahut le livre d'Évangiles de ma femme... Ouvrez ce livre, et la main étendue vers le Christ, je vais vous jurer sur l'Évangile, sur le salut de mon âme, sur ma foi de chrétien, que je vous ai raconté toutes choses comme elles s'étaient passées... et comme l'ange des hommes les dira à l'oreille de Dieu, le jour du jugement dernier!...

BUSONI.

C'est bien... Que ce diamant vous profite! soyez heureux, je pars... Adieu!...

SCENE III

LA CARCONTE, CADEROUSSE.

LA CARCONTE.

Dis donc, Gaspard, est-ce que nous rêvons ?

CADEROUSSE.

Non, parbleu ! nous sommes bien éveillés, et la preuve, c'est que voilà le diamant.

LA CARCONTE, d'une voix sourde.

Et s'il était faux ?...

CADEROUSSE, pâlissant.

Faux ! faux !... Et pourquoi cet homme m'aurait-il donné un diamant faux ?...

LA CARCONTE.

Pour avoir ton secret sans le payer, imbécile !

CADEROUSSE.

Oh ! je le saurai, et dans un instant...

LA CARCONTE.

Comment cela ?

CADEROUSSE.

C'est la foire de Beaucaire ; il y a un grand bijoutier de Paris... tu sais... M. Joannès, qui vient tous les ans et qui est si riche...

LA CARCONTE.

Eh bien ?...

CADEROUSSE.

Eh bien, je vais aller le lui montrer... Dans une heure, je suis de retour...

LA CARCONTE.

Va... (Il sort.) Cinquante mille francs !... c'est de l'argent, mais ce n'est pas une fortune !... Cependant, ça nous irait bien dans ce moment-ci ; nous nous en retournerions à Marseille, je me ferais soigner, et peut-être parviendrais-je à me débarrasser de ces malheureuses fièvres... Oh ! j'ai froid, j'ai froid !... (Elle attise le feu ; on frappe.) Encore un voyageur... Il paraît que c'est le jour... Entrez, entrez !... (Une patrouille de Douaniers entre.) Non, ce sont les douaniers.

SCÈNE IV

LES DOUANIERS, LA CARCONTE.

LE CHEF DES DOUANIERS.

Bonsoir, la mère, bonsoir...

LA CARCONTE.

Bonsoir...

LE CHEF.

Voyons, dérangez-vous un petit peu, et donnez-nous une bouteille de votre meilleur pour nous rafraîchir. Nous ne nous informerons pas s'il a payé les droits, soyez tranquille.

LA CARCONTE.

Descendre dans la cave, quand je grelotte déjà au coin du feu...

LE CHEF.

Voulez-vous que nous y allions nous-mêmes?

LA CARCONTE.

Non, j'y vais...

(Elle descend à la cave.)

LE CHEF, déroulant un papier.

Voilà le plan du canal, avec tous les bateaux qui sont dessus... Voyez-vous, c'est celui-ci, le plus près du bord, en droite ligne avec la maison... Cinq de nos hommes remonteront, cinq descendront; puis, arrivés au bord du canal, à cinq cents pas l'un de l'autre, nous nous rejoindrons... Si les hommes nous échappent, le bateau ne nous échappera pas.

UN DOUANIER.

Et de quoi est-il chargé?

LE CHEF.

De rhum et de tabac.

LA CARCONTE.

Que disent-ils?

LE CHEF.

Chut! voici la Carconte... Eh bien, il fait chaud ce soir, madame Caderousse...

LA CARCONTE.

Je ne sais pas.

LE CHEF.

Est-ce que vous avez du rhum?

LA CARCONTE.

Du rhum ici! pour quoi faire?... Ce n'est qu'à la ville qu'on trouve ça.

UN DOUANIER.

Si vous aviez seulement un petit morceau de tabac en carotte, gros comme cela...

LA CARCONTE.

Je ne fais pas la contrebande.

LE CHEF.

Où donc est Caderousse?

LA CARCONTE.

Il est allé promener.

LE CHEF.

De quel côté?

LA CARCONTE.

Je n'en sais rien.

LE DOUANIER.

En voilà une qui dément le proverbe...

LE CHEF.

Le fait est qu'elle n'est pas causeuse... A votre santé, la mère!

LA CARCONTE.

Merci!

SCÈNE V

LES MÊMES, CADEROUSSE, entrant.

CADEROUSSE.

Femme!...

LA CARCONTE.

Ah! c'est toi...

CADEROUSSE.

Oui...

LA CARCONTE.

Tu n'as donc pas été à Beaucaire?

CADEROUSSE.

Non, je l'ai rencontré sur la route...

LA CARCONTE.

Qui?

CADEROUSSE.

M. Joannès.

LA CARCONTE.

Par quel hasard?

CADEROUSSE.

Il allait faire un payement à Montpellier.

LA CARCONTE.

Et le lui as-tu montré?

CADEROUSSE.

Oui.

LA CARCONTE.

Eh bien?

CADEROUSSE.

Il est bon.

LA CARCONTE.

De sorte qu'il vaut...?

CADEROUSSE.

Cinquante mille francs.

LA CARCONTE.

Mon Dieu!

LE CHEF.

Hé! l'ami?

CADEROUSSE.

Me voilà.

LE CHEF.

Combien les deux bouteilles?

CADEROUSSE.

Ce que vous voudrez.

LE CHEF.

Comment! ce que nous voudrons?

CADEROUSSE.

Ah! pardon, je ne sais pas ce que je dis... C'est dix sous.

LA CARCONTE.

Gaspard! Gaspard!

CADEROUSSE.

Hein?

LA CARCONTE.

Où est-il?

CADEROUSSE.

Il met son cheval à l'écurie.

LA CARCONTE.

Et il a de l'argent sur lui?

CADEROUSSE.

Oui.

LA CARCONTE.

Une forte somme?

CADEROUSSE.

Assez pour nous payer tout de suite, à ce qu'il paraît.

LE CHEF.

Tiens, voilà tes dix sous... Adieu !

CADEROUSSE.

Merci... Approchez, monsieur Joannès, approchez.

(Les Douaniers sortent.)

SCÈNE VI

JOANNÈS, CADEROUSSE, LA CARCONTE.

JOANNÈS.

Qu'est-ce que ces gens-là?

CADEROUSSE.

Ce sont des douaniers, n'ayez pas peur.

LA CARCONTE.

Ah! monsieur, ce brave homme ne nous a donc pas trompés... et le diamant est bon?

CADEROUSSE.

Oui, oui, il est bon... et la preuve, c'est que M. Joannès est prêt à nous en donner cinquante mille francs.

JOANNÈS.

C'est-à-dire que j'en ai offert quarante mille francs.

LA CARCONTE.

Quarante mille!... Nous ne le donnerons certainement pas pour ce prix-là... Le voyageur nous a dit qu'il valait cinquante mille francs, et sans la monture encore.

JOANNÈS.

Montrez-le-moi, que je le regarde encore une fois... On juge mal les pierres à une première vue.

CADEROUSSE.

Tenez...

JOANNÈS.

J'ai dit quarante-cinq mille francs, et je ne m'en dédirai pas... D'ailleurs, c'est juste la somme que j'allais porter à Montpellier, et que je me trouve avoir sur moi.

CADEROUSSE.

Oh! qu'à cela ne tienne! je retournerai avec vous à Beaucaire pour chercher les cinq autres mille francs.

JOANNÈS.

Non, cela ne vaut pas davantage... et encore, je suis fâché d'avoir offert cette somme, attendu qu'il y a dans la pierre un défaut que je n'avais pas remarqué d'abord.

CADEROUSSE, remettant le diamant dans sa poche.

Bon, bon, bon... On le vendra à un autre.

JOANNÈS.

Oui, mais un autre ne sera pas si facile que moi; un autre ne se contentera pas des renseignements que vous m'avez donnés... Il n'est pas naturel qu'un homme comme vous possède un diamant de cinquante mille francs. Il ira prévenir les magistrats; il faudra retrouver le voyageur... Vous ne savez pas même son nom... et les voyageurs qui donnent des diamants de deux mille louis sont rares... La justice commencera par mettre la main dessus, on vous enverra en prison, et, si vous êtes reconnu innocent, qu'on vous mette dehors après trois ou quatre mois de captivité, la bague pourra s'être égarée au greffe, où l'on vous donnera peut-être une pierre fausse qui vaudra trois francs, au lieu d'un diamant qui en vaut cinquante mille peut-être, mais que vous en conviendrez, mon brave homme, on court certains risques à acheter.

(Caderousse et sa femme s'interrogent du regard.)

CADEROUSSE.

Non, décidément... nous ne sommes pas assez riches pour perdre cinq mille francs.

JOANNÈS.

Comme vous voudrez mon cher ami... Je vous eusse cependant payé en belle monnaie...Voyez!

(Il tire de sa poche une poignée d'or qu'il étale sur la table.)

CADEROUSSE.

Qu'en dis-tu, femme?

LA CARCONTE.

Donne, donne... S'il retourne à Beaucaire, il nous dénon-

cera... Eh ! qui sait si nous pourrons jamais remettre la main sur notre donneur de diamants ?

CADEROUSSE.

Eh bien, soit ! prenez le diamant ; mais madame Caderousse veut une chaîne d'or, et moi, je demande une paire de boucles d'argent.

JOANNÈS.

Tenez, je suis rond en affaires... voilà ma boîte d'échantillons, prenez ce que vous voudrez. (La Carconte choisit une chaîne, Caderousse une paire de boucles.) J'espère que vous ne vous plaindrez plus ?

CADEROUSSE.

Le voyageur avait dit qu'il valait cinquante mille francs.

JOANNÈS, lui prenant le diamant des mains.

Allons, allons, donnez donc... Quel homme terrible, morbleu ! je lui compte quarante-cinq mille francs, deux mille cinq cents livres de rente, et il n'est pas encore content !

CADEROUSSE.

Et les quarante-cinq mille francs, où sont-ils ? Voyons !...

JOANNÈS.

Les voilà.

LA CARCONTE.

Attendez que j'allume la lampe ; il n'y fait plus clair, et l'on pourrait se tromper.

JOANNÈS.

Oh ! comptez, comptez, la somme en vaut la peine.

LA CARCONTE.

Qu'est-ce que c'est que ces papiers-là ?

CADEROUSSE.

Des billets de banque... Tu sais bien ce que c'est que des billets de banque ?

LA CARCONTE.

J'en ai entendu parler ; mais je n'en ai jamais vu.

JOANNÈS.

Eh bien, votre compte y est-il ?

CADEROUSSE.

Oui... Donne le portefeuille, Carconte, et cherche un sac... Maintenant, monsieur Joannès, quoique vous nous ayez soulevé une dizaine de mille francs, voulez-vous souper avec nous ?

JOANNÈS.

Non... Il se fait tard, et, puisque je ne vais pas à Montpellier, il faut que je retourne à Beaucaire... Neuf heures, morbleu!... Adieu, mes petits enfants... et, s'il vous revient encore d'autres voyageurs avec des bagues... vous comprenez?...

(Un coup de tonnerre se fait entendre.)

CADEROUSSE.

Oh! oh! vous allez partir par ce temps-là?

JOANNÈS.

Bah! je n'ai pas peur du tonnerre.

LA CARCONTE.

Et des voleurs?... La route n'est jamais bien sûre, monsieur Joannès...

JOANNÈS, tirant de sa poche une paire de pistolets.

Quant aux voleurs, voilà pour eux: des chiens qui aboient et qui mordent en même temps... C'est pour les deux premiers qui auront envie de votre diamant, père Caderousse.

(La Carconte et Caderousse échangent un regard.)

CADEROUSSE.

Alors, bon voyage!

JOANNÈS.

Merci. (Il ouvre la porte; éclairs, vent, pluie.) Nous allons avoir un joli petit temps... Et deux lieues à faire par ce temps-là!...

CADEROUSSE.

Restez, vous coucherez ici.

LA CARCONTE.

Oui, restez... Nous aurons bien soin de vous.

JOANNÈS.

Non pas, il faut que je retourne ce soir à Beaucaire... Adieu!... Il ne fait ni ciel ni terre, ma parole d'honneur!

CADEROUSSE.

Votre cheval est là?

JOANNÈS.

Oui... Faut-il prendre à gauche? faut-il prendre à droite?

CADEROUSSE.

A droite... Il n'y a pas à se tromper, la route est bordée d'arbres de chaque côté.

JOANNÈS, déjà loin.

Bon!

SCÈNE VII

CADEROUSSE, LA CARCONTE.

LA CARCONTE.

Ferme donc la porte... Je n'aime pas les portes ouvertes quand il tonne.

CADEROUSSE, fermant la porte à double tour.

Et quand il y a de l'argent à la maison, n'est-ce pas?

(Il revient près de sa femme.)

LA CARCONTE.

Pourquoi donc lui as-tu offert de coucher ici?

CADEROUSSE, tressaillant.

Moi?... Mais pour... pour qu'il n'ait pas la peine de retourner à Beaucaire.

LA CARCONTE.

Je croyais que c'était pour autre chose.

CADEROUSSE.

Femme! femme! as-tu de pareilles idées? et pourquoi, les ayant, ne les gardes-tu pas pour toi?

LA CARCONTE.

C'est égal, tu n'es pas un homme.

CADEROUSSE.

Comment cela?

LA CARCONTE.

Si tu avais été un homme, il ne serait pas sorti d'ici.

CADEROUSSE.

Femme!...

LA CARCONTE.

La route fait un coude... et il est obligé de suivre la route... tandis que, pour quelqu'un qui connait le pays...

CADEROUSSE.

Eh bien?...

LA CARCONTE.

Il y a, le long du canal, un chemin qui raccourcit...

CADEROUSSE.

Femme, tu offenses le bon Dieu... Tiens, écoute!...

(Coup de tonnerre. Silence d'un instant. On frappe à la porte.)

LA CARCONTE.

On a frappé!...

CADEROUSSE, la main sur l'or et les billets.

Qui est là ?...

JOANNÈS.

Moi !...

CADEROUSSE.

Qui, vous?...

JOANNÈS.

Pardieu ! Joannès, le bijoutier.

LA CARCONTE.

Eh bien, que disais-tu donc ? Le voilà qui revient !

JOANNÈS.

Ouvrez donc vite !

CADEROUSSE, tombant sur sa chaise.

Oh ! Seigneur !...

LA CARCONTE, allant à la porte.

Voilà ! voilà !... Entrez donc, cher monsieur Joannès.

SCÈNE VIII

JOANNÈS, CADEROUSSE, LA CARCONTE.

JOANNÈS.

Ma foi, il paraît que le diable ne veut pas que je retourne à Beaucaire ce soir... Les plus courtes folies sont les meilleures, mon cher monsieur Caderousse... Vous m'avez offert l'hospitalité, je l'accepte, et je reviens pour coucher chez vous.

LA CARCONTE.

Et vous faites bien, monsieur.

JOANNÈS.

Est-ce que vous avez des voyageurs dans votre auberge ?

CADEROUSSE.

Non... Nous ne donnons pas à coucher ; nous sommes trop près de la ville, et personne ne s'arrête chez nous.

JOANNÈS.

Alors, je vais vous gêner horriblement.

LA CARCONTE.

Nous gêner, nous?... Pas le moins du monde, je vous jure.

JOANNÈS.

Voyons, où me mettez-vous ?

LA CARCONTE.

Dans la chambre là-haut.

JOANNÈS.

Mais c'est votre chambre?

LA CARCONTE.

Oh ! n'importe... Nous avons un second lit dans la chambre à côté de celle-ci.

CADEROUSSE.

Femme!...

LA CARCONTE.

Tais-toi !

JOANNÈS.

Alors, c'est bien.

LA CARCONTE, qui a mis le couvert pendant ce temps.

La !... quand vous voudrez souper, tout est prêt.

JOANNÈS.

Et vous?

CADEROUSSE, enfermant son or et ses billets dans une armoire.

Moi, je ne souperai pas.

LA CARCONTE.

Nous avons dîné très-tard.

JOANNÈS.

Alors, je vais souper seul.

LA CARCONTE.

Oui, nous vous servirons... (On entend la pluie et le tonnerre.) Voyez-vous!... Vous avez bien fait de revenir, monsieur Joannès.

JOANNÈS.

Ce qui n'empêche pas que, si l'orage s'apaise, je me mettrai en route.

CADEROUSSE.

Oh! c'est le mistral! c'est le mistral!... Nous en avons pour jusqu'à demain.

JOANNÈS.

Ma foi, tant pis pour ceux qui sont dehors !

LA CARCONTE.

Oui, ils passeront une mauvaise nuit... et ce ne sera pas comme vous, monsieur Joannès... Vous n'aurez pas une chambre élégante ni un bon lit ; mais vous serez à couvert, au moins, et vous aurez des draps blancs.

CADEROUSSE.

Cependant...

JOANNÈS.

Quoi ?

CADEROUSSE, allant à la porte.

Je crois que l'ouragan se calme, monsieur...

(Ouragan.)

LA CARCONTE.

Es-tu fou? Tiens...

(La porte, brisée par le vent, s'ouvre avec violence.)

JOANNÈS.

Allons ! allons ! je vois bien qu'il faut en prendre son parti... Vous dites donc, la mère, que ma chambre... ?

LA CARCONTE.

Est prête; prenez l'escalier, cette lampe...

JOANNÈS.

Et vous?

LA CARCONTE.

Oh ! nous, nous en allumerons une autre.

JOANNÈS.

Allons, bonsoir !

CADEROUSSE.

Cependant, monsieur Joannès...

LA CARCONTE.

Te tairas-tu, malheureux !

JOANNÈS.

Quoi?

LA CARCONTE.

Rien... Bonne nuit, monsieur Joannès, bonne nuit !

CADEROUSSE, tombant sur la pierre, dans l'intérieur de la cheminée.

Ah !

SCÈNE IX

CADEROUSSE, LA CARCONTE.

LA CARCONTE, allant à Caderousse.

Eh bien?

CADEROUSSE.

Quoi?

LA CARCONTE.

Il est là !

CADEROUSSE.

Je le sais ; ce n'est pas moi qui l'y ai attiré, Dieu merci !

LA CARCONTE.

Imbécile ! Quarante-cinq mille francs que nous avons et le diamant qu'il a, font quatre-vingt-quinze mille francs... En voilà une fortune, à la bonne heure !

CADEROUSSE.

Femme, femme, ne me tente pas !

LA CARCONTE.

Oh ! tu as peur?...

CADEROUSSE.

Tais-toi, que je te dis, tais-toi !... ce n'est pas la peur.

LA CARCONTE.

Qu'est-ce que c'est donc, alors ?... Personne ne l'a vu entrer ici ?

CADEROUSSE.

Mais tu es donc le démon ?

LA CARCONTE.

Personne ne l'en verra sortir... On l'enterrera dans la cave, ou on le jettera dans le canal ; nous laisserons vendre nos meubles comme si nous n'avions pas le sou, et nous nous en irons tranquillement avec cinq mille livres de rente dans notre poche.

CADEROUSSE.

Ah ! tu ne trembles donc plus la fièvre, maintenant?

LA CARCONTE.

Non ; il me semble que je suis guérie.

(Elle va détacher un couteau.)

CADEROUSSE.

Que fais-tu ?

LA CARCONTE.

Je croyais que c'était décidé ?

CADEROUSSE.

Il a ses pistolets.

LA CARCONTE.

Ah bah ! est-ce qu'on y voit clair la nuit ?... Et puis il dort déjà.

JOANNÈS, de sa chambre.

Bonsoir, père Caderousse !... bonsoir, mère Madeleine !...

LA CARCONTE.

Il éteint sa lampe, vois-tu?

CADEROUSSE.

Mais nous n'y verrons pas non plus, nous.

LA CARCONTE.

Avec cela que nous ne connaissons pas la chambre!

CADEROUSSE.

Mon Dieu ! mon Dieu !...

LA CARCONTE.

Quand on pense que ça se vante d'être un homme!

CADEROUSSE, saisissant une hache.

Eh bien, puisque tu le veux...

LA CARCONTE.

Allons donc !

(Ils montent, sur une musique sourde, ouvrent la porte; on entend un cri, le bruit d'une lutte, un coup de pistolet; la Carconte reparaît sanglante et tombe sur l'escalier.)

BERTUCCIO, poussant la porte du réduit.

Mon Dieu ! que se passe-t-il donc ici?

ACTE TROISIÈME

TROISIÈME TABLEAU

Chez M. de Baville.

—

SCÈNE PREMIÈRE

DE BAVILLE, JULIE, puis UN DOMESTIQUE.

DE BAVILLE.

Eh bien, mademoiselle, dites à M. Morel que je l'attends.

JULIE.

Merci, monsieur, au nom de mon père.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, il y a là cet Anglais, l'envoyé de la maison Thompson et French.

DE BAVILLE.

Faites entrer.

LE DOMESTIQUE.

Entrez, monsieur.

SCÈNE II

LES MÊMES, UN COMMIS.

Sur la porte, Julie et le Commis se rencontrent.

LE COMMIS.

Pardon, mademoiselle.

(Il se range; Julie sort. Le Commis la suit des yeux.)

DE BAVILLE.

Puis-je savoir, monsieur, ce qui me procure l'honneur de votre visite?

LE COMMIS.

Monsieur, je suis le premier commis de la maison Tompson et French, de Rome; nous sommes depuis dix ans en relations avec la maison Morel et fils, de Marseille; nous avons une centaine de mille francs engagés dans ces relations, et, comme nous avons appris là-bas que la maison menaçait ruine, j'arrive tout exprès de Rome pour vous demander des renseignemens.

DE BAVILLE.

Hélas! monsieur, vos craintes ne sont que trop bien fondées, et vous voyez en moi un homme désespéré! J'avais deux cent mille francs placés dans la maison Morel; ces deux cent mille francs étaient la dot de ma fille, que je comptais marier dans quinze jours. Ils étaient remboursables, cent mille francs le 15 de ce mois-ci, cent mille francs le 15 du mois prochain. J'avais donné avis à M. Morel de mon désir que ce remboursement se fît avec exactitude, et voilà qu'il vient de m'envoyer sa fille, que vous avez vue, pour me demander un rendez-vous... Or, j'ai bien peur...

LE COMMIS.

Que cela ne ressemble à un attermoiement?

DE BAVILLE.

Mieux que cela, à une banqueroute.

LE COMMIS.

Ainsi, monsieur, cette créance vous inspire des craintes ?

DE BAVILLE.

C'est-à-dire que je la regarde comme perdue.

LE COMMIS.

Oh !... un marché, monsieur...

DE BAVILLE.

Lequel ?

LE COMMIS.

Je vous l'achète, moi.

DE BAVILLE.

Que m'achetez-vous ?

LE COMMIS.

Cette créance.

DE BAVILLE.

Vous ?

LE COMMIS.

Oui, moi !

DE BAVILLE.

Mais à un rabais énorme, sans doute ?

LE COMMIS.

Oh ! notre maison ne fait pas ces sortes d'affaires. Moyennant deux cent mille francs.

DE BAVILLE.

Et vous payez ?...

LE COMMIS.

Comptant... (Il tire une liasse de billets de banque.) Eh bien, monsieur ?...

DE BAVILLE, après un instant d'hésitation.

Monsieur, mon devoir d'honnête homme m'oblige à vous dire que vous n'aurez pas vingt pour cent de cette créance.

LE COMMIS.

Cela ne me regarde pas, monsieur ; cela regarde la maison Thompson et French, au nom de laquelle j'agis. Peut-être a-t-elle intérêt à hâter la ruine d'une maison rivale. Mais, pour moi, je suis prêt à vous compter cette somme, moyennant un transport...

DE BAVILLE.

Soit, monsieur ; c'est trop juste... Maintenant, veuillez me

dire quel est le droit de commission que vous désirez. Ordinairement, nous payons un et demi. Voulez-vous deux? voulez-vous trois? voulez-vous cinq?

LE COMMIS.

Je désire autre chose.

DE BAVILLE.

Parlez, monsieur, je vous écoute.

LE COMMIS.

Vous êtes inspecteur des prisons?

DE BAVILLE.

Depuis plus de quinze ans...

LE COMMIS.

Vous tenez des registres?

DE BAVILLE.

D'entrée et de sortie, sans doute.

LE COMMIS.

Et, dans ces registres, il y a des notes?

DE BAVILLE.

Des notes relatives aux prisonniers... Oui, chacun a son dossier.

LE COMMIS.

Eh bien, monsieur, j'ai beaucoup connu, en Angleterre, un abbé qui a disparu tout à coup, en 1811... J'ai appris qu'il avait été détenu au château d'If, et je voudrais avoir quelques détails...

DE BAVILLE.

Comment le nommiez-vous?

LE COMMIS.

Faria...

DE BAVILLE.

Oh! je me le rappelle parfaitement: il était fou.

LE COMMIS.

On disait cela.

DE BAVILLE.

Oh! il l'était bien réellement.

LE COMMIS.

C'est possible!... Quelle était sa folie?

DE BAVILLE.

Il prétendait avoir connaissance d'un immense trésor, et promettait des sommes fabuleuses au gouvernement, si on voulait le mettre en liberté.

LE COMMIS.

Et il est mort?...

DE BAVILLE.

Oui, monsieur, il y a six mois, en février dernier...

LE COMMIS.

Vous avez une heureuse mémoire, monsieur, pour vous rappeler ainsi les dates.

DE BAVILLE.

Je me rappelle celle-ci, parce que la mort du pauvre diable fut accompagnée d'une circonstance singulière.

LE COMMIS.

Peut-on connaître cette circonstance?

DE BAVILLE.

Oh! mon Dieu, oui, monsieur. Son cachot était éloigné d'une quarantaine de pieds, à peu près, de celui d'un ancien agent bonapartiste, d'un des hommes qui avaient le plus contribué au retour de l'empereur, en 1815; homme très-résolu, très-dangereux...

LE COMMIS.

Ah ! vraiment !... très-résolu et très-dangereux?

DE BAVILLE.

Oh ! il y a sur lui, dans son dossier, des notes terribles !...

LE COMMIS.

Mais de qui ces notes?

DE BAVILLE.

De celui qui a instruit l'affaire.

LE COMMIS.

Et cet homme qui a instruit l'affaire?

DE BAVILLE.

M. de Villefort.

LE COMMIS.

Oh ! ce pauvre M. de Villefort, qui a été tué, assassiné ?...

DE BAVILLE.

Tué !... assassiné !...

LE COMMIS.

Oui... et qui est mort.

DE BAVILLE.

Mort ?... Eh ! monsieur, qui vous a fait cette histoire?... M. de Villefort est vivant comme vous et moi.

LE COMMIS.

Vivant?

DE BAVILLE.

Oui.

LE COMMIS.

Vous en êtes sûr?

DE BAVILLE.

Grâce au ciel! Et la preuve, c'est qu'il m'a écrit il n'y a pas huit jours.

LE COMMIS.

Grâce au ciel! vous avez raison... Mais, pour revenir au prisonnier, puisqu'il avait si efficacement contribué au retour de l'usurpateur, comment, après ce retour...?

DE BAVILLE.

Oui, vous voulez savoir comment il se fait que, pendant les Cent-Jours, il soit demeuré en prison?... Oh! quant à cela, monsieur, le pauvre diable jouait de malheur. Imaginez-vous que M. Morel, son patron, avait fait pour lui toutes les démarches imaginables, jusqu'à adresser une pétition à l'empereur; mais cette pétition a été retardée on ne sait comment, et n'est arrivée à Paris qu'après Waterloo, de sorte que, tombant entre les mains des Bourbons, au lieu de tomber dans les mains de Bonaparte, elle a perdu Dantès, quand elle eût dû le sauver.

LE COMMIS.

En effet, c'était une fatalité. Mais vous, monsieur, comme inspecteur, vous avez connu ce prisonnier?

DE BAVILLE.

Oui, oui; j'ai eu l'occasion de voir moi-même cet homme en 1818 ou 1819. On ne descendait dans son cachot qu'avec un piquet de soldats... Cet homme m'a fait une profonde impression, et je n'oublierai jamais son visage.

LE COMMIS, souriant.

Vous ne l'oublierez jamais?...

DE BAVILLE.

Jamais, monsieur!

LE COMMIS.

Et comment s'appelait ce dangereux conspirateur?

DE BAVILLE.

Edmond Dantès.

LE COMMIS.

De sorte que cet Edmond Dantès...?

DE BAVILLE.

S'était procuré des outils, ou en avait fabriqué, car on trouva un couloir à l'aide duquel les prisonniers communiquaient.

LE COMMIS.

Pour l'évasion?...

DE BAVILLE.

Justement; mais, par malheur pour les prisonniers, Faria fut frappé d'une attaque de catalepsie et mourut.

LE COMMIS.

Je comprends... Alors, la fuite n'était plus possible?

DE BAVILLE.

Pour le mort, oui, mais non pour le vivant. Imaginez-vous, au contraire, que cet enragé Dantès y vit un moyen de hâter sa fuite... Il pensait sans doute que les prisonniers morts au château d'If étaient enterrés dans un cimetière ordinaire. Il transporta le défunt dans sa chambre, le coucha dans son lit, prit sa place dans le sac, et attendit.

LE COMMIS.

C'était un moyen hasardeux!...

DE BAVILLE.

Oh! je vous ai dit que c'était un homme fort résolu, et qui, heureusement, a débarrassé lui-même le gouvernement des craintes qu'on avait à son sujet.

LE COMMIS.

Comment cela?

DE BAVILLE.

Vous ne comprenez pas?

LE COMMIS.

Non, j'ai l'entendement difficile.

DE BAVILLE.

Le château d'If n'a pas de cimetière : on jette tout simplement les morts à la mer, après leur avoir attaché aux pieds un boulet de trente-six.

LE COMMIS.

Eh bien?

DE BAVILLE.

Eh bien, on lui attacha un boulet de trente-six aux pieds, et on le jeta à la mer.

LE COMMIS.

En vérité!

DE BAVILLE.

Vous comprenez quel dut être l'étonnement du fugitif, lorsqu'il se sentit précipiter du haut en bas des rochers... J'eusse voulu voir sa figure en ce moment-là...

LE COMMIS.

C'eût été difficile.

DE BAVILLE.

N'importe, je me le représente.

LE COMMIS.

Et moi aussi!... De sorte qu'il fut noyé?

DE BAVILLE.

Bel et bien!... Et, du même coup, le gouverneur du château d'If fut débarrassé du furieux et du fou.

LE COMMIS.

Mais cet événement a été constaté?

DE BAVILLE.

Sans doute, par un acte mortuaire. Vous comprenez que les parents ou les amis de ce Dantès pouvaient avoir intérêt à s'assurer s'il était mort ou vivant.

LE COMMIS.

De sorte qu'aujourd'hui, amis et parents...?

DE BAVILLE.

Peuvent être tranquilles; il est mort et bien mort, et on leur délivrera attestation de cette mort quand ils voudront.

LE COMMIS.

Mais les registres?...

DE BAVILLE.

Ah! oui, c'est vrai. Vous dites donc, monsieur, que vous désirez voir ce qui avait rapport à ce pauvre abbé, qui était la douceur même?

LE COMMIS.

Cela me fera plaisir.

DE BAVILLE.

Tenez, monsieur, voici le carton; mais, comme vous n'avez point qualité pour examiner ces registres, et que je fais en votre faveur une concession que je ne devrais pas faire, passez dans mon cabinet.

LE COMMIS.

Et le dossier de ce Dantès était aussi...?

DE BAVILLE.

Oui, monsieur, ils sont ensemble...

LE COMMIS.

Eh bien, pendant ce temps...

DE BAVILLE.

Je prépare le transport, soyez tranquille.

SCÈNE III

DE BAVILLE, puis UN VALET.

DE BAVILLE, écrivant.

« Cejourd'hui, 5 juin 1829, j'ai, par ces présentes, cédé et transporté... » Quel diable d'intérêt la maison Thompson et French peut-elle avoir à m'acheter cette créance?... Ma foi, n'importe, la chose ne me regarde pas, et, pourvu que je rentre dans mes deux cent mille francs...

LE VALET.

M. Morel...

DE BAVILLE.

Il arrive bien; faites entrer.

LE VALET.

Entrez, monsieur.

SCÈNE IV

DE BAVILLE, MOREL, puis LE COMMIS.

DE BAVILLE.

Ah! c'est vous, mon cher monsieur Morel... Bonjour, bonjour!... Et votre fils, M. Maximilien, est-il toujours en garnison à Nîmes?

MOREL.

Oui, monsieur, toujours. J'ai eu l'honneur de vous faire demander un entretien...

DE BAVILLE.

Oui, par mademoiselle votre fille; une charmante enfant... Eh bien, quand la marions-nous à M. Emmanuel?

MOREL.

Hélas! monsieur, l'homme propose et Dieu dispose...

DE BAVILLE.

Vous ne me paraissez pas gai, cher monsieur Morel?...

MOREL.

Monsieur, je venais vous parler de ce remboursement de cent mille francs, que j'avais à vous faire le 15 courant...

DE BAVILLE.

Mon cher monsieur Morel, ce n'est plus à moi que vous avez affaire.

MOREL.

Comment cela?

DE BAVILLE.

J'ai cédé ma créance.

MOREL.

Vous avez cédé votre créance !... Et à qui, mon Dieu ?

LE COMMIS, rentrant.

A moi, monsieur...

MOREL.

A vous?

DE BAVILLE.

Vous comprenez... C'est donc à monsieur seulement que vous avez affaire... Ainsi, si vous avez quelque chose à demander... votre très-humble, monsieur Morel... cela ne me regarde plus. (Au Commis.) Voici le transport...

LE COMMIS.

Voici vingt billets de banque de cinq mille francs chacun... C'était votre compte?

DE BAVILLE.

Oui, monsieur.

(Il sort.)

SCÈNE V

MOREL, LE COMMIS.

MOREL.

Pardon, monsieur, mais qui êtes-vous?

LE COMMIS.

Je suis le premier commis de la maison Thompson et French, de Rome, pour vous servir, monsieur.

MOREL.

J'apprends, monsieur, et par vous et par M. de Baville, une nouvelle étrange et qui ne peut d'ailleurs que m'être agréable, d'après les relations que j'ai toujours eues avec la maison à laquelle vous appartenez.

LE COMMIS.

Oui, monsieur, voici le fait : la maison Thompson et French a, dans le courant de ce mois-ci et du mois prochain, trois ou quatre cent mille francs à payer en France ; or, connaissant votre rigoureuse exactitude, elle a réuni tout le papier portant votre signature qu'elle a pu trouver, et elle m'a chargé, au fur et à mesure des échéances, d'en toucher les fonds chez vous, et d'en faire emploi.

MOREL, avec un soupir.

Ainsi, monsieur, vous avez des traites signées par moi?...

LE COMMIS.

Pour une somme assez considérable...

MOREL.

Pour quelle somme ?

LE COMMIS.

Mais voici d'abord un transport de deux cent mille francs fait à notre maison par M. de Baville, qui, je crois, a dû tout à l'heure vous prévenir lui-même de ce transport... Reconnaissez-vous lui devoir cette somme ?

MOREL.

Certainement !

LE COMMIS.

Puis voilà trente-deux mille cinq cents francs, fin courant ; ce sont des traites signées de vous et passées à notre ordre par des tiers porteurs... Est-ce bien votre signature ?

MOREL.

Je la reconnais... Est-ce tout, monsieur ?

LE COMMIS.

Non, j'ai encore, pour la fin du mois, ces valeurs-ci, que m'ont passées la maison Pascal et la maison Turner et Wild, de Marseille... Cinquante ou cinquante-cinq mille francs.

MOREL.

Eh bien, monsieur?...

LE COMMIS.

Eh bien, monsieur, je ne vous cacherai pas que, tout en faisant la part de votre probité sans reproche, le bruit public de Marseille... pardon si je vous dis cela... est que vous n'êtes pas en mesure de faire face à vos affaires.

MOREL.

Monsieur, jusqu'à présent, et voilà bientôt vingt-quatre ans que j'ai reçu la maison de mon père, qui lui-même l'avait

gérée pendant trente-cinq, pas un billet signé Morel et fils n'a été présenté à la caisse sans être payé.

LE COMMIS.

Oui, je sais cela, monsieur; mais parlez-moi franchement, loyalement... payerez-vous ceux-ci avec la même exactitude?

MOREL.

Aux questions posées avec franchise, il faut une réponse franche... Oui, monsieur, je payerai, si mon bâtiment arrive à bon port; car son arrivée me rendra le crédit que des accidents successifs m'ont ôté; mais, si, par malheur, *le Pharaon*, cette dernière ressource sur laquelle je compte, vient à me manquer...

LE COMMIS.

Eh bien?...

MOREL.

Eh bien, monsieur, c'est cruel à dire! mais, déjà habitué au malheur, il faut que je m'habitue à la honte... Eh bien, je crois que je serai forcé de suspendre mes payements...

LE COMMIS.

N'avez-vous donc point d'amis qui puissent vous aider, dans cette circonstance?

MOREL.

Dans les affaires, monsieur, on n'a point d'amis, on n'a que des correspondants...

LE COMMIS.

Ainsi, vous n'avez qu'une seule espérance?

MOREL.

Une seule...

LE COMMIS.

La dernière?

MOREL.

La dernière...

LE COMMIS.

De sorte que, si cette espérance vous fait défaut...?

MOREL.

Je suis perdu, monsieur! complétement perdu!...

LE COMMIS.

Comme je passais sur la Cannebière, un navire entrait dans le port.

MOREL.

Je le sais.

LE COMMIS.

Et ce n'est pas le vôtre?

MOREL.

Non; c'est un navire bordelais, *la Gironde*... Il vient de l'Inde aussi, mais ce n'est pas le mien.

LE COMMIS.

Peut-être a-t-il eu connaissance du *Pharaon* et vous apporte-t-il quelque nouvelle...

MOREL.

Faut-il que je vous le dise, monsieur? Je crains presque autant d'apprendre des nouvelles de mon trois-mâts que de rester dans l'incertitude... (D'une voix triste.) Ce retard n'est pas naturel, monsieur... *Le Pharaon* est parti de Calcutta le 5 février; depuis plus d'un mois, il devrait être ici...

LE COMMIS.

Qu'est cela, et que veut dire ce bruit?

MOREL.

Oh! mon Dieu, qu'y a-t-il encore?

JULIE, en dehors.

Mon père! où est mon père?...

MOREL.

C'est ma fille... Que vient-elle faire ici?

SCÈNE VI

LES MÊMES, JULIE, puis PÉNÉLON, EMMANUEL, MATELOTS.

JULIE, entrant et se jetant aux pieds de Morel, tombé dans un fauteuil.

Mon père, mon père, pardonnez-moi d'être la messagère d'une mauvaise nouvelle!...

MOREL, joignant les mains.

Seigneur! Seigneur!...

JULIE.

Du courage, mon père! du courage!...

MOREL.

Ainsi *le Pharaon* a péri?...

JULIE.

Oui, mon père...

MOREL.

Et l'équipage?

JULIE.

Sauvé...

MOREL, se levant, les mains au ciel.

Merci, mon Dieu! Au moins, vous ne frappez que moi. (Pénélon passe sa tête par la porte.) Entrez, mes enfants, car je présume que vous êtes tous à la porte...

PÉNÉLON.

Oui, monsieur Morel, nous voilà.

EMMANUEL.

Entrez, mes amis...

MOREL.

Comment cela est-il donc arrivé, mon Dieu?...

EMMANUEL.

Avancez Pénélon, et racontez l'événement.

PÉNÉLON.

Bonjour, monsieur Morel... Eh bien, vous voyez...

MOREL.

Où est le capitaine?

PÉNÉLON.

Resté malade à Palma; mais ce ne sera rien, il faut l'espérer, et, l'un de ces matins, vous le verrez arriver aussi bien portant que vous et moi...

MOREL.

C'est bien, Pénélon. Parle maintenant, mon ami.

PÉNÉLON.

Pour lors, monsieur Morel, nous étions donc quelque chose comme cela entre le cap Blanc et le cap Moyador, marchant avec une jolie brise sud-sud-est, quand le capitaine s'approche de moi... il faut vous dire que j'étais à la barre... et me dit: « Pénélon, que penses-tu de ces nuages qui montent là-bas à l'horizon? — Ce que j'en pense, c'est qu'ils montent plus vite qu'ils n'en ont le droit, et qu'ils sont plus noirs qu'il ne convient à de braves nuages qui n'auraient que de bonnes intentions... — C'est mon avis aussi, dit le capitaine; mais je vais un peu les attraper... Holà! hé! range à serrer le cacatois et à haler bas le clinfoc!... Bon! dit le capitaine, nous avons encore trop de toile... Range à carguer la grande voile!... » Cinq minutes après, la grande voile était

carguée et nous marchions avec la misaine, les huniers et les perroquets.

LE COMMIS.

C'était encore trop dans ces parages-là... J'aurais pris quatre ris, et je me serais débarrassé de la misaine.

PÉNÉLON.

Nous fîmes mieux que cela, monsieur : nous amenâmes les huniers, nous carguâmes la brigantine et nous mîmes la barre au vent pour courir devant la tempête... Cinq minutes après, nous nous en allions à sec de voiles...

LE COMMIS.

J'ai vu votre *Pharaon* dans le port de Civita-Vecchia. Le bâtiment était bien vieux pour risquer cela...

PÉNÉLON.

Pour un Anglais, dites donc, les autres, il connaît son affaire. Eh bien, monsieur l'Anglais, vous avez raison... Au bout de quelques heures, nous étions ballottés que le diable en aurait pris les armes... Il se déclare une voie d'eau; en vingt-quatre heures, nous en avions cinq pieds... Or, quand un bâtiment a cinq pieds d'eau dans le ventre, voyez-vous, demandez à monsieur, qui a l'air de s'y connaître, il peut bien passer pour hydropique. « Allons, dit le capitaine, assez comme cela, mes enfants; nous avons fait tout ce que nous avons pu pour sauver le bâtiment; maintenant, tâchons de sauver les hommes... A la chaloupe, enfants, et plus vite que ça !... » En un tour de main, la chaloupe est à la mer. Le capitaine y descendit le dernier, ou plutôt, non, il n'y descendit pas, c'est moi qui le pris à bras-le-corps et qui le jetai aux camarades; après quoi, je sautai à mon tour... Il était temps... Comme je venais de sauter, le pont creva avec un bruit qu'on aurait dit la bordée d'un vaisseau de quarante-huit. Dix minutes après, il plongea de l'avant, puis de l'arrière, puis il se mit à tourner sur lui-même comme un chien qui court après sa queue... et puis bonsoir, la compagnie! Brrrou! il n'y avait plus de *Pharaon!* Voilà comment ça s'est passé, monsieur Morel; parole d'honneur, en vérité de Dieu, foi de marin !... N'est-ce pas, vous autres?

MOREL.

Mais vous, mes enfants?...

PÉNÉLON.

Oh! nous... nous sommes restés trois jours sans boire ni

manger, si bien que nous parlions déjà de tirer au sort pour savoir quel serait celui qui alimenterait les autres, quand nous aperçûmes *la Gironde.* Nous lui fîmes des signaux, elle nous vit, mit le cap sur nous et nous recueillit...

MOREL.

Bien, mes amis, vous êtes de braves gens, et je savais d'avance que, dans le malheur qui me frappe, il n'y a pas d'autre coupable que ma destinée... C'est la volonté de Dieu et non la faute des hommes... Maintenant, combien vous est-il dû de solde?

PÉNÉLON.

Oh! ne parlons pas de cela, monsieur Morel.

MOREL.

Au contraire, parlons-en, mes amis.

PÉNÉLON.

Eh bien, on nous doit trois mois...

MOREL.

Emmanuel, vous payerez deux cents francs à chacun de ces braves gens... A une autre époque, j'aurais ajouté à ces deux cents francs, deux cents autres francs de gratification; mais les temps sont malheureux, mes amis, et le peu d'argent qui me reste ne m'appartient plus; excusez-moi donc et ne m'en aimez pas moins pour cela...

PÉNÉLON, après avoir consulté ses camarades.

Pour ce qui est de l'argent, monsieur Morel...

MOREL.

Eh bien?

PÉNÉLON.

Eh bien, monsieur, les camarades disent que, pour le moment, ils auront assez de cinquante francs, et qu'ils attendront pour le reste.

MOREL.

Merci, merci, mes amis... Vous êtes tous de braves cœurs! mais prenez, et, si vous trouvez un bon service, entrez-y... Vous êtes libres.

PÉNÉLON.

Comment! monsieur Morel, vous nous renvoyez?... Vous êtes donc mécontent de nous?

MOREL.

Non, mes enfants, tout au contraire... Mais, n'ayant plus de bâtiments, je n'ai plus besoin de matelots.

PÉNÉLON.

Comment, vous n'avez plus de bâtiments?... Vous en ferez bâtir d'autres, nous attendrons... Dieu merci, nous savons ce que c'est que de bourlinguer.

MOREL.

Mais je n'ai plus d'argent pour faire construire des bâtiments... Mes amis, je ne puis accepter.

PÉNÉLON.

Eh bien, si vous n'avez plus d'argent, il ne faut pas nous payer alors... Nous ferons comme a fait ce pauvre *Pharaon*, nous courrons à sec, voilà tout.

MOREL.

Assez, assez, mes amis... Emmanuel, emmenez ces braves gens... J'étouffe!... Allez, mes amis, allez! nous nous retrouverons dans des temps meilleurs...

PÉNÉLON.

Au moins, c'est au revoir, n'est-ce pas, monsieur Morel?

MOREL.

Oui, oui, je l'espère... Allez, allez!... Laisse-moi aussi, ma Julie; j'ai à causer avec monsieur.

SCÈNE VII

MOREL, LE COMMIS.

MOREL.

Eh bien, monsieur, vous avez tout vu, tout entendu... Je n'ai plus rien à vous apprendre...

LE COMMIS.

J'ai vu, monsieur, qu'il vous était arrivé un malheur immérité, et cela m'a affermi dans le désir que j'avais déjà de vous être agréable.

MOREL.

Oh! monsieur!...

LE COMMIS.

Voyons, je suis un de vos principaux créanciers, n'est-ce pas?

MOREL.

Vous êtes, du moins, celui qui possède des valeurs à la plus courte échéance.

LE COMMIS.

Vous désirez un délai pour me payer?

MOREL.

Un délai pourrait me sauver l'honneur, et, par conséquent, la vie.

LE COMMIS.

Quel temps demandez-vous ?

MOREL.

Deux mois.

LE COMMIS.

Je vous en donne trois.

MOREL.

Et vous croyez que la maison Thompson et French... ?

LE COMMIS.

Soyez tranquille, monsieur, je prends tout sur moi. Nous sommes aujourd'hui le 5 juin...

MOREL.

Oui.

LE COMMIS.

Eh bien, faites-moi une seule traite de deux cent quatre-vingt-sept mille francs, au 5 septembre ; et, le 5 septembre, à onze heures du matin, je me présenterai chez vous...

(Il déchire les billets.)

MOREL.

Monsieur...

LE COMMIS.

Eh bien ?

MOREL.

Que faites-vous?

LE COMMIS.

Je n'ai plus besoin de toutes ces paperasses, puisque vous allez me donner une seule traite.

MOREL.

Mais vous ne l'avez pas encore...

LE COMMIS.

J'ai mieux que cela, monsieur, j'ai votre parole.

MOREL, *écrivant.*

Voici la traite, monsieur.

LE COMMIS.

Le 5 septembre, à onze heures...

MOREL.

Je vous attendrai... et, le 5 septembre, vous serez payé, ou je serai mort.

SCÈNE VIII

DE BAVILLE, LE COMMIS, UN LAQUAIS.

DE BAVILLE.

Eh bien, monsieur?...

LE COMMIS.

Eh bien, monsieur, vous aviez dit vrai, ce pauvre M. Morel est vraiment dans une situation malheureuse.

DE BAVILLE.

Et cela change-t-il quelque chose à vos dispositions ?

LE COMMIS.

Non, monsieur; c'était toujours la même chose.

UN LAQUAIS.

Monsieur peut-il recevoir en ce moment?

DE BAVILLE.

C'est selon... Qui demande à être reçu?

LE LAQUAIS.

Un voyageur qui arrive en chaise de poste, et qui se prétend ami de monsieur.

DE BAVILLE.

A-t-il dit son nom?

LE LAQUAIS.

Il a remis sa carte.

DE BAVILLE.

Donnez... (Il lit.) M. de Villefort... Faites entrer...

(Le Laquais sort.)

LE COMMIS, à part.

Villefort!... Villefort, à Nîmes!... Bertuccio, son assassin, dans les prisons de Nîmes!... Oh! raison de plus pour voir ce Bertuccio!

DE BAVILLE.

Eh! justement, c'est l'homme dont nous parlions tout à l'heure et que vous disiez mort... Voulez-vous que je vous présente à lui?

LE COMMIS.

Oh! oui, volontiers; je désire voir moi-même qu'il était bien vivant.

SCÈNE IX

LES MÊMES, VILLEFORT.

VILLEFORT.

Bonjour, mon cher de Baville!

DE BAVILLE.

Bonjour, mon cher monsieur de Villefort! (Montrant le Commis.) M. le représentant de la maison Thompson et French, de Rome... (Au Commis.) Vous voyez, monsieur, l'un des hommes les plus éloquents, les plus probes, les plus intègres de notre époque.

LE COMMIS.

Je suis charmé de connaître l'homme le plus éloquent, le plus probe, le plus intègre de notre époque; mais je ne puis pas demeurer plus longtemps aujourd'hui... Plus tard, j'aurai le bonheur de rencontrer monsieur... Plus tard!

(Il sort.)

SCÈNE X

DE BAVILLE, VILLEFORT.

VILLEFORT, à part.

En vérité, ces Anglais sont d'une politesse... Ah çà! je vous dérange, cher ami?

DE BAVILLE.

Non pas, non pas... au contraire... En vérité, c'est merveille de vous voir dans notre pauvre ville de province!... Et qui vous ramène chez nous?

VILLEFORT.

Une inspection que je fais des prisons du Midi. Mais, dites-moi, j'ai vu dans les journaux, puis ensuite j'ai été informé officiellement qu'un prisonnier du château d'If, nommé Edmond Dantès, avait péri en essayant de fuir?...

DE BAVILLE.

C'est la vérité.

VILLEFORT.

Cet homme, c'est moi, qui avais instruit son procès.

DE BAVILLE.

Je le sais.

VILLEFORT.

Et il est réellement mort?

DE BAVILLE.

Oh! parfaitement.

VILLEFORT.

Avez-vous gardé son dossier?

DE BAVILLE.

Avec le plus grand soin!

VILLEFORT.

Vous l'avez?

DE BAVILLE.

Ici!

VILLEFORT.

Je voudrais jeter un coup d'œil sur cette vieille affaire.

DE BAVILLE, à part.

Lui aussi!... (Haut.) Rien de plus facile; le carton est dans la chambre à côté; je vous le remets à l'instant même.

VILLEFORT.

Pendant ce temps, mon cher ami, si vous avez quelque chose à faire, ne vous gênez point, je vous prie; seulement, dites qu'on ne vienne pas me déranger.

DE BAVILLE.

Tenez, voici vos dossiers... Voyez, lisez, feuilletez; moi, je vais annoncer une nouvelle à madame de Baville.

VILLEFORT.

Une bonne nouvelle, à ce que dit votre physionomie!...

DE BAVILLE.

Ma foi, oui! deux cent mille francs que nous croyions perdus viennent de nous rentrer d'une façon inespérée.

VILLEFORT.

Je vous en fais mon compliment.

DE BAVILLE, sortant.

Merci!... Vous êtes chez vous!

SCÈNE XI

VILLEFORT, seul.

Tant qu'il a vécu, je n'ai point osé regarder en arrière;

maintenant qu'il est mort, que tout ce qui se rattache à cette terrible affaire soit anéanti avec lui... J'ai déjà bien assez d'un spectre, sans craindre encore celui-là. Et ce Bertuccio qui vient d'être jeté dans les prisons de Nîmes !... Mon Dieu ! s'il allait parler !... Oh ! mais me voici !... Voyons... Ceci est le dossier de Faria, qui était en prison avec ce Dantès... Ah ! voici le sien !... Oui, oui, je reconnais cet interrogatoire interrompu par l'apparition de mon père... Le voilà tout entier de ma main... Cet interrogatoire peut subsister ; mais ce qu'il est important de distraire de ce dossier, ce sont mes notes à moi, ces notes d'après lesquelles le malheureux est resté quatorze ans en prison, et n'en est sorti que pour périr d'une façon si affreuse !... Ah ! mon père, mon père ! c'est une terrible responsabilité que vous avez imposée à ma conscience !... Eh bien, c'est étrange ! je ne vois plus la dénonciation où je l'avais classée... La dénonciation était là... Mes notes, mes notes absentes aussi !... Il y avait, j'en suis bien certain, des notes écrites de ma main contre cet homme... Il y avait une pétition adressée par Morel à l'usurpateur... Ces trois pièces manquent... Voyons, j'ai mal cherché peut-être... Mais non... non... non... voilà bien le dossier tout entier... ces pièces n'y sont pas... Oh ! j'ai trop tardé à venir, j'ai trop tardé !... Mon Dieu ! mon Dieu !... (Appelant.) Baville ! Baville !... Il faut qu'il ait classé tous ces dossiers et mis les notes à part... Baville !...

SCÈNE XII

DE BAVILLE, VILLEFORT.

DE BAVILLE.

Qu'y a-t-il ? Vous m'avez appelé, mon hôte ?

VILLEFORT.

Oui... Vous connaissiez le dossier de ce Dantès, n'est-ce pas ?

DE BAVILLE.

Sans doute, je l'ai feuilleté dix fois... Le pauvre diable m'avait inspiré de l'intérêt, je voulais faire quelque chose pour lui, et, sans vos notes, qui le dépeignaient comme un bonapartiste enragé...

VILLEFORT.

Ces notes étaient d'accord avec la dénonciation et avec la demande même de M. Morel à l'usurpateur... Mais, dites-moi, ces notes, cette dénonciation, cette demande...

DE BAVILLE.

Eh bien ?

VILLEFORT.

Vous les avez mises à part, sans doute ?

DE BAVILLE.

Moi ? Non !... Elles sont avec les autres pièces au dossier...

VILLEFORT.

Vous faites erreur, mon cher ; elles n'y sont plus.

DE BAVILLE.

Elles n'y sont plus ?

VILLEFORT.

Voyez vous-même !

DE BAVILLE.

Comment cela ?... A l'époque de la mort de cet homme, et à propos de cette mort, je les ai revues, touchées, feuilletées... Où sont-elles, alors ?

VILLEFORT.

Baville !...

DE BAVILLE.

Quoi ?...

VILLEFORT.

Ce dossier n'est pas sorti de vos mains ?

DE BAVILLE.

Non !

VILLEFORT.

Personne n'est venu vous en demander communication ?

DE BAVILLE.

De ce dossier ? Je ne crois pas... je...

VILLEFORT.

Baville, il faut que ces pièces se retrouvent, il le faut, et je vous fais responsable... (A part.) Mon Dieu ! si j'allais arriver trop tard aussi pour ce Bertuccio !... si déjà des révélations... (Haut.) Baville, je repasserai chez vous à cinq heures ; jusque-là, videz vos cartons, remuez votre cabinet, bouleversez vos papiers, mais retrouvez ces trois pièces, il me les faut... Au revoir ! au revoir !...

DE BAVILLE, seul.

Oh ! cet Anglais m'aurait-il fait payer sa commission plus cher que je ne croyais ?...

ACTE QUATRIÈME

QUATRIÈME TABLEAU

Les prisons de Nîmes.

—

SCÈNE PREMIÈRE

UN GREFFIER, BERTUCCIO.

LE GREFFIER.

Et vous persistez dans vos dénégations ?

BERTUCCIO.

Je persiste à dire la vérité.

LE GREFFIER.

Ainsi, vous affirmez que ce n'est pas vous qui avez tué le juif Joannès ?

BERTUCCIO.

Non-seulement je l'affirme, mais encore je vous indique le véritable assassin.

LE GREFFIER.

Donc, selon vous, le bijoutier aurait été assassiné par un nommé Caderousse et par sa femme ?

BERTUCCIO.

Oui ; mais il est juste de dire que Caderousse n'a fait que céder aux instigations de sa femme... Aussi, Dieu a-t-il pris soin déjà de punir le véritable meurtrier.

LE GREFFIER.

Oui ; mais ce que vous regardez comme une manifestation de la justice de Dieu, est un grand malheur pour vous, mon ami... La Carconte est morte, Caderousse est sauvé ; le pré-

tendu Busoni, celui qui a donné le diamant, ne se retrouve pas... tandis que vous, vous avez été trouvé... et trouvé dans la chambre même où gisait encore la victime.

BERTUCCIO.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! faut-il vous le redire encore pour la centième fois, et ne comprendrez-vous pas que je n'étais là que simple spectateur?... Je suis contrebandier, je vous l'ai dit... eh bien, nous faisions des affaires avec Caderousse...

LE GREFFIER.

Oui, c'est-à-dire qu'il recelait votre rhum et votre tabac?...

BERTUCCIO.

Je ne dis pas non... Punissez-moi comme contrebandier... sur ce point, je n'ai rien à dire, et mérite la punition; mais, quant à ce qui est de l'assassinat...

LE GREFFIER.

Il me semble cependant que MM. les Corses ne se font pas faute de jouer du fusil ou du couteau...

BERTUCCIO.

Pour accomplir une vendette, mais non pour consommer un vol.

LE GREFFIER.

Alors, vous prétendez que Caderousse et sa femme ont assassiné le bijoutier pour le voler?

BERTUCCIO.

Je ne prétends pas, j'affirme... J'étais dans ma cachette ordinaire, sous l'escalier... Je m'étais endormi, après avoir vu M. Busoni donner à l'aubergiste et à sa femme un beau diamant, et le bijoutier leur compter quarante-cinq bonnes mille livres, quand, tout à coup, je fus réveillé par un coup de pistolet et par une espèce de pluie qui filtrait à travers les marches de l'escalier... Le coup de pistolet, c'était le bijoutier qui l'avait tiré... cette pluie, c'était le sang de la Carconte qui tombait goutte à goutte sur moi... Alors, je sortis à moitié de ma cachette, j'entendis les pas d'un homme qui marchait au-dessus de ma tête; ses pas faisaient craquer l'escalier... L'homme descendit, s'approcha de la cheminée et alluma une chandelle... C'était Caderousse!... je l'ai vu comme je vous vois... Il avait le visage pâle, la chemise ensanglantée... Il remonta, et j'entendis de nouveau au-dessus de ma tête ses pas rapides et inquiets... Puis il redescendit...

Il tenait l'écrin à la main ; il s'assura que le diamant était dedans, le roula dans son mouchoir rouge, qu'il tourna autour de son cou, puis courut à l'armoire où il avait enfermé son or et ses billets, les mit dans ses poches et disparut par la porte du jardin... Alors, tout devint clair à mes yeux... En ce moment, je crus entendre des gémissements... Le malheureux bijoutier pouvait ne pas être mort, peut-être était-il en mon pouvoir de lui porter quelque secours. Je saisis la chandelle, je m'élançai dans l'escalier, j'enjambai le cadavre de la Carconte, et j'entrai dans la chambre !... Je n'oublierai jamais ce que j'y vis... Deux ou trois meubles étaient renversés ; les draps, auxquels le malheureux bijoutier s'était cramponné, traînaient par la chambre ; sa tête, appuyée contre la muraille, nageait dans une mare de sang qui s'échappait de trois larges blessures reçues dans la poitrine. Dans la quatrième était resté un long couteau de cuisine dont on ne voyait que le manche. Je m'approchai du bijoutier, il n'était pas mort... Effectivement, au bruit que je fis, à l'ébranlement du plancher, il rouvrit des yeux hagards, parvint à les fixer un instant sur moi, remua les lèvres comme s'il voulait parler, et expira !... Cet affreux spectacle m'avait rendu presque insensé. Du moment que je ne pouvais plus porter secours à ce malheureux, je n'éprouvai plus qu'un seul désir, celui de fuir. Je me précipitai dans l'escalier en enfonçant mes mains dans mes cheveux et en poussant un rugissement de terreur !...

LE GREFFIER.

Bien, bien, continuez !...

BERTUCCIO.

Dans la salle inférieure, il y avait cinq ou six douaniers, trois ou quatre gendarmes, toute une troupe armée... On s'empara de moi, je n'essayai même pas de faire résistance, je n'étais plus le maître de mes sens... J'essayai de parler, je poussai des cris inarticulés, voilà tout !... Cependant je compris que l'on me prenait pour l'assassin. Je me dégageai des mains des hommes qui me tenaient, en criant : « Ce n'est pas moi !... ce n'est pas moi !... » Deux gendarmes me mirent en joue avec leur carabine... « Si tu fais un mouvement, dirent-ils, tu es mort ! — Mais, m'écriai-je, puisque je vous répète que ce n'est pas moi ! — Tu conteras cette histoire aux juges de Nîmes, me répondirent-ils ; en attendant, suis-nous, et, si

nous avons un conseil à te donner, c'est de ne pas faire résistance... » Vous savez le reste.

LE GREFFIER.

Oui, nous comprenons, vous avez fait le coup avec l'aubergiste; mais, plus adroit que toi, l'aubergiste s'est sauvé en emportant le magot; alors, tu le charges, tu le dénonces, c'est tout simple.

BERTUCCIO.

Oh! je vous jure... Mon Dieu! mon Dieu! mais on n'a donc pas fait chercher M. Busoni?

LE GREFFIER.

Au contraire; mais personne ne l'a vu, personne ne le connaît... Vous avez beaucoup d'imagination, vous autres Corses, et tu auras inventé un M. Busoni, comme tu as inventé le reste de cette histoire.

BERTUCCIO.

Dieu, qui m'entend et qui me voit, Dieu sait si je mens... Faites ce que vous voudrez, monsieur, j'ai dit la vérité!

SCÈNE II

LES MÊMES, BUSONI.

BUSONI.

Voulez-vous me laisser seul avec cet homme?

BERTUCCIO.

Oh! mon dieu! c'est un miracle!

LE GREFFIER.

Seul avec cet homme?

BUSONI.

Oui... Je suis accouru à franc étrier... J'avais appris qu'il désirait me parler.

BERTUCCIO.

Oh! oui, oui!... Depuis que je suis arrêté, je vous attends, je vous appelle!

LE GREFFIER.

Mais c'est chose défendue, monsieur.

BUSONI.

Voici un permis du juge d'instruction.

LE GREFFIER.

« Laissez communiquer avec le prisonnier nº 15 M. Busoni... » Vous êtes...?

BUSONI.

M. Busoni... oui, monsieur.

LE GREFFIER.

La permission est en règle... Désirez-vous que nous assistions à l'entretien?

BUSONI.

Je désire lui parler seul.

(Le Greffier se retire.)

SCÈNE III

BUSONI, BERTUCCIO.

BERTUCCIO.

Monsieur, si vous êtes véritablement M. Busoni, vous savez que l'histoire du diamant est vraie?

BUSONI.

Je le sais.

BERTUCCIO.

Et, quoiqu'on m'ait trouvé tout ensanglanté dans la chambre du mort, ce n'est pas moi qui suis le coupable.

BUSONI.

Je le sais encore.

BERTUCCIO.

Alors, vous direz la vérité à mes juges?

BUSONI.

Oui.

BERTUCCIO.

Oh! bonheur!...

BUSONI.

Mais à une condition...

BERTUCCIO.

Laquelle?

BUSONI.

C'est que tu me la diras, à moi.

BERTUCCIO.

A vous?... Quelle vérité voulez-vous que je vous dise, puisque je ne suis pas coupable?

BUSONI.

Tu avais un frère?

BERTUCCIO.

Oui.

BUSONI.

Comment est-il mort?

BERTUCCIO.

Pourquoi cette question?

BUSONI.

Je te demande comment il est mort?

BERTUCCIO.

Mais...

BUSONI.

Tu as promis de dire la vérité... Dis-la...

BERTUCCIO.

Vous me demandez comment ce frère est mort?

BUSONI.

Je te le demande.

BERTUCCIO.

Il est mort sur l'échafaud!

BUSONI.

Ah!... Et quel crime avait-il commis?

BERTUCCIO.

Il n'avait pas commis de crime: il s'était vengé de son ennemi!

BUSONI.

En le tuant?...

BERTUCCIO.

En le tuant, oui!...

BUSONI.

Et, à tes yeux, ce n'est pas un crime de se venger de son ennemi!

BERTUCCIO.

Non, si on se venge après lui avoir déclaré la vendetta.

BUSONI.

Et pourquoi n'est-ce pas un crime?

BERTUCCIO.

Parce qu'alors il est prévenu, et que c'est à lui de se garder.

BUSONI.

Et qu'ont dit les juges de ton frère de ce beau raisonnement, maître Bertuccio ?

BERTUCCIO.

Ils l'ont condamné !...

BUSONI.

A tort, selon vous ?

BERTUCCIO.

A tort !...

BUSONI.

Alors, selon vous, la mort de votre frère est un assassinat ?

BERTUCCIO.

Oui !...

BUSONI.

Et, par conséquent, ses juges sont des assassins ?

BERTUCCIO.

Oui !...

BUSONI.

En ce cas, pourquoi ne les avez-vous pas tués ?

BERTUCCIO.

Je ne pouvais les tuer tous !

BUSONI.

Ce qui veut dire que vous avez fait un choix ?

BERTUCCIO.

Oui !...

BUSONI.

Et l'un d'eux a payé pour les autres ?

BERTUCCIO.

L'un d'eux a payé pour les autres.

BUSONI.

Lequel ?

BERTUCCIO.

M. de Villefort.

BUSONI.

Ah !... Et tu dis que tu l'as tué ?

BERTUCCIO.

Oui !...

BUSONI.

Tu en es sûr ?

BERTUCCIO.

J'ai senti le couteau entrer jusqu'au manche.

BUSONI.

Ce n'est pas une raison.

BERTUCCIO.

Je l'ai vu tomber...

BUSONI.

Ce n'est pas une raison encore.

BERTUCCIO.

J'ai entendu son dernier cri... C'était un cri suprême !...

BUSONI.

Bien, bien !... Vous comprenez, mon ami, peu m'importe à moi qu'il soit mort ou vivant. C'est votre opinion que je demande, voilà tout.

BERTUCCIO.

Mon opinion est qu'il est mort.

BUSONI.

Si cependant il vivait, ne craindriez-vous pas quelque poursuite ?

BERTUCCIO.

Non !...

BUSONI.

Comment, non ?... Vous assassinez un homme dont l'état est de faire punir les assassins, et, quand vous vous attaquez à lui-même, vous pensez qu'il aura moins de souci de sa vengeance qu'il n'en avait de celle des autres ?

BERTUCCIO.

Voulût-il me faire poursuivre, il n'oserait !

BUSONI.

Oh ! citoyen Bertuccio, il ne faudrait pas vous y fier !

BERTUCCIO.

Il n'oserait, vous dis-je.

BUSONI.

Expliquez-vous.

BERTUCCIO.

C'est un secret.

BUSONI.

Vous avez promis de n'en pas avoir pour moi.

BERTUCCIO.

Mais un secret terrible !...

BUSONI.

Raison de plus pour me le confier.

BERTUCCIO.

A vous ?... Mais qui êtes-vous ?

BUSONI.

Enfin, que vous importe qui je suis, pourvu que je vous sauve ?

BERTUCCIO.

Vous le voulez ?

BUSONI.

C'est une condition du marché... Pourquoi n'oserait-il pas vous poursuivre ? Voyons.

BERTUCCIO.

Lorsque je l'ai frappé...

BUSONI.

Eh bien ?...

BERTUCCIO.

Eh bien, il commettait un crime.

BUSONI.

Un crime !... En êtes-vous bien sûr, mon cher monsieur Bertuccio ?... Cela ne me paraît pas probable, à moi.

BERTUCCIO.

J'en ai la preuve.

BUSONI.

Et quel crime commettait-il ?

BERTUCCIO.

Il enterrait un enfant.

BUSONI.

Ce n'est pas là un grand crime, ce me semble.

BERTUCCIO.

Non, si l'enfant eût été mort...

BUSONI.

Comment ! l'enfant n'était pas mort ?

BERTUCCIO.

Non, vous dis-je, non : il était vivant !

BUSONI.

Ah ! ah ! c'est autre chose, ceci... Et qu'est devenu cet enfant ?

BERTUCCIO.

Je l'ai emporté.

BUSONI.

Pour quoi faire ?

BERTUCCIO.

Comme une expiation.

BUSONI.

De sorte que vous avez élevé cet enfant ?

BERTUCCIO.

Oui...

BUSONI.

Sous quel nom?

BERTUCCIO.

Sous celui de Benedetto Bertuccio... Je n'avais pas d'enfant, j'ai cru que la Providence m'envoyait celui-là.

BUSONI.

Et il a prospéré, sans doute?

BERTUCCIO.

Ne parlons pas de lui.

BUSONI.

Au contraire, parlons-en... Il est en Corse ?

BERTUCCIO.

Je ne sais pas où il est.

BUSONI.

L'auriez-vous perdu ?

BERTUCCIO.

Il s'est enfui...

BUSONI.

Comment cela ?

BERTUCCIO.

Pour obéir à ses mauvais instincts, sans doute.

BUSONI.

Mais, en cherchant bien, vous pourriez retrouver cet enfant, ce me semble?

BERTUCCIO.

Je ne désire pas le retrouver.

BUSONI.

Eh bien, soit; vous me donnerez son signalement; je le chercherai pour vous.

BERTUCCIO.

Pourquoi cela?

BUSONI.

J'en ai besoin.

BERTUCCIO.

Monsieur, vous avez une intention que je ne puis comprendre; vous marchez vers un but que je ne connais pas.

BUSONI.

Qu'as-tu besoin de comprendre mon intention? quel intérêt as-tu de connaître mon but?... Ce qui t'importe, n'est-ce pas, c'est que j'aille dire à tes juges que tu n'es pas coupable? et j'y vais.

BERTUCCIO.

Mais vous allez revenir?

BUSONI.

Parbleu!

(Il sort.)

SCÈNE IV

BERTUCCIO, seul.

Cet homme ne vient pas dans une bonne intention, cet homme n'agit pas dans un but de charité; mais, il l'a dit, peu m'importe son intention, peu m'importe son but, il m'a promis de me sauver, et, pourvu qu'il me sauve, je n'ai rien autre chose à exiger de lui.

SCÈNE V

UN GEÔLIER, BENEDETTO, BERTUCCIO.

LE GEÔLIER.

Entre, serpenteau!

BENEDETTO.

Dites donc, dites donc, vous devriez bien au moins éclairer, chez vous.

BERTUCCIO, reconnaissant la voix de Benedetto.

Ah!

LE GEÔLIER.

Le beau malheur, quand tu te casserais le cou, méchant grinche!

BENEDETTO.

Charmant geôlier!... Dites donc, monsieur... monsieur le concierge?...

LE GEÔLIER.

Quoi ?

BENEDETTO.

Est-ce qu'il n'y a personne autre dans l'appartement ?... Il me semble bien grand pour moi seul.

LE GEÔLIER.

Non, il y a un locataire.

BENEDETTO.

Un collègue?

LE GEÔLIER.

Mieux que cela...

BENEDETTO.

Bah ! il a...?

LE GEÔLIER.

Justement !

BENEDETTO.

Dites donc, voulez-vous me présenter à lui ?

LE GEÔLIER.

Bah! tu te présenteras bien tout seul...

BENEDETTO.

Vous croyez?... A propos, eh ! eh !... ne vous en allez donc pas comme cela, l'ami... A quelle heure le dîner?

LE GEÔLIER.

Dans une heure !

BENEDETTO.

Merci !

BERTUCCIO.

C'est lui ! le malheureux !

SCÈNE VI

BENEDETTO, BERTUCCIO.

BENEDETTO.

Bonjour, voisin !... Il paraît qu'il est sourd !... (Plus haut.) Bonjour, voisin !... Sourd et muet... Parlons-lui la langue de ce bon M. Sicard.

(Il fait des signes.)

BERTUCCIO.

Que veux-tu ?

BENEDETTO.

Ah! je me trompais, il n'est que misanthrope !... Eh bien, notre ami, que vous est-il donc arrivé?

BERTUCCIO.

Hélas !

BENEDETTO.

Il gémit !... Ah ! voilà ce que c'est que de porter des couteaux sur soi... La moutarde vous monte au nez, et puis... on en est fâché après; mais, bonsoir, il n'est plus temps !

BERTUCCIO, bas.

Oh ! le malheureux !... arrivé là, à son âge !

BENEDETTO.

Il soupire ! Diable ! diable !

BERTUCCIO.

Et vous, pourquoi êtes-vous ici, mon ami ?

BENEDETTO.

Oh ! moi, pour des bêtises, des misères, des riens ; d'ailleurs, je n'ai pas l'âge ; trois mois dans une maison de correction, voilà tout...

BERTUCCIO.

Mais, enfin, qu'as-tu fait ?

BENEDETTO.

Moi ?... J'ai acheté un singe.

BERTUCCIO.

C'est-à-dire que tu l'as volé.

BENEDETTO.

Non pas, je l'ai bien acheté vingt francs. Seulement, j'ai emprunté vingt francs comme cela, sans les demander.

BERTUCCIO.

Et à qui ?

BENEDETTO.

Au voisin Vasilio. Il faut vous dire que je suis Corse, né natif du village de Rogliano. J'avais mon père, un bonhomme de contrebandier... J'aurais pu être contrebandier comme lui ; mais, ma foi, ça m'ennuyait... J'aime mieux me promener le jour et dormir la nuit... Dans l'état, il fallait se promener la nuit et ne pas dormir le jour... J'ai laissé là l'état, j'ai emprunté, comme je vous le disais, au voisin Vasilio une trentaine de francs ; avec six francs, j'ai passé à Marseille ; avec vingt francs, j'ai acheté un singe... ç'a toujours été mon ambition. Alors, j'ai dressé mon singe, un animal charmant,

plein d'intelligence... Il montait aux persiennes et entrait dans les chambres; quand il y avait quelqu'un, il ôtait son chapeau aux locataires... quand il n'y avait personne, il prenait ce qu'il trouvait... Vous savez, les singes, ça aime ce qui reluit... eh bien, il prenait tout ce qui reluisait, mon singe.

BERTUCCIO.

Et c'est pour cela qu'on t'a arrêté?

BENEDETTO.

Ah ben, oui!... Malheureusement, ce maudit singe, il était gourmand comme un homme... Il trouve chez un naturaliste où il se promenait un papillon enfilé dans une épingle; il se figure que c'est quelque chose de bon à manger, il avale le papillon et l'épingle... Couic! plus de singe... J'ai été obligé de continuer le métier tout seul... Je me suis fait pincer... Mais, comme c'est la première fois, je demanderai pardon, j'intéresserai mes juges, et j'en serai quitte pour trois mois de prison... Peut-être bien même qu'il y aura quelque philanthrope qui m'adoptera...

BERTUCCIO.

Et, sorti de prison, tu comptes reprendre la même vie?...

BENEDETTO.

Un peu!

BERTUCCIO.

Mais sais-tu où cela te mènera, malheureux?...

BENEDETTO.

Oui, oui; mais, comme dit le proverbe italien :

Che va piano, va sano,
E che va sano, va lontano.

BERTUCCIO.

De sorte que tu crois ainsi échapper au dernier châtiment?

BENEDETTO.

Mais oui!

BERTUCCIO.

Eh bien, tu te trompes, tu vas mourir!...

BENEDETTO.

Moi?

BERTUCCIO.

Oui, toi ! Me reconnais-tu ?

BENEDETTO.

Père Bertuccio !

BERTUCCIO.

Oui, père Bertuccio... qui ne veut pas que tu le déshonores par le vol, par la prison et par le bagne... En France, c'est la vendetta qu'on punit de mort... En Corse, c'est le vol.

BENEDETTO.

Mais, père Bertuccio, nous ne sommes pas en Corse...

BERTUCCIO.

N'importe ! nous sommes Corses tous deux... A genoux !...

BENEDETTO.

A genoux ! Pour quoi faire ? pourquoi voulez-vous que je me mette à genoux ?

BERTUCCIO.

A genoux, te dis-je, voleur !

BENEDETTO.

M'y voilà !

BERTUCCIO.

Fais ta prière !

BENEDETTO.

Je suis si troublé ! Mon Dieu, je ne m'en souviens plus !

BERTUCCIO.

Répète alors ce que je vais te dire !

BENEDETTO.

Mais vous n'avez pas d'armes !

BERTUCCIO.

Répète !

BENEDETTO.

Ils ne vous ont pas laissé votre stylet !

BERTUCCIO.

« Mon Dieu, pardonnez-moi mes péchés... »

BENEDETTO.

Oh ! vous voulez m'étrangler avec cette chaîne !...

BERTUCCIO.

« Pardonnez-moi mes péchés... et le crime honteux de vol dont je me suis rendu coupable... » Répète, répète, ou, je te jure, tu mourras sans prière, et par conséquent sans miséricorde...

BENEDETTO.

Eh ! vous n'avez pas le droit de me tuer ! Vous n'êtes pas mon père !

BERTUCCIO.

Oh !

SCÈNE VII

LES MÊMES, BUSONI, LE GEÔLIER.

BUSONI.

Eh bien, il dit la vérité, voilà tout ! Vous n'avez pas le droit de tuer cet enfant, car vous n'êtes pas son père. Et puis ce serait dommage de l'arrêter en route ; il promet trop, vous en conviendrez...

BERTUCCIO.

Seigneur, ayez pitié de moi !

BENEDETTO.

Tiens ! d'où sort-il donc, celui-là ? Merci, monsieur !

BUSONI, au Geôlier.

Éloignez momentanément cet enfant... Il est important que les deux prisonniers ne restent pas ensemble.

LE GEÔLIER.

Allons, viens par ici ; nous avons une niche vide.

BENEDETTO.

Où vous voudrez, pourvu que ce ne soit pas avec monsieur.

SCÈNE VIII

BUSONI, BERTUCCIO.

BUSONI.

Ah çà ! mon cher ami, que me disiez vous donc ?

BERTUCCIO.

A quel propos, monsieur ? car, en vérité, j'ai la tête perdue...

BUSONI.

Mais à propos de celui qui a fait condamner votre frère...

BERTUCCIO.

A propos de M. de Villefort ?

BUSONI.

Oui.

BERTUCCIO.

Eh bien, je vous disais...

BUSONI.

Oui, que vous lui aviez enfoncé un poignard jusqu'au manche dans la poitrine...

BERTUCCIO.

Sans doute.

BUSONI.

Et que vous aviez entendu son dernier cri, c'est-à-dire son dernier soupir?

BERTUCCIO.

Après?

BUSONI.

Et que, par conséquent, il était mort!

BERTUCCIO.

Eh bien?

BUSONI.

Eh bien, vous vous trompiez, mon cher monsieur! vous vous trompiez du tout au tout!

BERTUCCIO.

Que dites-vous là!

BUSONI.

Je dis qu'il est vivant, et très-vivant...

BERTUCCIO.

Vivant?

BUSONI.

Oui.

BERTUCCIO.

Vous l'avez vu?

BUSONI.

Je l'ai vu.

BERTUCCIO.

Où cela?

BUSONI.

Ici.

BERTUCCIO.

A Nîmes?

BUSONI.

Au greffe.

BERTUCCIO.

Au greffe !... Et qu'y venait-il faire ?

BUSONI.

Demander une permission pour vous voir.

BERTUCCIO.

Pour me voir... moi ?

BUSONI.

Sans doute.

BERTUCCIO.

Me voir !... et dans quel but, me voir ?

BUSONI.

Dame, il est en tournée ; peut-être on lui aura parlé de vous, et il désire vous entretenir.

BERTUCCIO.

Impossible !

BUSONI.

Impossible !... Eh ! parbleu ! tenez, le voilà !

BERTUCCIO.

Que dois-je faire ? Dites !

BUSONI.

Pas un mot de ce qu'est devenu l'enfant.

BERTUCCIO.

Et vous me répondez... ?

BUSONI.

De tout !

BERTUCCIO.

Alors, soyez tranquille !

SCÈNE IX

LES MÊMES, VILLEFORT, LE GEÔLIER.

LE GEÔLIER.

Tenez, le voilà là-bas, au pied de la colonne.

VILLEFORT.

Bien... Laissez-moi seul avec lui.

BUSONI, à part, se retirant.

Ah ! Villefort, je crois que c'est ici comme chez Baville, et que tu arrives trop tard.

(Il sort.)

SCÈNE X

VILLEFORT, BERTUCCIO.

VILLEFORT.

Me reconnais-tu ?

BERTUCCIO.

Non.

VILLEFORT.

Regarde-moi bien.

BERTUCCIO.

Je vous regarde.

VILLEFORT.

Eh bien ?

BERTUCCIO.

Je ne vous reconnais pas.

VILLEFORT.

Je suis Gérard de Villefort !

BERTUCCIO.

C'est possible !

VILLEFORT.

Comment, c'est possible ?

BERTUCCIO.

Oui, je ne vous connais pas !

VILLEFORT.

Tu ne me connais pas ?

BERTUCCIO.

Non !

VILLEFORT.

Et la maison d'Auteuil, la connais-tu ?... le jardin de cette maison, t'en souviens-tu ?

BERTUCCIO.

Non !

VILLEFORT.

Et la nuit du 30 septembre, te la rappelles-tu ?

BERTUCCIO.

J'ai quarante-cinq ans ; cette nuit est donc revenue déjà quarante-cinq fois passer dans ma vie : je ne me rappelle pas laquelle de ces nuits vous voulez dire.

VILLEFORT.

Je veux dire : le 30 septembre 1819, que faisais-tu ?

BERTUCCIO.

Je l'ai oublié.

VILLEFORT.

Eh bien, moi, je m'en souviens : tu assassinais un homme.

BERTUCCIO.

C'est possible !... Si j'ai assassiné un homme pendant cette nuit-là, vous en avez sans doute la preuve... Accusez-moi, condamnez-moi, exécutez-moi.

VILLEFORT.

Non, non, je ne veux rien de tout cela : je viens, au contraire, t'offrir un pacte.

BERTUCCIO.

Un pacte entre le glaive de la justice et la tête du coupable?... Impossible ! Un homme aussi sévère que l'est M. de Villefort ne peut offrir une pareille chose; impossible !

VILLEFORT.

Eh bien, écoute, ce n'est point comme magistrat que je viens; je viens en ami.

BERTUCCIO.

Vous dites que vous avez fait exécuter mon frère, et vous venez en ami? vous dites que je vous ai déclaré la vendetta, et vous venez en ami? vous dites que j'ai voulu vous assassiner, et vous venez en ami?... Impossible, encore une fois, impossible!...

VILLEFORT.

Me croirez-vous, si je vous offre la liberté?

BERTUCCIO.

Je ne suis point coupable.

VILLEFORT.

La fortune?

BERTUCCIO.

Je me trouve riche.

VILLEFORT.

Insensé, qui refuses tout cela, pour un mot qui ne te coûterait rien à me dire...

BERTUCCIO.

Eh bien, puisque vous le voulez absolument, je vais vous le dire, ce mot.

VILLEFORT.

Dis!

BERTUCCIO.

Le 30 septembre, à deux heures du matin, un homme sortit de la maison d'Auteuil, une lanterne dans une main, une bèche dans l'autre. Il posa sa lanterne à terre, creusa, avec la bèche, un trou dans le massif, et y déposa un coffre.

VILLEFORT.

Oui ! oui !...

BERTUCCIO.

Mais, au moment où il le couvrait de terre...

VILLEFORT.

Au moment où il le couvrait de terre...?

BERTUCCIO.

Un assassin le frappa...

VILLEFORT.

Oui, oui !...

BERTUCCIO.

Et, croyant que le coffre renfermait un trésor, il l'emporta.

VILLEFORT.

Et ce coffre, il l'ouvrit ?

BERTUCCIO.

Sans doute ! il fallait bien qu'il vît ce qu'il y avait dedans.

VILLEFORT.

Et il y avait ?...

BERTUCCIO.

Un enfant !

VILLEFORT.

Mort !

BERTUCCIO.

Vivant !

VILLEFORT.

Cet enfant, qu'est-il devenu ?

BERTUCCIO.

Je ne sais pas.

VILLEFORT.

Comment, tu ne sais pas ?

BERTUCCIO,

Non !

VILLEFORT.

Voyons, dis-moi ce qu'est devenu cet enfant !... Tu refuses de parler, parce que tu crois à une récompense commune,

médiocre, misérable... Écoute, écoute! je te donnerai cinquante mille francs!... Tu ne réponds pas?... Tiens, il y a cent mille francs dans ce portefeuille, ils sont à toi... Parle... Où est cet enfant?... Tu ne réponds pas?... Eh bien, je te fais sortir de prison; viens avec moi, et ce que tu voudras, je le ferai!

BERTUCCIO.

Fais que mon frère vive.

VILLEFORT.

Oh! malheureux! tu sais bien que je ne suis pas un Dieu pour faire un pareil miracle; n'exige donc de moi que ce que peut faire un homme, et je le ferai... Cet enfant, où est-il? Je te le demande... je te le demande à genoux...

BERTUCCIO, à part.

Ah! mon frère, je crois que tu es mieux vengé que si je l'avais tué du coup.

VILLEFORT.

On vient! on vient!...

SCÈNE XI

LES MÊMES, LE GEÔLIER, BUSONI, LE GREFFIER.

LE GREFFIER, à Villefort.

Monsieur, il est inutile que vous continuiez d'interroger cet homme, il n'est pas coupable.

VILLEFORT.

Comment cela?

LE GREFFIER.

Non; le véritable assassin, le tailleur Caderousse, a été arrêté, et il avoue tout...

VILLEFORT.

De sorte que cet homme est libre?

BUSONI, à Bertuccio.

Vous voyez que je vous ai tenu parole.

BERTUCCIO.

Et moi aussi!

VILLEFORT.

Ah! j'en deviendrai fou!

ACTE CINQUIÈME

CINQUIÈME TABLEAU

Le cabinet de Morel.

—

SCÈNE PREMIÈRE

MOREL, JULIE, MADAME MOREL.

MADAME MOREL.

Eh bien, mon ami?...

JULIE.

Eh bien, mon père?...

MADAME MOREL.

Comme nous t'attendions avec impatience, mon Dieu!...

JULIE.

Ton voyage a-t-il été bon?...

MOREL.

Hélas!...

MADAME MOREL.

Tu ne nous dis rien, sinon que tu t'en vas, et tu nous laisses dans une inquiétude mortelle!...

JULIE.

N'as-tu donc plus confiance en nous, bon père?

MOREL.

J'ai eu confiance en vous, pauvres amies, tant que j'ai eu de bonnes nouvelles à vous apprendre; mais à quoi bon vous faire partager mes espérances, quand toutes mes espérances, maintenant, se changent en désappointements et en douleurs?...

MADAME MOREL.

Mais enfin, ce voyage?...

MOREL.

Inutile, comme tout ce que j'ai fait; infructueux, comme tout ce que j'ai tenté!...

MADAME MOREL.

Comment, ce Danglars, qui nous doit sa fortune, puisque c'est nous qui lui avons avancé ses premiers fonds...?

MOREL.

Ah! il y a si longtemps de cela!...

JULIE.

Mon père, peut-être lui-même est-il dans l'impossibilité...

MOREL.

Danglars est millionnaire : un mot de lui m'ouvrait un crédit; il m'a refusé ce mot!...

MADAME MOREL.

De sorte que...?

MOREL.

De sorte que c'est aujourd'hui le 5 septembre, et qu'il est dix heures du matin!...

JULIE.

Où vas-tu, bon père?...

MOREL.

Dans ma chambre...

JULIE.

Que faire?...

MOREL.

Chercher un papier dont j'ai besoin, mon enfant!...

JULIE.

Veux-tu que je l'aille chercher, moi?...

MOREL.

Merci!... A propos, Julie?...

JULIE.

Plaît-il, mon père?...

MOREL.

Rends-moi la clef de ce cabinet...

JULIE.

Mon Dieu! qu'ai-je fait de mal pour que vous me repreniez cette clef?...

MOREL.

Rien, mon enfant!...

JULIE.

Vous ne me la repreniez, autrefois, que lorsque vous vouliez me punir...

MADAME MOREL, bas, à sa fille.

Ne la rends pas!...

JULIE.

Mon père, elle est dans ma chambre, je vais l'aller chercher!...

MOREL.

Va!...

JULIE.

Oui, j'y vais, j'y vais!...

MOREL.

Et toi, rentre chez toi, ma bonne amie : tu sais que j'ai l'habitude d'être seul ici...

MADAME MOREL.

Nous nous en allons, mon ami.

(Morel sort.)

SCÈNE II

JULIE, MADAME MOREL.

JULIE.

Ma mère!...

MADAME MOREL.

Mon enfant!...

JULIE.

Ne trouvez-vous pas quelque chose d'étrange dans la façon dont mon père nous parle?...

MADAME MOREL.

Voilà pourquoi je te disais de ne pas lui rendre cette clef!... Mon Dieu, que peut-il faire dans cette chambre?...

JULIE.

Entrez-y!...

MADAME MOREL.

Je n'ose... N'as-tu pas entendu qu'il nous a défendu, non-seulement de l'y suivre, mais encore de demeurer ici?

JULIE.

Attendez!...

MADAME MOREL.

Que fais-tu?

JULIE.

Je vais regarder par le trou de la serrure.

MADAME MOREL.

Est-il dans la chambre?

JULIE.

Oui !

MADAME MOREL.

Que fait-il ?

JULIE.

Il écrit.

MADAME MOREL.

Peux-tu distinguer sur quel papier ?

JULIE.

On dirait sur du papier timbré.

MADAME MOREL.

Oh ! mon Dieu !

JULIE.

Quoi ?

MADAME MOREL.

Écrirait-il son testament?...

JULIE.

Oh ! que dites-vous là !...

MADAME MOREL.

Seigneur, envoyez-nous quelque bonne pensée !

JULIE.

Écoutez, ma mère ; peut être ai-je eu tort...

MADAME MOREL.

Qu'as-tu fait ?...

JULIE.

Quand j'ai vu, avant-hier, que mon père ne revenait pas, et ne nous donnait pas de ses nouvelles...

MADAME MOREL.

Eh bien ?

JULIE.

J'ai écrit à Maximilien...

MADAME MOREL.

De venir ?

JULIE.

Oui...

MADAME MOREL.

Ah ! c'est une inspiration du ciel !... La voiture de Nîmes arrive à dix heures précises, je crois ?...

JULIE.

Oui, ma mère... et il est dix heures passées... Descendez, ma mère... Attendez-le, prévenez-le...

MADAME MOREL.

Tu restes, n'est-ce pas?

JULIE.

Oui, soyez tranquille!...

SCÈNE III

JULIE puis EMMANUEL.

JULIE.

Il écrit toujours... Ah! il a fini, il signe, il met le papier dans une enveloppe, et la met dans le tiroir du secrétaire... Pauvre père! on dirait qu'il s'essuie les yeux, qu'il pleure!... Mon Dieu, mon Dieu! est-il possible que mon bon père pleure, et que vous ne m'envoyiez pas un moyen de le consoler, de le secourir, de venir à son aide?... Oh! c'est impossible... Vous le voyez, mon Dieu! je vous prie, je vous supplie!...

EMMANUEL, paraissant.

Mademoiselle!...

JULIE.

Qu'y a-t-il?

EMMANUEL.

Un étranger vient de me remettre cette lettre, en recommandant qu'elle ne soit ouverte que par vous seule!...

JULIE.

Que par moi seule!...

EMMANUEL.

Il a dit qu'il s'agissait de la vie de votre père!...

JULIE.

De la vie de mon père?... Donnez!... donnez!... (Lisant.) « Rendez-vous à l'instant même aux allées de Meilhan; présentez-vous au nº 15, demandez à la concierge la clef de la chambre du cinquième; entrez dans cette chambre, prenez, sur le coin de la cheminée, une bourse en filet de soie rouge, et apportez cette bourse avant onze heures... Si une autre personne que vous se présentait, ou si vous vous présentiez accompagnée, le concierge répondrait qu'il ne sait pas ce que vous voulez dire... » Pas de signature...

EMMANUEL.

Vous allez donc aller où cette lettre vous dit?

JULIE.

Certainement que j'y vais !

EMMANUEL.

Laissez-moi vous accompagner, au moins !

JULIE.

N'avez-vous pas entendu ?... « Si une autre personne que vous se présentait, ou si vous vous présentiez accompagnée, le concierge répondrait qu'il ne sait pas ce que vous voulez dire... »

EMMANUEL.

Mon Dieu ! s'il allait vous arriver malheur !... si c'était quelqu'un qui vous en voulût !...

JULIE.

Qui pourrait en vouloir à une pauvre jeune fille comme moi ? Ai-je jamais fait du mal à personne ?

EMMANUEL.

Vous avez raison... Allez et que Dieu vous conduise !

JULIE.

Voilà mon frère.,. voilà ma mère... Silence, Emmanuel !...

(Elle sort.)

SCÈNE IV

MADAME MOREL, MAXIMILIEN, EMMANUEL.

MAXIMILIEN.

Eh bien, oui, ma mère, me voilà ! calmez-vous ! Mais où donc est Julie ?

MADAME MOREL.

Elle était ici, je l'ai laissé ici...

EMMANUEL.

Oui, madame, c'est vrai ; mais elle vient de sortir.

MADAME MOREL.

De la chambre, mais pas de la maison ?

EMMANUEL.

Au contraire, madame, de la maison, à ce que je crois.

MAXIMILIEN.

Eh bien, qu'y a-t-il donc d'effrayant à cela, ma mère ?...

MADAME MOREL.

Rien ; mais, en ce moment, vois-tu, tout m'effraye, tout

m'épouvante... Emmanuel, laissez-nous, et, si Julie rentre, dites-lui de nous venir rejoindre à l'instant même.

EMMANUEL.

Oui, madame.

SCÈNE V

MADAME MOREL, MAXIMILIEN.

MAXIMILIEN.

Maintenant que nous voilà seuls, dites-moi, ma mère, je vous en supplie, pourquoi ma sœur m'a écrit cette lettre si pressante... et vous-même pourquoi vous me recevez avec ces hésitations, ces frissonnements et ces larmes?...

MADAME MOREL.

Il y a, mon fils, que c'est aujourd'hui le 5 septembre, que c'est aujourd'hui jour d'échéance, et qu'aujourd'hui ton père doit payer... Mais... silence! je l'entends qui vient... Cache-toi là, et ne le perds pas de vue... J'ai peur qu'il n'ait quelque mauvais dessein.

MAXIMILIEN.

Mon Dieu! mon Dieu!...

MADAME MOREL.

Le voilà!

SCÈNE VI

MOREL, MADAME MOREL, MAXIMILIEN, caché.

MOREL.

Encore ici! j'avais prié qu'on laissât ce cabinet libre!...

MADAME MOREL.

Je me retire, mon ami, tu le vois.

MOREL.

Où est Julie?

MADAME MOREL.

Mais elle est là, sans doute... Veux-tu que je l'appelle?

MOREL.

Non, cela est mieux ainsi... Va, va...

(Elle sort; il ferme la porte à double tour, va à son bureau, s'assied, tire une paire de pistolets de dessous sa redingote.)

MAXIMILIEN, s'avançant.

Mon père, pourquoi ces pistolets ?

MOREL.

Maximilien !... mon fils !... Il ne me manquait que ce dernier coup !...

MAXIMILIEN.

Ces armes, mon père !... Au nom du ciel, pourquoi ces armes ?...

MOREL, relevant la tête et regardant son fils.

Maximilien, tu es un homme, et un homme d'honneur... Je vais te le dire. (Lui montrant le registre.) Regarde...

MAXIMILIEN.

Quoi ?

MOREL.

Dans une demi-heure, j'ai à payer deux cent quatre-vingt-sept mille cinq cents francs... Je possède en tout quinze mille cinq cents francs; regarde, l'arrêt des chiffres est irrévocable... Je n'ai rien à y ajouter.

MAXIMILIEN.

Et vous avez tout fait, mon père, pour aller au-devant de ce malheur ?

MOREL.

Oui...

MAXIMILIEN.

Vous ne comptez sur aucune rentrée ?

MOREL.

Sur aucune.

MAXIMILIEN.

Vous avez épuisé toutes vos ressources ?

MOREL.

Toutes !...

MAXIMILIEN.

Et, dans une demi-heure, notre nom est déshonoré?...

MOREL.

Le sang lave le déshonneur.

MAXIMILIEN.

Vous avez raison, mon père, et je vous comprends... (Étendant la main vers les pistolets.) Il y en a un pour vous, il y en a un pour moi... Merci...

MOREL.

Et ta mère... ta sœur... qui les nourrira ?

MAXIMILIEN.

Mon père, songez que vous me dites de vivre?

MOREL.

Oui, je te le dis, car c'est ton devoir... Tu as l'esprit calme et fort, Maximilien... Maximilien, tu n'es pas un homme ordinaire... Je ne te commande rien, je ne t'ordonne rien ; seulement, je te dis: Examine la situation comme si tu y étais étranger, et juge-la toi-même.

MAXIMILIEN, détachant ses épaulettes.

C'est bien, mon père... Je vivrai.

MOREL, le pressant sur son cœur.

Ah ! tu sais qu'il n'y a point de ma faute...

MAXIMILIEN.

Je sais, mon père, que vous êtes le plus honnête homme que j'aie jamais connu.

MOREL.

C'est bien, tout est dit... Maintenant, retourne près de ta mère et de ta sœur.

MAXIMILIEN, fléchissant le genou.

Mon père, bénissez-moi !

MOREL, embrassant deux ou trois fois son fils au front.

Oh ! oui, oui, je te bénis en mon nom et au nom de trois générations d'hommes irréprochables !... Écoute donc ce qu'ils te disent par ma voix : L'édifice que le malheur a détruit, la Providence peut le rebâtir ; en me voyant mort d'une pareille mort, les plus inexorables auront pitié de toi... A

toi, peut-être, on donnera le temps qu'on ne m'eût point donné... Alors, mon fils, tâche que le mot infâme ne soit point prononcé... Mets-toi à l'œuvre, travaille, jeune homme, lutte ardemment et courageusement... Vivez, toi, ta mère et ta sœur, du strict nécessaire, afin que, jour par jour, le bien de ceux à qui je dois s'augmente et fructifie entre tes mains... Songe que ce sera un beau jour, un grand jour, un jour solennel, que celui de la réhabilitation; que le jour où, dans ce même bureau, tu diras : « Messieurs, mon père est mort parce qu'il ne pouvait pas faire ce que je fais aujourd'hui ; mais il est mort tranquille et calme, parce qu'il savait en mourant que je le ferais !... »

MAXIMILIEN.

Oh! mon père! mon père! si cependant vous pouviez vivre !...

MOREL.

Non, non; car, si je vis, tout change : l'intérêt devient du doute... la pitié, de l'acharnement... Si je vis, je ne suis plus qu'un homme qui a manqué à sa parole, qui a failli à ses engagements, je ne suis plus qu'un banqueroutier... Enfin, si je meurs, au contraire, songes-y, Maximilien, mon cadavre est celui d'un honnête homme malheureux. Vivant, mes meilleurs amis évitent ma maison ! mort, Marseille tout entier me suit en pleurant jusqu'à ma dernière demeure... Vivant, tu as honte de mon nom ! mort, tu lèves haut la tête et tu dis : « Je suis le fils de celui qui s'est tué parce que pour la première fois il a manqué à sa parole !... »

MAXIMILIEN.

Mon père ! mon père !...

MOREL.

Maintenant, laisse-moi seul, et tâche d'éloigner les femmes.

MAXIMILIEN.

Ne voulez-vous pas revoir ma sœur, mon père?

MOREL.

Je l'ai vue ce matin, et je l'ai embrassée.

MAXIMILIEN.

N'avez-vous pas quelques recommandations particulières à me faire?

MOREL.

Si fait, mon fils, une recommandation sacrée...

MAXIMILIEN.

Dites !

MOREL.

La maison Thompson et French est la seule qui ait eu pitié de moi... Son mandataire, celui-là même qui, dans dix minutes, se présentera pour toucher le montant d'une traite de deux cent quatre-vingt-sept mille francs, je ne te dirai pas m'a accordé... mais m'a offert trois mois... Que cette maison soit remboursée la première, mon fils... que cet homme te soit sacré !

MAXIMILIEN.

Oui, mon père.

MOREL.

Et maintenant, encore une fois... adieu !... Tu trouveras mon testament dans le secrétaire de la chambre à coucher.

MAXIMILIEN, s'arrêtant.

Ah ! ah ! mon Dieu ! mon Dieu !...

MOREL.

Écoute, Maximilien... suppose que je sois soldat comme toi, que j'aie reçu l'ordre d'emporter une redoute, que tu saches que je dois être tué en l'emportant... ne me dirais-tu pas : « Allez, mon père, car vous êtes déshonoré en restant... et mieux vaut la mort que la honte ? »

MAXIMILIEN.

Oui, oui !... Allez, mon père !...

(Il s'élance hors de l'appartement.)

SCÈNE VII

MOREL, puis JULIE.

MOREL.

Et maintenant, mon Dieu ! nous voilà face à face !...

(Il prend un pistolet ; l'heure sonne.)

JULIE.

Mon père! mon père! vous êtes sauvé!...

MOREL.

Mon Dieu!... Quoi?... qu'y a-t-il?...

JULIE.

Cette bourse!... cette bourse!... Voyez!...

MOREL.

Ma traite acquittée!... un diamant!... « Dot de Julie. » Que veut dire cela?... Voyons, mon enfant, explique-toi... Où as-tu trouvé cette bourse?

JULIE.

Dans une maison des allées de Meilhan, au nº 15, sur le coin de la cheminée d'une pauvre petite chambre au cinquième étage.

MOREL.

C'était la chambre du vieux Dantès... Cette bourse, c'est celle que je lui laissai la veille de sa mort...

JULIE.

Tenez, lisez...

MOREL.

Qu'est-ce?

JULIE.

Une lettre qu'un étranger m'a fait remettre ce matin.

MOREL, lisant.

« Rendez-vous à l'instant même aux allées de Meilhan; présentez-vous au nº 15; demandez à la concierge la clef de la chambre du cinquième; prenez sur le coin de la cheminée une bourse en filet de soie rouge, et apportez cette bourse à votre père. Il est important qu'il ait cette bourse avant onze heures. »

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MAXIMILIEN, puis EMMANUEL.

MAXIMILIEN.

Mon père, que me disiez-vous donc que *le Pharaon* était perdu ?

MOREL.

Hélas !...

EMMANUEL.

Monsieur Morel !... *le Pharaon !... le Pharaon !...*

MOREL.

Êtes-vous fous ?...

EMMANUEL.

Monsieur, je vous dis qu'on signale *le Pharaon.*

MOREL.

Allons, mes enfants, allons voir... Et que Dieu ait pitié de nous si c'est une fausse nouvelle !

SIXIÈME TABLEAU

Le port de Marseille. — Toute la population est sur le quai; un vaisseau entre à pleines voiles dans le port.

SCÈNE UNIQUE

JULIE, MOREL, EMMANUEL, MAXIMILIEN, DANTÈS, PEUPLE.

TOUS.

Le Pharaon !... le Pharaon !...

MOREL, au milieu de sa famille.

Mes enfants, il y a miracle !...

DANTÈS, dans un coin du port.

Sois heureux, noble cœur !... sois béni, surtout, pour tout le bien que tu as fait et que tu feras encore... et que ma reconnaissance reste dans l'ombre comme ton bienfait !...

FIN DE MONTE-CRISTO (2e PARTIE)

LE

COMTE DE MORCERF

(TROISIÈME PARTIE DE MONTE-CRISTO)

DRAME EN CINQ ACTES, EN DIX TABLEAUX

EN SOCIÉTÉ AVEC M. AUGUSTE MAQUET

Ambigu-Comique. — 1er avril 1851 (1).

DISTRIBUTION

MONTE-CRISTO	MM.	Arnault.
FERNAND, COMTE DE MORCERF		Lyonnet.
ALBERT		Gouget.
BEAUCHAMP		Léon Mourot.
DANGLARS		Stainville.
LUCIEN DEBRAY		Bousquet.
BERTUCCIO		Machanette.
Le Président		Thierry.
CHATEAUBRUN		Debreuil.
FRANTZ		De Prelle.
Un Pair		Martin.
BAPTISTIN		Curey.
ALI		Lavergne.
GERMAIN		Jules.
PHILIPPE		Henri.
Un Huissier		Langlois.
HAYDÉE	Mmes	Naptal-Arnault.
MERCÉDÈS		Lucie.
MADAME DANGLARS		Marie-Clarisse.
MADAME DE VALGENCEUSE		Daroux.

---

(1) Pour cette pièce et pour celle qui la suit (*Villefort*), nous intervertissons l'ordre des représentations, afin de mettre dans son ensemble, sous les yeux du lecteur, l'épopée dramatique de *Monte-Cristo*.

(*Note des Éditeurs.*)

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Boudoir de garçon chez Morcerf; des armes, des pipes, des cannes: un portrait de Mercédès avec le costume catalan; un portrait du Comte en costume de Palikare.

—

SCÈNE PREMIÈRE

ALBERT DE MORCERF, **en robe de chambre turque, couché sur une causeuse.** UN PETIT GROOM **lui allume une longue pipe turque.** GERMAIN **entre, portant les lettres et les journaux sur un plat de porcelaine monté.**

ALBERT.

Qu'est-ce que cela, Germain?

GERMAIN.

Les lettres et les journaux de M. le vicomte.

ALBERT.

Voyons. (**Il prend deux lettres.**) Comment sont venues ces deux lettres?

GERMAIN.

L'une par la poste, l'autre par le valet de chambre de madame Danglars.

ALBERT.

Faites dire à madame Danglars que j'accepte la place qu'elle veut bien m'offrir dans sa loge... Puis vous passerez chez Rosa vous-même; vous lui direz que j'irai souper avec elle en sortant de l'Opéra, et que j'y conduirai probablement un ami. Vous porterez chez elle six bouteilles de vins assortis : chypre, xérès, malaga, et un baril d'huîtres d'Ostende. Prenez les huîtres chez Philippe, et dites que c'est pour moi.

GERMAIN.

M. le vicomte a commandé à déjeuner pour ce matin?

ALBERT.

Oui.

GERMAIN.

Pour quelle heure?

ALBERT.

Pour dix heures et demie.

GERMAIN.

Combien de couverts?

ALBERT.

Six ou sept; mettez-en plutôt deux de plus que deux de moins. A propos, passez chez madame la comtesse de Morcerf, et dites-lui que c'est probablement ce matin que j'aurai l'honneur de lui présenter M. le comte de Monte-Cristo. Mais voilà quelqu'un, ce me semble; voyez donc.

SCÈNE II

LES MÊMES, LUCIEN DEBRAY.

DEBRAY.

Peut-on entrer?

ALBERT.

Comment! vous, Debray, vous que je n'attendais que le dernier! savez-vous que vous m'effrayez avec votre exactitude? Que dis-je, exactitude? Vous arrivez à dix heures moins cinq minutes, quand le rendez-vous définitif n'est qu'à dix heures et demie. C'est miraculeux! Le ministère serait-il renversé, par hasard?

DEBRAY.

Mon très-cher, rassurez-vous; nous chancelons toujours, mais nous ne tombons jamais. J'ai passé la nuit à expédier des lettres, vingt-cinq dépêches diplomatiques! Rentré chez moi ce matin, j'ai voulu dormir, mais le mal de tête m'a pris; je me suis relevé pour monter à cheval une heure; à Boulogne, l'ennui et la faim se sont emparés de moi; alors, je me suis souvenu que l'on festinait chez vous ce matin, et me voilà. J'ai faim, nourrissez-moi; je m'ennuie, amusez-moi.

ALBERT.

C'est mon devoir d'amphitryon, cher ami. Germain! un verre de xérès et un biscuit! En attendant, mon cher, voici des cigares de contrebande; je vous engage à les goûter et à inviter votre ministre à nous en vendre de pareils.

DEBRAY.

Cela ne regarde pas mon ministère. Adressez-vous à celui des finances, rue de Rivoli, section des contributions indirectes, corridor A, nº 26.

ALBERT.

En vérité, mon cher Lucien, vous m'étonnez par l'étendue de vos connaissances. Mais prenez donc un cigare.

(Le Groom présente à Lucien une bougie rose, brûlant dans un petit bougeoir de vermeil.)

DEBRAY, allumant un cigare et se renversant sur le divan.

Ah! cher vicomte, que vous êtes heureux de n'avoir rien à faire! En vérité, vous ne connaissez pas votre bonheur.

ALBERT.

Eh! que feriez-vous donc, mon cher, si vous ne faisiez rien? Comment! secrétaire particulier du ministre, lancé à la fois dans la grande cabale européenne et dans les petites intrigues de Paris, ayant des rois, et même mieux que cela, des reines à protéger, des partis à réunir, des élections à diriger; faisant plus, de votre cabinet et avec votre plume et votre télégraphe, que Napoléon ne faisait, de ses champs de bataille, avec son épée et ses victoires; possédant vingt-cinq mille livres de rente, en dehors de votre place, un cheval dont Chateaubrun vous a offert quatre cents louis et que vous n'avez pas voulu lui donner, un tailleur qui ne vous manque jamais un pantalon; ayant l'Opéra, les Variétés et le Jockey-Club, vous ne trouvez pas dans tout cela de quoi vous distraire?... Alors, j'y tâcherai, moi.

DEBRAY.

Comment cela?

ALBERT se lève.

En vous faisant faire une connaissance nouvelle.

DEBRAY.

En homme ou en femme?

ALBERT.

En homme.

DEBRAY.

Diable! j'en connais déjà beaucoup.

ALBERT.

Oui; mais vous ne connaissez pas celui dont je vous parle.

DEBRAY.

D'où vient-il donc? du bout du monde?

ALBERT.

De plus loin, peut-être.

DEBRAY.

J'espère qu'il n'apporte pas notre déjeuner?

ALBERT.

Soyez tranquille, notre déjeuner se confectionne dans la cuisine maternelle. Décidément, vous avez donc faim ?

DEBRAY.

Oui, j'ai dîné hier chez M. de Villefort. Avez-vous remarqué cela, cher ami? c'est qu'on dîne très-mal chez tous ces gens du parquet!

ALBERT.

Oh! pardieu! dépréciez les dîners des autres; avec ça qu'on dîne bien chez vos ministres.

BEAUCHAMP, dans l'antichambre.

Il nous attend, n'est-ce pas?

ALBERT.

Eh! tenez, j'entends la voix de Beauchamp dans l'antichambre: vous disputerez, et cela vous fera prendre patience.

SCÈNE III

LES MÊMES, BEAUCHAMP.

GERMAIN, annonçant.

M. Beauchamp!

ALBERT.

Entrez, entrez, plume terrible! Tenez, voici M. Debray, qui vous déteste sans vous lire, à ce qu'il dit, du moins.

BEAUCHAMP.

C'est comme moi, je le critique sans savoir ce qu'il fait. Bonjour, mon cher Albert! Une explication... Je vois Debray qui boit du xérès et qui mange des biscuits. Déjeunons-nous ou dînons-nous? J'ai la Chambre, moi. Comme vous voyez, tout n'est pas rose dans notre métier.

ALBERT.

On déjeunera; nous n'attendons plus que deux personnes.

BEAUCHAMP.

Quelle sorte de personnes?

ALBERT.

Un gentilhomme et un voyageur.

BEAUCHAMP.

Bon! Deux heures pour le gentilhomme et une heure

pour le voyageur. Je reviendrai au dessert. Gardez-moi des fraises, du café et des cigares. Je mangerai une côtelette à la Chambre.

ALBERT.

N'en faites rien, mon cher; que nos convives soient arrivés ou non, à dix heures et demie, nous nous mettons à table.

BEAUCHAMP, regardant à sa montre.

Dix heures! allons, on tentera l'épreuve. D'autant plus que je suis horriblement maussade ce matin.

ALBERT.

Bon! vous voilà comme Debray. Il me semble cependant que, si le ministère est triste, l'opposition doit être gaie.

BEAUCHAMP.

Ah ! c'est que vous ne savez point ce qui me menace. J'entends ce matin un discours de M. Danglars à la Chambre, et, ce soir, chez sa femme, une tragédie d'un pair de France.

ALBERT.

Mon cher, vous êtes, ce matin, d'une aigreur révoltante. Rappelez-vous que la chronique parisienne parle d'un mariage entre moi et mademoiselle Eugénie Danglars. Je ne puis donc, en conscience, vous laisser mal parler de l'éloquence d'un homme qui doit me dire un jour: « Vous savez, monsieur le vicomte, que je donne deux millions à ma fille? »

BEAUCHAMP.

Allons donc, Albert, est-ce que ce mariage se fera jamais! Le roi a bien pu faire Danglars baron, le roi pourra bien le faire pair; mais il ne le fera jamais gentilhomme, et le comte de Morcerf est une épée trop aristocratique pour consentir, moyennant deux pauvres millions, à une mésaillance.

ALBERT.

Deux millions, c'est cependant joli.

BEAUCHAMP.

C'est le capital social d'un théâtre du boulevard ou d'un chemin de fer du Jardin des Plantes à la Rapée.

DEBRAY.

Laissez-le dire, Morcerf, et mariez-vous. Vous épousez l'étiquette d'un sac, n'est-ce pas? Eh bien, que vous importe le reste? Mieux vaut, sur cette étiquette, un blason de moins et un zéro de plus. Vous avez sept merlettes dans vos armes, vous en donnerez trois à votre femme, il vous en restera en-

core quatre ; c'est une de plus que M. le duc de Guise, qui a failli être roi de France, et dont le cousin germain était empereur d'Allemagne.

BEAUCHAMP.

Oh ! vous, Debray, on sait votre faible pour toute la famille.

GERMAIN, annonçant.

M. le marquis de Chateaubrun !

SCÈNE IV

LES MÊMES, CHATEAUBRUN.

BEAUCHAMP.

Bon ! voilà le gentilhomme ; nous n'attendons plus que le voyageur.

DEBRAY.

Comment ! Chateaubrun ? Mais je le croyais en Afrique.

CHATEAUBRUN.

J'arrive d'hier, mon cher monsieur Debray.

ALBERT.

Et je vous l'offre aujourd'hui. On ne peut pas servir plus chaud, j'espère !

CHATEAUBRUN.

Bonjour, Albert ! Bonjour, monsieur de Beauchamp ! j'ai à vous remercier.

BEAUCHAMP.

Moi ?

CHATEAUBRUN.

Oui ; vous m'avez consacré un entre-filet, et, quand cela ne nous déplaît pas très-fort, cela nous flatte beaucoup, nous autres gens du monde.

BEAUCHAMP.

Je crois bien ! M. le marquis part en amateur, pour regarder, les bras croisés, la prise de Constantine ; on ne prend pas Constantine, on bat en retraite ; monsieur décroise les bras et fait des prodiges.

CHATEAUBRUN.

Oui ; mais il y a un homme qui a fait de plus grands prodiges que moi, puisqu'il m'a sauvé, et celui-là, vous n'en dites pas un mot.

BEAUCHAMP.

Ah! oui, M. Maximilien Morel, un capitaine de spahis, qui est arrivé comme deux Arabes (notez que monsieur en avait déjà tué quatre), qui est arrivé comme deux Arabes s'apprêtaient à vous chicoter le cou. Pourquoi diable en parlerais-je? C'est un soldat, lui, il n'a fait que son métier.

CHATEAUBRUN.

C'est égal, mon cher, à l'occasion, je vous le recommande, et à vous aussi, mon cher Debray.

DEBRAY.

Mais, moi, je suis à l'intérieur, et cela regarde la guerre.

BEAUCHAMP.

Bah! entre ministres...

DEBRAY.

De sorte que vous voilà, n'est-ce pas? Bon! nous n'attendons plus que le voyageur.

BEAUCHAMP.

Il est dix heures un quart.

ALBERT.

J'ai demandé grâce jusqu'à dix heures et demie. Dites-donc, Chateaubrun, vous eussiez dû nous amener votre sauveur; je l'eusse mis en face du mien.

CHATEAUBRUN.

Votre sauveur, Albert? vous avez donc été sauvé aussi, vous?

DEBRAY.

Comment ferons-nous pour récompenser ces deux bienfaiteurs de l'humanité? Nous n'avons qu'un prix Montyon!

CHATEAUBRUN.

Et de quelle partie du monde nous arrive ce sauveur?

ALBERT.

En vérité, je serais fort embarrassé pour le dire. Quand je l'invitai, voilà tantôt deux ans, il était à Rome; mais qui peut dire le chemin qu'il a fait depuis ce temps-là?

CHATEAUBRUN.

Ah çà! mais c'est donc le Juif errant?

ALBERT.

Peut-être bien.

DEBRAY.

Le croyez-vous capable d'être exact, au moins?

ALBERT.

Je le crois capable de tout.

BEAUCHAMP.

Faites attention qu'avec les cinq minutes de grâce demandées, nous n'avons plus que dix minutes.

ALBERT.

Eh bien, j'en profiterai pour vous parler de mon convive.

BEAUCHAMP.

Y a-t-il matière à un feuilleton dans ce que vous allez me raconter ?

ALBERT.

Oui, et des plus curieux même.

BEAUCHAMP.

Dites, alors; car je vois bien que je manquerai la Chambre et qu'il faut que je me rattrape.

ALBERT.

J'étais à Rome, il y a deux ans, au carnaval.

BEAUCHAMP.

Nous savons cela.

ALBERT.

Oui; mais ce que vous ne savez pas, c'est que je fus enlevé par des brigands.

DEBRAY.

Est-ce qu'il y a des brigands ?

ALBERT.

Et de hideux même, c'est-à-dire d'admirables; je les ai trouvés beaux à faire peur. Ces messieurs m'avaient donc enlevé et conduit dans un endroit fort triste, qu'on appelle les catacombes de Saint-Sébastien; j'étais prisonnier sauf rançon, une misère de quatre mille écus romains, vingt-six mille livres tournois. Malheureusement, je n'en avais que quinze cents; j'étais au bout de mon voyage, mon crédit était épuisé. J'écrivis à Frantz d'Épinay, qui voyageait avec moi et que vous connaissez tous. La question était grave: s'il n'était arrivé à six heures du matin avec les quatre mille écus, à six heures dix minutes, je devais aller rejoindre les bienheureux saints et les glorieux martyrs, avec les reliques desquels j'avais l'honneur de me trouver.

CHATEAUBRUN.

Eh bien, Frantz arriva avec les quatre mille écus?

ALBERT.

Non; il arriva purement et simplement accompagné du convive que je vous annonce, et que, je l'espère, j'aurai l'honneur de vous présenter.

DEBRAY.

Ah çà! mais c'est donc un Hercule tuant Cacus, que ce monsieur, un Persée délivrant Andromède?

ALBERT.

Non, c'est un homme de ma taille, à peu près.

BEAUCHAMP.

Il était armé jusqu'aux dents?

ALBERT.

Il n'avait pas même une aiguille à tricoter.

CHATEAUBRUN.

Il traita de votre rançon, alors?

ALBERT.

Il dit deux mots à l'oreille du chef, et je fus libre.

BEAUCHAMP, riant.

On lui fit même des excuses de vous avoir arrêté, n'est-ce pas?

ALBERT.

Justement!

DEBRAY.

Mais c'était donc l'Arioste?

ALBERT.

Non, c'était le comte de Monte-Cristo.

DEBRAY.

Allons donc! on ne s'appelle pas le comte de Monte-Cristo.

BEAUCHAMP.

Attendez donc, attendez donc! Je crois que je vais vous tirer d'embarras. Monte-Cristo est une petite île près de laquelle j'ai passé en allant à Palerme.

ALBERT.

C'est justement cela. De ce grain de sable, de cet atome, est seigneur et roi celui dont je vous parle. Il aura acheté ce brevet de comte quelque part en Toscane.

BEAUCHAMP.

Il est donc riche, votre comte?

ALBERT.

Je le crois! Il possède une caverne pleine d'or.

BEAUCHAMP.

Et vous avez vu cette caverne?

ALBERT.

Non; mais j'en ai entendu parler.

CHATEAUBRUN.

Eh! mais, moi aussi... Un soir, sous la tente où nous attendions notre souper, qui ne venait pas...

DEBRAY.

Comme aujourd'hui notre déjeuner.

ALBERT.

N'interrompez donc pas, Debray; que diable! nous ne sommes pas à la Chambre.

CHATEAUBRUN.

Eh bien, Morel, mon sauveur à moi, m'a toujours raconté qu'il était allé pour chasser dans cette île de Monte-Cristo, et que, là, il avait été invité à souper par un inconnu, mais à la condition qu'il se laisserait bander les yeux et conduire sans chercher à savoir où il était.

ALBERT.

Eh bien?

CHATEAUBRUN.

Eh bien, il est descendu dans une caverne; il y a trouvé une espèce d'enchanteur qui l'y a fait servir par des muets et par des femmes près desquelles Aspasie et Cléopâtre n'étaient que des lorettes.

ALBERT.

Eh bien, vous jetez un peloton de fil dans mon labyrinthe, mon cher Chateaubrun. Le comte de votre capitaine de spahis, c'est le mien.

DEBRAY.

En vérité, mon ami, vous nous racontez des choses invraisemblables.

ALBERT.

Cela n'empêche pas que mon comte de Monte-Christo existe.

DEBRAY.

Pardieu! tout le monde existe. Beau miracle!

ALBERT.

Oui; mais tout le monde n'existe pas dans des conditions pareilles. Tout le monde n'a pas des esclaves noirs, des galeries princières, des armes comme à la Casauba, des chevaux de six mille francs la pièce, des maîtresses grecques.

BEAUCHAMP.

Il a une maîtresse grecque? L'avez vous vue, au moins?

ALBERT.

Vue, de mes deux yeux vue, une fois au théâtre Vallée, et une fois que je déjeunais chez le comte. Deux fois en tout.

DEBRAY.

Il mange donc, votre homme extraordinaire?

ALBERT.

Ma foi, s'il mange, c'est si peu, que ce n'est pas la peine d'en parler.

CHATEAUBRUN.

Vous verrez que c'est un vampire.

ALBERT.

Eh bien, messieurs, vous allez vous moquer de moi, mais je ne dirais pas non.

BEAUCHAMP.

Ah! bravo!

CHATEAUBRUN.

Toujours est-il que votre comte de Monte-Cristo est un galant homme dans ses moments perdus, n'est-ce pas?

DEBRAY.

Oui, sauf ses petits arrangements avec les bandits italiens.

BEAUCHAMP.

Bah! il n'y a pas de bandits italiens!

DEBRAY.

Pas de vampires!

BEAUCHAMP.

Pas de comte de Monte-Cristo! et la preuve, mon cher ami, c'est que voilà dix heures et demie qui sonnent.

CHATEAUBRUN.

Avouez que vous avez eu le cauchemar, et allons déjeuner.

GERMAIN, ouvrant la porte.

Son Excellence le comte de Monte-Cristo.

SCÈNE V

LES MÊMES, MONTE-CRISTO.

MONTE-CRISTO.

L'exactitude est la politesse des rois, à ce qu'a prétendu, je crois, un de vos souverains; mais, quel que soit leur désir,

elle n'est pas toujours celle des voyageurs. Cependant, mon cher vicomte, j'espère que vous excuserez, en faveur de ma bonne volonté, les deux ou trois secondes de retard que je crois avoir mises à paraître au rendez-vous. Cinq cents lieues ne se font pas sans quelque contrariété, en France surtout, où il est défendu, à ce qu'il paraît, de battre les postillons.

ALBERT.

Monsieur le comte, j'étais justement occupé à annoncer votre visite à quelques-uns de mes amis, que j'avais réunis à l'occasion de la promesse que vous aviez bien voulu me faire, à Rome, de venir déjeuner avec moi à Paris, le 25 juin, à dix heures et demie du matin. J'ai l'honneur de vous les présenter; ce sont : M. le marquis de Chateaubrun, dont la noblesse remonte aux douze pairs, et dont les ancêtres ont eu leur place à la Table ronde; M. Lucien Debray, secrétaire particulier du ministre; M. Beauchamp, terrible journaliste, effroi du gouvernement et délices de ses amis.

MONTE-CRISTO.

Messieurs, permettez-moi, je vous prie, un aveu qui sera mon excuse pour toutes les inconvenances que je pourrai faire. Je suis étranger, mais étranger à tel point, que c'est la première fois que je viens à Paris. La vie française m'est donc tout à fait inconnue, et je n'ai, jusqu'à présent, pratiqué que la vie orientale, la plus antipathique à toutes les bonnes traditions parisiennes. Je vous prie donc de m'excuser si vous trouvez en moi quelque chose de trop turc, de trop napolitain ou de trop arabe.

ALBERT.

Et moi, monsieur le comte, je suis atteint d'une crainte, c'est que la cuisine de la rue du Helder ne soit pas la vôtre. J'aurais dû vous demander votre goût et vous faire préparer quelque plat à votre fantaisie.

MONTE-CRISTO.

Si vous me connaissiez davantage, monsieur, vous ne vous préoccuperiez pas d'un soin presque humiliant pour un voyageur comme moi, qui a successivement vécu avec du macaroni à Naples, de la polenta à Milan, de l'olla-podrida à Valence, du pilau à Constantinople, du karick à Calcutta, et des nids d'hirondelles à Canton. Il n'y a pas de cuisine pour un cosmopolite comme moi; je mange de tout et partout; seulement,

je mange peu, et, aujourd'hui, vous m'excuserez si je ne mange pas du tout.

ALBERT.

Comment, si vous ne mangez pas du tout?

MONTE-CRISTO.

J'avais été obligé de m'écarter de ma route pour prendre des renseignements aux environs de Nîmes, de sorte que j'étais un peu en retard et n'ai point voulu m'arrêter pour manger.

ALBERT.

Mais vous avez mangé dans votre voiture, alors ?

MONTE-CRISTO.

Non, j'ai dormi, comme cela m'arrive quand je m'ennuie sans avoir le courage de me distraire, ou quand j'ai faim sans avoir envie de manger.

BEAUCHAMP.

Vous commandez donc au sommeil, monsieur?

MONTE-CRISTO.

Parfaitement.

DEBRAY.

Le comte a une recette pour cela!

MONTE-CRISTO.

Infaillible, monsieur.

ALBERT.

Et peut-on savoir quelle est cette recette?

MONTE-CRISTO.

Oh! mon Dieu, oui, vicomte; c'est un mélange d'excellent opium, que j'ai été chercher moi-même en Chine pour être certain de l'avoir pur, et du meilleur hatchich, qui se récolte en Orient. On réunit ces deux ingrédiens en portions égales et l'on en fait des espèces de pilules qui s'avalent au moment où l'on en a besoin; dix minutes après, l'effet est produit.

BEAUCHAMP.

Et vous en portez toujours sur vous?

MONTE-CRISTO.

Toujours!

BEAUCHAMP.

Serait-ce indiscret, monsieur, de vous demander à voir ces précieuses pilules?

MONTE-CRISTO.

Non, monsieur.

(Il tire de sa poche une bonbonnière creusée dans une seule émeraude.)

DEBRAY.

Et c'est votre cuisinier qui vous prépare ce régal ?

MONTE-CRISTO.

Oh! non, monsieur, je ne livre point ainsi mes jouissances les plus pures à des mains indignes; je suis assez bon chimiste et prépare mes pilules moi-même.

CHATEAUBRUN.

Voilà une admirable émeraude, la plus belle que j'aie jamais vue, quoique ma mère ait des bijoux de famille assez remarquables.

MONTE-CRISTO.

J'en avais trois pareilles, monsieur : j'ai donné l'une au Grand Seigneur, qui l'a fait monter sur son sabre, l'autre au saint-père, qui l'a fait incruster sur sa tiare, en face d'une émeraude à peu près pareille, mais moins belle, cependant, qui avait été donnée à son prédécesseur, Pie VII, par l'empereur Napoléon. J'ai gardé la troisième pour moi; seulement, je l'ai fait creuser, ce qui lui ôte la moitié de sa valeur, mais ce qui l'a rendue plus commode pour l'usage que j'en voulais faire.

DEBRAY.

Et que vous avaient donné ces deux souverains pour mériter ce magnifique cadeau ?

MONTE-CRISTO.

Le Grand Seigneur, la liberté d'une femme; notre saint-père, la vie d'un homme ; de sorte que, deux fois dans mon existence, j'ai été aussi puissant que si Dieu m'eût fait naître sur les marches d'un trône.

(Germain entre et vient parler bas à Albert.)

DEBRAY.

Qu'y a-t-il ? est-ce le déjeuner?

ALBERT.

Oui, monsieur, et, en même temps, le comte de Morcerf, qui, avant de partir pour la Chambre, sachant que vous étiez ici, aurait voulu vous remercier.

MONTE-CRISTO.

Eh bien, monsieur, rien de plus facile. Je serais un mauvais convive; laissez-moi ici; j'aurai, si M. Albert le permet, l'honneur d'y recevoir M. de Morcerf.

ALBERT.

A merveille! mais n'allez pas disparaître sans que je le sache.

MONTE-CRISTO.

Comment donc, monsieur! je vous appartiens et vous promets de ne reprendre ma liberté que quand vous me l'aurez rendue.

BEAUCHAMP.

Comme il dit tout cela! C'est décidément un grand seigneur.

DEBRAY.

Un grand seigneur étranger.

CHATEAUBRUN.

Un grand seigneur de tous les pays.

ALBERT.

Vous nous excusez, comte, mais ces messieurs meurent de faim et mon père descend.

MONTE-CRISTO.

Faites, monsieur, faites.

(Les jeunes gens entrent dans la salle à manger.)

SCÈNE VI

MONTE-CRISTO, ALBERT, puis LE COMTE DE MORCERF.

MONTE-CRISTO.

Je vais le revoir, lui, et elle peut-être!... Silence, mon cœur, pour la vieille haine! silence, mon âme, pour l'ancien amour!

ALBERT.

Mon père, j'ai l'honneur de vous présenter M. le comte de Monte-Cristo, cet ami généreux que j'ai eu le bonheur de rencontrer dans les circonstances difficiles que vous savez.

MORCERF.

Monsieur est le bienvenu parmi nous, et il a rendu à notre maison, en lui conservant son unique héritier, un service qui sollicitera éternellement notre reconnaissance.

(Il lui montre un fauteuil.)

ALBERT.

Je puis me retirer?

MORCERF.

Allez rejoindre vos amis.

ALBERT, à Monte-Cristo.

Vous permettez?

MONTE-CRISTO.

Comment donc!

(Albert sort.)

MORCERF.

Madame la comtesse de Morcerf était à sa toilette, monsieur, lorsque le vicomte l'a fait prévenir qu'elle allait avoir le bonheur de recevoir votre visite. Elle descend, et, dans dix minutes, elle sera ici.

MONTE-CRISTO.

C'est beaucoup d'honneur pour moi, monsieur le comte, d'être ainsi, dès le jour de mon arrivée, mis en rapport avec un homme dont le mérite égale la réputation et pour lequel la fortune, juste une fois, n'a pas fait d'erreur; mais n'a-t-elle pas encore, dans les plaines de la Mitidja et dans les montagnes de l'Atlas, un bâton de maréchal à vous offrir?

MORCERF.

Oh! j'ai quitté le service, monsieur. Nommé pair de France sous la Restauration, j'étais de la première campagne d'Alger; je pouvais donc prétendre à un commandement supérieur si la branche aînée fût restée sur le trône; mais les événements qui s'accomplirent me forcèrent à donner ma démission. Lorsqu'on a gagné les épaulettes sur le champ de bataille, on ne sait guère manœuvrer sur le terrain glissant des salons; j'ai quitté l'épée, je me suis jeté dans la politique; je me voue à l'industrie, j'étudie les arts utiles. Pendant les vingt années que je suis resté au service, j'en avais eu le désir, mais je n'en avais pas eu le temps.

MONTE-CRISTO.

Ce sont de pareilles idées, monsieur le comte, qui entretiennent la supériorité de votre nation sur les autres pays, Gentilhomme issu d'illustre maison, possédant une grande fortune, vous avez d'abord consenti à gagner les premiers grades en soldat obscur; c'est fort rare! Puis, devenu général, pair de France, vous consentez à recommencer un second apprentissage sans autre espoir, sans autre récompense que celle d'être un jour utile à vos semblables. Ah! monsieur,

voilà qui est vraiment beau; je dirai plus, voilà qui est sublime!

MORCERF, s'inclinant.

Monsieur!

MONTE-CRISTO.

Hélas! nous ne faisons pas ainsi en Italie; nous naissons selon notre race et notre espèce, et nous gardons même feuillage, même taille et souvent même inutilité toute notre vie.

MORCERF.

Mais, monsieur, pour un homme de votre mérite, l'Italie n'est point une patrie, et la France vous tend les bras; répondez à son appel! la France traite mal ses enfants, mais elle accueille grandement les étrangers.

MONTE-CRISTO.

Oh! monsieur, on voit bien que vous ne me connaissez pas. Mes aspirations, à moi, sont en dehors de ce monde; je ne désire point les honneurs et n'en prends que ce qui peut tenir sur un passe-port.

MORCERF.

Vous avez été maître de votre avenir, et vous avez choisi le chemin des fleurs.

MONTE-CRISTO.

Justement, monsieur.

(La Comtesse entre; elle a entendu ces derniers mots, elle tressaille et s'appuie au chambranle de la porte.)

MORCERF, sans la voir.

Si je ne craignais de vous fatiguer, monsieur, je vous eusse emmené à la chambre des pairs; il y a aujourd'hui séance curieuse pour quiconque ne connaît pas nos sénateurs modernes.

MONTE-CRISTO.

Je vous serai fort reconnaissant, monsieur, si vous voulez bien me renouveler cette offre une autre fois; mais, aujourd'hui, on m'a flatté de l'espoir d'être présenté à madame de Morcerf, et j'attendrai... (Apercevant la Comtesse.) Mais, pardon, n'est-ce point elle-même?

SCÈNE VII

LES MÊMES, MERCÉDÈS.

MORCERF, à Monte-Cristo.

Oui. (Se levant. A Mercédès.) Que vous arrive-t-il donc? Vous êtes horriblement pâle! Souffrez-vous?

(Monte-Cristo reste immobile et la main sur son cœur.

MERCÉDÈS.

Non, monsieur; mais j'ai éprouvé une grande émotion, je l'avoue, en voyant pour la première fois celui sans l'intervention duquel nous serions en ce moment dans les larmes et dans le deuil. (S'avançant vers Monte-Cristo.) Monsieur, je vous dois la vie de mon fils, et, pour ce bienfait, je vous bénis; maintenant, je vous rends grâce pour le plaisir que vous me faites en me procurant l'occasion de vous remercier comme je vous ai béni, c'est-à-dire du fond de mon cœur.

MONTE-CRISTO, s'inclinant.

Madame, vous me récompensez trop généreusement d'une action bien simple; sauver un homme, épargner un tourment à un père, ménager la sensibilité d'une femme, ce n'est pas faire une bonne œuvre, c'est accomplir seulement un acte d'humanité.

MERCÉDÈS.

Il est heureux pour mon fils, monsieur, de vous avoir pour ami, et je rends grâce à Dieu qui a fait les choses ainsi.

MORCERF.

Madame, j'ai déjà fait mes excuses à M. le comte d'être obligé de le quitter, et vous les lui renouvellerez, je vous prie; mais nous avons une séance extraordinaire, elle s'ouvre à dix heures, et, à onze, je dois parler.

MERCÉDÈS.

Allez, monsieur; je tâcherai de faire oublier votre absence à notre hôte.

MORCERF, saluant.

Monsieur le comte...

MONTE-CRISTO.

Monsieur!

(Morcerf sort.)

SCÈNE VIII

MERCÉDÈS, MONTE-CRISTO.

MERCÉDÈS, *d'une voix émue.*

M. le comte de Monte-Cristo nous fera-t-il la grâce de demeurer le reste de la journée avec nous ?

MONTE-CRISTO.

Merci, madame ; et vous me voyez, croyez-le bien, on ne peut plus reconnaissant de votre offre. Mais je suis descendu ce matin à votre porte de ma voiture de voyage. Comment suis-je installé à Paris ? Je l'ignore. Où le suis-je ? Je le sais à peine. C'est une inquiétude légère, je le sais, mais appréciable, cependant.

MERCÉDÈS.

Nous aurons ce plaisir une autre fois, au moins, vous me le promettez. (*Elle sonne.*) Dites à mon fils que M. le comte va se retirer.

MONTE-CRISTO, *regardant le portrait du Comte.*

C'est le portrait de M. de Morcerf, madame ?

MERCÉDÈS.

Oüi, monsieur.

MONTE-CRISTO.

Il porte l'uniforme grec ?

MERCÉDÈS.

Mon mari a été trois ans au service d'Ali Tebelin, pacha de Janina ; c'est un des derniers serviteurs qui lui soient restés fidèles, et il avoue fièrement que notre peu de fortune nous vient des libéralités que ce grand homme lui a faites par reconnaissance, au moment de sa mort.

MONTE-CRISTO, *s'inclinant du côté de Mercédès.*

Quant à celui-ci, madame ?

MERCÉDÈS.

Vous le voyez, c'est le mien. Le mien quand j'étais jeune, hélas !

MONTE-CRISTO.

C'est un costume de fantaisie que vous portez là, si je ne me trompe : celui de la petite colonie de Catalans qui est aux environs de Marseille.

MERCÉDÈS.

Oui ; M. le comte m'a vue autrefois sous ce costume, et,

depuis mon mariage, il a désiré avoir ce portrait comme un souvenir.

MONTE-CRISTO.

Je comprends : quiconque vous a vue sous ce costume, madame, a dû ne pas vous oublier.

SCÈNE IX

Les Mêmes, ALBERT.

ALBERT.

Me voilà, ma mère.

MERCÉDÈS, tombant sur un fauteuil.

Il était temps, j'étouffe !

ALBERT.

Comment ! vous nous quitez déjà, mon cher comte ?

MONTE-CRISTO.

J'ai fait valoir près de madame la comtesse, pour ce prompt départ, des motifs qu'elle a bien voulu apprécier.

ALBERT.

Allons donc, je ne vous retiens plus ; je ne veux pas que notre reconnaissance devienne une indiscrétion ou une importunité. Mais laissez-moi essayer, je vous prie, de vous rendre, à Paris, votre hospitalité de Rome. Permettez que je mette mon coupé et mes chevaux à votre disposition, jusqu'à ce que vous ayez eu le temps de monter vos équipages.

MONTE-CRISTO.

Merci, mille fois, de votre obligeance, vicomte ; mais je pense que M. Bertuccio, mon intendant, aura convenablement employé les cinq jours pendant lesquels il a dû me précéder, et je dois trouver à la porte une voiture quelconque tout attelée. Seulement, dites-moi, suis-je bien loin de la rue du Mont-Blanc ?

ALBERT.

A cent pas. Vous allez rue du Mont-Blanc, en sortant d'ici ?

MONTE-CRISTO.

Oui, chez M. Danglars, un banquier.

MERCÉDÈS, vivement.

Vous connaissez M. Danglars ?

MONTE-CRISTO.

Non, madame, pas le moins du monde ; je ne connais per-

sonne; j'ai des lettres de crédit sur lui, voilà tout. Il est bon?

ALBERT.

Excellent ! (A demi-voix.) C'est mon futur beau-père.

MONTE-CRISTO.

Oh ! comme cela se trouve ! mes relations d'argent et mes relations d'amitié ne sortiront pas de la famille.

ALBERT.

Merci !

MONTE-CRISTO, s'inclinant.

Madame !

ALBERT, voulant l'accompagner.

Permettez, cher comte...

MONTE-CRISTO, l'arrêtant.

Oh ! par exemple !

(Il sort.)

SCÈNE X

ALBERT, MERCÉDÈS.

ALBERT, revenant à Mercédès.

Ah ! mon Dieu ! qu'avez-vous?... Mais vous vous trouvez mal !

MERCÉDÈS.

En effet, je suis un peu indisposée. Ces roses, ces tubéreuses, ces fleurs d'oranger dégagent, pendant les premières chaleurs auxquelles on ne les a point accoutumées, de si violents parfums...

ALBERT.

Germain ! Germain ! enlevez ces fleurs à l'instant.

MERCÉDÈS, après un instant de silence.

Qu'est-ce donc que ce nom de Monte-Cristo que porte le comte? Est-ce un nom de famille, un nom de terre, un simple titre?

ALBERT.

C'est, je crois, un titre, ma mère, et voilà tout.

MERCÉDÈS.

Ses manières sont excellentes, du moins à ce que j'ai pu juger par les courts instants qu'il a passés ici.

ALBERT.

Parfaites, ma mère.

MERCÉDÈS.

Vous avez vu, mon cher Albert... pardon, c'est une question de mère que je vous fais là... vous avez vu M. de Monte-Cristo dans son intérieur ?

ALBERT.

Oui.

MERCÉDÈS.

Vous avez l'habitude du monde, plus de tact qu'on n'en a d'ordinaire à votre âge. Dites-moi, croyez-vous que le comte soit ce qu'il paraît être ?

ALBERT.

Et que paraît-il être, ma mère ?

MERCÉDÈS.

Vous l'avez dit vous-même à l'instant, un grand seigneur.

ALBERT.

Je n'ai pas, je vous l'avouerai, d'opinion bien arrêtée sur lui; je le crois Maltais.

MERCÉDÈS.

Je ne vous interroge pas sur son origine, je vous interroge sur sa personne.

ALBERT.

Mais vous avez dû voir : trente-cinq à trente-six ans, ma mère.

MERCÉDÈS, à elle-même.

Trente-cinq à trente-six ans, c'est impossible. — Avez-vous remarqué comme il est pâle ?

ALBERT.

Oui, et je lui ai demandé la cause de cette pâleur ; il m'a dit qu'ayant été pris par les Barbaresques, il était resté longtemps prisonnier dans un souterrain.

MERCÉDÈS.

Prisonnier !... Et cet homme s'est pris d'amitié pour vous, Albert ?

ALBERT.

Je le crois, ma mère.

MERCÉDÈS.

Et vous l'aimez aussi ?

ALBERT.

Oui, quoique cette amitié, je l'avoue, soit mêlée d'une certaine terreur.

MERCÉDÈS.

Albert, je vous ai toujours mis en garde contre les nouvelles connaissances; maintenant, vous êtes homme et vous pouvez me donner des conseils à moi-même. Cependant je vous répéterai : soyez prudent.

ALBERT.

Encore faudrait-il, pour que le conseil me fût profitable, que je susse de quoi me défier. Le comte ne joue jamais. Le comte ne boit que de l'eau. Le comte s'est annoncé à moi si riche, que, sans se faire rire au nez, il ne saurait m'emprunter d'argent. Que voulez-vous donc que je craigne de la part du comte?

MERCÉDÈS.

Tu as raison, et mes terreurs sont folles, ayant surtout pour objet un homme qui t'a sauvé la vie, pouvant te laisser périr. Mais, tu le sais, mon cher Albert, le cœur d'une mère est plein de craintes vagues. Jamais le comte vous a-t-il serré la main?

ALBERT.

Jamais, et je l'ai remarqué.

MERCÉDÈS.

Jamais vous a-t-il appelé son ami ?

ALBERT.

Jamais non plus.

MERCÉDÈS.

Enfin jamais a-t-il mangé à la même table que vous, soit que vous fussiez son convive, soit qu'il fût le vôtre ?

ALBERT.

Jamais. Et aujourd'hui encore vous avez vu...

MERCÉDÈS.

Oui, oui, j'ai vu... Écoutez, je donnerai un bal dans trois jours. Amenez le comte, il le faut.

ALBERT.

Je l'y amènerai, ma mère, et je ne crois pas qu'il se défende d'y venir.

MERCÉDÈS.

S'il vient, le reste me regarde, et je saurai à quoi m'en tenir. Au revoir, Albert. Tâchez que le comte soit votre ami.

DEUXIÈME TABLEAU

Un salon chez Monte-Cristo. — Au fond, un boudoir moresque fermé par de grandes portières.

—

SCÈNE PREMIÈRE

MONTE-CRISTO, BERTUCCIO, puis BAPTISTIN, puis ALI.

MONTE-CRISTO.

Monsieur Bertuccio, j'ai vu de pauvres marbres dans cette antichambre que je viens de traverser. J'espère qu'on m'enlèvera tout cela.

BERTUCCIO.

Excellence, je n'ai pas eu le temps...

MONTE-CRISTO.

Monsieur Bertuccio, voilà un mot que je ne permets pas de prononcer à un homme que j'ai envoyé cinq jours avant moi à Paris, avec cinq cent mille livres. Le temps, c'est l'argent, monsieur Bertuccio.

BERTUCCIO.

Mais, monseigneur, je n'ai pas tout dépensé, il me reste deux cent mille livres.

MONTE-CRISTO.

Eh! monsieur, il fallait dépenser vos deux cent mille livres jusqu'au dernier sou, et ne pas me compromettre avec de pareils marbres; vous avez un reste de lésinerie corse, mon cher monsieur Bertuccio, qui me fait sauter au plafond.

BERTUCCIO.

Et le salon, monseigneur en est-il plus satisfait, au moins?

MONTE-CRISTO.

Maintenant, j'ai quelques ordres à vous donner.

BERTUCCIO.

Parlez, Excellence.

MONTE-CRISTO.

Appelez Baptistin.

BERTUCCIO, à Baptistin.

Venez.

MONTE-CRISTO.

Monsieur Baptistin, depuis un an, vous êtes à mon service; c'est le temps d'épreuve que j'impose d'ordinaire à mes gens; vous me convenez. (Baptistin s'incline.) Reste à savoir maintenant si je vous conviens.

BAPTISTIN.

Oh! Excellence!

MONTE-CRISTO.

Ecoutez jusqu'au bout. Vous gagnerez par an deux mille livres, c'est-à-dire la solde d'un bon et brave officier qui risque tous les jours sa vie. Vous avez une table telle que beaucoup de malheureux serviteurs de l'État, infiniment plus occupés que vous, en désireraient une pareille. Domestique, vous avez vous-même des domestiques qui ont soin de votre linge, de vos effets. Outre vos deux mille livres de gages, vous me volez, sur les achats que vous faites pour ma toilette, à peu près mille autres francs par an.

BAPTISTIN.

Oh! Excellence!

MONTE-CRISTO.

Je ne me plains pas, monsieur Baptistin. Cependant, je désire que cela s'arrête à ce point. Vous ne trouveriez donc nulle part une condition pareille à celle que votre bonne fortune vous a donnée. Je ne bats jamais mes gens, je ne jure jamais, je ne me mets jamais en colère, je pardonne toujours une erreur, jamais une négligence ou un oubli; mes ordres sont d'ordinaire courts, mais clairs et précis; j'aime mieux les répéter à deux fois, et même à trois, que de les voir mal interprétés. Je suis assez riche pour savoir tout ce que je veux savoir, et je suis fort curieux, je vous en préviens; si j'apprenais donc que vous eussiez parlé de moi en bien ou en mal, commenté mes actions, surveillé ma conduite, vous sortiriez de chez moi à l'instant même. Je n'avertis jamais mes domestiques qu'une fois; vous voilà averti, allez. (Baptistin s'incline et s'apprête à sortir.) A propos, j'oubliais de vous dire que, chaque année, je place une certaine somme sur la tête de mes gens; ceux que je renvoie perdent nécessairement cet argent, qui profite à ceux qui restent. Voilà un

un que vous êtes chez moi, votre fortune est commencée, continuez-la.

(Ali entre.)

BAPTISTIN.

Je tâcherai de me conformer en tout point aux désirs de Votre Excellence; d'ailleurs, je me modèlerai sur M. Ali.

MONTE-CRISTO.

Oh! pas du tout! Ali a beaucoup de défauts mêlés à ses qualités; ne prenez donc pas exemple sur lui, car Ali est une exception, Ali n'a point de gages, Ali n'est pas un domestique, c'est mon esclave, c'est mon chien. Si Ali manquait à son devoir, je ne le chasserais pas, je le tuerais. Vous doutez? N'est-ce point vrai, Ali? (Ali s'approche, met un genou en terre et baise respectueusement la main de son maître.) Maintenant, allez.

(Ali et Baptistin sortent.)

SCÈNE II

MONTE-CRISTO, BERTUCCIO.

MONTE-CRISTO.

Et maintenant, vous dites que vous avez logé Haydée dans cette aile de bâtiment?

BERTUCCIO.

Ces rideaux ferment son boudoir.

MONTE-CRISTO.

Avez-vous trouvé quelque chose de présentable pour cette pauvre enfant?

BERTUCCIO.

Une merveille! Un marabout moresque, exécuté par deux sculpteurs tunisiens, qu'un artiste avait ramenés à Paris. C'est cela qui m'a déterminé à acheter la maison pour M. le comte.

MONTE-CRISTO.

Vraiment? Faites-lui demander si elle peut me recevoir.

HAYDÉE, appelant.

Monseigneur! monseigneur!

(Bertuccio tire les rideaux et sort.)

SCÈNE III

HAYDÉE, MONTE-CRISTO.

HAYDÉE.

Pourquoi me fais-tu donc demander la permission d'entrer chez moi? N'es-tu donc plus mon maître? ne suis-je donc plus ton esclave?

MONTE-CRISTO, s'avançant.

Vous savez, Haydée, que nous sommes en France?

HAYDÉE.

Pourquoi ne me parles-tu pas comme d'habitude? Ai-je commis quelque faute? En ce cas, il faut me punir et non pas me dire *vous*.

MONTE-CRISTO.

Haydée, tu sais que tu es en France, et, par conséquent, que tu es libre.

HAYDÉE.

Libre de quoi faire?

MONTE-CRISTO.

Libre de me quitter.

HAYDÉE.

Et pourquoi te quitterais-je?

MONTE-CRISTO.

Que sais-je, moi? Nous allons voir le monde.

HAYDÉE.

Je ne veux voir personne.

MONTE-CRISTO.

Et si, parmi les beaux jeunes gens que tu vas rencontrer, il y en avait quelqu'un qui te plût, je ne serais pas assez injuste...

HAYDÉE.

Je n'ai jamais vu d'homme plus beau que toi, et je n'ai jamais aimé que mon père et toi.

MONTE-CRISTO.

Pauvre enfant! C'est que tu n'as guère jamais parlé qu'à ton père et à moi.

HAYDÉE.

Qu'ai-je besoin de parler à d'autres? Mon père m'appelait

sa joie, tu m'appelles ton amour, et tous deux vous m'appelez votre enfant.

MONTE-CRISTO.

Tu te souviens de ton père, Haydée?

HAYDÉE.

Il est là !

MONTE-CRISTO.

Et moi, où suis-je?

HAYDÉE.

Toi, tu es partout.

(Monte-Cristo veut lui baiser la main; elle lui présente son front.)

MONTE-CRISTO.

Maintenant, Haydée, tu sais que tu es libre, que tu es maîtresse, que tu es reine. Tu peux garder ton costume ou le quitter, à ta fantaisie. Tu resteras quand tu voudras rester. Tu sortiras quand tu voudras sortir. Il y aura toujours une voiture attelée pour toi. Ali et Myrtho t'accompagneront partout et seront à tes ordres. Seulement, une seule chose, je te prie.

HAYDÉE.

Dis.

MONTE-CRISTO.

Garde le secret sur ta naissance; ne dis pas un mot de ton passé; ne prononce devant personne le nom de ton illustre père, ni celui de ta pauvre mère.

HAYDÉE.

Je te l'ai déjà dit, seigneur, je ne verrai personne.

MONTE-CRISTO.

Écoute ma fille. Cette reclusion tout orientale sera peut-être impossible à Paris. Continue d'apprendre la vie de nos pays du Nord, comme tu l'as fait à Florence, à Rome, à Milan et à Madrid; cela te servira toujours, soit que tu continues à vivre ici ou que tu retournes en Orient.

HAYDÉE.

Ou que nous retournions en Orient, veux-tu dire, n'est-ce pas, monseigneur?

MONTE-CRISTO.

Oh ! tu sais bien que ce n'est jamais moi qui te quitterai. Ce n'est point l'arbre qui quitte la fleur, c'est la fleur qui quitte l'arbre.

HAYDÉE.

Je ne te quitterai jamais; car, j'en suis sûre, je ne pourrais vivre sans toi.

MONTE-CRISTO.

Pauvre enfant! tu dis ce que tu penses à cette heure; mais, dans dix ans, je serai vieux, tandis que, toi, dans dix ans, tu seras toute jeune encore.

HAYDÉE.

Mon père, Ali Tebelin, avait une longue barbe blanche, cela ne m'empêchait pas de l'aimer. Mon père, Ali Tebelin, avait soixante ans et il me paraissait plus beau que tous les jeunes gens que je voyais.

MONTE-CRISTO.

Crois-tu que tu t'habitueras ici?

HAYDÉE.

Te verrai-je?

MONTE-CRISTO.

Tous les jours.

HAYDÉE.

Eh bien, que me demandes-tu donc, seigneur?

MONTE-CRISTO.

Je crains que tu ne t'ennuies.

HAYDÉE.

Non; car, le matin, je penserai que tu viendras; le soir, je me rappellerai que tu es venu. D'ailleurs, quand je suis seule, j'ai de riches souvenirs. Je revois d'immenses tableaux, de grands horizons avec le Pinde et l'Olympe dans le lointain; puis j'ai dans le cœur trois sentiments avec lesquels on ne s'ennuie jamais: de la tristesse, de l'amour et de la reconnaissance.

MONTE-CRISTO.

Tu es une digne fille de l'Épire, Haydée, gracieuse et poétique, et l'on voit que tu descends de cette famille de déesses qui est née dans ton pays. Sois donc tranquille, je ferai en sorte que ta jeunesse ne soit point perdue; car, si tu m'aimes comme tu aimais ton père, moi, je t'aime comme mon enfant.

HAYDÉE.

Tu te trompes, je n'aimais pas mon père comme je t'aime. Mon père est mort, et je ne suis pas morte; tandis que, toi, si tu mourais, je mourrais.

MONTE-CRISTO.

Tu m'as dit que tu te rappelais ton père, Haydée?

HAYDÉE.

Oh! oui, je le vois encore au moment où il fut tué. Qu'il était beau, qu'il était grand, le vizir Ali Tebelin, au milieu des balles, le cimeterre au poing, le visage noir de poudre! Comme ses ennemis fuyaient devant lui!

MONTE-CRISTO.

Et cependant il succomba.

HAYDÉE.

Non, il fut trahi, trahi par le cœur qu'il avait couvert de diamants, par la main à laquelle il avait confié son anneau; il fut trahi, vendu par celui-là même qui aurait dû le défendre.

MONTE-CRISTO.

Prends courage, cher enfant, en songeant qu'il y a un Dieu qui punit les traîtres.

HAYDÉE.

Et qui récompense les bons, n'est-ce pas, seigneur? Ce Dieu te récompensera de tout ce que tu auras fait pour moi.

BERTUCCIO.

Monsieur le comte...

MONTE-CRISTO.

Eh bien?

BERTUCCIO.

Pardon, Excellence, mais vous m'avez dit que, pour le vicomte de Moncerf...

MONTE-CRISTO.

Oui, j'y étais toujours, n'est-ce pas? C'est vrai.

HAYDÉE.

Tu t'en vas, monseigneur?

MONTE-CRISTO.

A moins que, pour un instant, tu ne veuilles me prêter cette chambre.

HAYDÉE.

Tout est à toi, monseigneur, en moi et autour de moi.

MONTE-CRISTO.

Eh bien donc, laisse-nous seuls. Peut-être te rappellerai

HAYDÉE.

Appelle, et je viendrai.

MONTE-CRISTO.

Faites entrer le vicomte.

HAYDÉE.

Au revoir!

MONTE-CRISTO.

Si je te rappelle, Haydée, si je te dis : « Parle ! » tu pourras parler de ton père, de ta mère, de tout, même de la trahison ; seulement, sur ton âme, Haydée, ne prononce pas le nom du traître.

HAYDÉE.

C'est bien, je le garderai là, dût-il me ronger le cœur.

BERTUCCIO.

M. le vicomte!

MONTE-CRISTO.

Va.

SCÈNE IV

ALBERT, MONTE-CRISTO.

ALBERT.

En vérité, comte, je marche de merveille en merveille! Je viens de traverser un salon digne en tout point du palais d'Aladin, et voilà que vous m'introduisez dans le boudoir d'une péri...

MONTE-CRISTO.

Prendriez-vous une tasse de thé, vicomte?

ALBERT.

Ma foi, volontiers!

MONTE-CRISTO *frappe sur un timbre.*

Et d'où venez-vous, comme cela?

ALBERT.

A propos, j'oubliais... De chez M. Danglars, que j'ai trouvé encore tout ébouriffé de votre crédit illimité.

MONTE-CRISTO.

Pauvre homme ! (*A Baptistin, qui entre avec le thé.*) Posez cela ici ; bien!

ALBERT.

En vérité, ce que j'admire en vous, mon cher comte, ce n'est point votre richesse: peut-être y a-t-il des gens plus riches que vous; ce n'est pas votre esprit: Beaumarchais

n'en avait pas davantage, mais peut-être en avait-il autant ; non, c'est votre manière d'être servi à l'instant, à la minute, sans avoir besoin de donner un ordre, comme si l'on devinait à la manière dont vous sonnez ou dont vous frappez, ce que vous désirez avoir, et comme si ce que vous désirez avoir était toujours prêt.

MONTE-CRISTO.

Ce que vous dites est un peu vrai ; on sait mes habitudes. Ne désirez-vous pas faire quelque chose en buvant votre thé ?

ALBERT.

Pardieu ! je désire fumer. (*Monte-Cristo s'approche du timbre et frappe deux coups.*) Et qui appelez-vous ?

MONTE-CRISTO.

J'appelle Ali.

ALBERT.

Et le voici ! (*Ali paraît avec deux chibouques toutes bourrées.*) Merveilleux !

MONTE-CRISTO.

Non, c'est tout simple. Ali sait qu'en prenant le thé ou le café, je fume ordinairement ; il sait que j'ai demandé du thé ; il sait que je suis resté avec vous ; il entend que je l'appelle, et, comme il est d'un pays où l'hospitalité s'exerce avec la pipe surtout, au lieu d'une chibouque, il en apporte deux, voilà tout.

ALBERT.

Certainement, c'est une explication comme une autre ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il n'y a que vous... Oh ! mais qu'est-ce que j'entends là ?

MONTE-CRISTO.

Ce que vous avez déjà entendu à Rome, la guzla d'Haydée.

ALBERT.

Haydée ! Quel admirable nom ! Il y a donc des femmes qui s'appellent Haydée autre part que dans les poëmes de Byron ?

MONTE-CRISTO.

Certainement ! Haydée est un nom fort rare en France, mais assez commun en Albanie et en Épire. C'est comme si vous disiez, par exemple, chasteté, pudeur, innocence. C'est une espèce de nom de baptême, comme vous dites, vous autres Parisiens.

ALBERT.

Oh! comme c'est charmant, et que je voudrais voir nos Françaises s'appeler : mademoiselle Bonté, mademoiselle Silence, mademoiselle Charité. Supposez, par exemple, que mademoiselle Danglars, ma future, au lieu de s'appeler Claire-Marie-Eugénie, s'appelle Chasteté-Pudeur-Innocence Danglars. Peste! quel effet cela ferait dans une publication de bans!

MONTE-CRISTO.

Fou! ne parlez pas si haut, Haydée pourrait vous entendre.

ALBERT.

Et elle se fâcherait?

MONTE-CRISTO.

Non pas.

ALBERT.

Elle est bonne personne?

MONTE-CRISTO.

Une esclave ne se fâche pas avec son maître.

ALBERT.

Allons donc! ne plaisantez pas vous-même. Est-ce qu'il y a encore des esclaves?

MONTE-CRISTO.

Sans doute, puisque Haydée est la mienne.

ALBERT.

En effet, vous n'avez rien et ne faites rien comme les autres. vous. Esclave de M. le comte de Monte-Cristo, c'est une position en France, et, à la façon dont vous remuez l'or, mais c'est une place qui doit valoir cent mille écus par an.

MONTE-CRISTO.

Cent mille écus! qu'est-ce que cela pour Haydée? Elle était venue au monde couchée sur des trésors près desquels ceux des *Mille et une Nuits* sont bien peu de chose.

ALBERT.

C'est donc une princesse!

MONTE-CRISTO.

Vous l'avez dit, et même une des plus grandes princesses de son pays.

ALBERT.

Mais comment une grande princesse est-elle devenue eselave?

MONTE-CRISTO.

Comme Denys le tyran est devenu le maître de Syracuse. Le hasard de la guerre, mon cher vicomte, le caprice de la fortune!

ALBERT.

Et son nom est un secret?

MONTE-CRISTO.

Pour tout le monde, oui; mais, pour vous qui êtes de mes amis, non; à la condition, toutefois, que vous jurerez de vous taire.

ALBERT.

Oh! parole d'honneur!

MONTE-CRISTO.

Vous connaissez l'histoire du pacha de Janina?

ALBERT.

D'Ali Tebelin? Sans doute, puisque c'est à son service que mon père a fait fortune. Eh bien, qu'est Haydée à Ali Tebelin?

MONTE-CRISTO.

Sa fille, tout simplement.

ALBERT.

Comment, la fille d'Ali Pacha?

MONTE-CRISTO.

Et de la belle Vasiliki.

ALBERT.

Elle est votre esclave?

MONTE-CRISTO.

Oh! mon Dieu, oui...

ALBERT.

Comment l'est-elle devenue?

MONTE-CRISTO.

Oh! de la façon la plus simple. Un jour que je passais sur le marché de Constantinople, je l'ai achetée.

ALBERT.

C'est splendide, mon cher comte! Eh bien, je vous prie, présentez-moi à votre princesse.

MONTE-CRISTO.

Volontiers, mais à deux conditions.

ALBERT.

Je les accepte d'avance.

MONTE-CRISTO.

La première, c'est que vous ne confierez jamais à personne cette présentation.

ALBERT.

Très-bien; je le jure.

MONTE-CRISTO.

La seconde, c'est que vous ne lui direz pas que votre père a servi le sien.

ALBERT.

Je le jure encore.

MONTE-CRISTO.

Très-bien. Je vous sais homme d'honneur; vous vous rappellerez ces deux serments. (Il frappe sur le timbre. Ali paraît.) Préviens Haydée que je désire qu'elle vienne prendre une tasse de thé avec nous, et fais-lui comprendre que je veux lui présenter un de mes amis.

ALBERT.

Mais comment va-t-il lui faire comprendre le désir que vous avez exprimé, puisqu'il est muet?

MONTE-CRISTO.

Tenez, voici ma réponse.

SCÈNE V

LES MÊMES, HAYDÉE.

HAYDÉE, à Monte-Cristo, qui est venu au-devant d'elle.

Qui m'amènes-tu? Un frère, un ami, une simple connaissance ou un ennemi?

MONTE-CRISTO.

Un ami.

HAYDÉE.

Sois le bienvenu, ami qui viens avec mon seigneur et mon maître. Assieds-toi dans ma maison.

(Albert présente sa pipe à Ali.)

MONTE-CRISTO.

Oh! gardez! Haydée est presque aussi civilisée qu'une Parisienne; le havane lui est désagréable parce qu'elle déteste les mauvaises odeurs; mais le tabac d'Orient est un parfum, et Haydée aime les parfums.

ALBERT.

Mon cher hôte, et vous, madame, excusez ma stupéfaction; je suis tout étourdi, et c'est assez naturel. Voici que je retrouve l'Orient, l'Orient véritable, non pas malheureusement tel que je l'ai vu, mais tel que je l'ai rêvé. Tout à l'heure j'entendais rouler les omnibus et tinter les sonnettes des marchands de limonade, et me voilà tout à coup transporté à cinq cents lieues, mille lieues de Paris; me voilà au Caire, à Bagdad, à Samarcande! Oh! dites-moi, comte, de quoi puis-je lui parler?

MONTE-CRISTO.

Mais de tout ce que vous voudrez : de son pays, de sa jeunesse, de ses souvenirs, puis, si vous l'aimez mieux, de théâtres, de bals, de bijoux.

ALBERT.

Oh! ce ne serait point la peine d'avoir une Grecque devant soi pour lui parler de tout ce dont on parlerait à une Parisienne. Laissez-moi lui parler de l'Orient, comte.

MONTE-CRISTO.

Faites; c'est la conversation qui lui est le plus agréable.

ALBERT.

A quel âge madame a-t-elle quitté la Grèce?

HAYDÉE.

A cinq ans.

ALBERT.

Et vous vous rappelez votre patrie?

HAYDÉE.

Quand je ferme les yeux, je revois tout ce que j'ai vu. Il y a deux regards : le regard du corps et le regard de l'âme. Le regard du corps peut oublier parfois, celui de l'âme se souvient toujours.

ALBERT.

Et quel est le temps le plus éloigné dont vous puissiez vous souvenir?

HAYDÉE.

Je marchais à peine. Ma mère, que l'on appelait Vasiliki (avec fierté), Vasiliki veut dire royale! ma mère me prenait par la main, et toutes deux, couvertes d'un voile, après avoir mis d'abord au fond de la bourse tout l'or que nous possédions, nous allions demander l'aumône pour les prisonniers, en disant: « Celui qui donne aux pauvres prête à l'Éternel! » Puis, quand notre bourse était pleine, nous rentrions au palais, et,

sans rien dire à mon père, nous envoyions tout cet argent qu'on nous avait donné, nous prenant pour de pauvres femmes, à l'hégoumenos du couvent, qui le répartissait entre les prisonniers.

ALBERT.

Et à cette époque quel âge aviez-vous?

HAYDÉE.

Trois ans!

ALBERT.

Ainsi, votre pèlerinage pour les prisonniers est votre premier souvenir? Quel est le second?

HAYDÉE.

Le second? Je me vois sous l'ombre des sycomores, près d'un lac dont j'aperçois encore, à travers les feuilles, le miroir tremblant; contre le plus vieux et le plus touffu de ces arbres, mon père était assis sur des coussins; et moi, faible enfant, tandis que ma mère était couchée à ses pieds, je jouais avec sa barbe blanche, qui descendait sur sa poitrine, et avec le cangiar à poignée de diamant, passé à sa ceinture. Puis, de temps en temps, venait un Albanais, qui lui disait quelques mots, auxquels je ne faisais pas attention, et auxquels mon père répondait du même son de voix: « Tuez! » ou: « Faites grâce! »

ALBERT.

C'est étrange, en vérité, d'entendre sortir de pareilles choses de la bouche d'une jeune fille, en se disant: « Ceci n'est point une fiction. » Et avez-vous encore quelque autre souvenir?

HAYDÉE.

Un troisième, un dernier. Un souvenir terrible, celui-là! épargnez-le-moi.

MONTE-CRISTO.

Non; dis.

HAYDÉE.

Je me rappelle une nuit obscure comme celle d'un souterrain. Mon père nous avait cachés là, toutes ses femmes, tous ses enfants. On vint nous chercher, ma mère et moi; nous montâmes vers le jour; puis on nous conduisit à un kiosque situé au milieu d'un lac. Quand nous arrivâmes, la voix de mon père tonnait; ma mère s'arrêta toute frissonnante derrière une porte, collant son œil aux fentes de cette porte; une ouverture était devant le mien, je regardai. Mon père était couché sur sa peau de lion; une trentaine de Palikares, restés fidèles,

se tenaient à ses côtés. Tout autour du kiosque, étaient des barques chargées de soldats. « Que voulez-vous? criait mon père à des hommes qui tenaient un papier avec des caractères d'or tracés à la main. — Ce que nous voulons, dit l'un d'eux, c'est te communiquer la volonté de Sa Hautesse; vois-tu ce firman? — Eh bien, que demande-t-il? — Il demande ta tête! » Mon père poussa un éclat de rire plus effrayant que n'eût été une menace, et il n'avait pas encore cessé, que deux coups de pistolet étaient partis de ses mains et avaient tué deux hommes. Les Palikares qui entouraient mon père firent feu, et la chambre se remplit de fumée et de flammes. A l'instant même, le feu commença de tous côtés, et les balles vinrent trouer les planches autour de nous. Oh! qu'il était grand, le vizir Ali Tebelin, mon père! comme ses ennemis fuyaient! quand tout à coup une détonation sourde se fit entendre, et le parquet vola en éclats tout autour de mon père. Un traître avait introduit les ennemis dans une salle basse, et ils tuaient à travers le plancher; mon père rugit, enfonça ses doigts dans les trous des balles et arracha une planche tout entière. Mais, en même temps, par cette ouverture, vingt coups de feu éclatèrent, et la flamme, jaillissant comme d'un cratère, gagna les tentures, qu'elle dévora. Au milieu de tout cet affreux tumulte, au milieu de ces cris terribles, deux coups, plus distincts entre tous, deux cris, plus déchirants entre tous les cris, me glacèrent de terreur. Ces deux explosions avaient frappé mortellement mon père, et c'était lui qui avait poussé ces deux cris, et cependant il était resté debout, mais chancelant. Soudain le plancher craqua tout entier; mon père tomba sur un genou; vingt bras s'allongèrent, armés de sabres, de pistolets, de poignards; vingt coups frappèrent à la fois un seul homme, et mon père disparut dans un tourbillon de feu, comme si l'enfer se fût ouvert sous ses pieds. Je me sentis rouler à terre; c'était ma mère qui s'abîmait évanouie. Oh! mon Dieu!...

MONTE-CRISTO.

Repose-toi, chère enfant! et reprends courage en songeant qu'il y a un Dieu qui punit les traîtres.

ALBERT.

Oh! voilà une épouvantable histoire, comte, et je me reproche maintenant d'avoir été si cruellement indiscret.

MONTE-CRISTO.

Ce n'est rien. Haydée est une femme courageuse, et elle a

souvent trouvé du soulagement dans le récit de ses douleurs.

HAYDÉE.

Parce que mes douleurs me rappellent tes bienfaits, monseigneur.

ALBERT.

Un jour, comte, vous me direz, n'est-ce pas, comment la petite fille de Vasiliki devint votre esclave?

MONTE-CRISTO.

Elle va vous le dire elle-même.

HAYDÉE.

Tu le veux?

MONTE-CRISTO.

Je t'en prie.

HAYDÉE.

On nous mena, ma mère et moi, devant le chef des troupes du sultan. « Tue-moi, dit ma mère, mais épargne l'honneur de la veuve du sultan Ali. — Ce n'est pas à moi qu'il faut t'adresser, répondit le seraskier. — Et à qui donc? demanda ma mère. — A ton nouveau maître. — Quel est-il? — Le voici. » Et le seraskier nous montra le traître qui avait vendu mon père au sultan, celui-là qui avait véritablement tué mon père.

ALBERT.

Et alors, vous devîntes la propriété de cet infâme?

HAYDÉE.

Non, il n'osa nous garder. Il nous vendit à des marchands d'esclaves qui allaient à Constantinople. Nous traversâmes la Grèce et nous arrivâmes mourantes à la porte Impériale, encombrée de curieux dont les rangs s'ouvraient pour nous laisser passer; quant tout à coup ma mère lève les yeux, jette un cri et tombe en me montrant une tête au-dessus de cette porte. Au-dessus de cette tête étaient écrits ces mots: « Cette tête est celle d'Ali Tebelin, pacha de Janina. » J'essayai en pleurant de relever ma mère. Elle était morte!... Je fus menée au bazar. Un riche Arménien m'acheta, me fit instruire, me donna des maîtres, et, quand j'eus treize ans, me vendit au sultan Mahmoud...

MONTE-CRISTO.

Auquel je la rachetai, je vous l'ai dit, pour une émeraude pareille à celle où je mets mes pilules de hachich.

HAYDÉE.

Ah! tu es bon, tu es grand, monseigneur, et je suis bien heureuse de t'appartenir.

MONTE-CRISTO.

Achevez donc votre tasse de thé, Albert; l'histoire est finie.

ALBERT.

Oh! c'est odieux! Et cet homme, cet infâme, ce traître, ce misérable qui vous a vendue, a-t-il été puni, au moins?

MONTE-CRISTO.

Non; mais il le sera.

BERTUCCIO.

Excellence!

MONTE-CRISTO.

Qu'y a-t-il?

BERTUCCIO.

M. le comte de Morcerf demande si Votre Excellence est visible?

MONTE-CRISTO.

Votre père, Albert?

ALBERT.

Oui, il vient vous inviter, je pense, à une soirée que donne, après-demain, ma mère.

MONTE-CRISTO.

Allez le recevoir au salon, Albert; je vous suis.

ALBERT.

Mais Haydée?

MONTE-CRISTO.

Soyez tranquille.

ALBERT.

Ah! pauvre et noble créature!

MONTE-CRISTO, à Bertuccio.

Où est le comte?

BERTUCCIO.

A la porte, dans sa voiture.

MONTE-CRISTO.

Faites-lui traverser la cour à pied; allez.

SCÈNE VI

MONTE-CRISTO, HAYDÉE.

MONTE-CRISTO.

Haydée !

HAYDÉE.

Me voilà.

MONTE-CRISTO.

Tu te demandes pourquoi je t'ai forcée à rappeler les terribles souvenirs, n'est-ce pas, mon enfant ?

HAYDÉE.

Oui ; car tu es bon, seigneur, et tu sais que, toutes les fois que je pense à mon père, ma douleur est grande.

MONTE-CRISTO.

Tu aimerais à le venger, alors ?

HAYDÉE.

Tu le disais tout à l'heure, je suis une fille de l'Épire, et, pour toute fille de l'Épire, la vengeance est un devoir. Mais où le retrouver, cet infâme Fernand ?

MONTE-CRISTO.

Viens !

HAYDÉE.

Que veux-tu ?

MONTE-CRISTO.

Viens !

HAYDÉE.

Me voici, monseigneur.

MONTE-CRISTO

Regarde !

HAYDÉE.

Quoi ?

MONTE-CRISTO.

Cet homme qui traverse la cour avec Bertuccio, le connais tu ?

HAYDÉE.

Mon Dieu ! mon Dieu ! Est-ce un rêve, une apparition ? Lui ! lui !

MONTE-CRISTO.

Qui, lui ?

HAYDÉE.

Lui, le traître! lui, le misérable!... lui qui a vendu mon père! lui, Fernand!

MONTE-CRISTO.

Tu te trompes, Haydée; cet homme, c'est le comte de Morcerf, pair de France.

HAYDÉE.

Et moi, je te dis que c'est l'Espagnol Fernand, le traître, l'infâme Fernand!

MONTE-CRISTO.

Sois tranquille, mon enfant; nous saurons bien si le comte de Morcerf, qui a épousé la Catalane Mercédès, est le même que ce colonel Fernand qui a vendu son bienfaiteur Ali, pacha de Janina.

HAYDÉE.

Et alors...?

MONTE-CRISTO.

Alors, sois tranquille, tu seras vengée.

HAYDÉE.

O mon père! mon père! tu l'entends, celui qui n'a jamais menti.

ACTE DEUXIÈME

TROISIÈME TABLEAU

Chez madame de Morcerf. Une serre magnifiquement éclairée.

SCÈNE PREMIÈRE

MERCÉDÈS, ALBERT, puis MADAME DANGLARS; UN GROUPE DE CAUSEURS, au fond.

MERCÉDÈS, à Albert.

J'ai peur qu'il ne vienne pas.

ALBERT.

Oh! il viendra, je vous en réponds, moi; j'ai sa parole.

MERCÉDÈS.

Tenez, voici madame Danglars ; allez donc au-devant d'elle.

ALBERT.

J'y vais, ma mère.

MADAME DANGLARS.

Ah ! ma chère, mais vous avez donc invité tout Paris? Vous avez une queue comme à *Robert le Diable*.

MERCÉDÈS.

Quelle charmante toilette vous avez ! Il n'y a que vous pour vous mettre avec ce goût-là.

MADAME DANGLARS, à Albert, qui regarde vers le fond.

Vous cherchez ma fille, n'est-ce pas ?

ALBERT.

Je l'avoue. Auriez-vous eu la cruauté de ne pas nous l'amener?

MADAME DANGLARS.

Rassurez-vous : elle a rencontré mademoiselle de Villefort et a pris son bras. Tenez, les voici toutes deux, en robe blanche, l'une avec un bouquet de camellias, l'autre de myosotis. Vous irez les saluer tout à l'heure. Il me semble que j'ai bien le droit de vous garder un peu aussi.

ALBERT.

Comment donc ! à vos ordres. Mais qui cherchez-vous à votre tour?

MADAME DANGLARS.

Est-ce que vous n'aurez pas, ce soir, le comte de Monte-Cristo ?

ALBERT.

Bon ! dix-sept !

MADAME DANGLARS.

Que voulez-vous dire?

ALBERT.

Je veux dire que vous êtes la dix-septième personne qui me fait la même question. Il va bien, le comte, je lui en fais mon compliment !

MADAME DANGLARS.

Et répondez-vous à tout le monde comme à moi ?

ALBERT.

Ah ! c'est vrai, je ne vous ai pas répondu. Rassurez-vous, madame, nous aurons l'homme à la mode, nous sommes privilégiés.

MADAME DANGLARS.

Étiez-vous hier à l'Opéra ?

ALBERT.

Non.

MADAME DANGLARS.

Il y était, lui.

ALBERT.

Ah ! vraiment ! et l'excentric-man a-t-il fait quelque nouvelle originalité ?

MADAME DANGLARS.

Eh ! bon Dieu ! peut-il se montrer sans cela ? Elssler dansait dans *le Diable boiteux*. La princesse grecque était dans le ravissement. Après la cachucha, il a passé les tiges d'un magnifique bouquet de fleurs des Indes dans une bague superbe et l'a jeté à la charmante danseuse, qui, au troisième acte, a reparu pour lui faire honneur, avec sa bague au doigt... Et la princesse grecque, l'aurez-vous ?

ALBERT.

Non. Il faut que vous vous en passiez ; toute princesse qu'elle est, sa position dans la maison du comte n'est pas encore assez fixée.

MADAME DANGLARS.

Tenez, laissez-moi et allez saluer madame de Valgenceuse ; je vois qu'elle meurt d'envie de vous parler.

SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME DE VALGENCEUSE.

ALBERT, à madame de Valgenceuse.

Je parie que je sais ce que vous alliez me dire.

MADAME DE VALGENCEUSE.

Oh ! par exemple !

ALBERT.

Si je devine juste, me l'avouerez-vous ?

MADAME DE VALGENCEUSE.

Oui.

ALBERT.

D'honneur ?

MADAME DE VALGENCEUSE.

D'honneur !

ALBERT.

Vous alliez me demander si M. le comte de Monte-Cristo était arrivé ou s'il devait venir.

MADAME DE VALGENCEUSE.

Oh ! mon Dieu, j'allais vous demander s'il était vrai que M. Danglars eût perdu un demi-million sur les coupons espagnols.

ALBERT.

C'est possible ; mais, en tout cas, je suis sûr qu'ils sont déjà rattrapés à la Bourse. Il a vraiment un bonheur insolent. On croirait qu'il joue à coup sûr, et qu'il sait les nouvelles d'avance.

MADAME DE VALGENCEUSE.

Voyons, et maintenant, le comte ?

ALBERT.

Le comte viendra, soyez tranquille.

MADAME DE VALGENCEUSE.

Vous savez qu'il a un autre nom que Monte-Cristo ?

ALBERT.

Non, je ne savais pas.

MADAME DE VALGENCEUSE.

Monte-Cristo est un nom d'île, et il a un nom de famille.

ALBERT.

C'est probable ; mais jamais je ne l'ai entendu prononcer.

MADAME DE VALGENCEUSE.

Eh bien, je suis plus avancée que vous ! il s'appelle Zaccone.

ALBERT.

C'est possible.

MADAME DE VALGENCEUSE.

Il est Maltais.

ALBERT.

C'est possible.

MADAME DE VALGENCEUSE.

Fils d'un armateur.

ALBERT.

C'est possible encore.

MADAME DE VALGENCEUSE.

Il a servi dans l'Inde, il exploite une mine d'argent en Thessalie, et il vient à Paris pour faire un établissement d'eaux thermales à Auteuil.

ALBERT.

Eh bien, à la bonne heure! voilà des nouvelles; vous devriez les répéter tout haut, vous auriez le plus grand succès. Me permettez-vous de les répandre?

MADAME DE VALGENCEUSE.

Oui, mais sans dire qu'elles viennent de moi.

ALBERT.

Pourquoi cela?

MADAME DE VALGENCEUSE.

Parce que c'est un secret surpris.

ALBERT.

A qui?

MADAME DE VALGENCEUSE.

A la police.

ALBERT.

Alors, ces nouvelles se débitaient...?

MADAME DE VALGENCEUSE.

Hier au soir, chez le préfet. Paris, vous le comprenez bien, s'est ému à la vue de ce luxe inusité, et le préfet a pris des informations.

ALBERT.

Bon! pauvre comte! il ne manquerait plus qu'une chose, c'est qu'on l'arrêtât comme vagabond, sous prétexte qu'il est trop riche.

MADAME DE VALGENCEUSE.

Ne riez pas, cela a bien failli arriver, si les renseignements n'avaient pas été favorables.

ALBERT.

Se doute-t-il au moins du danger qu'il a couru?

MADAME DE VALGENCEUSE.

Je ne crois pas.

ALBERT.

Alors, c'est charité que de l'avertir à son arrivée; je n'y manquerai pas. Justement, voilà Debray. — Debray! Debray! par ici.

DEBRAY.

Ah! c'est vous, très-cher!

ALBERT.

Savez-vous ce que madame me disait du comte?

DEBRAY.

Il paraît que c'est un réfugié polonais, qui a dressé les

troupes du pacha d'Égypte et fait la pêche des perles à Ceylan. Le pacha lui a donné je ne sais combien de mille bourses, et, dans la même année, le bonheur a voulu qu'il pêchât pour trois millions de perles.

ALBERT.

Chut! le voici.

SCÈNE III

LES MÊMES, MONTE-CRISTO.

ALBERT, allant à lui.

Vous avez vu ma mère?

MONTE-CRISTO.

Je viens d'avoir l'honneur de la saluer; mais je n'ai pas encore aperçu le comte de Morcerf.

ALBERT.

Tenez, il cause politique là-bas dans ce petit groupe de grandes célébrités.

(Les quadrilles se forment au fond.)

MONTE-CRISTO.

En vérité! ces messieurs que je vois là-bas sont de grandes célébrités? Je ne m'en serais pas douté.

ALBERT.

Il y a des célébrités de toute espèce, comme vous savez. Je vais vous les dire. Il y a d'abord un savant, le grand monsieur sec. Il a découvert dans la campagne de Rome, une espèce de lézard qui a une vertèbre de plus que les autres, et il est revenu faire part à l'Institut de cette découverte; la chose a été contestée longtemps, mais enfin force est restée au grand monsieur sec.

MONTE-CRISTO.

Et cet autre qui a eu la singulière idée de s'affubler d'un habit bleu brodé de vert, quel peut-il être?

ALBERT.

Oh! mon Dieu, le pauvre homme! ce n'est pas lui qui a eu idée de s'affubler de cet habit-là: c'est la République qui, comme vous savez, était assez peu artiste, et qui a prié David de lui dessiner un costume pour les académiciens.

MONTE-CRISTO.

Ah! vraiment! ce monsieur est académicien! Laissez-moi voir, s'il vous plaît. Et quel est son mérite, sa spécialité?

ALBERT.

Sa spécialité? Je crois qu'il enfonce des épingles dans la tête des lapins, et qu'il repousse avec des baleines la moelle épinière des chiens.

MONTE-CRISTO.

Et il est de l'Académie des sciences pour cela?

ALBERT.

Non pas, de l'Académie française.

MONTE-CRISTO.

Mais qu'a donc à faire l'Académie française là dedans?

ALBERT.

Je vais vous dire, il paraît...

MONTE-CRISTO.

Que ses expériences ont fait faire un grand pas à la science, sans doute?

ALBERT.

Non, mais il écrit en fort beau style.

MONTE-CRISTO.

Ah! ah! voilà qui doit flatter enormément l'amour-propre des lapins à qui il enfonce des épingles dans la tête, des chiens dont il repousse la moelle épinière... Et cet autre?

ALBERT.

L'homme à l'habit bleu barbeau.

MONTE-CRISTO.

Oui.

ALBERT.

C'est un collègue de mon père, un pair de France. C'est lui qui vient de s'opposer le plus chaudement à ce que la chambre des pairs ait un uniforme. Il a eu un grand succès de tribune à ce propos-là. Il était brouillé avec les gazettes libérales; mais sa noble opposition aux désirs de la cour vient de le raccommoder avec elles. On parle de le nommer ambassadeur.

MONTE-CRISTO.

Et quels sont ses titres à la pairie?

ALBERT.

Mais il a fait trois ou quatre opéras-comiques, pris cinq ou six actions au *Siècle*, et voté sept ou huit fois pour le ministère.

MONTE-CRISTO.

Bravo, vicomte! Vous êtes un charmant cicerone. Maintenant, vous me rendrez un service, n'est-ce pas?

ALBERT.

Lequel?

MONTE-CRISTO.

Vous ne me présenterez pas à ces messieurs, et, s'ils demandent à m'être présentés, vous me préviendrez.

DANGLARS, entrant, à Monte-Cristo.

Eh! bonsoir, comte.

MONTE-CRISTO, avec froideur.

Ah! c'est vous, baron.

DANGLARS, un peu interdit.

Pourquoi m'appelez-vous baron? Vous savez bien que je ne tiens pas à mon titre. (A Albert.) C'est vous qui tenez au vôtre, n'est-ce pas, vicomte?

ALBERT.

Certainement! attendu que, si je n'étais pas vicomte, je ne serais plus rien, tandis que, vous, vous pouvez sacrifier votre titre de baron, vous resterez toujours millionnaire.

DANGLARS.

Oui, ce qui me paraît encore le plus beau titre.

ALBERT.

Bon! de quel air vous me dites cela, baron.

MONTE-CRISTO.

Malheureusement, on n'est pas millionnaire à vie comme on est baron, pair de France ou académicien. Témoin les millionnaires Franck et Poulmon, de Francfort, qui viennent de faire faillite.

DANGLARS.

Vraiment?

MONTE-CRISTO.

Ma foi, j'ai reçu la nouvelle, ce soir, par un courrier; j'avais quelque chose comme un million chez eux; mais, averti à temps, j'en ai exigé le remboursement, voici un mois, à peu près.

DANGLARS.

Eh! monsieur, ils ont tiré sur moi, il y a huit jours, pour deux cent mille francs.

MONTE-CRISTO.

Eh bien, vous voilà prévenu : leur signature vaut cinq pour cent.

DANGLARS.

Oui; mais je suis prévenu trop tard. Malheureusement, j'ai fait honneur à leur signature.

MONTE-CRISTO.

Bon ! voilà deux cent mille francs bien aventurés.

DANGLARS.

Chut ! ne parlez donc pas de cela.

ALBERT, montrant un plateau de glaces.

A madame de Valgenceuse, une glace?

MADAME DE VALGENCEUSE.

Volontiers.

ALBERT, à Mercédès, qui revient.

Vous voilà, ma mère?

(Le Valet présente des glaces à Monte-Cristo, qui refuse.)

MONTE-CRISTO.

Merci.

MERCÉDÈS, dans le fond, à Albert.

Tu vois !

ALBERT, s'avançant.

Comment, comte, vous refusez?

MONTE-CRISTO.

Merci.

ALBERT.

Voyons, il fait une chaleur etouffante.

MONTE-CRISTO.

Merci.

MERCÉDÈS.

Oh! c'est un parti pris. (A madame de Valgenceuse.) Voulez-vous donner votre bras à M. Danglars, chère amie? J'ai deux mots à dire à Albert. (A Albert.) Eh bien, que vous disais-je?

ALBERT.

Mais en quoi cela peut-il vous préoccuper, que le comte refuse de manger une glace?

MERCÉDÈS.

Vous le savez, Albert, les femmes, et surtout les mères, ont de singulières préoccupations. J'aurais vu avec plaisir le

comte prendre quelque chose chez moi, ne fût-ce qu'un grain de grenade. Peut-être, au reste, ne s'accommode-t-il pas des coutumes françaises ; peut-être a-t-il des préférences pour quelque chose.

ALBERT.

Mon Dieu, non : je l'ai vu, en Italie, prendre de tout ; sans doute qu'il est mal disposé ce soir.

MERCÉDÈS.

Puis, ayant toujours habité les climats chauds, peut-être encore est-il moins sensible qu'un autre à la chaleur.

ALBERT.

Je ne crois pas que ce soit cette raison : il se plaignait tout à l'heure d'étouffer.

MERCÉDÈS.

Oh ! décidément, il faut que je m'assure si c'est le hasard. Laissez-moi, Albert. (A Monte-Cristo.) Il fait bien chaud ici, n'est-ce pas, comte ?

MONTE-CRISTO.

Puis, vous le savez, madame, la nuit, les fleurs dégagent une certaine quantité de carbone.

MERCÉDÈS, aux Valets.

Ouvrez les vasistas.

MONTE-CRISTO.

Prenez-garde, madame ! avec cette robe légère et sans autre préservatif au cou que cette écharpe de gaze, vous aurez peut-être froid. Il serait prudent, je pense, de rentrer au salon.

MERCÉDÈS.

Non, je reste ici. Voulez-vous me tenir un instant compagnie, comte ?

MONTE-CRISTO.

Avec bonheur, madame.

MERCÉDÈS, cueillant une grappe de raisin.

Nos raisins de France ne sont point comparables, je le sais, à vos raisins de Sicile et de Chypre ; mais vous serez indulgent, n'est-ce pas, pour notre pauvre soleil d'Occident ? (Le Comte s'incline et fait un pas en arrière.) Comment ! vous refusez ?

MONTE-CRISTO.

Je vous prie de m'excuser, madame.

MERCÉDÈS, laissant tomber la grappe.

Oh ! encore, encore, comte !... En vérité, j'ai du malheur. (Moment de silence.) Monsieur, il y a une touchante coutume

arabe qui fait amis éternellement ceux qui ont partagé le pain et le sel sous le même toit.

MONTE-CRISTO.

Je la connais, madame; mais nous sommes en France et non en Arabie; et, en France, il n'y a pas plus d'amitiés éternelles que de partage de pain et de sel.

MERCÉDÈS.

Mais, enfin, comte, enfin, nous sommes amis, n'est-ce pas?

MONTE-CRISTO.

Certainement que nous sommes amis, madame. Pourquoi ne le serions-nous pas?

MERCÉDÈS.

Merci, monsieur. Est-il vrai que vous avez tant vu, tant voyagé, tant souffert?

MONTE-CRISTO.

J'ai beaucoup souffert, oui, madame.

MERCÉDÈS.

Mais vous êtes heureux maintenant?

MONTE-CRISTO.

Sans doute, et la preuve, c'est que personne ne m'entend me plaindre.

MERCÉDÈS.

Et votre bonheur présent vous fait l'âme plus douce?

MONTE-CRISTO.

Mon bonheur présent égale ma misère passée.

MERCÉDÈS.

N'êtes-vous point marié?

MONTE-CRISTO.

Marié, moi, madame!... Qui a pu vous dire cela?

MERCÉDÈS.

On ne me l'a point dit; mais, plusieurs fois, on vous a vu conduire à l'Opéra une jeune et belle personne.

MONTE-CRISTO.

C'est une esclave que j'ai achetée à Constantinople, madame, une fille de prince, dont j'ai fait ma fille, n'ayant plus d'affection au monde.

MERCÉDÈS.

Alors, vous vivez seul ainsi?

MONTE-CRISTO.

Je vis seul.

MERCÉDÈS.

Vous n'avez pas de sœur, de fils, de père?

MONTE-CRISTO.

Je n'ai personne.

MERCÉDÈS.

Et comment pouvez-vous vivre ainsi, monsieur, sans que rien vous attache à la vie?

MONTE-CRISTO.

Ce n'est pas ma faute, madame; à Malte, j'ai aimé une jeune fille et j'allais l'épouser quand la guerre m'a enlevé loin d'elle comme un tourbillon; j'aurais cru qu'elle m'aimerait assez pour m'attendre, pour demeurer fidèle même à mon tombeau. Quand je suis revenu, elle était mariée. C'est l'histoire de tout homme qui a passé l'âge de vingt ans. J'avais peut-être le cœur plus faible que les autres; j'ai souffert plus qu'ils n'eussent fait à ma place, voilà tout.

MERCÉDÈS.

Oui, et cet amour vous est resté au cœur. Hélas! on n'aime bien qu'une fois... Et vous avez revu cette femme?

MONTE-CRISTO.

Oui.

MERCÉDÈS.

Et lui avez-vous pardonné ce qu'elle vous a fait souffrir?

MONTE-CRISTO.

A elle, oui.

MERCÉDÈS.

Mais à elle seulement, alors; et vous haïssez toujours ceux qui vous ont séparé d'elle?

MONTE-CRISTO.

Moi? Pas du tout. Pourquoi les haïrais-je?

MERCÉDÈS, lui présentant la pêche.

Pour l'amour d'elle.

MONTE-CRISTO.

Impossible.

ALBERT.

Ma mère! ma mère! savez-vous ce qu'a M. Danglars? Il vient de forcer sa femme et Eugénie à quitter le bal.

MERCÉDÈS.

Que m'importe!... Venez ici, Albert. (Prenant sa main et essayant de la joindre à celle de Monte-Cristo.) Nous sommes amis, n'est-ce pas?

MONTE-CRISTO, dégageant sa main.

Oh ! votre ami, madame, je n'ai point cette prétention ; mais, en tout cas, je suis votre bien respectueux serviteur.

MERCÉDÈS.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

(Elle sort.)

ALBERT.

Ah çà ! comte, est-ce que vous n'êtes pas d'accord avec ma mère ?

MONTE-CRISTO.

Au contraire, puisqu'elle vient de dire devant vous que nous sommes amis.

MADAME DE VALGENCEUSE.

Eh bien, monsieur de Morcerf, avez-vous oublié que je vous attends pour la contredanse ?

ALBERT.

C'est vrai... (Regardant Monte-Cristo, qui s'éloigne.) Oh ! ma mère aurait-elle raison ?... (A madame de Valgenceuse.) Venez, madame.

(Il l'entraîne vers les quadrilles qui se forment au fond.)

QUATRIÈME TABLEAU

Le tir Lepage.

SCÈNE PREMIÈRE

ALBERT, UN GARÇON DE TIR.

ALBERT entrant, au Garçon.

Et vous dites que le comte est au tir, n'est-ce pas ?

LE GARÇON.

Depuis une demi-heure, oui, monsieur le vicomte. (On entend un coup de pistolet.) Entendez-vous ?... Vous connaissez donc ce seigneur ?

ALBERT.

Je viens le chercher, c'est mon ami.

LE GARÇON.

Je vais aller le prévenir.

(Il sort.)

SCÈNE II

ALBERT, puis MONTE-CRISTO.

J'espère qu'il ne me refusera pas ce service... Ah ! c'est vous, mon ami ! venez !

MONTE-CRISTO.

Par quel hasard, ou plutôt par quel bonheur... ?

ALBERT.

Pardon, de vous poursuivre jusqu'ici, mon cher comte; mais je viens de me présenter chez vous, on m'a dit que vous étiez au tir, et me voici; suis-je indiscret ?

MONTE-CRISTO.

Ce que vous me dites là me donne l'espoir que je puis vous rendre quelque service.

ALBERT.

Oui, et même un grand service.

MONTE-CRISTO.

Parlez.

ALBERT.

Je me bats aujourd'hui ou demain.

MONTE-CRISTO.

Vous ! et pour quoi faire?

ALBERT.

Pour me battre, parbleu !

MONTE-CRISTO.

Oui, j'entends bien; mais à cause de quoi vous battez-vous ? Voilà ce que je veux dire.

ALBERT.

A cause de l'honneur.

MONTE-CRISTO.

Oh ! ceci, c'est sérieux.

(Il rentre dans le vestibule et se lave les mains.)

LE GARÇON.

Monsieur le vicomte ?

ALBERT.

Quoi ?

LE GARÇON.

Regardez donc, en voilà un drôle de tireur!

ALBERT.

Ah ! ah ! vous étiez en train de jouer au piquet, comte?

MONTE-CRISTO.

Non, j'étais en train de faire un jeu de cartes.

ALBERT.

Comment cela?

MONTE-CRISTO.

Ce sont des as et des deux que vous voyez; seulement, mes balles en ont fait des trois, des cinq, des sept, des huit, des neuf et des dix.

LE GARÇON, à Albert, lui montrant une hirondelle.

Et puis regardez donc!

ALBERT.

Qu'est cela?

LE GARÇON.

Une malheureuse hirondelle, qui aura eu l'imprudence de passer.

ALBERT, au Comte.

Diable! vous tirez bien.

MONTE-CRISTO.

Que voulez-vous, vicomte! il faut que j'occupe mes moments de loisir. Mais, voyons, je vous attends.

ALBERT.

Inutile. Laissez-moi vous dire cela ici; nous prendrons tout de suite des armes; et puis je ne suis pas fâché de faire comme vous: si vous consentez à la petite démarche que je vous demande, je vous attendrai ici et vous m'y retrouverez.

MONTE-CRISTO.

Alors, causons, mais tranquillement. Avec qui voulez-vous vous battre?

ALBERT.

Avec Beauchamp.

MONTE-CRISTO.

Comment! avec Beauchamp, un de vos amis?

ALBERT.

C'est toujours avec des amis qu'on se bat.

MONTE-CRISTO.

Mais au moins faut-il une raison!

ALBERT.

J'en ai une.

MONTE-CRISTO.

Que vous a-t-il fait?

ALBERT.

Il y a, dans son journal d'hier au soir... Mais, tenez (il lui donne le journal), lisez vous-même.

(Monte-Cristo déplie le journal.)

ALBERT.

Ici, voyez.

MONTE-CRISTO, lisant.

« On nous écrit de Janina : « Un fait jusqu'aujourd'hui » ignoré, ou tout au moins inédit, est parvenu à notre con- » naissance. Les châteaux qui défendaient la ville de Janina » ont été livrés aux Turcs par un officier français dans lequel » le vizir Ali Tebelin avait mis toute sa confiance, et qui s'ap- » pelait Fernand. On assure que ce même officier, revenu en » France, y occupe une position des plus élevées. » (A Albert.) Eh bien, que voyez-vous donc là dedans qui vous choque?

ALBERT.

Comment, ce que j'y vois?

MONTE-CRISTO.

Sans doute! que vous importe, à vous, que les châteaux de Janina aient été livrés par un officier nommé Fernand?

ALBERT.

Voici en quoi il m'importe : c'est que mon père, le comte de Morcerf, s'appelle, de son nom de baptême, Fernand.

MONTE-CRISTO.

Et votre père servait Ali Pacha?

ALBERT.

Ne le saviez-vous point?

MONTE-CRISTO.

Si fait; mais ce qui ne m'intéresse pas particulièrement, je l'oublie.

ALBERT.

Et vous comprenez bien qu'il faut que je demande satisfaction au misérable...

MONTE-CRISTO.

Ah çà! vicomte, parlons raison.

ALBERT.

Je ne demande pas mieux.

MONTE-CRISTO.

Voyons, dites-moi un peu qui diable sait, en France, que l'officier Fernand est le même homme que le comte de Morcerf, et qui s'occupe, à cette heure, de Janina, qui a été prise en 1822 ou 1823?

ALBERT.

Eh! voilà justement où est l'infamie. On a laissé le temps passer là-dessus; puis, aujourd'hui, on revient sur des événements oubliés pour en faire sortir un scandale qui peut ternir une haute position. Eh bien, moi, héritier unique de mon père, je ne veux pas que, sur ce nom, flotte l'ombre d'un doute. Je vais envoyer à Beauchamp, dont le journal a publié cette note, deux témoins, et il la rétractera, ou nous nous battrons.

MONTE-CRISTO.

Et vous allez lui envoyer vos témoins?...

ALBERT.

A l'instant même.

MONTE-CRISTO.

Vous avez tort.

ALBERT.

Et pourquoi voulez-vous que je ne me batte pas, moi?

MONTE-CRISTO.

Écoutez-moi bien. Je ne dis pas que vous ne devez pas vous battre; je vous dis : un duel est une chose grave et à laquelle il faut réfléchir.

ALBERT.

A-t-il réfléchi, lui, pour insulter mon père?

MONTE-CRISTO.

Voyons, je suppose... je suppose, entendez-vous bien? n'allez pas vous fâcher de ce que je vous dis.

ALBERT.

J'écoute.

MONTE-CRISTO.

Je suppose que le fait rapporté soit vrai...

ALBERT.

Monsieur, un fils ne doit point admettre une pareille supposition sur l'honneur de son père.

MONTE-CRISTO.

Eh! mon Dieu, nous sommes dans une époque où l'on admet

tant de choses ! Voyons, êtes-vous inaccessible aux bons conseils?

ALBERT.

Non, quand ils me viennent d'un ami.

MONTE-CRISTO.

Me croyez-vous le vôtre?

ALBERT.

Oui.

MONTE-CRISTO.

Eh bien, au lieu d'envoyer vos témoins à Beauchamp, informez-vous.

ALBERT.

Auprès de qui?

MONTE-CRISTO.

Auprès de qui? Eh! pardieu! près d'Haydée, si vous voulez.

ALBERT, hésitant.

Mettre une femme dans tout cela! Et que peut-elle y faire?

MONTE-CRISTO.

Vous refusez donc ce moyen ?

ALBERT.

Je le refuse.

MONTE-CRISTO.

Absolument?

ALBERT.

Absolument.

MONTE-CRISTO.

Alors, un dernier conseil. N'envoyez pas de témoins à Beauchamp, pas d'étrangers. Ayez avec Beauchamp des procédés, de la prudence. S'il veut bien se rétracter, laissez-lui-en le mérite. S'il refuse, eh bien, vous n'aurez rien à vous reprocher.

ALBERT.

Je dois aller trouver Beauchamp moi-même!

MONTE-CRISTO.

Oui. Allez.

ALBERT.

Mais, si malgré toutes mes précautions, si, malgré tous mes procédés, j'ai ce duel, me servirez-vous de témoin?

MONTE-CRISTO.

Mon cher vicomte, j'en suis aux regrets, mais les services

que vous me demandez sont du cercle de ceux que je ne puis rendre.

ALBERT.

C'est bien. Je prendrai Frantz et Chateaubrun.

MONTE-CRISTO.

Prenez ; ce sera à merveille.

ALBERT.

Enfin, si je me bats, vous me donnerez bien une petite leçon d'épée ou de pistolet ?

MONTE-CRISTO.

Non, c'est chose impossible.

ALBERT.

Singulier homme que vous faites, allez ! Décidément, vous ne voulez vous mêler de rien ?

MONTE-CRISTO.

De rien absolument.

ALBERT.

Alors, n'en parlons plus... Adieu, comte.

MONTE-CRISTO.

Adieu.

(Albert va pour sortir. Il rencontre Beauchamp à la porte.)

SCÈNE III

Les Mêmes, BEAUCHAMP.

ALBERT.

Ah ! en vérité, cela tombe à merveille !

BEAUCHAMP.

Tiens, c'est vous, Albert ? Enchanté de vous rencontrer !

ALBERT.

Moi aussi ; j'allais chez vous.

MONTE-CRISTO.

Je vous laisse et rentre chez moi, vicomte. C'est là que vous me trouverez si je puis vous être bon à quelque chose.

ALBERT.

Oui, c'est bien, allez.

MONTE-CRISTO.

Monsieur de Beauchamp, au plaisir de vous revoir.

BEAUCHAMP.

A l'honneur, monsieur le comte.

MONTE-CRISTO, à Albert.

Du calme!

ALBERT.

Soyez tranquille, je me contiendrai.

(Monte-Cristo sort.)

SCÈNE IV

ALBERT, BEAUCHAMP.

BEAUCHAMP.

Vous alliez chez moi?

ALBERT.

Oui.

BEAUCHAMP.

Et que désiriez-vous? Parlez.

ALBERT.

Je désire une rectification.

BEAUCHAMP.

Une rectification, vous?-A propos de quoi, Albert, une rectification?

ALBERT.

Sur un fait avancé par votre journal et qui porte atteinte à l'honneur de ma famille.

BEAUCHAMP.

Allons donc! Dans mon journal? Cela ne se peut pas. Sur quel fait?

ALBERT.

Sur celui qu'on vous écrit de Janina.

BEAUCHAMP.

De Janina?

ALBERT.

Oui, de Janina. En vérité, vous avez l'air d'ignorer les nouvelles que rapporte votre journal.

BEAUCHAMP.

Ah çà! mais est-ce que vous croyez que je lis mon journal? Je le fais, c'est bien assez. (Au Garçon.) Philippe, pouvez-vous me procurer *l'Impartial* d'hier?

ALBERT.

Inutile, je l'ai.

BEAUCHAMP.

C'est encore mieux, alors. (Albert lui donne le journal. Il lit en bredouillant.) « On nous écrit de Janina... »

ALBERT.

Vous comprenez?...

BEAUCHAMP.

Cet officier, ce Fernand, c'est donc votre parent?

ALBERT.

Oui, c'est mon parent.

BEAUCHAMP.

Eh bien, mon ami, que dois-je faire pour vous? Dites.

ALBERT.

Je voudrais, mon cher Beauchamp, que vous rétractassiez ce fait.

BEAUCHAMP.

Voyons, ceci va nous entraîner dans une longue discussion.

ALBERT.

Pourquoi?

BEAUCHAMP.

Parce que c'est toujours une grave chose qu'une rétractation. Je vais relire cet article. (Il relit, mais tout haut cette fois.) « On nous écrit de Janina : « Un fait jusqu'aujourd'hui ignoré,
» ou tout au moins inédit, est parvenu à notre connaissance.
» Les châteaux qui défendaient la ville de Janina ont été
» livrés aux Turcs par un officier français dans lequel le vizir
» Ali Tebelin avait mis toute sa confiance, et qui s'appelait
» Fernand. On assure que ce même officier, revenu en France,
» y occupe une position des plus élevées. »

ALBERT.

Eh bien, vous le voyez, en face d'une pareille calomnie, il me faut une rétractation.

BEAUCHAMP.

Il vous faut?

ALBERT.

Oui, il me faut.

BEAUCHAMP.

Permettez-moi de vous dire que vous n'êtes point parlementaire, mon cher vicomte.

ALBERT

Je ne veux pas l'être. Je poursuis la rétractation d'un fait, et je l'obtiendrai. Vous êtes assez mon ami, et, comme tel,

vous me connaissez assez, je l'espère, pour comprendre ma ténacité en pareille circonstance.

BEAUCHAMP.

Si je suis votre ami, Morcerf, vous finirez par me le faire oublier avec des mots pareils à ceux de tout à l'heure. Mais, voyons, ne nous fâchons pas, ou du moins pas encore. Vous êtes inquiet, irrité, piqué. Calmez-vous, Albert. Voyons, quel est ce parent à vous qu'on appelle Fernand?

ALBERT.

C'est mon père tout simplement, monsieur, le général Fernand Mondego, comte de Morcerf, un vieux militaire qui a vu vingt champs de bataille, et dont on voudrait couvrir les cicatrices avec la fange impure ramassée dans le ruisseau!

BEAUCHAMP.

C'est votre père, mon ami? C'est autre chose. Alors, oui, je conçois votre indignation. (Il lit tout bas.) Mais où voyez-vous donc que ce soit votre père?

ALBERT.

Nulle part, je le sais bien. Mais d'autres le verront, voilà pourquoi je veux que le fait soit démenti.

BEAUCHAMP.

Vous voulez? Encore, Albert! Je croyais qu'il était arrêté que nous ne nous servirions plus de pareilles expressions.

ALBERT, avec une colère croissante.

Vous démentirez ce fait, n'est-ce pas, Beauchamp?

BEAUCHAMP.

Oui.

ALBERT.

A la bonne heure.

BEAUCHAMP.

Mais quand je serai assuré qu'il est faux.

ALBERT.

Vous dites?

BEAUCHAMP.

Je dis que la chose mérite d'être éclaircie et que je l'éclaircirai.

ALBERT.

Mais que voyez-vous à éclaircir dans tout cela, monsieur? Si vous ne croyez pas que ce soit mon père, dites-le tout de suite. Si vous croyez que ce soit lui, rendez-moi raison de cette opinion.

BEAUCHAMP.

Monsieur, puisque monsieur il y a, si c'était pour me demander raison que vous vous apprêtiez à aller chez moi, il fallait le faire d'abord, et ne point venir me parler d'amitié et d'autres choses oiseuses comme celles que j'ai la patience d'entendre depuis une demi-heure. Est-ce bien sur ce terrain que nous allons marcher désormais? Voyons!

ALBERT.

Oui, si vous ne rétractez pas l'infâme calomnie.

BEAUCHAMP.

Un instant, pas de menaces, monsieur Fernand Mondego, vicomte de Morcerf. Je n'en souffre pas de mes ennemis, à plus forte raison de mes amis. Donc, vous voulez que je démente le fait sur le colonel Fernand, fait auquel, sur mon honneur, je n'ai pris aucune part.

ALBERT.

Oui, je le veux.

BEAUCHAMP.

Sans quoi, nous nous battrons?

ALBERT.

Sans quoi, nous nous battrons.

BEAUCHAMP.

Tenez-vous à cette rétractation au point de me tuer, si je ne la fais pas, bien que je vous aie dit, bien que je vous répète, bien que je vous affirme, sur l'honneur, que je ne connaissais point le fait, bien que je vous déclare, enfin, qu'il est impossible à tout autre qu'un don Japhet comme vous de deviner un comte de Morcerf sous ce nom de Fernand?

ALBERT.

J'y tiens absolument.

BEAUCHAMP.

Eh bien, mon cher monsieur, je consens à me couper la gorge avec vous; dans trois semaines, vous me retrouverez pour vous dire: « Oui, le fait est faux, je l'efface; » ou bien: « Oui, le fait est vrai; » et je sors les épées du fourreau, ou les pistolets de la boîte, à votre choix.

ALBERT.

Trois semaines! mais trois semaines sont trois siècles pendant lesquels je suis déshonoré.

BEAUCHAMP.

Si vous étiez resté ce que nous étions hier, je vous eusse

dit : « Patience, ami ! » Vous vous êtes fait mon ennemi, je vous dis : « Qu'importe à moi, monsieur ? »

ALBERT.

Eh bien, dans trois semaines, soit, quoique j'ignore ce que vous voulez faire de ces trois semaines. Mais, songez-y, dans trois semaines, il n'y aura plus ni délai ni subterfuge qui puisse vous dispenser... -

BEAUCHAMP.

Monsieur Albert de Morcerf, je n'ai le droit de vous tuer que dans trois semaines, et vous n'avez le droit de me pourfendre que dans vingt-quatre jours. Nous sommes le 29 du mois d'août ; au 21 donc du mois de septembre. Jusque-là, croyez-moi, épargnons-nous des insultes qui ressemblent aux aboiements de deux dogues enchaînés à distance. Si vous avez des commissions pour Janina, je pars ce soir.

(Il salue et sort.)

SCÈNE V

ALBERT, seul.

Pour Janina! il part pour Janina ! Les pistolets n° 3, Philippe, et vingt-cinq balles.

(Il entre dans le tir.)

ACTE TROISIÈME

CINQUIÈME TABLEAU

Les corridors de l'Opéra.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE DE MORCERF, UNE OUVREUSE, puis DANGLARS, puis DEBRAY.

MORCERF. Il entre, une lettre à la main, et fort agité.

Loge 23, je crois... Oui, c'est bien cela. (A une Ouvreuse) Ma-

dame, priez M. le baron Danglars, s'il est dans sa loge, d'en sortir un moment... (L'Ouvreuse va à la loge.) Deux secondes d'explication suffiront.

DANGLARS, sortant de sa loge.

Eh ! bonsoir, mon cher comte.

MORCERF.

Bonsoir, baron. J'ai reçu cette lettre aujourd'hui. Est-elle de vous ? (Mouvement de Danglars.) Attendez, laissez-moi la lire avant de répondre. (Lisant.) « Mon cher comte, il m'est impossible de vous donner, quant à présent, la réponse que vous me demandiez hier. Rien ne presse : ma fille a dix-sept ans, votre fils en a vingt-trois. Pendant notre halte, les événements marcheront ; les choses qui paraissent obscures la veille sont parfois claires le lendemain... Parfois, aussi, en un jour, tombent les plus cruelles calomnies. » Des calomnies !... des calomnies cruelles... vous comprenez, monsieur le baron !... un homme comme moi, quand on le calomnie, n'a qu'un désir, qu'une volonté, qu'une exigence : c'est qu'on le mette en face des calomniateurs !

DEBRAY, entrant.

Eh bien, messieurs, qu'y a-t-il donc ?

DANGLARS.

Il y a, mon cher Debray, que M. le comte de Morcerf ne veut pas entendre à demi-mot, et me force à le renvoyer au journal *l'Impartial ;* ce que je fais, mon cher comte. *L'Impartial* ne coûte pas cher, et se vend partout ; achetez le numéro de ce matin, et, demain, je crois que, tout le premier, vous serez assez raisonnable pour ne plus me parler de cette affaire.

(Il rentre, Debray veut le suivre ; mais Morcerf le retient.)

SCÈNE II

DEBRAY, MORCERF.

MORCERF.

Pardon, monsieur, mais je suis tout étourdi. Que veut dire ce renvoi à un journal ? Vous lisez les journaux, monsieur ; le journal *l'Impartial* a-t-il publié, ce matin, quelque chose d'insultant, de calomnieux sur mon compte ?



DEBRAY.

Ma foi, non, je ne sache pas, monsieur ; à moins que...

MORCERF.

A moins que...?

DEBRAY.

A moins que ce ne soit vous qui soyez désigné par ce nom de Fernand. Vous êtes-vous jamais appelé le colonel Fernand ?

MORCERF.

Oui, en Grèce, monsieur ; je servais Ali Pacha sous ce nom.

DEBRAY.

Ah ! diable !

MORCERF.

Hein ! dites, monsieur, qu'y a-t-il ?

DEBRAY.

Ma foi, je ne puis faire que ce qu'a fait M. Danglars, vous renvoyer à *l'Impartial*.

(Il rentre dans la loge de Danglars.)

SCÈNE III

MORCERF, seul.

Oh ! mon Dieu ! qu'ont-ils pu dire ? qu'ont-ils pu savoir ? Le colonel Fernand !... Ali Pacha !... Du courage, Morcerf ! (A l'Ouvreuse.) Madame, madame, pourriez-vous me procurer le journal *l'Impartial ?*

SCÈNE IV

MORCERF, ALBERT.

ALBERT.

Pour quoi faire, mon père ?

MORCERF.

Ah ! c'est vous, Albert !

ALBERT.

Oui, c'est moi, moi qui vous ai entendu prononcer un mot.

MORCERF.

Sais-tu donc de quoi il s'agit ?

ALBERT.

Une calomnie, mon père, une infâme calomnie.

MORCERF.

Contre?...

ALBERT.

Contre vous ! c'est-à-dire contre l'homme le plus noble, le plus loyal ! Imaginez-vous qu'ils ont eu l'infamie d'écrire... Mais non, c'est inutile que je vous dise cela.

MORCERF.

Si fait, il faut savoir.

ALBERT.

Eh bien, oui, vous avez raison, il faut savoir jusqu'où peut aller la haine des envieux. Eh bien, mon père, ils ont dit que vous, le défenseur d'Ali Pacha, que vous, dont Ali Tebelin, à sa dernière heure, a reconnu les loyaux services, en vous enrichissant, ils ont dit, pardonnez-moi de répéter de pareilles choses, ils ont dit que vous étiez un traître et que vous aviez vendu les châteaux de Janina !

MORCERF.

Oh !

ALBERT.

C'est indigne, n'est-ce pas? Aussi, j'ai vu M. de Beauchamp.

MORCERF.

Et... ?

ALBERT.

J'en aurai raison, et plus tôt que je n'espérais même, car il devait partir pour Janina.

MORCERF.

Pour Janina ! il est parti pour Janina?

ALBERT.

Non, il est resté; car j'ai trouvé deux cartes de lui à la maison, où je n'étais pas rentré depuis le matin, et, sur la seconde, il me donnait rendez-vous au foyer de l'Opéra, à neuf heures; il est neuf heures moins cinq minutes. Voulez-vous rester, ou vous retirer, mon père?

MORCERF.

Je resterai !

ALBERT.

Bien ! vous avez raison; vous avez l'habitude de vaincre l'ennemi en lui faisant face, et, cette fois comme toujours, vous le terrasserez en soldat et en gentilhomme. Mais qui vous a donc parlé de cela ?

MORCERF.

Danglars, en m'annonçant que tout était fini entre nous, et que l'alliance projetée était rompue; puis, comme, par suite, il m'a renvoyé au journal de M. de Beauchamp, voilà pourquoi je le demandais au moment où tu es venu.

ALBERT.

Bien, mon père, bien! Ah! justement, voilà M. de Beauchamp.

SCÈNE V

LES MÊMES, BEAUCHAMP.

ALBERT.

Venez, monsieur, venez!

BEAUCHAMP.

Pourquoi avec votre père, vicomte?

ALBERT.

C'est le hasard qui a fait que mon père s'est trouvé là, et, fort de sa conscience, mon père a voulu rester.

BEAUCHAMP.

C'est une affaire commencée entre vous et moi, Albert; laissez-la s'achever entre vous et moi. Monsieur le comte, croyez que, demain, vous serez content de la façon dont je me serai conduit. En attendant, tranquillisez-vous; je comprends votre douleur, nous ferons ce qu'il sera possible de faire pour la calmer.

MORCERF.

Monsieur de Beauchamp...

BEAUCHAMP.

Dites à votre père de nous laisser seuls, Albert.

MORCERF.

Mais... cependant...

BEUCHAMP.

Au nom de notre amitié, vicomte!

ALBERT, à part.

Oh! il m'épouvante! (Au Comte.) Mon père, vous entendez, vous entendez: Beauchamp désire me parler à moi seul; rentrez chez vous, soyez tranquille: en votre absence, votre nom sera dignement soutenu. Allez! allez!

MORCERF.

Te reverrai-je, Albert?

ALBERT.

J'aurai l'honneur d'aller vous présenter mes respects ce soir.

SCÈNE VI

BEAUCHAMP, ALBERT.

ALBERT.

Maintenant, monsieur, j'espère que vous aurez l'obligeance de m'expliquer...

BEAUCHAMP.

Je vous avais promis d'aller aux recherches, Albert, et me voilà.

ALBERT.

Eh bien?

BEAUCHAMP.

Eh bien, la note a purement et simplement été jetée dans la boîte du journal, par une main anonyme.

ALBERT.

Ah! vous le voyez bien, que c'était une calomnie!

BEAUCHAMP.

Attendez; seulement, elle était annexée à cette attestation.

ALBERT.

Quelle attestation.

BEAUCHAMP.

Lis-la, mon ami. Elle me dispense malheureusement d'aller jusqu'en Épire.

ALBERT, lisant.

Une attestation de quatre habitants notables de Janina, constatant que... oh! mon Dieu, donnez-moi la force!... que le colonel Fernand Mondego, instructeur général, au service d'Ali Pacha, a livré les châteaux de Janina, moyennant deux mille bourses. — Ah! monsieur, vous vous êtes bien hâté!

BEAUCHAMP.

Oui, mon ami, je me suis hâté pour vous dire : Albert, les fautes de nos pères, dans ces temps d'action et de réaction, ne peuvent atteindre les enfants. Albert, bien peu ont traversé ces révolutions au milieu desquelles nous sommes, sans que quelque tache de boue ou de sang ait rejailli jusqu'à leur visage

Albert, personne au monde, maintenant que j'ai toutes les preuves, maintenant que je suis maître de votre secret, personne ne peut me forcer à un combat que votre conscience, j'en suis certain, vous reprocherait comme un crime. Mais ce que vous n'avez plus le droit d'exiger de moi, mon ami, je viens vous l'offrir maintenant. Ces preuves que je possède seul, voulez-vous qu'elles disparaissent? ce secret affreux, voulez-vous qu'il reste entre nous? Confié à ma parole d'honneur, il ne sortira jamais de ma bouche. Dites, le voulez-vous, Albert, mon ami?

ALBERT, l'embrassant.

Oh ! noble cœur !

BEAUCHAMP, présentant les papiers à Albert.

Tenez.

(Albert prend les papiers, les froisse et s'apprête à les déchirer.)

BEAUCHAMP.

Donnez. (Il brûle les papiers à un candélabre.) Que tout s'oublie comme un mauvais rêve, que tout s'efface comme ces dernières étincelles qui courent sur ce papier noirci. Que tout cela s'évanouisse comme cette dernière fumée qui s'échappe de ces cendres muettes.

ALBERT.

Oui, oui, qu'il n'en reste que l'éternelle amitié que je voue à mon sauveur, amitié que mes enfants transporteront aux vôtres, qui se rappellera toujours que le sang de mes veines, la vie de mon corps, l'honneur de mon nom, je vous le dois; car, si une pareille chose eût été prouvée, je vous le déclare, Beauchamp, je me brûlais la cervelle.

BEAUCHAMP.

Cher Albert ! (Silence d'un instant.) Eh bien, voyons, qu'y a-t-il encore, mon ami?

ALBERT.

Il y a, Beauchamp, que j'ai quelque chose de brisé dans le cœur. Oh ! c'est qu'on ne se sépare pas ainsi, en un instant, de ce respect, de cette confiance, de cet orgueil, qu'inspire à un fils le nom sans tache de son père. Oh ! Beauchamp, Beauchamp, comment maintenant vais-je aborder le mien? Reculerai-je mon front dont il approchera ses lèvres, ma main dont il approchera sa main? Tenez, Beauchamp, je suis le plus malheureux des hommes. Oh ! ma mère, ma pauvre mère ! si vous avez lu cela, combien vous avez dû souffrir!

BEAUCHAMP.

Voyons, du courage, mon ami !

ALBERT.

Mais d'où vient cette note, insérée dans le journal ? Il y a derrière tout cela une haine inconnue, un ennemi invisible, un dénonciateur anonyme, qui a confié la honte de ma famille à la gueule de bronze de votre journal.

BEAUCHAMP.

Oh ! quant à celui-là, mon ami, cherchez-le, trouvez-le, étranglez-le, je m'y prêterai de tout mon pouvoir, et, si je puis, y aiderai de toutes mes forces. En attendant, du courage, Albert ! pas de traces d'émotion sur votre visage ; portez cette douleur en vous, comme le nuage porte en soi la ruine et la mort, secret fatal qu'on ne comprend qu'au moment où la tempête éclate. Allez, ami, allez, réservez vos forces.

ALBERT.

Oh ! vous croyez donc que nous ne sommes point au bout ?

BEAUCHAMP.

Moi, je ne crois rien ; mais, après ce qui vient d'arriver, tout est possible. A propos !

ALBERT.

Quoi ?

BEAUCHAMP.

Épousez-vous toujours mademoiselle Danglars ? ou le bruit de la rupture de votre mariage est-il vrai ?

ALBERT.

Rompu... Mais, attendez donc, vous m'y faites penser : M. Danglars, tout à l'heure ici même... Ah ! le voilà qui sort de sa loge avec Debray.

SCÈNE VII

LES MÊMES, DANGLARS, DEBRAY.

DANGLARS, à un Domestique.

Allez me chercher *l'Étoile* de ce soir ; vous trouverez une boutique de journaux, au bout du passage.

ALBERT.

Que fait-il ? n'envoie-t-il pas chercher un journal ?

BEAUCHAMP.

Oui.

DANGLARS.

Venez-vous prendre une glace, Debray?

DEBRAY, sortant de la loge.

Volontiers.

DANGLARS.

Ah! c'est vous, vicomte?

ALBERT.

Oui, monsieur, c'est moi; je quitte mon père.

DANGLARS.

Ah! le général?

ALBERT.

Oui, le général; il m'a dit une chose étrange.

DANGLARS.

Bah! que vous a-t-il donc dit, ce cher comte?

ALBERT.

Il m'a dit que, sans faire valoir aucune raison, sans lui donner aucun motif...

DANGLARS.

Bon! nous y voilà.

ALBERT.

Eh bien, soit, nous y voilà. Écoutez, je ne désirais pas cette alliance, monsieur; j'ai même supplié mon père de ne point forcer la répugnance que j'éprouvais à entrer dans votre famille; mais le comte de Morcerf a insisté, j'ai dù obéir.

DANGLARS.

Oui, je comprends, vous vous êtes fait violence.

ALBERT.

Je me suis fait violence, c'est le mot.

DANGLARS.

Est-ce après avoir su le chiffre de la dot ou auparavant?

ALBERT.

Monsieur, j'aurai du chef de mon père cinquante mille livres de rente, à peu près. Voilà ma réponse; mon père a commencé comme simple soldat, et...

DANGLARS.

Pardon, mon bon ami, mais tout le monde n'a pas eu les occasions de faire fortune qu'a eues votre père.

ALBERT.

Que voulez-vous dire, monsieur?

DANGLARS.

Je veux dire qu'il n'y a jamais eu, et qu'il n'y aura probablement jamais qu'un Ali Tebelin.

ALBERT.

Vous l'entendez, Beauchamp? il avoue, il se dénonce.

DANGLARS.

J'avoue quoi? je dénonce qui?

ALBERT.

Monsieur, vous nous rendrez raison de l'outrage que vous venez de nous faire!

DANGLARS.

Je vous rendrai raison de ce que je ne veux pas donner ma fille au fils du colonel Fernand Mondego, instructeur des troupes d'Ali Pacha?

ALBERT.

Monsieur, il n'est pas ici question de mariage, il est question...

DANGLARS.

De l'article de ce matin, n'est-ce pas?

ALBERT.

Eh bien, oui.

DANGLARS.

En vérité! Et vous venez vous en prendre à moi de cela! Êtes-vous fou? Est-ce que je sais l'histoire grecque, moi? est-ce que je connais Ali Tebelin? est-ce que j'ai voyagé dans tous ces pays-là? est-ce que c'est moi qui ai conseillé à votre père de vendre les châteaux dont la garde lui était confiée, de trahir?...

ALBERT.

Silence, monsieur! silence!

BEAUCHAMP.

Albert! Albert!

(Pendant ce temps, le Domestique est revenu et a remis le journal à Debray.)

DANGLARS, à Debray.

Eh bien, cela y est-il?

DEBRAY.

Oui.

DANGLARS.

Bon.

ALBERT.

Je vous disais donc, monsieur, que, me regardant comme insulté par vous, non-seulement dans le refus fait à mon père, mais dans ce que vous venez de me dire, je vous disais donc que je veux une satisfaction de la double insulte, que cette satisfaction je l'aurai, ou bien...

DEBRAY.

Vicomte !

ALBERT.

Donnez-vous votre procuration à M. Debray, baron, et désirez-vous que ce soit à lui que j'aie affaire?

DANGLARS.

Monsieur, si vous êtes venu ici pour me chercher une querelle, pour me dresser un guet-apens, prenez-garde ! car je vous préviens que je ferai de tout ceci une affaire de procureur du roi.

ALBERT.

Vous vous trompez, monsieur; je ne me suis adressé à M. Debray que parce qu'il m'a paru vouloir intervenir dans notre discussion ; mais, puisque vous réclamez la priorité...

DANGLARS.

Monsieur, je vous avertis que, quand je trouve sur mon chemin un dogue enragé, je le tue. Or, si vous êtes enragé et que vous tentiez de me mordre, je vous tuerai sans pitié. Tiens ! est-ce ma faute si votre père est déshonoré, moi ?

DEBRAY.

Baron !

ALBERT.

Déshonoré !

DANGLARS.

Est-ce ma faute si les journaux nomment en toutes lettres le comte de Morcerf ?

ALBERT.

Tu mens, ils ne le nomment pas.

DANGLARS.

Le journal du matin, non ; mais ceux du soir, si.

ALBERT.

Ceux du soir ?

DANGLARS.

Eh ! lisez, pardieu !

(Il lui met le journal sous les yeux.)

ALBERT, chancelant.

Mon Dieu! Beauchamp disait-il vrai, et ne suis-je pas au bout? (Lisant.) « L'officier français dont parlait ce matin *l'Impartial*, et qui non-seulement vendit les châteaux de Janina, mais encore livra son bienfaiteur, s'appelait, en effet, à cette époque Fernand, comme le dit notre honorable confrère; mais, depuis, il a encore ajouté, à son nom de baptême, un titre de noblesse et un nom de terre. Il s'appelle aujourd'hui le comte de Morcerf, et fait partie de la chambre des pairs. »

DANGLARS.

Eh bien, est-ce clair?

ALBERT.

Aussi clair que tout cela, monsieur, vient de vous.

DANGLARS.

Eh bien, au bout du compte, quand cela viendrait de moi, il me semble que, lorsqu'on marie sa fille à un jeune homme, on peut bien prendre des renseignements sur la famille de ce jeune homme; c'est non-seulement un droit, mais encore un devoir.

ALBERT.

Bien! continuez, monsieur. Alors, c'est vous qui avez écrit à Janina?

DANGLARS.

Quand j'aurais écrit?

ALBERT.

C'est à vous que les attestations ont été adressées?

DANGLARS.

Eh! monsieur!...

ALBERT.

Oh! il faut me répondre.

DANGLARS.

Eh bien, si j'ai écrit monsieur, c'est qu'on m'a donné le conseil d'écrire.

ALBERT.

Ah! l'on vous a donné ce conseil?

DANGLARS.

Eh! certainement! Je parlais du passé de votre père, moi; je disais que la source de cette fortune était toujours restée obscure. Alors, la personne à laquelle je m'adressais m'a demandé où votre père avait fait fortune. J'ai répondu: « En

Grèce. — Dans quelle partie de la Grèce? — En Épire. — Eh bien, écrivez à Janina, » a répondu cette personne. Et j'ai écrit.

ALBERT.

La personne qui vous a donné ce conseil, je la connais?

DANGLARS.

Parbleu! c'est votre ami.

ALBERT.

Vous nommez cette personne?

DANGLARS.

Vous voulez savoir...?

ALBERT.

Vous la nommez?

DANGLARS.

Eh bien, je la nomme le comte de Monte-Cristo.

ALBERT.

C'est le comte de Monte-Cristo qui vous a donné le conseil d'écrire à Janina?

DANGLARS.

Vous en doutez?

ALBERT.

Oh! oui, je l'avoue.

DANGLARS.

Eh bien, demandez-le à lui-même. Il est là, dans sa loge.

ALBERT.

Là? là?

DANGLARS.

Oui.

ALBERT.

C'est bien, monsieur, vous êtes libre.

DANGLARS.

Jeune homme!

ALBERT.

Monsieur?

DANGLARS.

C'est bien, c'est bien. Vous avez trouvé votre homme, prenez-vous-en à lui.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, hors DANGLARS.

ALBERT.

Oh ! quand je pense qu'il est ici ! quand je pense qu'il n'y a que cette porte entre lui et moi.

DEBRAY et BEAUCHAMP.

Albert!

ALBERT.

Oh! laissez-moi.

(Il frappe à la porte.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, MONTE-CRISTO et CHATEAUBRUN, dans la loge.

MONTE-CRISTO.

Ah ! c'est vous, monsieur de Morcerf ; me ferez-vous le plaisir d'entrer dans ma loge ?

ALBERT.

Monsieur le comte, je ne viens point échanger avec vous d'hypocrites politesses et de faux semblants d'amitié ; je viens ici pour vous demander une explication.

MONTE-CRISTO.

Une explication à l'Opéra, monsieur ? Si peu familier que je sois avec les habitudes parisiennes, je n'eusse pas cru que c'était à l'Opéra que les explications se demandaient.

ALBERT.

Monsieur, lorsque les gens peuvent, d'un moment à l'autre, disparaître, quand on ne sait ni d'où ils viennent ni où ils vont, il faut saisir l'occasion quand elle se présente, et les prendre où on les trouve.

MONTE-CRISTO.

Il faut croire que je ne suis pas si difficile à trouver, monsieur, puisque, ce matin, vous étiez encore avec moi.

ALBERT.

Si, ce matin encore, j'étais avec vous, c'est que, ce matin encore, j'ignorais qui vous êtes.

MONTE-CRISTO.

Mais d'où sortez-vous donc, monsieur? En vérité, vous ne paraissez pas jouir de tout votre bon sens.

ALBERT.

Pourvu que je comprenne vos perfidies et que je vous fasse comprendre que je veux m'en venger, je serai toujours assez raisonnable à mes yeux.

MONTE-CRISTO.

Je ne vous comprends pas, monsieur, et, quand je vous comprendrais, vous parleriez encore trop haut. J'ai loué cette loge, cette loge est à moi, je suis donc chez moi, et moi seul ai le droit d'élever la voix ici au-dessus des autres. Sortez, monsieur.

ALBERT.

Oh! je vous ferai bien sortir aussi, vous!

MONTE-CRISTO.

Ah! vous me cherchez querelle, vicomte, je vois cela; mais un conseil, et retenez-le bien: c'est une coutume mauvaise que de faire du bruit en provoquant; le bruit ne va pas à tout le monde, monsieur de Morcerf.

ALBERT.

Oh!

(Il fait un geste pour jeter son gant au visage de Monte-Cristo; mais Beauchamp lui arrête le bras; le gant tombe aux pieds de Monte-Cristo.)

MONTE-CRISTO.

Monsieur, je tiens votre gant pour jeté, et, demain matin, je vous le renverrai roulé autour d'une balle.

ALBERT.

C'est tout ce que je voulais. Beauchamp, je vous charge du reste.

(Il sort comme un fou.)

CHATEAUBRUN.

Que lui avez-vous donc fait?

MONTE-CRISTO.

Moi? Rien, personnellement du moins.

BEAUCHAMP.

Monsieur le comte!

MONTE-CRISTO, sortant de sa loge.

Allons, il est dit que je n'entendrai pas le troisième acte; heureusement, c'est le moins bon. Que me voulez-vous, monsieur de Beauchamp?

BEAUCHAMP.

Monsieur, j'accompagnais M. de Morcerf, comme vous avez pu le voir.

MONTE-CRISTO.

Ce qui veut dire que vous veniez probablement de souper ensemble. Je vous fais mon compliment, monsieur, d'être plus sobre que votre ami.

BEAUCHAMP.

Monsieur, Albert a eu le tort de s'emporter, et, pour mon propre compte, mais pour le mien seulement, je vous fais des excuses. Maintenant, vous êtes trop galant homme pour refuser de me donner quelques explications à propos de cette affaire de Janina.

MONTE-CRISTO.

Allons, voilà toutes mes espérances détruites. Vous vous empressez de me faire une réputation d'excentricité. Je suis, selon vous, un Lara, un Manfred, un Ruthwen. Puis vous gâtez votre type, vous essayez de faire de moi un homme banal, un homme comme tous les hommes. Vous me demandez des explications, enfin. Allons donc, monsieur de Beauchamp, vous voulez rire.

BEAUCHAMP.

Cependant, monsieur, il est des occasions où la probité commande.

MONTE-CRISTO.

Monsieur de Beauchamp, ce qui commande à M. le comte de Monte-Cristo, c'est le comte de Monte-Cristo. Ainsi donc, pas un mot sur tout cela, s'il vous plaît. Je fais ce que je veux, monsieur de Beauchamp; et, croyez-moi, c'est toujours fort bien fait.

BEAUCHAMP.

Monsieur, permettez-moi de vous dire qu'on ne paye pas d'honnêtes gens avec cette monnaie. Il faut des garanties à l'honneur.

MONTE-CRISTO.

Monsieur, je suis une garantie vivante. Nous avons tous deux dans les veines, M. de Morcerf et moi, du sang que nous brûlons de verser. Voilà notre garantie mutuelle; reportez cette réponse au vicomte, et dites-lui que, demain avant dix heures du matin, j'aurai vu la couleur du sien.

BEAUCHAMP.

Il ne me reste donc, monsieur le comte, qu'à régler les conditions du combat.

MONTE-CRISTO.

Cela m'est parfaitement indifférent, il est donc inutile de me déranger plus longtemps pour une pareille chose. En France, on se bat à l'épée et au pistolet; aux colonies, à la carabine; en Arabie, au poignard; dans l'Amérique du Sud, au couteau. Dites à votre client que, pour être excentrique jusqu'au bout, quoique insulté, je lui laisse le choix des armes, et que j'accepte tout, sans discussion, sans conteste. Tout, entendez-vous bien? tout, même le combat par la voix du sort, ce qui est toujours stupide. Mais, pour moi, c'est autre chose, je suis sûr de gagner.

BEAUCHAMP.

Sûr de gagner?

MONTE-CRISTO.

Eh! certainement! sans cela, je ne me battrais pas avec M. de Morcerf. Je le tuerai, il le faut, cela sera.

BEAUCHAMP.

Ah! comte! son père l'aime tant!

MONTE-CRISTO.

Ne me dites pas de ces choses-là, monsieur de Beauchamp! je le ferais souffrir.

BEAUCHAMP.

Comte! comte!

MONTE-CRISTO.

Seulement, monsieur de Beauchamp, par un mot, indiquez-moi ce soir l'arme et le lieu. Je n'aime pas à me faire attendre.

BEAUCHAMP.

Au pistolet, à huit heures du matin, au bois de Vincennes.

MONTE-CRISTO.

C'est bien, monsieur; maintenant que tout est réglé, laissez-moi entendre le spectacle, je vous prie, et dites à votre ami Albert de ne pas revenir ce soir: il se ferait tort avec toutes ses brutalités de mauvais goût. Qu'il rentre et qu'il dorme. Adieu.

(Le Comte rentre dans sa loge.)

ACTE QUATRIÈME

SIXIÈME TABLEAU

Chez le comte de Monte-Cristo.

SCÈNE PREMIÈRE

MONTE-CRISTO, ALI, BERTUCCIO, BAPTISTIN.

MONTE-CRISTO.

Ah! mes pistolets d'ébène! Baptistin, mes épées! Avant de vous en aller, accrochez la plaque d'argent et placez au milieu un as de carreau. (A Ali, qui lui apporte sa boîte de pistolets.) Merci, Ali; sont-ils tout chargés? (Ali fait signe que oui.) Rangez-vous, Baptistin!

BERTUCCIO, entrant.

Monsieur le comte!

MONTE-CRISTO.

Eh bien, qu'y a-t-il?

BERTUCCIO.

Une dame voilée, qui ne veut pas dire son nom et qui désire ne parler qu'à vous.

MONTE-CRISTO.

Une dame voilée?

BERTUCCIO.

Oui.

MONTE-CRISTO.

Faites entrer.

(Il fait un geste; Ali et Baptistin disparaissent par des portes latérales. Bertuccio sort à son tour.)

SCÈNE II

LE COMTE, MERCÉDÈS.

MONTE-CRISTO.

Qui êtes-vous et que me voulez-vous?

MERCÉDÈS, levant son voile.

Edmond, vous ne tuerez pas mon fils !

MONTE-CRISTO, laissant tomber son pistolet.

Oh ! quel nom avez-vous prononcé là, madame de Morcerf.

MERCÉDÈS.

Le vôtre, le vôtre, que peut-être seule au monde je n'ai point oublié. Edmond, ce n'est point madame de Morcerf qui vient à vous, c'est Mercédès.

MONTE-CRISTO.

Mercèdès est morte, madame, et je ne connais plus personne de ce nom.

MERCÉDÈS.

Mercédès vit, monsieur, et Mercédès se souvient ; car seule elle vous a reconnu lorsqu'elle vous a vu et même sans vous voir, au seul accent de votre voix. Depuis le moment où elle vous a revu, elle vous suit pas à pas, elle vous surveille, elle vous redoute, elle n'a pas eu besoin de chercher la main d'où partait le coup qui frappait le comte de Morcerf.

MONTE-CRISTO.

Fernand, vous voulez dire, madame? Puisque nous sommes en train de nous rappeler nos noms, eh bien, rappelons-nous-les tous.

MERCÉDÈS.

Vous voyez bien, Edmond, que je ne me suis pas trompée et que j'ai raison de vous dire : Edmond, épargnez mon fils !

MONTE-CRISTO.

Et qui vous a dit, madame, que j'en voulais à votre fils ?

MERCÉDÈS.

Personne, mon Dieu ! Mais une mère a-t-elle besoin qu'on lui dise de ces choses-là ? J'ai tout deviné ; je l'ai suivi ce soir à l'Opéra, et, cachée dans une baignoire, j'ai tout vu.

MONTE-CRISTO.

Alors, si vous avez tout vu, madame, vous avez vu que le fils de Fernand m'a insulté publiquement ?

MERCÉDÈS.

Oh ! par pitié !

MONTE-CRISTO.

Vous avez vu qu'il m'eût jeté son gant à la figure si M. de Chateaubrun ne l'eût arrêté ?

MERCÉDÈS.

Écoutez-moi : mon fils a deviné, lui aussi, et il vous attribue les malheurs qui frappent son père.

MONTE-CRISTO.

Madame, vous confondez : ce ne sont point des malheurs, c'est un châtiment. Ce n'est pas moi qui frappe M. de Morcerf, c'est la Providence qui le punit.

MERCÉDÈS.

Et pourquoi vous substituez-vous à la Providence ? pourquoi vous souvenez-vous quand elle oublie ? Que vous importent, à vous, Edmond, Janina et son vizir ! Quel tort vous a fait Fernand Mondego en trahissant Ali Tebelin ?

MONTE-CRISTO.

Aussi, madame, tout cela est une affaire entre le capitaine franc et la fille d'Ali, qui existe encore, je crois ; et, si j'ai juré de me venger, ce n'est ni du capitaine franc, ni du comte de Morcerf, c'est du pêcheur Fernand, mari de la Catalane Mercédès.

MERCÉDÈS.

Oh ! monsieur, quelle terrible vengeance pour une faute que le hasard m'a fait commettre ! car la coupable, c'est moi, Edmond, et, si vous avez à vous venger de quelqu'un, c'est de moi qui ai manqué de force contre votre absence et contre mon isolement.

MONTE-CRISTO.

Mais pourquoi étais-je absent ? pourquoi étiez-vous isolée ?

MERCÉDÈS.

Parce qu'on vous avait arrêté, Edmond, parce que vous étiez prisonnier.

MONTE-CRISTO.

Pourquoi étais-je arrêté ? pourquoi étais-je prisonnier ?

MERCÉDÈS.

Je l'ignore.

MONTE-CRISTO.

Oui, vous l'ignorez, je l'espère du moins. Eh bien, je vais vous le dire, moi : j'étais arrêté, j'étais prisonnier, parce que, de la Réserve, le jour même où je devais vous épouser, un homme, nommé Danglars, avait écrit cette lettre, que le pêcheur Fernand s'était chargé de mettre à la poste.

(Il va à un secrétaire et en tire la lettre.)

MERCÉDÈS.

Une lettre ! quelle lettre ?

MONTE-CRISTO.

Lisez ! Cette lettre me coûte cent mille francs; mais ce n'est pas trop cher, puisqu'elle me donne le moyen de me justifier à vos yeux.

MERCÉDÈS, lisant.

« M. le procureur du roi est prévenu, par un ami du trône et de la religion, que le nommé Edmond Dantès, second du navire *le Pharaon*, arrivé ce matin de Smyrne, après avoir touché à Naples et à Porto-Ferraïo, a été chargé par Murat d'une lettre pour l'usurpateur, et par l'usurpateur d'une lettre pour le comité bonapartiste de Paris. On aura la preuve du crime en l'arrêtant, car on trouvera cette lettre sur lui. » (Tombant sur un fauteuil.) Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

MONTE-CRISTO.

Vous avez lu ?

MERCÉDÈS.

Oui. Et le résultat de cette lettre ?...

MONTE-CRISTO.

Vous le savez, madame, a été mon arrestation. Mais ce que vous ne savez pas, c'est le temps qu'elle a duré, cette arrestation. Quatorze ans ! Ce que vous ne savez pas, c'est que, chaque jour de ces quatorze ans, j'ai renouvelé le vœu de vengeance que j'avais fait le premier jour, et cependant, au fond de ma prison, j'ignorais que vous eussiez épousé Fernand, mon dénonciateur; j'ignorais que mon père fût mort, et mort de faim !

MERCÉDÈS.

Juste Dieu !

MONTE-CRISTO.

Mais voilà ce que j'ai su en sortant de prison, quatorze ans après y être entré, et voilà ce qui fait que, sur Mercédès vivante et sur mon père mort, j'ai juré de me venger de Fernand, et je me venge !

MERCÉDÈS.

Êtes-vous sûr que le malheureux Fernand soit cause de tout cela ?

MONTE-CRISTO.

Sur mon âme ! il l'a fait comme je vous le dis. D'ailleurs, ce n'est pas plus odieux que d'avoir, Français d'adoption, passé

aux Anglais; Espagnol de naissance, combattu contre les Espagnols; stipendiaire d'Ali, trahi et assassiné Ali! En face de pareilles choses, mon Dieu! qu'est-ce que la lettre que vous venez de lire? une mystification galante, que doit pardonner, je l'avoue et je le comprends, la femme qui a épousé cet homme, mais que ne pardonne pas l'amant qui devait épouser cette femme. Eh bien, les Français ne se sont pas vengés du traître, les Espagnols n'ont pas fait fusiller le traître, Ali, couché dans sa tombe, n'a point fait étrangler le traître! Moi, moi, trahi, assassiné, jeté aussi dans une tombe, je suis sorti de cette tombe par la grâce de Dieu! Je dois donc à Dieu de me venger; il m'envoie pour cela, et me voici.

MERCÉDÈS.

Oh! oui, vous avez raison! oui, vous êtes dans votre droit! oui, Dieu vous a commis la charge de punir! Mais pardonnez, Edmond, pardonnez pour moi, pour moi qui vous en supplie à genoux.

MONTE-CRISTO.

Que je pardonne? que je n'écrase pas cette race maudite? que je désobéisse à Dieu, qui m'a suscité pour sa punition? Impossible, madame, impossible!

MERCÉDÈS.

Edmond, mon Dieu! quand je vous appelle toujours Edmond, pourquoi ne m'appelez-vous plus Mercédès?

MONTE-CRISTO.

Mercédès! Eh bien, oui, vous avez raison, Mercédès; oui, ce nom m'est doux encore à prononcer, et voilà la première fois, depuis bien longtemps, qu'il retentit si clairement au sortir de mes lèvres. Oh! Mercédès, votre nom, je l'ai prononcé avec les soupirs de la mélancolie, les gémissements de la douleur, le râle du désespoir; je l'ai prononcé glacé par le froid et accroupi sur la paille de mon cachot; je l'ai prononcé dévoré par la chaleur, me roulant sur les dalles de ma prison! Mercédès! Quatorze ans j'ai souffert, quatorze ans j'ai maudit! Maintenant, je vous le dis, Mercédès, il est temps que je me venge!

MERCÉDÈS.

Vengez-vous, Edmond; mais vengez-vous sur les coupables. Vengez-vous sur lui, vengez-vous sur moi; mais ne vous vengez pas sur mon fils!

MONTE-CRISTO.

Il est écrit : « Les fautes des pères retomberont sur les enfants jusqu'à la quatrième génération. » Puisque Dieu a dicté ces propres paroles à son prophète, pourquoi serais-je meilleur que Dieu ?

MERCÉDÈS.

Parce que Dieu a le temps et l'éternité, ces deux choses qui échappent aux hommes.

MONTE-CRISTO.

Oh !

MERCÉDÈS.

Edmond, depuis que je vous connais, j'ai adoré votre nom. Edmond, depuis que je vous ai perdu, j'ai adoré votre mémoire. Edmond, mon ami, ne me forcez pas à ternir cette pure et noble image, reflétée sans cesse dans le miroir de mon cœur ! Edmond, si vous saviez toutes les prières que j'ai adressées à Dieu, tant que je vous ai espéré vivant et depuis que je vous ai cru mort ! Que pouvais-je pour vous, Edmond, sinon prier et pleurer?... Écoutez-moi ; pendant dix ans, j'ai fait chaque nuit le même rêve. On a dit que vous aviez voulu fuir, que vous aviez pris la place d'un prisonnier, que vous vous étiez glissé dans le suaire d'un mort, qu'alors on avait lancé ce cadavre vivant du haut en bas du château d'If, et que le cri que vous aviez poussé en vous brisant sur les rochers avait seul révélé la substitution à vos ensevelisseurs, devenus vos bourreaux. Eh bien, Edmond, je vous le jure sur la tête de ce fils pour lequel je vous implore, pendant dix ans, j'ai vu, chaque nuit, des hommes qui balançaient quelque chose d'informe et d'inconnu au haut d'un rocher ; pendant dix ans, j'ai entendu, chaque nuit, un cri terrible, qui m'a réveillée frissonnante et glacée !... Oh ! moi aussi, Edmond, croyez-moi, toute criminelle que je fus, oh ! j'ai bien souffert !

MONTE-CRISTO.

Avez-vous senti votre père mourir de faim pendant votre absence? Avez-vous vu la femme que vous aimiez tendre la main à votre rival, tandis que vous râliez au fond d'un gouffre ?

MERCÉDÈS.

Non. Mais j'ai vu celui que j'aimais prêt à devenir le meurtrier de mon fils !

MONTE-CRISTO.

Mon Dieu! mon Dieu! c'est tout ce que je puis supporter; c'est plus que je n'en puis supporter! Que me demandez-vous? que votre fils vive? Eh bien, il vivra! le lion est dompté, le vengeur est vaincu.

MERCÉDÈS, portant la main d'Edmond à ses lèvres.

Oh! merci, Edmond! Te voilà bien tel que je t'ai toujours rêvé, tel que je t'ai toujours aimé; oh! oui, toujours aimé, maintenant je puis te le dire.

MONTE-CRISTO.

D'autant plus que le pauvre Edmond n'aura pas longtemps à être aimé de vous. Le mort va rentrer dans la tombe, le fantôme va rentrer dans la nuit.

MERCÉDÈS.

Que dites-vous?

MONTE-CRISTO.

Je dis que, puisque vous l'ordonnez, Mercédès, il fau mourir.

MERCÉDÈS.

Qui dit cela? qui parle de mourir? d'où vous viennent ces idées de mort?

MONTE-CRISTO.

Vous ne supposez pas qu'outragé publiquement en face de toute une salle, en présence de vos amis et de ceux de votre fils, provoqué par un enfant, qui se glorifiera de mon pardon comme d'une victoire, vous ne supposez pas qu'il me reste un instant le désir de vivre?

MERCÉDÈS.

Mais ce duel n'aura pas lieu, Edmond, puisque vous pardonnez.

MONTE-CRISTO.

Il aura lieu, madame: seulement, au lieu du sang de votre fils que devait boire la terre, c'est le mien qui coulera.

MERCÉDÈS.

Edmond, il y a un Dieu au-dessus de nous, puisque vous vivez, puisque je vous ai revu, et je me fie à lui du plus profond de mon cœur. En attendant son appui, je me repose sur votre parole: vous avez dit qu'il vivrait, il vivra, n'est-ce pas?

MONTE-CRISTO.

Il vivra, madame; ce qui est dit est dit.

MERCÉDÈS.

Oh ! Edmond, comme c'est beau, comme c'est grand, comme c'est sublime, de pardonner ainsi que vous venez de le faire !

MONTE-CRISTO.

Vous dites cela, Mercédès, et que diriez-vous donc si vous saviez l'étendue du sacrifice que je vous fais ?

MERCÉDÈS.

Edmond, je n'ai plus qu'un mot à vous dire : vous verrez que, si mon front a pâli, que, si mes yeux sont éteints, que, si ma beauté est perdue, que, si Mercédès, enfin, ne ressemble plus à elle-même par les traits du visage. Mercédès a toujours le même cœur. Adieu, Edmond ! Je n'ai plus rien à demander au ciel, je vous ai revu et revu aussi grand et aussi noble qu'autrefois. Adieu, Edmond ! adieu et merci !

SCÈNE III

MONTE-CRISTO, seul.

Voilà donc l'édifice si lentement préparé, élevé avec tant de peine et de labeur, écroulé d'un seul coup, avec un seul mot, sous un souffle, hélas ! Et tout cela, mon Dieu, parce que mon cœur, que je croyais mort, n'était qu'engourdi, parce qu'il a battu, parce qu'enfin j'ai cédé à la douleur de ce battement, soulevé au fond de ma poitrine par la voix d'une femme. Sottise ! sottise ! que faire ainsi de la générosité, en se plaçant comme un but inerte au bout du pistolet de ce jeune homme. Jamais il ne croira que ma mort soit un suicide, et cependant il importe, pour l'honneur de ma mémoire, que le monde sache que j'ai consenti moi-même, par ma volonté, par mon libre arbitre, à arrêter mon bras déjà levé, et que, de ce bras si puissamment armé contre les autres, je me suis frappé moi-même. (Il tire un papier de son tiroir et écrit quelques mots.) Et d'abord, ajoutons ce codicille à mon testament. « Je lègue à Maximilien Morel, capitaine de spahis, et fils de mon ancien patron, Pierre Morel, armateur à Marseille, la somme de vingt millions. Ces vingt millions sont enfouis dans ma grotte de Monte-Cristo, dont Bertuccio sait le secret (Haydée entre, s'approche du Comte, et lit par-dessus son épaule.) Si son cœur est libre et qu'il veuille épouser Haydée, fille d'Ali, pacha de Janina, que j'ai élevée avec l'amour d'un père, et qui a pour moi l'amour

et la tendresse d'une fille, il accomplira, je ne dirai point ma dernière volonté, mais mon dernier désir. Le présent testament a déjà fait Haydée héritière du reste de ma fortune, consistant... »

HAYDÉE.

Oh ! mon Dieu !

SCÈNE IV

MONTE-CRISTO, HAYDÉE.

MONTE-CRISTO.

Haydée, vous avez lu ?

HAYDÉE.

Oh ! monseigneur, pourquoi écrivez-vous de pareilles choses, à une pareille heure ? pourquoi me léguez-vous toute votre fortune ? Monseigneur, vous me quittez donc ?

MONTE-CRISTO.

Je vais faire un long voyage, ma fille, et, s'il m'arrivait malheur !...

HAYDÉE.

Eh bien ?

MONTE-CRISTO.

Eh bien, s'il m'arrivait malheur, je veux que ma fille soit heureuse.

HAYDÉE.

Monseigneur, tu penses à mourir !

MONTE-CRISTO.

C'est une pensée salutaire, mon enfant, a dit le sage.

HAYDÉE.

Eh bien, si vous mourez, léguez votre fortune à d'autres; car, si vous mourez, monseigneur, Haydée n'aura plus besoin de rien.

(Elle prend le testament, le déchire, puis tombe évanouie.)

MONTE-CRISTO.

Mercédès s'est souvenue qu'elle avait un fils ; moi, j'ai oublié que j'avais une fille.

SEPTIÈME TABLEAU

Le bois de Vincennes.

SCÈNE PREMIÈRE

CHATEAUBRUN, DEBRAY.

CHATEAUBRUN.

Bon ! nous voilà arrivés, et je crois même que nous voilà arrivés les premiers.

DEBRAY.

Vous m'excuserez, mon cher, mais je crois apercevoir, là-bas, une voiture sous les arbres.

CHATEAUBRUN.

C'est vrai, et deux jeunes gens qui paraissent attendre ; je reconnais Frantz et Beauchamp. (A la cantonade.) Voici nos hommes, comte, et vous pouvez descendre.

SCÈNE II

LES MÊMES, MONTE-CRISTO.

MONTE-CRISTO.

Merci, messieurs !

DEBRAY.

Comte, voulez-vous me permettre d'aller jusqu'à ces messieurs leur demander quelle cause les retient loin de nous ?

MONTE-CRISTO.

J'allais vous en prier. (Debray sort.) Laissez-moi, monsieur de Chateaubrun, vous renouveler tous mes remercîments.

CHATEAUBRUN.

Et de quoi, monsieur ?

MONTE-CRISTO.

Vous avez consenti à me servir de témoin sans me connaître, sans savoir si j'avais tort ou raison, si ma cause était juste ou injuste.

CHATEAUBRUN.

Écoutez, comte : je vous ai regardé hier pendant toute cette

scène de provocation; j'ai pensé à votre assurance toute cette nuit et je me suis dit que la justice devait être pour vous, ou qu'il n'y avait plus aucun fond à faire sur le visage des hommes.

MONTE-CRISTO.

Qu'avez-vous fait après m'avoir quitté?

CHATEAUBRUN.

J'ai été chez Tortoni, où, comme je m'y attendais, j'ai trouvé Beauchamp et Frantz, que Morcerf a pris pour son second témoin; je vous avoue que je les cherchais.

MONTE-CRISTO.

Pour quoi faire, puisque tout était convenu?

CHATEAUBRUN.

J'espérais faire changer les armes, substituer l'épée au pistolet: le pistolet est aveugle.

MONTE-CRISTO, vivement.

Auriez-vous réussi, par bonheur?

CHATEAUBRUN.

Non; il paraît que votre force à l'épée est connue.

MONTE-CRISTO.

Bien. Ainsi, nous nous battons au pistolet?

CHATEAUBRUN.

Oui.

MONTE-CRISTO.

A combien de pas?

CHATEAUBRUN.

A vingt.

MONTE-CRISTO.

Et nous tirons ensemble?

CHATEAUBRUN.

Non, vous tirez le premier.

MONTE-CRISTO.

Je tire le premier?

CHATEAUBRUN.

Oh! cela, je l'ai obtenu ou plutôt exigé; nous leur faisons assez de concessions pour qu'ils nous fassent celle-là.

MONTE-CRISTO.

Vous ne m'avez jamais vu tirer le pistolet, monsieur de Chateaubrun?

CHATEAUBRUN.

Non, jamais.

MONTE-CRISTO, prenant un pistolet dans une boîte.

Voyez-vous ce petit arbre ?

CHATEAUBRUN.

Lequel ?

MONTE-CRISTO.

Près de ce chêne; il est à vingt pas, à peu près, n'est-ce pas?

CHATEAUBRUN.

Oui.

MONTE-CRISTO.

Regardez.

(Il tire et brise l'arbre.)

CHATEAUBRUN.

Oh ! mon Dieu !

MONTE-CRISTO.

Monsieur de Chateaubrun, n'oubliez jamais ce que vous venez de voir.

CHATEAUBRUN.

C'est effrayant ! Au nom du ciel, comte, ne tuez pas Albert ! le malheureux a une mère.

MONTE-CRISTO.

C'est juste, et moi, je n'en ai pas.

CHATEAUBRUN.

Oh ! comte, soyez généreux. Sûr de votre coup comme vous l'êtes, je puis vous dire, à vous, une chose qui serait ridicule si je la disais à un autre.

MONTE-CRISTO.

Laquelle ?

CHATEAUBRUN.

Blessez-le, mais ne le tuez pas.

MONTE-CRISTO.

Baron, je n'ai pas besoin d'être encouragé à ménager M. de Morcerf. M. de Morcerf sera si bien ménagé, je vous l'annonce d'avance, qu'il reviendra tranquillement avec ses deux amis, tandis que moi...

CHATEAUBRUN.

Tandis que vous ?

MONTE-CRISTO.

Tandis que moi, c'est autre chose, vous me rapporterez.

CHATEAUBRUN.

Allons donc!

MONTE-CRISTO.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, baron, Albert me tuera.

CHATEAUBRUN.

Que vous est-il donc arrivé depuis hier au soir, comte?

MONTE-CRISTO.

Ce qui est arrivé à Brutus la veille de la bataille de Philippes : j'ai vu un fantôme!

CHATEAUBRUN.

Et ce fantôme?...

MONTE-CRISTO.

M'a dit que j'avais assez vécu... Mais voici ces messieurs. Venez, venez, je vous attends.

SCÈNE III

BEAUCHAMP, MONTE-CRISTO, DEBRAY, CHATEAUBRUN, FRANTZ.

BEAUCHAMP.

Huit heures moins trois minutes, messieurs; il n'y a pas de temps perdu.

MONTE-CRISTO.

Oh! ce n'est pas dans cette intention que je le disais.

FRANTZ.

D'ailleurs, j'entends des pas de chevaux.

CHATEAUBRUN.

Messieurs, vous vous êtes munis de pistolets; M. le comte de Monte-Cristo déclare renoncer au droit qu'il avait de se servir des siens.

BEAUCHAMP.

Nous avions prévu cette délicatesse du comte, monsieur de Chateaubrun, et j'ai apporté des armes que j'ai achetées il y a huit ou dix jours, croyant que j'en aurais besoin pour une affaire pareille. Elles sont parfaitement neuves et n'ont encore servi à personne. Voulez-vous les visiter?

CHATEAUBRUN.

Oh! monsieur de Beauchamp, lorsque vous m'assurez que M. de Morcerf ne connaît pas ces armes, vous pensez bien que votre parole me suffit.

DEBRAY.

Monsieur, voici Albert; il est à cheval.

BEAUCHAMP, regardant à sa montre.

Huit heures.

FRANTZ.

Quelle imprudence de venir à cheval pour se battre au pistolet! moi qui lui avais si bien fait sa leçon!

BEAUCHAMP.

Et puis, voyez donc, avec un col à sa cravate, avec un habit ouvert, avec un gilet blanc. Que ne s'est-il fait tout de suite dessiner une mouche sur la poitrine; c'eût été plus tôt fait.

SCÈNE IV

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE, au fond, tenant les deux chevaux.

ALBERT.

Merci, messieurs, d'avoir bien voulu vous rendre à mon invitation. Et à vous aussi, monsieur de Chateaubrun, merci; approchez donc; vous n'êtes point de trop.

CHATEAUBRUN.

Vous ignorez peut-être, monsieur de Morcerf, que je suis le témoin de M. de Monte-Cristo?

ALBERT.

Je n'en étais pas sûr, mais je m'en doutais. Tant mieux, messieurs : plus il y aura d'hommes d'honneur ici, plus je serai satisfait.

FRANTZ.

Monsieur Debray, vous pouvez annoncer à M. le comte de Monte-Cristo que nous nous tenons à sa disposition.

(Beauchamp ouvre en même temps la boîte aux pistolets.)

ALBERT.

Attendez, messieurs, j'ai deux mots à dire à M. le comte de Monte-Cristo.

CHATEAUBRUN.

En particulier?

ALBERT.

Non, monsieur, devant tout le monde.

CHATEAUBRUN, à Monte-Cristo.

Vous entendez?

MONTE-CRISTO.

Que veut-il?

CHATEAUBRUN.

Je l'ignore, mais il demande à vous parler.

MONTE-CRISTO.

Oh! qu'il ne tente pas Dieu par quelque nouvel outrage!

CHATEAUBRUN.

Je ne crois pas que ce soit son intention.

ALBERT.

Messieurs, approchez-vous, je vous prie; je désire que pas un mot de ce que je vais avoir l'honneur de dire à M. le comte de Monte-Cristo ne soit perdu ; car ce que je vais avoir l'honneur de lui dire sera répété par vous à qui voudra l'entendre, si étrange et si incompréhensible que mon discours vous paraisse.

MONTE-CRISTO.

J'attends, monsieur.

ALBERT.

Monsieur, hier, je vous reprochais d'avoir divulgué la conduite de M. de Morcerf en Épire; car, si coupable que fût M. le comte de Morcerf, je ne croyais pas que ce fût vous qui eussiez le droit de le punir; mais, aujourd'hui, monsieur, je sais que ce droit vous est acquis... Ce n'est point la trahison de Fernand Mondego envers Ali Pacha qui me rend si prompt à vous excuser, c'est la trahison du pêcheur Fernand à votre égard, ce sont les malheurs inouïs qui ont été la suite de cette trahison; aussi, je vous le dis, aussi, je le proclame tout haut : oui, monsieur, vous avez eu raison de vous venger de mon père, et moi, son fils, moi, le fils de Mercédès, je vous remercie de ne vous être vengé que de lui.

MONTE-CRISTO, levant les yeux au ciel avec une expression de joie infinie.

Ah! je te reconnais, Mercédès!

ALBERT.

Et maintenant, monsieur, si vous trouvez que les excuses que je viens de vous faire sont suffisantes, votre main, je vous prie. Après le mérite si rare de l'infaillibilité qui semble être le vôtre, le premier de tous les mérites, à mon avis, est de savoir avouer ses torts; mais cet aveu, c'est moi qui le fais, car il me regarde seul. Un ange seul pouvait sauver l'un de nous de la mort, et l'ange est descendu du ciel, pour faire

de nous sinon deux amis, — hélas! la fatalité rend la chose impossible, — au moins deux hommes qui s'estiment.

MONTE-CRISTO.

Voici ma main, monsieur, mais pour vous, vous entendez? pour vous seul (bas), et pour votre mère.

ALBERT.

Merci, comte! Messieurs, vous le voyez, M. de Monte-Cristo veut bien agréer mes excuses; j'avais agi précipitamment envers lui; la colère est mauvaise conseillère. J'avais donc mal agi; maintenant, ma faute est réparée; j'espère bien que le monde ne me tiendra point pour lâche, parce que j'ai fait ce que ma conscience m'ordonnait de faire; mais, en tout cas, si l'on se trompait sur mon compte, je tâcherais de redresser les opinions.

FRANTZ.

Que s'est-il donc passé cette nuit, monsieur de Beauchamp? Il me semble que nous jouons ici un triste rôle.

BEAUCHAMP.

En effet, ce que vient de faire là Albert est bien misérable ou bien beau.

MONTE-CRISTO, à part.

Toujours la Providence. Oh! c'est d'aujourd'hui seulement que je suis bien certain d'être l'envoyé de Dieu.

ACTE CINQUIÈME

HUITIÈME TABLEAU

Une salle de la Chambre des Pairs.

SCÈNE PREMIÈRE

LE PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE DES PAIRS, SIX MEMBRES nommés en commission d'enquête; MORCERF.

MORCERF.

Messieurs les pairs, j'ai été assigné à comparaître devant vous, et, vous le voyez, je me suis rendu à vos ordres.

LE PRÉSIDENT.

Vous savez quelle accusation pèse sur vous, monsieur le comte ?

MORCERF.

Je sais que deux calomniateurs anonymes, dirigés par une main ennemie... ont essayé de ternir la vie d'un homme qui inspire une jalousie d'autant plus grande qu'il a été comblé des plus grands honneurs.

LE PRÉSIDENT.

Vous connaissez cette double accusation, monsieur le comte ?

MORCERF.

Oui, je la connais.

LE PRÉSIDENT.

Il est donc inutile de vous la lire.

MORCERF.

Inutile. Seulement, je ferai observer aux honorables pairs que cet article, outre son caractère extra-officiel, ne porte pas de désignation précise.

LE PRÉSIDENT.

C'est vrai... Aussi, n'eussions-nous accordé à cet article aucune attention, si celui qui a paru, le même soir, dans le journal *l'Étoile*, n'avait pas, en formulant l'accusation, dénoncé le nom de l'accusé. Voici le second article : « Cet officier français, au service d'Ali, pacha de Janina, dont parlait, ce matin, le journal *l'Impartial*, et qui non-seulement vendit les châteaux de Janina, mais encore livra son bienfaiteur aux Turcs, s'appelait, en effet, à cette époque, Fernand, comme l'a dit notre honorable confrère; mais, depuis, il a ajouté à ce nom de baptême un titre de noblesse et un nom de terre. Il s'appelle aujourd'hui M. le comte de Morcerf, et fait partie de la chambre haute. » Qu'avez-vous à répondre, monsieur le comte ?

MORCERF.

J'ai à répondre, messieurs, que ni l'un ni l'autre de ces deux articles n'est signé; que bien peu des plus braves et des plus loyaux peuvent se vanter d'avoir traversé notre époque sans avoir eu à effacer de pareilles taches... J'ai à répondre qu'aucune preuve n'est émise à l'appui de l'infâme accusation, tandis que, moi, messieurs, j'ai, au contraire, mille preuves qu'Ali Pacha m'a tenu dans son amitié et dans sa

confiance jusqu'au dernier moment... Voici ma commission signée de lui... Voici son anneau, signe de commandement, avec lequel il cachetait d'ordinaire ses lettres, et qu'il m'avait donné lorsqu'il m'envoya à Constantinople pour traiter en son nom avec le Grand Sultan... et pour que je pusse, lors de mon retour, à quelque heure du jour ou de la nuit que ce fût, pénétrer jusqu'à lui, fût-il dans son harem... Malheureusement, comme vous le savez, messieurs, la négociation échoua, et, lorsque je revins, mon bienfaiteur était déjà mort; mais, à son dernier moment, sa confiance en moi était encore si grande, si entière, que ce fut à moi qu'il légua sa favorite Vasiliki et sa fille chérie Haydée.

LE PRÉSIDENT.

Ainsi, ce fut à vous, comte, que le pacha confia, en mourant, sa fille et sa maîtresse?

MORCERF.

Oui, monsieur... Mais, en cela comme dans tout le reste, le malheur me poursuivit; à mon retour, Vasiliki et sa fille avaient disparu.

LE PRÉSIDENT.

Vous les connaissiez, comte?

MORCERF.

Mon intimité avec le pacha, et l'extrême confiance qu'il avait en ma fidélité, m'avaient permis de les voir plus de vingt fois.

LE PRÉSIDENT.

Avez-vous quelque idée de ce qu'elles sont devenues?

MORCERF.

Oui, monsieur; j'ai entendu dire qu'elles avaient succombé à leurs chagrins et peut-être à leur misère... Comme on me savait fidèle serviteur du pacha, ma vie courait de grands dangers, et, à mon suprême regret, je ne pus me mettre à leur recherche.

LE PRÉSIDENT.

Messieurs, vous avez entendu et suivi M. le comte dans ses explications. Ces attaques anonymes, si franchement, si loyalement repoussées par notre honorable collègue, vous paraissent-elles mériter plus ample information? (Muette dénégation des Pairs.) Voulez-vous vous retirer, monsieur le comte? Nous allons délibérer.

L'HUISSIER.

Une lettre !

LE PRÉSIDENT.

Donnez !

MORCERF.

Veuillez vous rappeler, messieurs, que j'ai la preuve la plus convaincante que l'on puisse fournir contre une attaque anonyme, c'est-à-dire l'absence de tout témoignage contre ma parole d'honnête homme... et la pureté de toute ma vie militaire.

LE PRÉSIDENT.

Je regretterais que vous eussiez parlé trop tôt, comte.

MORCERF.

Que voulez-vous dire, monsieur?

LE PRÉSIDENT.

Ou plutôt, je n'en doute point, le témoin qui se présente, et qui vient de se produire de lui-même, est appelé à prouver la parfaite innocence de notre collègue... Voici la lettre que je reçois : « Monsieur le président, à la mort d'Ali Pacha, j'assistais à ses derniers moments; je puis donc fournir à la commission d'enquête, chargée d'examiner la conduite de M. le général comte de Morcerf, en Épire et en Macédoine, les renseignements les plus positifs. Je sais ce que devinrent Vasiliki et Haydée ; je me tiens à la disposition de la commission, et réclame même l'honneur de me faire entendre... Je serai dans le vestibule de la Chambre, au moment où l'on vous remettra ce billet. »

MORCERF.

Oh !... et quel est ce témoin, ou plutôt cet ennemi ?

LE PRÉSIDENT.

Nous allons le savoir, monsieur, si la commission est d'avis de l'entendre.

LES PAIRS.

Oui, oui, qu'il soit entendu... à l'instant même, séance tenante.

LE PRÉSIDENT, à l'Huissier.

Y a-t-il quelqu'un qui attende dans le vestibule ?

L'HUISSIER.

Oui, monsieur le président.

LE PRÉSIDENT.

Qui est-ce ?

L'HUISSIER.

Une femme.

LE PRÉSIDENT.

Bien.

(Il fait un signe à l'Huissier.)

MORCERF, à part.

Oh ! mon Dieu ! qui cela peut-il être ?

SCÈNE II

LES MÊMES, HAYDÉE.

Elle est couverte d'un voile qu'elle lève en descendant en scène.

LE PRÉSIDENT.

Madame, c'est vous qui avez écrit à la commission, offrant de lui donner des renseignements sur l'affaire de Janina ?

HAYDÉE.

Oui, monsieur.

LE PRÉSIDENT.

Et vous avez avancé, dans la lettre, que vous aviez été témoin oculaire des événements.

HAYDÉE.

C'est la vérité !

LE PRÉSIDENT.

Permettez-moi de vous dire que vous étiez bien jeune alors, madame.

HAYDÉE.

J'avais quatre ans ; mais, comme ces détails avaient pour moi une suprême importance, aucun d'eux n'est sorti de ma mémoire.

LE PRÉSIDENT.

Mais quelle importance avaient donc pour vous ces événements ?

HAYDÉE.

Il s'agissait de la vie ou de la mort de mon père.

LE PRÉSIDENT.

De votre père !... Qui donc êtes-vous ?

HAYDÉE.

Je suis Haydée, fille d'Ali Tebelin, pacha de Janina, et de Vasiliki, sa femme bien-aimée.

MORCERF, à part.

Haydée! Haydée!

LE PRÉSIDENT.

Madame, permettez-moi une seule question, qui n'est pas un doute... Pouvez-vous prouver l'authenticité de ce que vous dites?

HAYDÉE.

Je le puis, monsieur; car voici l'acte de ma naissance, rédigé par mon père, et signé par ses principaux officiers; car voici, avec l'acte de ma naissance, l'acte de mon baptême, mon père ayant consenti à ce que je fusse élevée dans la religion chrétienne, acte que le primat de Macédoine et d'Épire a revêtu de son sceau... Voici enfin l'acte de vente, de la vente qui fut faite de ma personne et de celle de ma mère, au marchand arménien El Kebbir par l'officier franc qui, dans son infâme marché avec la Porte, s'était réservé, pour sa part de butin, la fille et la femme de son bienfaiteur, qu'il vendit pour la somme de mille bourses, c'est-à-dire pour quatre cent mille francs, à peu près.

LE PRÉSIDENT.

Voici l'acte. (Lisant.) « Moi, El Kebbir, marchand d'esclaves, et fournisseur du harem de Sa Hautesse, reconnais avoir reçu, pour la remettre au sublime empereur, du seigneur franc comte de Monte-Cristo, une émeraude évaluée deux mille bourses, pour prix d'une jeune esclave chrétienne, âgée de onze ans, du nom de Haydée, et fille reconnue du défunt seigneur Ali Tebelin, pacha de Janina, et de Vasiliki, sa favorite... »

HAYDÉE.

Continuez.

LE PRÉSIDENT.

« Laquelle m'avait été vendue, il y a sept ans, avec sa mère, morte en arrivant à Constantinople, par un colonel franc au service du visir Ali, nommé Fernand Mondego. Fait et délivré à Constantinople, avec l'autorisation de Sa Hautesse, l'an 1247 de l'Hégire. *Signé :* El Kebbir. — Le présent acte, pour lui donner toute foi, toute croyance et toute authenticité, sera revêtu du sceau impérial, que le vendeur s'oblige à y faire apposer. » Monsieur de Morcerf, d'après l'authenticité incontestable de ces actes, reconnaissez-vous madame pour la fille d'Ali Tebelin, pacha de Janina?

MORCERF.

Non, et c'est sans doute quelque trame ourdie par mes ennemis.

HAYDÉE.

Tu ne me reconnais pas? tu ne me reconnais pas pour la fille d'Ali? Mais, heureusement, je te reconnais, moi... Tu es Fernand Mondego, l'officier franc qui instruisait les troupes de mon noble père; c'est toi qui as livré les châteaux de Janina; c'est toi qui, envoyé à Constantinople pour traiter directement avec l'empereur de la vie ou de la mort de ton bienfaiteur, as rapporté un faux firman qui accordait grâce entière, tandis que le véritable firman demandait sa tête; c'est toi, enfin, qui nous as vendues, ma mère et moi, au marchand El Kebbir... Assassin! assassin! assassin! tu as encore au front le sang de ton maître. Regardez tous!

(Morcerf porte la main à son front.)

LE PRÉSIDENT.

Vous reconnaissez donc positivement M. de Morcerf pour être le même que l'officier Fernand Mondego?

HAYDÉE.

Si je le reconnais! O ma mère, tu m'as dit: « Haydée! tu étais libre, tu avais un père que tu aimais, tu étais destinée à être presque une reine; regarde bien cet homme, qui a jeté dans le manteau de séraskier la tête coupée de ton père, c'est lui qui nous a vendues, c'est lui qui nous a livrées... Regarde bien sa main droite, celle qui a une cicatrice; si tu oubliais son visage, tu le reconnaîtrais à cette main, dans laquelle sont tombées, une à une, les pièces d'or du marchand El Kebbir... » Si je le reconnais!... Oh! qu'il dise maintenant lui-même si je ne le reconnais pas.

(Le Comte tombe sur une chaise, la tête dans ses mains.)

LE PRÉSIDENT.

Monsieur le comte, ne vous laissez point abattre; la justice de la cour est suprême et égale pour tous comme celle de Dieu. Elle ne vous laissera point écraser par vos ennemis... sans vous donner les moyens de les combattre. Répondez... Que décidez-vous?

MORCERF.

Rien!

LE PRÉSIDENT.

La fille d'Ali Tebelin a donc déclaré bien réellement la vérité? elle est donc bien réellement ce témoin terrible auquel il arrive toujours que le coupable n'ose répondre non? Vous avez donc fait bien réellement toutes les choses dont on vous accuse?

MORCERF se lève chancelant, ouvre violemment son habit pour respirer, et s'élance hors de la chambre en criant.

Oh! je saurai qui!

LE PRÉSIDENT.

Messieurs, le comte de Morcerf est-il convaincu de félonie, de trahison et d'indignité? (Signe affirmatif des Pairs.) A partir de cette heure, M. de Morcerf ne fait plus partie de la chambre haute.

HAYDÉE, ramenant son voile sur ses yeux.

C'est justice!

(Elle sort lentement.)

NEUVIÈME TABLEAU

Chez Morcerf. — Même décoration qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

ALBERT, à une table et écrivant.

Voici l'inventaire exact de tout ce que je possède, ou plutôt de tout ce que je possédais. Vienne le dernier coup; maintenant, je suis prêt.

GERMAIN, annonçant.

M. de Beauchamp.

ALBERT.

Faites entrer.

SCÈNE II

ALBERT, BEAUCHAMP, puis GERMAIN.

ALBERT.

Eh bien, mon ami?

BEAUCHAMP.

Eh bien, le jugement est rendu.

ALBERT.

Condamné?

BEAUCHAMP.

Rayé de la liste des pairs.

ALBERT.

Je m'y attendais, mon ami. Venez, il faut que vous me rendiez un grand, un dernier service.

BEAUCHAMP.

Dites, mon cher; je ferai tout ce qui pourra vous être agréable.

ALBERT.

Je juge l'avenir par le passé, Beauchamp, et vous avez déjà fait pour moi plus qu'on ne fait d'ordinaire pour un ami.

BEAUCHAMP.

Eh bien, dites, que voulez-vous?

ALBERT.

Beauchamp, je quitte Paris, la France, l'Europe. Voici un inventaire de tout ce que je possède, de mes tableaux, de mes porcelaines, de mes armes, de mon argenterie; mes deux chevaux et mon coupé sont portés dessus. Beauchamp, à cet inventaire est joint une procuration; moi parti, vous ferez vendre tout cela.

BEAUCHAMP.

Bien, mon ami, et je vous en enverrai l'argent.

ALBERT.

Non, mon ami, l'argent a un autre emploi. Vous le déposerez à la caisse des prisonniers.

BEAUCHAMP.

A la caisse des prisonniers?

ALBERT.

Oui. Ne m'interrogez pas, Beauchamp, c'est une expiation; cet or et ces billets leur appartiennent pareillement.

BEAUCHAMP.

Mais vous vous dénudez, mon cher !

ALBERT.

Non, mon cher, car il me reste cinq cents francs.

BEAUCHAMP.

Cinq cent francs!

ALBERT.

Oui... que vous allez me prêter.

BEAUCHAMP, tirant son porte-monnaie.

Oh! par exemple, avec le plus grand bonheur, mon cher.

ALBERT.

Je dois vous prévenir d'une chose, Beauchamp : c'est que je ne sais pas quand je vous les rendrai. Je sais que je vous les rendrai, voilà tout.

BEAUCHAMP.

Oh ! mon ami !

ALBERT.

Maintenant, Beauchamp, quelque part que je sois, vous savez que, sous l'habit que je porterai, il y a un cœur reconnaissant et prêt à verser pour vous son sang jusqu'à la dernière goutte.

BEAUCHAMP.

Ah ! cher Albert, qu'il doit y avoir quelque chose de grand sous ce que je ne vois pas !

ALBERT.

Vous me faites meilleur que je ne suis, Beauchamp. (A Germain, qui entre.) Que me voulez-vous ?

GERMAIN.

M. le comte rentre de la Chambre.

ALBERT.

Après ?

GERMAIN.

M. le comte me fait demander.

ALBERT.

Eh bien?

GERMAIN.

Je n'ai pas voulu me rendre chez M. le comte sans prendre les ordres de monsieur.

ALBERT.

Pourquoi cela ?

GERMAIN.

Parce que M. le comte sait que, ce matin, monsieur a dû se battre, et que j'ai accompagné monsieur sur le terrain.

ALBERT.

Achevez.

GERMAIN.

Et, si M. le comte me fait demander, c'est sans doute pour m'interroger sur ce qui s'est passé là-bas. Que dois-je répondre?

ALBERT.

La vérité.

GERMAIN.

Alors, je dirai que la rencontre n'a pas eu lieu.

ALBERT.

Vous direz que j'ai fait des excuses à M. le comte de Monte-Cristo, et que M. le comte de Monte-Cristo a bien voulu les recevoir; allez. (Le Domestique sort.) Maintenant, Beauchamp, mon ami, l'heure est venue de nous quitter; embrassez-moi.

BEAUCHAMP.

Cher Albert!

ALBERT.

Et si, moi parti, on m'attaque?

BEAUCHAMP.

Oh! soyez tranquille, j'ai les deux grands moyens de défense de ce monde, la plume et l'épée.

ALBERT.

Si l'on m'attaque, ne me défendez pas; j'ai l'avenir, il défendra le passé. Adieu, Beauchamp, adieu!

BEAUCHAMP.

Adieu, mon ami!

(Il sort.)

SCÈNE III

ALBERT, puis MERCÉDÈS.

ALBERT.

Allons! c'est le premier détachement du monde, ce n'est malheureusement pas le plus douloureux! (Il va pour sortir, Mercédès paraît en costume de Catalane.) Ma mère, j'allais chez vous.

MERCÉDÈS.

Je viens chez toi.

ALBERT.

Que signifie ce costume, ma mère?

MERCÉDÈS.

C'est le seul que j'aie le droit d'emporter de cet hôtel; car c'est le seul qui n'ait point été payé avec l'argent de la trahison.

ALBERT.

Et vos meubles, vos bijoux, vos châles, ma mère?

MERCÉDÈS.

Je viens de laisser un état exact de tout cela, et tout cela sera vendu.

ALBERT.

Vendu?

MERCÉDÈS.

Oui.

ALBERT.

Vendu!

MERCÉDÈS.

Au profit...

ALBERT.

Au profit...?

MERCÉDÈS, avec effort.

Des prisonniers.

ALBERT.

Ah! ah! ma mère, je suis donc meilleur que je ne croyais, puisque j'ai eu la même idée que vous!

MERCÉDÈS.

Albert, je pars.

ALBERT.

Moi aussi, ma mère.

MERCÉDÈS.

Oh! je m'en doutais; mais j'ai compté, je l'avoue, que mon fils m'accompagnerait; me suis-je trompée?

ALBERT.

Ma mère, je ne puis vous faire partager le sort que je me destine; il faut que je vive désormais sans nom, sans fortune. J'ai dû, pour commencer l'apprentissage de cette rude existence, emprunter à un ami le pain que je mangerai.

MERCÉDÈS.

Toi, mon pauvre enfant, souffrir de la misère, souffrir de

la faim. Oh ! ne dis pas cela, tu briserais toutes mes résolutions.

ALBERT.

Prenez garde de trop insister ma mère, car mes résolutions étaient prises pour moi seul, et non pour vous. En partant, je croyais vous laisser ici, sinon heureuse, du moins riche. Et cependant, j'avais prévu toute la grandeur de votre âme, toute la noblesse de votre cœur. Attendez, je n'ai qu'une adresse à mettre à cette lettre... (Il écrit.) Veuillez sonner ma mère. (Elle sonne.) Germain, il y a réponse.

GERMAIN.

Bien, monsieur. L'intendant de Mr. le comte de Monte-Cristo est là, il demande à remettre une lettre à vous-même.

ALBERT.

Faites entrer.

MERCÉDÈS.

Une lettre du comte!

SCÈNE IV

LES MÊMES, BERTUCCIO.

BERTUCCIO.

Une lettre du comte, Excellence.

ALBERT.

Y a-t-il réponse ?

BERTUCCIO.

Non, Excellence.

ALBERT.

Merci, mon ami. Germain, dites au suisse que nous n'y sommes pour personne. A propos, M. de Morcerf?

GERMAIN.

Il a ordonné de ne pas dételer sa voiture; il est enfermé chez lui; je crois qu'il écrit.

ALBERT.

C'est bien; allez.

SCÈNE V

MERCÉDÈS, ALBERT.

ALBERT.

Lisons, ma mère... (Mercédès s'approche, Albert lit tout haut.) « Albert, en vous montrant que j'ai pénétré le projet auquel vous êtes sur le point de vous abandonner, je crois vous montrer aussi que je comprends la délicatesse. Vous voilà libre, vous quittez l'hôtel du comte, et vous allez retirer chez vous votre mère, libre comme vous. Mais réfléchissez, Albert, vous lui devez plus que vous ne pouvez lui payer ; pauvre noble cœur que vous êtes, gardez pour vous la lutte, réclamez pour vous la souffrance, mais épargnez-lui cette première misère qui accompagnera nécessairement vos premiers efforts, car elle ne mérite pas même le reflet du malheur qui la frappe aujourd'hui, et la Providence ne veut pas que l'innocent paye pour le coupable. Je sais que vous allez quitter tous deux la maison de la rue du Helder sans rien emporter. Comment je l'ai appris, ne cherchez point à le découvrir : je le sais, voilà tout. Écoutez, Albert : il y a vingt-quatre ans, je revenais bien joyeux et bien fier dans ma patrie ; j'avais une fiancée, Albert, une sainte jeune fille que j'adorais, et je rapportais à ma fiancée cent cinquante louis que j'avais amassés péniblement, par un travail sans relâche. Cet argent était pour elle ; je le lui destinais, et, sachant combien la mer est perfide, j'avais enterré notre trésor dans le jardin de la maison que mon père habitait à Marseille, sur les allées de Meilhan. Votre mère, Albert, connaît bien cette pauvre chère maison. Dernièrement, en venant à Paris, j'ai passé par Marseille, j'ai été voir cette maison aux douloureux souvenirs, et, le soir, une bêche à la main, j'ai sondé le coin où j'avais enfoui mon trésor. La cassette de fer était encore à la même place, personne n'y avait touché. Elle est à l'angle qu'un beau figuier, planté par mon père le jour de ma naissance, couvre de son ombre. Eh bien, Albert, cet argent qui autrefois devait aider à la vie et à la tranquillité de cette femme que j'adorais, voilà qu'aujourd'hui, par un hasard étrange et douloureux, il a retrouvé le même emploi, voilà que cette petite maison que nous devions habiter à nous deux, voilà qu'elle va l'habiter seule. Oh ! comprenez bien ma pen-

sée, à moi qui pourrais offrir des millions à cette pauvre femme, et qui lui rends seulement le morceau de pain noir oublié sous notre pauvre toit, depuis le jour où j'ai été séparé de celle que j'aimais!... EDMOND DANTÈS. »

MERCÉDÈS.

Oh ! j'accepte. Il a le droit de payer la dot que j'apporterai dans un couvent.

ALBERT.

Oh ! ma mère ! ma mère ! je vous dirai, comme Hamlet : quelle différence !...

MERCÉDÈS, se laissant glisser à genoux.

Albert !

ALBERT, l'embrassant.

Eh bien, voyons, ma mère, calculons toutes nos richesses; j'ai besoin d'un total pour échafauder mes plans : d'abord, trois mille six cents francs. Avec ces trois mille six cents francs et ce dont je puis disposer de mon côté, j'ai la prétention de faire face à toutes nos dépenses.

MERCÉDÈS.

Pauvre enfant !

ALBERT.

Oh ! je vous ai dépensé assez d'argent, ma mère, pour en connaître le prix, soyez tranquille. Sur ces trois mille six cents francs, je viens donc de bâtir un avenir d'éternelle sécurité.

MERCÉDÈS.

Eh bien, voyons, qu'avez-vous décidé, Albert ?

ALBERT.

D'abord, avec deux cents francs, nous allons tous les deux à Marseille.

MERCÉDÈS.

Mais les avez-vous, même, ces deux cents francs ?

ALBERT.

Je viens d'en emprunter cinq cents à Beauchamp ; donc, ces deux cents francs, les voici, et trois cents autres encore ! puis, tenez...

MERCÉDÈS.

Qu'est-ce que cela ?

ALBERT.

Mille francs, ma mère !

MERCÉDÈS.

Mais d'où te viennent ces mille francs ?

ALBERT.

Écoutez, et ne vous émotionnez pas trop. (Il l'embrasse.) Vous n'avez pas idée, ma mère, comme je vous trouve belle sous ce costume.

MERCÉDÈS.

Chère enfant !

ALBERT.

En vérité, il ne vous manquait que d'être malheureuse pour changer mon amour en adoration.

MERCÉDÈS.

Je ne suis pas malheureuse tant que j'ai mon fils ; je ne serai pas malheureuse tant que je l'aurai.

ALBERT.

Ah ! justement, voilà où commence l'épreuve. Ma mère, vous savez ce qui est convenu ?

MERCÉDÈS.

Sommes-nous convenus de quelque chose ?

ALBERT.

Oui. Nous sommes convenus que vous habiteriez Marseille et que moi... et que moi... je partirais pour l'Afrique.

MERCÉDÈS.

Oh !

ALBERT.

Depuis ce matin, je me suis engagé dans les spahis, ou plutôt, croyant que mon corps était bien à moi et que je pouvais le vendre, depuis ce matin, je remplace quelqu'un.

MERCÉDÈS.

Mon Dieu !

ALBERT.

Je me suis vendu, comme on dit, plus cher, ma foi, que je ne croyais valoir : deux mille francs !

MERCÉDÈS.

Et ces mille francs ?

ALBERT.

Ce sont les arrhes, la moitié de la somme, car le marché était conditionnel ; si vous ne partiez pas, si vous restiez à Paris, je m'engageais seulement.

MERCÉDÈS.

Mon Dieu ! Et c'est pour moi ?... Non, non.

ALBERT.

La lettre que je viens d'envoyer par Germain rend le marché définitif; les autres mille francs viendront dans un an.

MERCÉDÈS.

Oh ! le prix de son sang !

ALBERT.

Oui, si je suis tué. Oh ! mais je t'assure, bonne mère, que je suis, au contraire, dans l'intention de défendre énergiquement ma vie. Je ne me suis jamais senti en si bonne disposition de vivre que dans ce moment.

MERCÉDÈS.

Mon Dieu! mon Dieu !

ALBERT.

D'ailleurs, pourquoi voulez-vous que je sois tué? Est-ce que nos grands généraux de l'armée d'Afrique ont été tués? est-ce que Morel, que nous connaissons, a été tué? Vous verrez comme je serai beau sous mon uniforme brodé; j'ai choisi celui-là par un reste de coquetterie. Eh bien, donc, vous comprenez, ma mère, voilà déjà cinq mille six cents francs assurés. Avec cela, dans la petite maison qui vous appartiendra, vous vivrez deux bonnes années.

MERCÉDÈS.

Je vivrai avec la moitié, avec le quart; je vivrai de pain, s'il le faut; mais ne pars pas !

ALBERT.

Ma mère, je partirai; vous m'aimez trop pour me laisser près de vous, oisif et inutile; d'ailleurs, j'ai signé.

MERCÉDÈS.

Tu feras selon ta volonté, mon fils; moi, je ferai selon celle de Dieu.

ALBERT.

Non pas selon ma volonté, ma mère, mais selon la raison, selon la nécessité. Nous sommes deux créatures désespérées, n'est-ce pas? qu'est-ce que la vie pour vous aujourd'hui? Rien. Qu'est-ce que la vie aujourd'hui pour moi ? Oh! bien peu de chose; car, je vous le jure, cette vie eût cessé à l'heure où mon pére avait déshonoré notre nom... Enfin, je vis; si vous me permettez d'espérer encore, si vous me laissez le soin de faire votre bonheur à venir, vous doublez ma force. Alors, je vais trouver, là-bas, le gouverneur de l'Algérie. C'est un cœur loyal et essentiellement soldat; je lui conte ma lugubre

histoire, je le prie de tourner, de temps en temps, les yeux du côté où je serai, et, s'il me tient parole, s'il me regarde faire, avant six mois, sous un nouveau nom, sous le vôtre, ma mère, Albert sera officier ou mort. Si je suis officier, votre sort est assuré, car j'aurai de l'argent pour vous et pour moi, et, de plus, un nouveau nom, dont nous serons fiers tous les deux. Si je suis tué, alors, chère mère, vous mourrez, s'il vous plaît de mourir, et, alors, nos malheurs auront leur terme dans leur excès même.

MERCÉDÈS.

C'est bien, tu as raison, mon fils. Prouvons à de certaines gens qui nous regardent et qui attendent nos actes pour nous juger, prouvons-leur que nous sommes au moins dignes d'être plaints.

ALBERT.

Mais pas de funèbres idées, chère mère. Une fois au service, me voilà riche; une fois dans la maison de M. Dantès, vous voilà tranquille. Essayons, ma mère, essayons.

MERCÉDÈS.

Oui, essayons, car tu dois vivre, car tu dois être heureux.

ALBERT.

Et quand quittez-vous l'hôtel?

MERCÉDÈS.

A l'instant même.

ALBERT.

Nous partons pour Marseille?

MERCÉDÈS.

Dans une heure, si tu veux.

ALBERT.

Ma mère, je vous attends.

MERCÉDÈS.

Je suis prête.

ALBERT.

Ma mère!

MERCÉDÈS.

Mon fils?

ALBERT.

Avant de quitter Paris, n'est-il pas un homme à qui nous devons un dernier adieu?

MERCÉDÈS.

A Edmond Dantès!

ALBERT.

Non, au comte de Monte-Cristo.

MERCÉDÈS.

Viens, mon enfant, viens.

DIXIÈME TABLEAU

Chez Monte-Cristo. — La salle des Armes.

SCÈNE PREMIÈRE

MONTE-CRISTO, assis; HAYDÉE, couchée à ses pieds.

MONTE-CRISTO.

Et tu lui es donc apparue comme la Némésis vengeresse, à cet homme?

HAYDÉE.

Oh! oui, noble seigneur! l'âme de mon père était passée dans la mienne, elle donnait l'accent de la conviction à chacune de mes paroles, et il a roulé, du haut de son orgueil, comme un Titan du haut de Pélion.

MONTE-CRISTO.

Que tu es belle, ma fille!

HAYDÉE.

Que tu es bon, monseigneur!

MONTE-CRISTO.

O mon Dieu Seigneur, ne me laissez pas trop aller à cette espérance, qu'il peut exister, pour le même homme, deux Mercédès dans le même monde.

SCÈNE II

Les Mêmes, BERTUCCIO.

BERTUCCIO.

Excellence!

MONTE-CRISTO.

Hein?

BERTUCCIO.

Je sais que Son Excellence avait défendu sa porte; mais...

MONTE-CRISTO.

Mais ?...

BERTUCCIO.

Mais c'est M. le comte de Morcerf.

MONTE-CRISTO.

Le comte ou le vicomte ?

BERTUCCIO.

Le comte; et comme il a dit que c'était pour une affaire d'honneur, j'ai cru, moi qui connais Son Excellence, que devant ce mot-là, toutes les portes devaient s'ouvrir.

MONTE-CRISTO.

Vous avez raison, Bertuccio ; où est le comte ?

BERTUCCIO.

A la porte, dans son coupé.

MONTE-CRISTO.

Faites-le venir.

(Bertuccio sort.)

HAYDÉE.

Mon Dieu, n'est-ce point fini encore ?

MONTE-CRISTO.

Je ne sais si c'est fini, mon enfant bien-aimée; mais ce que je sais, c'est que tu n'as rien à craindre.

HAYDÉE.

Prends garde, monseigneur, prends garde; tu sais que c'est un misérable à qui tous les moyens sont bons.

MONTE-CRISTO.

Cet homme ne peut rien sur moi, Haydée; c'est quand j'avais affaire à son fils que tu devais craindre.

HAYDÉE.

Aussi, ce que j'ai souffert, moi qui avais tout entendu, oh ! tu ne le sauras jamais, monseigneur.

MONTE-CRISTO, étendant la main.

Par la tombe de mon père, je te jure que, s'il arrive malheur, ce ne sera point à moi.

HAYDÉE.

Je te crois, monseigneur, comme si Dieu me parlait.

MONTE-CRISTO.

Cet homme ne doit pas te voir Haydée ; laisse-nous.

HAYDÉE, lui présentant le front.

Tu as dit que je n'avais rien à craindre pour l'âme de mon corps?

MONTE-CRISTO.

Non.

HAYDÉE.

Je te laisse, monseigneur.

MONTE-CRISTO.

Mon Dieu permettriez-vous donc que je puisse aimer encore?

(Haydée sort.)

SCÈNE III

MONTE-CRISTO, MORCERF.

MONTE-CRISTO.

Eh! c'est M. de Morcerf... Je croyais avoir mal entendu, monsieur, quand on vous a annoncé à moi tout à l'heure.

MORCERF.

Oui, c'est moi-même, monsieur.

MONTE-CRISTO.

Il me reste à savoir maintenant la cause qui me procure l'honneur de voir M. de Morcerf, honneur auquel je ne m'attendais pas.

MORCERF.

Monsieur, vous avez eu, ce matin, une rencontre avec mon fils.

MONTE-CRISTO.

Vous savez cela?

MORCERF.

Et je sais aussi que mon fils avait de bonnes raisons pour désirer se battre contre vous et faire tout ce qu'il pourrait pour vous tuer.

MONTE-CRISTO.

En effet, monsieur, il en avait de bonnes; mais vous voyez que, malgré cela, non-seulement il ne m'a pas tué, mais encore il ne s'est pas battu.

MORCERF.

Et cependant il vous regardait comme la cause du déshonneur de son père, comme la cause de la ruine effroyable qui, en ce moment-ci, accable ma maison.

MONTE-CRISTO.

C'est vrai, monsieur; cause secondaire, par exemple, et non principale.

MORCERF.

Mais, sans doute, vous lui avez fait quelque excuse ou donné quelque explication?

MONTE-CRISTO.

Je ne lui ai donné aucune explication, et c'est lui qui m'a fait des excuses.

MORCERF.

Alors, à quoi attribuez-vous cette conduite?

MONTE-CRISTO.

A la conviction qu'il y avait probablement dans tout ceci un homme plus coupable que moi.

MORCERF.

Et quel était cet homme?

MONTE-CRISTO.

Son père.

MORCERF.

Soit; mais vous savez que le coupable n'aime point à s'entendre convaincre de culpabilité.

MONTE-CRISTO.

Je le sais; aussi, je m'attendais à ce qui arrive en ce moment.

MORCERF.

Vous vous attendiez à ce que mon fils fût un lâche?

MONTE-CRISTO.

M. Albert de Morcerf n'est point un lâche.

MORCERF.

Un homme qui a dans la main une épée ou un pistolet, qui, à la pointe de cette épée ou au bout de ce pistolet, tient un ennemi mortel, cet homme, s'il ne se bat point, est un lâche. Que n'est-il ici pour que je le lui dise!

MONTE-CRISTO.

Je ne présume pas que vous soyez venu me déranger, monsieur, pour me conter vos petites affaires de famille. Allez dire cela à M. Albert; peut-être saura-t-il que vous répondre.

MORCERF.

Oh! non, non, vous avez raison; je ne suis pas venu pour cela; je suis venu pour vous dire que, moi aussi, je vous

regarde comme mon ennemi. Je suis venu pour vous dire que je vous hais d'instinct, qu'il me semble que je vous ai toujours connu, toujours haï, et qu'enfin, puisque les jeunes gens de notre époque ne se battent plus, c'est aux pères de se battre pour eux. Est-ce votre avis, monsieur?

MONTE-CRISTO.

Parfaitement. Aussi, quand je vous ai dit que j'avais prévu ce qui arrivait, c'est de l'honneur de votre visite que je voulais parler.

MORCERF.

Tant mieux; vos préparatifs sont faits, alors?

MONTE-CRISTO.

Ils le sont toujours, monsieur. Voyez.

(Il lui montre sur une table épées et pistolets.)

MORCERF.

Vous savez qu'une fois sur le terrain, nous nous battrons jusqu'à la mort d'un de nous deux?

MONTE-CRISTO.

Jusqu'à la mort d'un de nous deux.

MORCERF.

Partons, alors; car nous n'avons pas besoin de témoins.

MONTE-CRISTO.

C'est inutile, nous nous connaissons si bien.

MORCERF.

Au contraire, c'est que nous ne nous connaissons pas.

MONTE-CRISTO.

Bah! voyons un peu. N'êtes-vous pas le soldat Fernand, qui a déserté la veille de la bataille de Waterloo? N'êtes-vous pas le lieutenant Fernand, qui a servi de guide et d'espion à l'armée française en Espagne? N'êtes-vous pas le colonel Fernand, qui a trahi, vendu et assassiné son bienfaiteur Ali? et tous ces Fernand-là réunis n'ont-ils pas fait le général comte de Morcerf, ex-pair de France?

MORCERF.

Oh! le misérable, à qui je propose un duel et qui me marque avec un fer rouge. Oh! misérable, qui me reproche ma honte au moment peut-être où il va me tuer! Non, je n'ai point dit que je t'étais inconnu. Je sais bien, démon, que tu as pénétré dans la nuit du passé, et que tu y as lu — à la lueur de quel flambeau, je l'ignore, — chaque page de ma vie; mais peut-être y a-t-il encore plus d'honneur en moi, dans mon oppro-

bre, qu'en toi, sous tes dehors pompeux. Mon nom, je te suis connu, je le sais; mais c'est toi que je ne connais pas, aventurier cousu d'or et de pierreries! Tu t'es fait appeler, à Paris, le comte de Monte-Cristo; en Italie, Sindbad le Marin; à Malte, que sais-je, moi? je l'ai oublié. Mais c'est ton nom réel que je te demande; c'est ton vrai nom que je veux savoir, au milieu de tes cent noms, afin que je le prononce sur le terrain du combat, au moment où je t'enfoncerai mon épée dans le cœur. (Monte-Cristo s'élance dans un cabinet.) Eh bien, tu m'échappes, tu me fuis? Oh! je te suivrai.

(Il prend un pistolet sur la table, et s'élance. Au moment où il s'approche du seuil de la porte, Monte-Cristo reparaît. Il a eu le temps de jeter sa robe de chambre de velours noir, d'endosser une veste de marin et de se coiffer d'un chapeau de marin.)

MONTE-CRISTO.

Fernand, de mes cent noms, je n'aurais besoin de t'en dire qu'un seul pour te foudroyer; mais ce nom, tu le devines, n'est-ce pas? ou plutôt tu te le rappelles; car, malgré tous mes chagrins, toutes mes tortures, je te montre aujourd'hui un visage que la vengeance rajeunit, un visage que tu dois avoir vu bien souvent dans tes rêves, depuis ton mariage avec Mercédès, ta fiancée... Regarde, regarde!

MORCERF, épouvanté.

Edmond Dantès!...

(Il fuit dans la chambre à côté. On entend un coup de pistolet. Monte-Cristo s'élance, regarde, et jette un cri.)

BERTUCCIO, annonçant.

M. le vicomte et madame la comtesse de Morcerf.

MONTE-CRISTO, tirant vivement la portière qui cache le corps.

Oh!... (A Bertuccio.) C'est bien.

SCÈNE IV

MONTE-CRISTO, MERCÉDÈS, ALBERT.

MERCÉDÈS.

Edmond!

MONTE-CRISTO.

Mercédès!

MERCÉDÈS.

Je pars pour Marseille, Edmond; pardonnez-moi! Mon f part pour l'Afrique; bénissez-le!

MONTE-CRISTO.

Oh !...

(Il ouvre ses bras.)

MERCÉDÈS.

Albert dans les bras de Dantès... Oh ! mon Dieu ! je vous remercie, car j'ai vu ce que je n'espérais jamais voir. Viens, Albert. Adieu, Edmond.

MONTE-CRISTO.

Adieu !... Adieu !...

(Mercédès et Albert s'éloignent.)

SCÈNE V

MONTE-CRISTO, HAYDÉE.

HAYDÉE, se glissant sous le bras de Monte-Cristo.

Dieu m'a faite plus jeune qu'elle, monseigneur, pour que j'aie le bonheur de t'aimer plus longtemps.

MONTE-CRISTO.

Sois la bienvenue, ange de l'espérance, qui viens trouver l'ange du châtiment !

FIN DU COMTE DE MORCERF

VILLEFORT

(QUATRIÈME PARTIE DE MONTE-CRISTO)

DRAME EN CINQ ACTES, EN DIX TABLEAUX

EN SOCIÉTÉ AVEC M. AUGUSTE MAQUET

Ambigu-Comique. — 8 mai 1851.

DISTRIBUTION

VILLEFORT	MM.	CHILLY.
MONTE-CRISTO		ARNAULT.
LE MAJOR CAVALCANTI		VERNER.
ANDREA CAVALCANTI		LAURENT.
MAXIMILIEN MOREL		GASTON.
D'AVRIGNY		LYONNET.
DANGLARS		STAINVILLE.
DEBRAY		BOUSQUET.
CADEROUSSE		BOUTIN.
BERTUCCIO		MACHANETTE.
EMMANUEL		DEBREUIL.
BARROIS		DE PRELLE.
BAPTISTIN		CUREY.
LE NOTAIRE		MARTIN.
ALI		LAVERGNE.
ÉDOUARD		LE PETIT SYLVAIN.
VALENTINE	Mmes	NAPTAL-ARNAULT.
MADAME DE VILLEFORT		MÉSANGES.
MADAME DE SAINT-MÉRAN		LEMAIRE.
MADAME DANGLARS		MARIE-CLARISSE.
JULIE		LANGLET.
MADAME GRIGNON		CAROLINE.

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Chez Julie et Emmanuel. — Un salon. — A gauche, au premier plan, une porte ; au deuxième plan, une fenêtre. A droite, une cheminée.

—

SCÈNE PREMIÈRE

MAXIMILIEN, entrant, dans les bras de JULIE et d'EMMANUEL.

MAXIMILIEN.

Oui, me voilà, ma sœur; oui, me voilà, mon cher Emmanuel, et pour passer tout un trimestre avec vous, encore !

JULIE.

Oh ! mon cher Maximilien, que nous sommes heureux !

MAXIMILIEN.

Et moi donc! Mais d'abord cette bourse, que je la baise en mémoire de notre pauvre père.

EMMANUEL.

Tiens !

MAXIMILIEN.

Oh! mes amis, qu'il m'est arrivé une chose étrange !

JULIE.

Celle que tu nous racontes dans ta lettre?

MAXIMILIEN.

Oui; comprenez-vous, au milieu de la Méditerranée, dans une île déserte, qui s'appelle Monte-Cristo, trouver un nabab, un ami de notre famille qui me connaissait, qui te connaissait, qui connaissait Emmanuel... C'est incompréhensible !

JULIE.

Et cet homme doit venir à Paris ? cet homme doit venir nous voir ?

MAXIMILIEN.

Il m'a dit qu'il serait à Paris avant moi, et qu'une de ses premières visites serait pour la petite maison de la rue Meslay.

JULIE.

Et quel âge ?

MAXIMILIEN.

Jeune encore; quarante ans peut-être.

JULIE.

Beau?

MAXIMILIEN.

Beau, oui, si l'expression fait la beauté.

JULIE.

Et riche?

MAXIMILIEN.

A millions!

EMMANUEL.

Tiens, une voiture s'arrête à la porte.

JULIE.

Quelle étrange chose, si c'était lui!...

MAXIMILILN.

Oh! cela ne m'étonnerait pas. (Il ouvre la fenêtre.) Miracle!

EMMANUEL.

Comment!

MAXIMILIEN.

Je vous annonce le comte de Monte-Cristo.

EMMANUEL et JULIE.

Le comte de Monte-Cristo!

MAXIMILIEN.

En personne.

JULIE.

Oh! reçois-le, mon frère; il faut que je passe une robe.

(Elle se sauve.)

EMMANUEL.

Et moi une redingote.

(Il sort vivement.)

MAXIMILIEN.

Ah! bon, bon... Ah! monsieur le comte, voilà vos millions qui font leur effet. (Allant à la porte.) Par ici, monsieur le comte, par ici.

SCÈNE II

MONTE-CRISTO, MAXIMILIEN.

MONTE-CRISTO.

Eh bien, monsieur, suis-je homme de parole? J'avais dit que je serais arrivé avant vous.

MAXIMILIEN.

Ah ! monsieur le comte, il y a dix minutes que je suis ici.

MONTE-CRISTO.

Moi, je suis arrivé il y a quelques jours, et, ces quelques jours, je les ai bien employés, je vous le jure. Mais on m'avait dit que vous étiez avec votre sœur et votre beau-frère.

MAXIMILIEN.

Oui ; seulement, à l'annonce de votre arrivée, tout cela s'est sauvé, mais, soyez tranquille, pour reparaître bientôt, et dans une tenue plus digne de vous.

MONTE-CRISTO.

Ah çà ! mon cher, je vois avec douleur que je fais révolution dans votre famille.

MAXIMILIEN.

Oh ! révolution pacifique ! Tous deux jardinaient quand je suis arrivé et étaient en tenue de jardinier. Emmanuel troque sa veste contre une redingote, et Julie son peignoir contre une robe.

MONTE-CRISTO.

Vous avez là une heureuse famille, n'est-ce pas ?

MAXIMILIEN.

Oh ! oui, je vous en réponds ; que voulez-vous ! ils sont jeunes, ils sont gais, ils s'aiment, et, avec leurs vingt-cinq mille livres de rente, eux qui ont côtoyé tant d'immenses fortunes, ils se figurent posséder les richesses de Crésus. Ils sont heureux !

(Il soupire.)

MONTE-CRISTO.

Et vous, Maximilien, est-ce que vous n'êtes pas heureux ?

MAXIMILIEN.

Oh ! moi... (Il soupire encore.) C'est différent.

MONTE-CRISTO.

Pourquoi soupirez-vous? Pourquoi vous taisez-vous ? Vous vous défiez de moi ? Maximilien, est-ce que vous ne m'aimez pas ?

MAXIMILIEN.

Moi ?... Tenez, ce que je vais vous dire est étrange, comte; car, entre hommes, on ne se fait guère de ces sortes de confidences. Si je vous aime ? Oui ; du moment que je vous ai vu, j'ai éprouvé pour vous une étrange sympathie. Je vous regarde, je cherche inutilement à vous reconnaître. Eh bien, quoique

ma raison soit là qui me dise que je ne vous avais jamais vu avant notre rencontre à l'île de Monte-Cristo, il me semble, à moi, que nous nous sommes vus autrefois; où? je n'en sais rien. Supposez que les deux âmes d'Euryale et de Nisus se retrouvent dans les générations qui suivirent la leur, eh bien, mon âme près de vous éprouve quelque chose de pareil à ce que leurs âmes auraient dû éprouver.

MONTE-CRISTO.

Bon Maximilien! c'est une permission de la Providence, mon ami.

MAXIMILIEN.

Aussi, j'ai bien envie de vous faire une confidence, comte.

MONTE-CRISTO.

Quand cela?

MAXIMILIEN.

Un jour que nous serons bien seuls...

MONTE-CRISTO.

Une confidence d'amour?

MAXIMILIEN.

Oui.

MONTE-CRISTO.

Oh! mon cher Maximilien, prenez garde! Quand les hommes comme vous aiment, ils aiment de toute la puissance de leur organisation; ils aiment avec leur cœur, avec leur âme; toute leur existence, tout leur bonheur, tout leur avenir est dans leur amour. Vous croyez-vous aimé, Maximilien?

MAXIMILIEN.

Oh! d'un amour égal au mien, j'en suis sûr.

MONTE-CRISTO.

Eh bien, alors, que demandez-vous à moi? Demandez à Dieu que cet amour dure, et, tant qu'il durera, prenez en dédain les hommes, prenez en dédain le monde, vivez de votre amour et dans votre amour.

MAXIMILIEN.

Oh! rien de nos douleurs ne vient d'elle ni de moi; ce sont ses parents qui veulent la marier à un autre.

MONTE-CRISTO.

Et vous comptez sur moi pour combattre cette opposition?

MAXIMILIEN.

Oui.

MONTE-CRISTO.

Je les connais donc?

MAXIMILIEN.

Peut-être. Eh! ne connaissez-vous pas tout le monde?

MONTE-CRISTO.

De sorte que vous désirez...?

MAXIMILIEN.

Écoutez, je ne sais quelle fée a présidé à votre naissance, mon cher comte, mais elle vous a donné le pouvoir de la persuasion. Oui, si je suis seul, les parents de celle que j'aime feront de grandes difficultés pour me la donner; si, au contraire, le comte de Monte-Cristo consent à me servir de parrain, je suis convaincu que toute difficulté se lèvera devant lui.

MONTE-CRISTO.

Écoutez, Morel, je vous l'ai déjà dit et je vous le répète, je vous aime comme un fils, plus qu'un fils même. Vous avez raison, je puis beaucoup quand je veux. Eh bien, je veux que vous soyez heureux, Morel, et, pour que vous soyez heureux, je donnerais, non-seulement ma fortune, mais encore mon sang.

MAXIMILIEN.

Ah! comte!

MONTE-CRISTO.

Vous savez que je ne suis pas prodigue de pareilles démonstrations. Venez me trouver à ma maison de Paris, quand vous voudrez, avenue des Champs-Élysées, n° 30, porte à porte avec la maison de madame de Villefort.

MAXIMILIEN.

Porte à porte avec madame de Villefort!

MONTE-CRISTO.

Vous la connaissez?

MAXIMILIEN.

Oh!

MONTE-CRISTO.

Venez donc quand vous voudrez. Nous déjeunerons ensemble, nous causerons ensuite, et, pour quelque chose que ce soit, vous disposerez de votre ami...

MAXIMILIEN.

Vous êtes si bon, que je veux vous dire...

MONTE-CRISTO, voyant entrer Emmanuel.

Nous ne sommes plus seuls...

MAXIMILIEN.

Mon beau-frère Emmanuel, monsieur le comte.

SCÈNE III

LES MÊMES, EMMANUEL, puis JULIE.

MONTE-CRISTO.

Venez, monsieur le philosophe, que je vous fasse mon compliment; on me présente un homme content de sa fortune. J'ai beaucoup voyagé, monsieur Herbaut, et c'est la première fois que je rencontre pareil prodige.

EMMANUEL.

C'est que nous avons mis notre joie ailleurs, monsieur.

MONTE-CRISTO.

Oui, dans les douces et chastes passions. Je sais déjà cela, monsieur. Aussi, comme tout à l'heure j'étais triste et que je me sentais en train de devenir mauvais, j'ai dit à mon cocher : « Rue Meslay, n° 15; » car je savais trouver ici le calme, l'innocence, l'amour, ces trois plantes sacrées avec lesquelles on fait le baume qui guérit toutes les plaies humaines.

MAXIMILIEN, à Julie, qui entre.

Allons, viens prendre ta part de compliments; le comte est en train de nous gâter. Comte, si, depuis que vous êtes à Paris, vous ne savez pas encore ce que c'est qu'une bourgeoise du Marais, voici ma sœur qui va vous l'apprendre.

MONTE-CRISTO.

Madame, pardonnez-moi une émotion qui doit vous étonner, vous, accoutumée à cette paix et à ce bonheur que je rencontre ici; mais, pour moi, c'est chose si nouvelle que la satisfaction sur un visage humain, que je ne me lasse pas de vous regarder, vous et votre mari.

JULIE.

Nous sommes bien heureux, en effet, monsieur; mais nous avons été longtemps à souffrir et peu de gens ont acheté leur bonheur aussi cher que nous.

MONTE-CRISTO.

Ah! vraiment! Si j'étais plus avant dans votre intimité, mon cher Maximilien, je vous dirais de me conter cela.

MAXIMILIEN.

Oh! c'est toute une histoire de famille, et, pour vous, monsieur le comte, habitué à voir d'illustres malheurs et des joies splendides, il y aurait peu d'intérêt dans ce tableau d'intérieur. Toutefois, nous avons, comme vient de vous le dire Julie, souffert de bien vives douleurs, quoiqu'elles fussent renfermées dans un petit cadre.

MONTE-CRISTO.

Et Dieu vous a versé la consolation sur la souffrance?

JULIE.

Oui, monsieur le comte, nous pouvons le dire; car il a fait pour nous ce qu'il ne fait pas pour ses élus, il nous a envoyé un de ses anges.

EMMANUEL.

Ceux qui sont nés dans un berceau de pourpre et qui n'ont jamais rien désiré, ne savent pas ce que c'est que le bonheur de vivre, de même que ceux-là ne connaissent pas le prix d'un ciel pur, qui n'ont jamais livré leur vie à la merci de quatre planches, ballottées par une mer en fureur.

MONTE-CRISTO, se levant tout ému.

Oui, vous avez raison, raison tous deux!

(Il regarde le salon.)

MAXIMILIEN.

Notre magnificence vous fait sourire, monsieur le comte.

MONTE-CRISTO, s'arrêtant devant un globe sous lequel est la bourse que Maximilien a baisée en arrivant.

Non; je me demandais seulement ce que c'était que cette bourse, qui, d'un côté, renferme un papier, ce me semble, et, de l'autre, un assez beau diamant.

MAXIMILIEN, gravement.

Cette bourse, monsieur le comte, c'est le plus précieux de nos trésors de famille.

MONTE-CRISTO.

En effet, ce diamant est fort beau.

JULIE.

Oh! mon frère ne vous parle pas du prix de la pierre, quoiqu'elle soit estimée cent mille francs, monsieur le comte; il veut seulement vous dire que les objets qui sont renfermés dans cette bourse sont les reliques de l'ange dont nous vous parlions tout à l'heure.

MONTE-CRISTO.

Voilà ce que je ne saurais comprendre, madame, et cependant ce que je n'ose pas vous demander. Pardonnez-moi, je n'ai pas voulu être indiscret.

JULIE.

Indiscret? Oh! que vous nous rendez heureux au contraire, monsieur le comte, en nous offrant une occasion de nous étendre sur ce sujet; si nous cachions comme un secret la belle action que rappelle cette bourse, nous ne l'exposerions pas ainsi à la vue. Oh! nous voudrions pouvoir la publier dans tout l'univers, pour qu'un tressaillement de notre bienfaiteur inconnu nous révélât sa présence.

MONTE-CRISTO.

Oh! vraiment!

MAXIMILIEN, prenant la bourse et la portant à ses lèvres.

Monsieur le comte, cette bourse, que je baise avec respect et reconnaissance, a touché la main d'un homme par lequel mon père a été sauvé de la mort, nous de la ruine, et notre nom de la honte; d'un homme grâce auquel, nous autres, pauvres enfants voués à la misère et aux larmes, nous pouvons entendre des gens s'extasier sur notre bonheur. (Maximilien tire une lettre de la bourse.) Cette lettre fut écrite par lui, un jour où mon père avait pris une résolution bien désespérée. Et ce diamant fut donné en dot à ma sœur par ce généreux inconnu.

MONTE-CRISTO ouvre la lettre et lit.

« Rendez-vous à l'instant même aux allées de Meilhan; entrez dans la maison n° 15; demandez à la concierge la clef de la chambre du cinquième; entrez dans cette chambre; prenez sur le coin de la cheminée une bourse en filet de soie rouge et apportez cette bourse à votre père. Il est important qu'il l'ait avant onze heures. Vous avez promis de m'obéir aveuglément, je vous rappelle votre promesse. SYNDBAD LE MARIN. »

MAXIMILIEN.

Et dans cette bourse, monsieur, il y avait, d'un côté, une traite acquittée, une traite de deux cent quatre-vingt-sept mille cinq cents francs, qui était cause que mon père allait se brûler la cervelle, et, de l'autre, le diamant qui y est encore, avec ces trois mots écrits sur un petit morceau de parchemin : *Dot de Julie.*

MONTE-CRISTO.

Et l'homme qui vous a rendu service vous est resté inconnu?

MAXIMILIEN.

Oui, monsieur; nous n'avons jamais eu le bonheur de serrer sa main; ce n'est pas faute, cependant, d'avoir demandé à Dieu cette faveur.

JULIE.

Oh! moi, je n'ai pas encore perdu tout espoir de baiser cette main, comme je baise cette bourse, qu'elle a touchée, il y a quatre ans. Pénélon était à Trieste, lorsqu'il vit sur le quai un Anglais qui allait s'embarquer dans un brick... Pardon, vous ne savez pas ce que c'était que Pénélon; c'était un vieux marin qui montait *le Pharaon*, quand *le Pharaon* fit naufrage. Eh bien, il reconnut, dans cet Anglais, celui qui vint chez mon père le 5 juin 1829, et qui m'écrivit le 5 septembre. C'était bien le même, à ce qu'il assure; malheureusement, il n'osa point lui parler.

MONTE-CRISTO.

Un Anglais, dites-vous? c'était un Anglais? Alors, cet Anglais ne serait-il pas un homme auquel votre père aurait rendu lui-même quelque grand service, et qui, avec le conseil de Dieu, aurait trouvé ce moyen de s'acquitter envers vous?

MAXIMILIEN.

Ma sœur, ma sœur, rappelle-toi, je t'en prie, ce que nous a dit souvent notre bon père : « Non, ce n'est pas un Anglais qui nous a fait ce bonheur. »

MONTE-CRISTO.

Votre père vous disait cela, monsieur Morel?

MAXIMILIEN.

Mon père, monsieur, voyait dans cette action un miracle. Mon père croyait à un bienfaiteur sorti pour nous de la tombe. Oh! la touchante superstition que celle-là, monsieur, et comme, tout en la repoussant moi-même, j'étais loin de vouloir détruire cette croyance dans son cœur! Aussi, combien de fois y rêva-t-il en prononçant tout bas un nom d'ami bien cher, un nom d'ami perdu! et, lorsqu'il fut près de mourir, lorsque l'approche de l'éternité eut donné à son esprit quelque chose de l'illumination de la tombe, cette pensée, qui, jusque-là, n'avait été qu'un doute, devint une conviction, et

les dernières paroles qu'il prononça en mourant furent celles-ci : « Maximilien ! c'était Dantès ! »

MONTE-CRISTO, très-ému.

Dantès ! Dantès !

JULIE.

Maximilien, voilà encore un nom inconnu à M. le comte...

MAXIMILIEN.

Que tous ces détails intéressent peu, d'ailleurs...

MONTE-CRISTO.

Oh ! non, vous vous trompez.

MAXIMILIEN.

Et monsieur, qui sait compatir au malheur ne resterait pas indifférent au nom que je viens de prononcer, s'il savait combien Dantès a souffert.

MONTE-CRISTO.

Ah ! ce... cet homme a souffert beaucoup ?

MAXIMILIEN.

Tout ce que Dieu, inépuisable dans sa colère comme dans sa bienfaisance, peut verser de douleurs et d'agonies sur une seule tête !

JULIE.

Pauvre Edmond !

MONTE-CRISTO.

Vraiment ?

MAXIMILIEN.

Edmond Dantès était le second d'un bâtiment dont mon père était l'armateur. Il avait vingt ans ; il était le plus loyal, le plus pur, le plus joyeux des hommes. La vie lui souriait, il souriait à la vie. Edmond adorait son père, un bon vieillard spirituel et doux comme ceux de l'ancien temps. Il était fiancé à une jeune fille des Catalans, la plus belle de Marseille, et qui l'aimait de toute son âme.

MONTE-CRISTO.

Ah !...

JULIE.

Ne s'appelait-elle pas Mercédès ?

MAXIMILIEN.

Mercédès, oui, un nom charmant, n'est-ce pas, comte ?

MONTE-CRISTO.

Un nom charmant.

MAXIMILIEN.

Edmond venait, au retour d'un voyage, d'être nommé par mon père, capitaine de navire. Il serrait la main du vieux Dantès. Il baisait la main de sa fiancée, quand des gendarmes vinrent l'arrêter. Il avait été dénoncé à un magistrat comme faisant partie d'un complot politique. Dénoncé, par qui? on l'ignore. Ce magistrat trouva, dit-on, des charges si fortes contre Edmond Dantès, qu'il dut l'envoyer au château d'If. Hélas! le prisonnier fut oublié!

MONTE-CRISTO.

Ah! personne ne le réclama?

MAXIMILIEN.

Mon père, nos amis, tout ce qui s'intéressait à ce pauvre jeune homme. Nous fîmes une demande pour qu'il fût jugé, nous offrîmes des garanties...

MONTE-CRISTO.

Et cette demande...?

MAXIMILIEN.

Fut oubliée comme le prisonnier. Le temps s'écoula. Il étendit son crêpe noir sur cette famille qui s'était vue si heureuse! Le père Dantès succomba le premier, tous les jours attendant son fils, à chaque heure l'appelant; à bout de ressources, trop fier pour demander, trop malheureux pour désirer de vivre, il s'enferma dans sa pauvre maison déserte, et, un soir que les voisins ne l'entendirent plus marcher lentement dans sa chambre, on monta... Il était mort, mort de douleur, mort de faim!

MONTE-CRISTO, suffoquant.

Oh!...

MAXIMILIEN.

Quant à la fiancée du pauvre Edmond, elle succomba.

MONTE-CRISTO, surpris.

Elle mourut?

MAXIMILIEN.

Non, elle se maria, et elle quitta le pays. Ce pauvre prisonnier, on a dit qu'il tenta de fuir, et qu'en se précipitant du haut des terrasses du château d'If, il se brisa sur les rochers. La mer engloutit son corps. Dieu a gardé le secret de ses douleurs! C'est égal, je suis sûr que, si Edmond, comme l'a cru mon père, avait échappé miraculeusement à la prison, à la mort, et trouvé sous d'autres cieux une nouvelle vie, une

nouvelle fortune, je suis sûr que la mort de ce vieillard et la trahison de Mercédès sont deux souvenirs qui l'eussent empêché à jamais d'être bon et d'être heureux.

MONTE-CRISTO.

C'est vrai. Mais le magistrat dont la... sévérité a causé tant de malheurs, qu'est-il devenu ? vit-il ?

JULIE.

Riche, honoré, aux premiers rangs de la magistrature !

MONTE-CRISTO.

Qui est-ce donc, madame ?

JULIE.

C'est...

MAXIMILIEN, vivement.

Ma sœur, oublions ! ma sœur, je t'en prie, ne nommons personne !

MONTE-CRISTO.

M. Maximilien a raison ; ce nom-là, prononcé tout haut, réveillerait peut-être la colère de Dieu.

MAXIMILIEN.

Qu'avez-vous ?

MONTE-CRISTO.

Rien ; l'histoire de ce pauvre marin m'a ému. C'est bien naturel, n'est-ce pas, madame ? (A Emmanuel, saluant.) Monsieur... Maximilien... Mes amis...

MAXIMILIEN.

Vous partez ?...

MONTE-CRISTO.

Oui ; mais permettez-moi de venir quelquefois vous rendre mes devoirs, madame, mes amitiés. J'aime votre maison et je vous suis reconnaissant de votre accueil ; car voici la première fois, oui, la première fois que je m'étais oublié depuis bien des années. Adieu ! adieu !

SCÈNE IV

LES MÊMES, hors MONTE-CRISTO.

EMMANUEL.

Quel homme étrange !

MAXIMILIEN.

Étrange ou non, il a un cœur excellent, et je suis sûr qu'il nous aime.

DEUXIÈME TABLEAU

Le jardin de la maison d'Auteuil. — A droite, au deuxième plan, un pavillon. Au fond, sur la droite, la grille d'entrée.

SCÈNE PREMIÈRE

MONTE-CRISTO et LE NOTAIRE, apparaissant au haut du perron.

MONTE-CRISTO.

Dame, monsieur, ce n'est ni beau ni neuf; mais, en dépensant trois ou quatre cent mille francs là dedans, ce sera habitable.

LE NOTAIRE.

J'ai suivi en tout point les instructions de M. le comte. Il m'a dit d'acheter, à quelque prix que ce soit, la maison nº 28, rue de la Fontaine, à Auteuil, et je l'ai achetée.

MONTE-CRISTO.

Oui, j'avais envie de cette maison, on m'en avait parlé; d'ailleurs, on peut se passer un caprice, quand ce caprice ne coûte que cinquante mille francs.

LE NOTAIRE.

Quarante mille, monsieur.

MONTE-CRISTO.

Oh! je dis cinquante, parce qu'avec les frais d'enregistrement, les honoraires, etc., etc...

LE NOTAIRE.

Vous vous trompez, monsieur le comte : tous frais compris, cela montera à quarante-trois mille cinq cents francs seulement.

MONTE-CRISTO.

Oh ! que vous êtes chicaneur, monsieur ! Tenez, voilà un bon de cinquante mille francs sur le Trésor.

LE NOTAIRE.

Mais j'ai l'honneur de faire observer à M. le comte...

MONTE-CRISTO.

C'est bon; s'il y a une différence, ce sera pour l'étude. — Ali! Ali!

SCÈNE II

Les Mêmes, ALI.

LE NOTAIRE, s'inclinant.

Monsieur le comte...

MONTE-CRISTO.

Allez, monsieur!... (Quand le notaire a disparu.) Ali! tu m'as souvent parlé de ton adresse à lancer le lasso? (Ali fait signe que oui.) Ainsi, avec ton lasso, tu arrêterais un taureau, un tigre, un lion? (Ali fait signe que oui.) Plus facilement encore, par conséquent, deux chevaux emportés? (Ali sourit.) Eh bien, écoute. Tout à l'heure une voiture passera, emportée par deux chevaux gris pommelés. Dusses-tu te faire écraser il faut que tu arrêtes tout cela devant cette porte. (Ali ouvre la porte, ramasse une pierre et trace une ligne.) C'est bien, la voiture ne passera pas cette ligne. Je comprends. Prépare donc ton lasso, et tiens-toi prêt. (Ali salue et s'avance vers la porte où il a tracé une ligne.) Monsieur Bertuccio! monsieur Bertuccio!

SCÈNE III

MONTE-CRISTO, BERTUCCIO.

MONTE-CRISTO.

Monsieur Bertuccio! mais venez donc quand on vous appelle. Oh! mon Dieu, comme vous êtes pâle!

BERTUCCIO.

Monsieur le comte, par grâce...

MONTE-CRISTO.

Eh! qu'y a-t-il donc, bon Dieu?

BERTUCCIO.

Excusez, Excellence, mais c'est que ce jardin... Oh! tenez, je voudrais aller plus loin, mais cela m'est impossible.

MONTE-CRISTO.

Hein ! qu'est-ce à dire ?

BERTUCCIO.

Oh ! monsieur le comte, il y a là-dessous complot ou fatalité.

MONTE-CRISTO.

Complot ou fatalité ! Voilà de bien grands mots, monsieur, pour un si petit personnage que vous êtes. Voyons, en quoi y a-t-il complot, en quoi y a-t-il fatalité contre M. Bertuccio ?

BERTUCCIO.

Mais vous voyez bien, monsieur le comte, que ce n'est point une chose naturelle, qu'ayant une maison à acheter aux environs de Paris, vous l'achetiez justement à Auteuil, et que, l'achetant à Auteuil, cette maison soit le n° 28 de la rue de la Fontaine. Oh ! j'ai eu un pressentiment quand j'ai entendu M. le comte parler du désir qu'il avait de se fixer à Auteuil et de l'acquisition qu'il y avait faite. Et cependant j'espérais que la maison achetée par M. le comte était une autre maison que celle-ci, comme s'il y avait à Auteuil une autre maison que celle de l'assassinat !

MONTE-CRISTO.

Oh ! quel vilain mot vous venez de prononcer là, monsieur Bertuccio ! Vilain homme ! Corse enraciné, va ! toujours des mystères et des superstitions ! Allons, venez, et, si vous avez peur de tomber, asseyez-vous sur ce banc.

BERTUCCIO.

Jamais ! jamais, monsieur le comte !

MONTE-CRISTO.

Et pourquoi cela ?

BERTUCCIO.

Parce que ce banc... ce banc est justement celui sur lequel il est tombé avant de rouler à terre.

MONTE-CRISTO.

Mon cher monsieur Bertuccio, revenez à vous; je vous y engage. Nous ne sommes point ici à Sarthènes ni à Corte. Ceci n'est point un maquis, c'est un jardin, mal entretenu, sans doute, mais qu'il ne faut point calomnier pour cela. (S'asseyant sur le banc.) Allons, venez, je vous attends.

BERTUCCIO.

Jamais, monseigneur ! jamais ! Oh ! que ne vous ai-je tout

dit avant de rentrer en France! que ne vous ai-je tout avoué avant d'entrer ici!

MONTE-CRISTO.

Que m'eussiez-vous dit? que m'eussiez-vous avoué? Voyons: qu'en véritable Corse que vous êtes, vous n'avez pu pardonner à M. de Villefort la mort de votre frère, condamné par lui?

BERTUCCIO.

Mon Dieu!

MONTE-CRISTO.

Que vous l'avez suivi de Nîmes à Paris; qu'à Paris, au milieu d'un bal, vous lui avez déclaré la vendetta; que, le même soir, sachant qu'il avait affaire dans cette maison, vous vous êtes embusqué là, derrière cet arbre?

BERTUCCIO.

Mon Dieu! mon Dieu!

MONTE-CRISTO.

Et qu'au pied de cet autre arbre où je suis, au moment où il enterrait un trésor, vous l'avez frappé d'un coup de poignard; après quoi, en homme qui ne perd pas la tête, vous l'avez emporté tout courant? Voleur!

BERTUCCIO.

Oh! mais ce que Votre Excellence ne sait pas, c'est que ce coffre renfermait...

MONTE-CRISTO.

Un enfant... Eh! mon Dieu, si, je sais cela.

BERTUCCIO.

Je n'ai jamais dit la chose qu'à un moine.

MONTE-CRISTO.

Au père Busoni.

BERTUCCIO.

Eh bien, oui, au père Busoni. Mais ce n'est pas le tout: j'ai emporté l'enfant; je l'ai élevé; je comptais en faire mon propre fils.

MONTE-CRISTO.

Quand il s'est sauvé de Rogliano, en emportant la bourse du voisin Vasilio. Oh! c'était un gaillard qui avait des dispositions que ce cher Benedetto... C'était Benedetto qu'il s'appelait, n'est-ce pas?

BERTUCCIO.

Oh! Excellence, épargnez-moi. Non, en vérité, le Seigneur,

qui nous jugera tous un jour, vivants ou morts, le Seigneur n'est pas mieux instruit que vous ne l'êtes. Et vous savez où il est, le malheureux?

MONTE-CRISTO.

Mais n'est-il pas pour trois ans encore aux environs de Toulon, dans un établissement philanthropique où la justice prend la peine de mettre elle-même une chaîne à la jambe des gens qui vont trop vite; et, par économie sans doute, pour utiliser l'autre bout de cette chaîne, n'y a-t-on pas attaché un de vos amis, un certain Caderousse, qui tenait, sur la route de Nîmes à Beaucaire, l'auberge du *Pont-du-Gard*, auberge dans laquelle, pendant une nuit d'orage, il a assassiné un brave juif auquel il venait de vendre un diamant quarante-cinq mille livres, et cela dans le but d'avoir à la fois les quarante-cinq mille livres et le diamant? Ah! par ma foi! vous avez là de bien belles connaissanees, monsieur Bertuccio.

BERTUCCIO.

Oh! pardon, monseigneur, pardon!

MONTE-CRISTO.

Que je vous pardonne? Mais c'est fait depuis longtemps. Est-ce que je vous eusse gardé à mon service si vous n'étiez point pardonné?

BERTUCCIO.

Oh! monseigneur...

MONTE-CRISTO.

Et maintenant, retenez bien mes paroles, monsieur Bertuccio. A tous les maux il est deux remèdes, le temps et le silence. Laissez-moi me promener un instant dans ce jardin; ce qui est une émotion poignante pour vous, acteur dans cette terrible scène, sera pour moi une sensation presque douce et qui donnera un double prix à cette propriété. Les arbres, voyez-vous, monsieur Bertuccio, ne plaisent que parce qu'ils font de l'ombre, et l'ombre elle-même ne plaît que parce qu'elle est pleine de rêveries et de visions. Voilà que j'ai acheté un jardin, croyant acheter un simple enclos fermé de murs, et tout à coup cet enclos se trouve être un jardin tout plein de fantômes qui ne sont point portés sur le contrat. Or, j'aime les fantômes, moi; car je n'ai jamais entendu dire que les morts eussent fait, en six mille ans, autant de mal que

les vivants en font en un jour. Rentrez donc, monsieur Bertuccio, et dormez en paix. Allez, monsieur Bertuccio, allez!

(Bertuccio s'incline et sort.)

SCÈNE IV

MONTE-CRISTO, seul.

Ici, près de ce platane, la fosse où l'enfant fut déposé; là-bas, la petite porte par laquelle on entrait dans le jardin; à cet angle, l'escalier dérobé qui conduit à la chambre à coucher. Je ne crois pas avoir besoin d'inscrire tout cela sur mes tablettes, car voilà devant mes yeux, autour de moi, sous mes pieds, le plan vivant... (On entend un grand bruit.) Qu'est-ce que cela? Il me semble que c'est notre attelage gris pommelé qui fait des siennes. (On entend un grand bruit de gens qui crient : « Arrêtez! arrêtez! » des cris de femme, un roulement de voiture, puis quelque chose comme le bruit d'une voiture qui verse.) Courez donc, monsieur Bertuccio! courez donc! Vous voyez bien qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire derrière cette porte.

(Bertuccio, qui allait disparaître, court ouvrir la porte.)

BERTUCCIO.

Une femme, un enfant, monsieur le comte.

MONTE-CRISTO, à part.

Ce sont eux, en vérité! Ali est un adroit coquin. (A madame de Villefort, qui entre précipitamment suivie d'Ali, portant dans ses bras Édouard évanoui.) Ne craignez rien, madame, vous êtes sauvée.

SCÈNE V

LES MÊMES, MADAME DE VILLEFORT, ÉDOUARD.

MADAME DE VILLEFORT.

Oh! ce n'est pas pour moi que je crains, monsieur; c'est pour cet enfant.

MONTE-CRISTO.

Oui, madame, je comprends; mais, soyez tranquille, il n'est arrivé aucun mal à votre fils, et c'est la peur seule qui l'a mis dans cet état. (A Bertuccio.) Ma boîte à flacons, monsieur Bertuccio.

MADAME DE VILLEFORT.

Ah! monsieur, ne dites-vous point cela pour me rassurer? Voyez comme il est pâle! Mon enfant, mon fils, mon Édouard, réponds donc à ta mère... Ah! monsieur, un médecin, je vous en prie, un médecin!

MONTE-CRISTO.

C'est inutile, madame; je suis un peu médecin moi-même, et, grâce à quelques gouttes de cette liqueur...

(Il prend un flacon dans la boîte.)

MADAME DE VILLEFORT.

Oh! donnez, donnez, je vous en supplie.

MONTE-CRISTO.

Oh! pardon, madame, moi seul connais la dose à laquelle cette liqueur peut être donnée... Voyez, je vous le disais bien, madame, que ce charmant enfant n'était qu'évanoui.

MADAME DE VILLEFORT.

Ah! où suis-je, monsieur, et à qui dois-je d'avoir surmonté une pareille épreuve?

MONTE-CRISTO.

Vous êtes, madame, chez un homme bien fier d'avoir pu vous épargner un chagrin, chez le comte de Monte-Cristo.

MADAME DE VILLEFORT.

Et moi, monsieur, je suis la femme de M. de Villefort, que vous connaissez peut-être de nom.

(Monte-Cristo s'incline.)

BERTUCCIO, à part.

La femme de M. de Villefort? Mon Dieu!

MADAME DE VILLEFORT.

Ah! monsieur le comte, que mon mari vous sera reconnaissant! car, enfin, vous lui aurez sauvé son fils.

MONTE-CRISTO.

J'admire cette abnégation maternelle, madame. Vous ne pensez pas que le danger était pour vous comme pour cet enfant. Vous l'aimez donc bien?

MADAME DE VILLEFORT.

Si je l'aime! si j'aime mon fils!... Ah! monsieur! que tous les maux de l'humanité viennent me frapper demain, que mon cœur cesse de battre, que tout sur la terre cesse de vivre, mais que mon fils soit épargné! Que, misérable en ce monde, je sois maudite encore dans l'autre, mais que mon fils soit

heureux; qu'il vive riche, joyeux, tout-puissant, fût-ce au prix de ma vie terrestre, fût-ce au prix de ma vie éternelle!...

MONTE-CRISTO.

Hélas! madame, je n'ai pas le bonheur de vous avoir rendu directement service, et voilà votre véritable sauveur.

(Il montre Ali.)

MADAME DE VILLEFORT.

Oh ! j'espère que vous me permettrez bien de récompenser le dévouement de cet homme?

MONTE-CRISTO.

Madame, ne me gâtez point Ali, je vous prie, ni par les louanges ni par les récompenses. Ce sont des habitudes que je ne veux pas qu'il prenne. Ali est mon esclave. En vous sauvant, il me sert, et c'est son devoir de me servir.

MADAME DE VILLEFORT.

Mais il a risqué sa vie.

MONTE-CRISTO.

J'ai acheté cette vie, madame, et, par conséquent, elle m'appartient. Un mot de moi suffira. — Je suis content de toi, Ali.

MADAME DE VILLEFORT.

Édouard, vois-tu ce bon serviteur? Il a été bien courageux, car il a exposé sa vie pour arrêter les chevaux qui nous emportaient et la voiture qui allait se briser. Remercie-le donc, mon enfant; car probablement, sans lui, à cette heure, nous serions morts tous deux.

ÉDOUARD.

Il est trop laid.

MONTE-CRISTO.

Entends-tu, Ali? cet enfant, à qui tu viens de sauver la vie, dit que tu es trop laid pour qu'il te remercie. (A Édouard, qui joue avec les flacons.) Oh ! ne touchez pas à cela, mon ami; quelques-unes de ces liqueurs sont dangereuses.

MADAME DE VILLEFORT, écartant son fils.

Oh ! dangereuses, dites-vous, monsieur?

MONTE-CRISTO.

J'aurais dû dire mortelles.

MADAME DE VILLEFORT.

Mais cette liqueur dont vous avez versé une goutte sur ses lèvres n'est point malfaisante?

MONTE-CRISTO.

C'est la plus dangereuse de toutes.

MADAME DE VILLEFORT.

Ah !

MONTE-CRISTO.

Voilà pourquoi j'ai si vivement écarté le flacon de sa main.

MADAME DE VILLEFORT.

En vérité, monsieur, plus je vous regarde et plus je vous écoute...

MONTE-CRISTO.

Plus il vous semble, madame, que ce n'est point la première fois que nous nous rencontrons ?

MADAME DE VILLEFORT.

En effet, monsieur, il me semble que cette conversation n'est que la suite d'une conversation commencée ailleurs. Mais j'ai beau interroger mes souvenirs... J'ai honte de mon peu de mémoire.

MONTE-CRISTO.

Je vais vous aider... C'était à Pérouse, en Italie, dans le jardin de la poste. Pendant une journée brûlante, vous voyagiez avec mademoiselle Valentine et cet enfant. Édouard courait après un paon.

MADAME DE VILLEFORT.

Ah ! je m'en souviens.

MONTE-CRISTO.

L'enfant courait après un beau paon. Vous, vous étiez à demi couchée sous une treille en berceau. Mademoiselle Valentine s'éloigna dans les profondeurs du jardin... Votre fils disparut, courant après l'oiseau.

ÉDOUARD.

Oui, et je l'ai attrapé, et je lui ai arraché trois plumes de la queue.

MONTE-CRISTO.

Vous, madame, vous demeurâtes sous le berceau de vigne.

MADAME DE VILLEFORT.

C'est vrai ! c'est vrai !

MONTE-CRISTO.

Ne vous souvient-il donc plus d'avoir causé assez longuement avec quelqu'un ?

MADAME DE VILLEFORT.

Oui, vraiment! avec un homme enveloppé d'un long manteau de laine... un médecin, je crois.

MONTE-CRISTO.

Justement, madame... Cet homme, c'était moi. Depuis quinze jours, j'habitais dans cette hôtellerie. J'avais guéri mon valet de chambre de la fièvre, de sorte que l'on me regardait comme un grand docteur. Nous causâmes longtemps de différentes choses, de choses d'art; puis, de l'art, nous passâmes à la science, à la chimie. Vous êtes chimiste, madame, et même chimiste fort savante pour une femme. Je me rappelle que vous faisiez des recherches sur cette fameuse aqua-tofana qu'on prétend être le poison des Borgia, et dont quelques personnes, vous avait-on dit, conservaient le secret à Pérouse.

MADAME DE VILLEFORT.

Oui, et j'avais cherché vainement!

MONTE-CRISTO.

Lorsque vous m'interrogeâtes à mon tour; j'eus le bonheur, je me le rappelle, de vous donner, au sujet de la composition de ce poison terrible, tous les renseignements que vous me demandiez.

MADAME DE VILLEFORT.

Oui, vous avez raison, je crois.

MONTE-CRISTO.

Oh! cette circonstance, vous devez vous la rappeler; vous prîtes la recette sur un petit carnet d'écaille, orné d'un chiffre en or, d'un H et d'un V, Hermine de Villefort, n'est-ce point cela?

MADAME DE VILLEFORT.

Vous avez bonne mémoire, monsieur; eh bien, oui, c'est vrai. Les principales études de ma jeunesse ont été la botanique et la chimie; et, bien souvent, j'ai regretté, je l'avoue, de n'être pas un homme pour devenir un Flammel, un Fontana ou un Cabanis.

MONTE-CRISTO.

D'autant plus, madame, que certains peuples, les Orientaux par exemple, se font du poison un bouclier ou un poignard. Mithridate...

ÉDOUARD.

Mithridates, *rex ponticus*, celui qui déjeunait tous les matins avec une tasse de poison à la crème.

MADAME DE VILLEFORT.

Édouard, taisez-vous, méchant enfant!

MONTE-CRISTO.

Mais c'est son *Cornelius* que récite M. Édouard, et cette citation prouve que son précepteur n'a pas perdu son temps avec lui.

ÉDOUARD.

Maman, allons-nous-en; maman, je m'ennuie.

MONTE-CRISTO.

Voici un charmant enfant, madame, qui me priverait trop tôt du bonheur de vous voir si je n'avais l'espoir que vous me permettrez de me présenter chez vous pour prendre de vos nouvelles.

MADAME DE VILLEFORT.

Comment donc, monsieur ! mais c'est moi qui vous en prie, et, si cela ne suffit pas, M. de Villefort viendra vous en prier lui-même.

MONTE-CRISTO.

S'il m'accordait cet honneur, madame, comme je ne veux pas lui faire faire le voyage d'Auteuil, il me trouverait dans ma maison de Paris, rue des Champs-Élysées, n° 30.

MADAME DE VILLEFORT.

Monsieur, ma calèche est brisée, et, vraiment je n'ose...

MONTE-CRISTO.

Madame, on a dû, d'après mon ordre, atteler vos chevaux à ma voiture, et Ali, ce garçon si laid, va vous reconduire chez vous, tandis que votre cocher restera ici pour faire raccommoder la calèche.

MADAME DE VILLEFORT.

Oh! mais, avec les mêmes chevaux, je n'oserai jamais m'en aller.

MONTE-CRISTO.

Vous allez voir que, sous la main d'Ali, ils vont devenir doux comme des agneaux. (Ouvrant la grille.) Tenez...

MADAME DE VILLEFORT.

Puisque vous me répondez de tout, je me hasarde.

SCÈNE VI

MONTE-CRISTO, puis BERTUCCIO.

MONTE-CRISTO.

Allons! allons! voilà une bonne terre, et le grain qu'on y laisse tomber n'y avortera pas. — Monsieur Bertuccio!

BERTUCCIO.

Excellence?

MONTE-CRISTO.

J'attendais deux étrangers. Sont-ils arrivés?

BERTUCCIO.

Oui, Excellence!

MONTE-CRISTO.

Les avez-vous vus?

BERTUCCIO.

Non, Excellence... C'est Baptistin qui les a reçus.

MONTE-CRISTO.

Il les a fait entrer dans deux endroits séparés, eomme j'en avais donné l'ordre?

BERTUCCIO.

Oui, Excellence; ils attendent depuis une demi-heure.

MONTE-CRISTO.

Faites d'abord entrer le major Timoteo Cavalcanti. A tout seigneur tout honneur!

UN LAQUAIS, annonçant.

Le major Cavalcanti.

SCÈNE VII

MONTE-CRISTO, LE MAJOR.

MONTE-CRISTO.

Je vous attendais, monsieur le major.

LE MAJOR.

Vraiment, Votre Excellence m'attendait?

MONTE-CRISTO.

N'êtes-vous pas M. le marquis Timoteo Cavalcanti?

LE MAJOR.

Timoteo Cavalcanti, c'est bien cela.

MONTE-CRISTO.

Major au service de l'Autriche ?

LE MAJOR.

Est-ce major ou sergent ?

MONTE-CRISTO.

Major, marquis, major !

LE MAJOR.

Major soit, monsieur le comte ; je suis trop poli pour vous démentir.

MONTE-CRISTO.

D'ailleurs, vous ne venez pas ici de votre propre mouvement, n'est-ce pas?

LE MAJOR.

Oh ! non ; de mon propre mouvement, je n'aurais jamais osé.

MONTE-CRISTO.

Vous m'êtes adressé par cet excellent père Busoni.

LE MAJOR.

Du moins, la lettre que j'ai reçue est signée de ce nom ; voyez !

MONTE-CRISTO.

C'est bien cela. « Le major Cavalcanti... »

LE MAJOR.

Sergent.

MONTE-CRISTO.

« Patricien de Lucques, descendant des Cavalcanti de Florence... »

LE MAJOR.

Eh ! eh !

MONTE-CRISTO.

Vous êtes bien leur descendant ?

LE MAJOR.

Un peu descendu, c'est vrai.

MONTE-CRISTO.

« Et jouissant d'une fortune de trois à quatre millions... »

LE MAJOR.

Y a-t-il trois ou quatre millions ?

MONTE-CRISTO.

Dame, c'est écrit en toutes lettres.

LE MAJOR.

Va pour quatre millions.

MONTE-CRISTO.

Vous ne croyiez pas être si riche ?

LE MAJOR.

Ma parole d'honneur, non !

MONTE-CRISTO.

C'est que votre intendant vous vole.

LE MAJOR.

Vous venez de m'éclairer, mon cher monsieur ; je mettrai le drôle à la porte. Continuez, je vous prie.

MONTE-CRISTO.

« Et auquel il ne manquait qu'une chose pour être heureux... »

LE MAJOR.

Oh ! mon Dieu, oui, qu'une seule.

MONTE-CRISTO.

« De retrouver un fils adoré... »

LE MAJOR, soupirant.

Heu !

MONTE-CRISTO.

« Enlevé dès son enfance, soit par des bohémiens, soit par un ennemi de sa noble famille... » Pauvre père !...

LE MAJOR.

Heu !

MONTE-CRISTO.

« Mais je lui rends l'espoir et la vie en lui annonçant, monsieur le comte, que vous pouvez lui faire retrouver ce fils qu'il cherche en vain depuis quinze ans... »

LE MAJOR.

Heu ! le pouvez-vous, monsieur ?

MONTE-CRISTO.

Je le puis.

LE MAJOR.

Mais cette lettre était donc vraie ?

MONTE-CRISTO.

Jusqu'au bout.

LE MAJOR.

Post-scriptum compris ?

MONTE-CRISTO.

Ah ! il y a un post-scriptum ?

LE MAJOR.

Une misère !

MONTE-CRISTO.

« Pour ne pas causer au major Cavalcanti l'embarras de déplacer des fonds de chez son banquier, je lui envoie une somme de deux mille francs pour ses frais de voyage, et le crédite sur vous d'une autre somme de quarante-huit mille francs. » Très-bien !

LE MAJOR, à part.

Il a dit : « Très-bien ! » (Haut. Ainsi le post-scriptum... ?

MONTE-CRISTO.

Le post-scriptum ?

LE MAJOR.

Est accueilli aussi favorablement que le reste ?

MONTE-CRISTO.

Sans doute.

LE MAJOR.

De sorte que vous me remettrez ces quarante-huit mille francs ?

MONTE-CRISTO.

A votre première réquisition. Mais que fais-je donc ! je vous tiens debout depuis un quart d'heure.

LE MAJOR.

Ne faites pas attention, et, du moment que le post-scriptum...

MONTE-CRISTO.

Maintenant, voulez-vous prendre quelque chose, un verre de porto, de mancenilla ou d'alicante ?

LE MAJOR.

D'alicante, c'est mon vin de prédilection.

MONTE-CRISTO.

J'en ai là d'excellent. N'est-ce pas, avec un biscuit ?

LE MAJOR.

Avec un biscuit, puisque vous m'y forcez.

(Monte-Cristo frappe deux coups sur le timbre. Baptistin paraît.)

MONTE-CRISTO, au Laquais.

Bertuccio n'est-il point là ?

BERTUCCIO.

Me voilà, Excellence.

MONTE-CRISTO.

Un verre de vin d'Alicante et des biscuits au major. (Allant à Baptistin, tandis que Bertuccio va vers le Major.) Vous avez fait entrer M. Andrea dans ce pavillon ?

LE LAQUAIS.

Oui, Excellence !

MONTE-CRISTO.

Bien, allez ! (Au Major.) Ainsi, vous habitiez Lucques ; vous étiez riche ; vous jouissiez de la considération générale...

LE MAJOR.

Je jouissais de la considération générale.

MONTE-CRISTO.

Enfin, vous aviez tout ce qui peut rendre un homme heureux ; il ne manquait qu'une chose à votre bonheur, c'était de retrouver votre enfant.

LE MAJOR.

Oui, il ne me manquait que cette chose ; mais elle me manquait bien !

MONTE-CRISTO.

Buvez donc, cher monsieur Cavalcanti ; l'émotion vous étouffe... A propos, vous apportez tous vos papiers bien en règle ?

LE MAJOR.

Quels papiers?

MONTE-CRISTO.

Mais votre acte de mariage avec sa mère ?

LE MAJOR.

Ah ! avec sa mère ?...

MONTE-CRISTO.

Oui... Plus, l'acte de naissance de l'enfant ?

LE MAJOR.

L'acte de naissance de l'enfant ?

MONTE-CRISTO.

Sans doute, de votre fils, d'Andrea Cavalcanti. Ne se nommait-il pas Andrea ?

LE MAJOR.

Je crois que oui.

MONTE-CRISTO.

Comment, vous croyez ?

LE MAJOR.

Dame, il y a si longtemps qu'il est perdu !

MONTE-CRISTO.

C'est vrai ! Enfin, vous avez tous ces papiers?

LE MAJOR.

Monsieur le comte, c'est avec regret que je vous annonce que, n'étant pas prévenu de me munir de toutes ces pièces, j'ai négligé de les apporter avec moi.

MONTE-CRISTO.

Ah! diable!

LE MAJOR.

Étaient-elles donc tout à fait nécessaires?

MONTE-CRISTO.

Indispensables... Vous comprenez! si on allait élever ici quelques doutes sur la validité de votre mariage, sur la légitimité de votre enfant...

LE MAJOR.

C'est juste. On pourrait élever des doutes.

MONTE-CRISTO.

Oh! ce serait fâcheux pour le jeune homme.

LE MAJOR.

Ce serait fatal!

MONTE-CRISTO.

Cela pourrait lui faire manquer un magnifique mariage que j'avais rêvé pour lui.

LE MAJOR.

Un mariage?

MONTE-CRISTO.

Avec la fille d'un banquier.

LE MAJOR.

Riche?

MONTE-CRISTO.

Millionnaire!

LE MAJOR.

Oh! *peccato!*

MONTE-CRISTO.

Ainsi, vous n'avez pas ces papiers?

LE MAJOR.

Hélas, non!

MONTE-CRISTO.

Heureusement, je les ai, moi.

LE MAJOR.

Vous?

MONTE-CRISTO.

Oui.

LE MAJOR.

Ah ! par exemple, voilà un bonheur !

MONTE-CRISTO.

Tenez.

LE MAJOR, prenant les papiers.

Tout est en règle, par ma foi.

MONTE-CRISTO.

Eh bien, maintenant que tout est en règle, que vos souvenirs, remis à neuf, ne vous trahiront point, vous avez deviné sans doute que je veux vous ménager une surprise.

LE MAJOR.

Agréable ?

MONTE-CRISTO.

Ah ! le cœur d'un père ne se trompe pas.

LE MAJOR.

Hein !

MONTE-CRISTO.

Vous avez deviné qu'il était ici.

LE MAJOR.

Qui ?

MONTE-CRISTO.

Votre enfant, votre fils, votre Andrea.

LE MAJOR.

Je l'ai deviné.

MONTE-CRISTO.

Je comprends toute votre émotion. Il faut vous donner le temps de vous remettre ; je veux aussi préparer le jeune homme à cette entrevue tant désirée. Rentrez dans la chambre, je ne vous demande que cinq minutes.

LE MAJOR.

Alors, vous me l'amènerez, vous pousserez la bonté jusqu'à me l'amener vous-même ?

MONTE-CRISTO.

Non ! je ne veux pas me placer entre un père et son fils ; vous serez seul, monsieur le major.

LE MAJOR.

A propos, vous saurez que je n'ai emporté avec moi que les deux mille francs que le père Busoni m'avait fait toucher à Livourne. Là-dessus, j'ai fait le voyage, et...

MONTE-CRISTO.

Et vous avez besoin d'argent ?

LE MAJOR.

Oui.

MONTE-CRISTO.

C'est trop juste, cher monsieur Cavalcanti, et voilà, pour faire un compte, huit billets de mille francs chacun.

LE MAJOR.

Huit !

MONTE-CRISTO.

C'est quarante mille francs que je vous redois.

LE MAJOR.

Votre Excellence veut-elle un reçu ?

MONTE-CRISTO.

Vous me donnerez un reçu général en allant toucher les quarante mille francs chez mon banquier, M. Danglars.

LE MAJOR.

Est-ce que ce banquier serait le père de la jeune personne ?

MONTE-CRISTO.

Allons, je vois qu'il ne faut pas vous répéter deux fois la même chose, mon cher monsieur Cavalcanti. Maintenant, me permettrez-vous une petite observation ?

LE MAJOR.

Comment donc ! mais je la sollicite.

MONTE-CRISTO.

Il n'y aurait pas de mal à ce que vous quittassiez votre polonaise.

LE MAJOR.

Vraiment ?

MONTE-CRISTO.

Oui, cela se porte encore à Lucques ; mais à Paris...

LE MAJOR.

Ah ! c'est dommage !

MONTE-CRISTO.

Si vous y tenez absolument, vous la reprendrez en quittant la France.

LE MAJOR.

Mais, en attendant, que mettrai-je, moi ?

MONTE-CRISTO.

Ce que vous trouverez dans vos malles.

LE MAJOR.

Comment, dans mes malles ? Mais je n'ai qu'un portemanteau.

MONTE-CRISTO.

Parce que vous avez envoyé vos malles en avant; mais, soyez tranquille, vos malles sont arrivées à l'hôtel des *Princes*, rue de Richelieu ; c'est là que vous logez.

LE MAJOR.

Très-bien.

MONTE-CRISTO.

Et maintenant, cher monsieur Cavalcanti, passez dans cette chambre, et affermissez votre cœur contre les sensations trop vives qui vous attendent, en achevant ces biscuits et en finissant cette bouteille. — Monsieur Bertuccio, portez ces biscuits et cette bouteille dans la chambre de M. le major.

(Le Major sort.)

SCÈNE VIII

MONTE-CRISTO, BERTUCCIO.

Monte-Cristo va pour ouvrir la porte du pavillon où est Andrea, Bertuccio revient vivement et l'arrête.

BERTUCCIO.

Excellence !

MONTE-CRISTO.

Eh bien, quoi ?

BERTUCCIO.

On vous trompe.

MONTE-CRISTO.

Comment, on me trompe ?

BERTUCCIO.

Oui, cet homme...

MONTE-CRISTO.

Cet homme qui vient d'entrer là ? Eh bien ?

BERTUCCIO.

Eh bien, il n'est pas marquis, il n'est pas major, il n'est pas noble. C'est un misérable que j'ai vu croupier aux eaux de Lucques.

MONTE-CRISTO.

Eh bien, moi aussi ; après ?

BERTUCCIO.

Comment ! Son Excellence sait... ?

MONTE-CRISTO.

Son Excellence sait ce qu'elle fait, monsieur Bertuccio, et n'a de comptes à rendre à personne.

BERTUCCIO.

Excusez, Excellence.

MONTE-CRISTO.

Allez, allez, monsieur. (Bertuccio sort.) Ce pauvre Bertuccio!

(Il ouvre la porte.)

SCÈNE IX

MONTE-CRISTO, ANDREA.

MONTE-CRISTO.

Venez, monsieur.

ANDREA.

J'ai l'honneur de parler, je crois, à M. le comte de Monte-Cristo?

MONTE-CRISTO.

Et moi, à M. le comte Andrea Cavalcanti?

ANDREA.

Oui, monsieur.

MONTE-CRISTO.

En ce cas, vous devez avoir une lettre qui vous accrédite près de moi.

ANDREA.

De la maison Thompson et French, de Rome.

MONTE-CRISTO.

Très-bien. Maintenant, monsieur le comte, aurez-vous la bonté de me donner quelques renseignements sur votre famille?

ANDREA.

Très-volontiers, monsieur. Je suis le comte Andrea Cavalcanti, descendant des Cavalcanti, inscrits au livre d'or de Florence. Notre famille, très-riche encore, puisque mon père possède deux cent mille livres de rente, à éprouvé bien des malheurs, et moi-même, monsieur, depuis l'âge de cinq ans, j'ai été enlevé, livré et vendu aux ennemis de ma famille par un gouverneur infidèle, de sorte que, depuis quinze ans, je n'ai pas revu l'auteur de mes jours. Enfin, je désespérais de le revoir jamais, lorsque je reçus cette lettre du mandataire

de la maison Thompson et French, de Rome, qui me facilitait les moyens de venir à Paris, et qui m'autorisait à m'adresser à vous pour avoir des nouvelles de ma noble famille.

MONTE-CRISTO, à part.

Allons, il sait admirablement sa leçon. (Haut.) En vérité, monsieur, ce que vous me racontez là est on ne peut plus intéressant, et vous avez bien fait de vous rendre à l'invitation de la maison Thompson et French; car monsieur votre père est en effet ici et vous cherche.

ANDREA, vivement.

Mon père! mon père ici!... Bertuccio?

MONTE-CRISTO.

Oui, votre père, le major Timoteo Cavalcanti.

ANDREA.

Ah! c'est vrai! Et vous dites qu'il est ici, ce cher père?

MONTE-CRISTO.

Oui, monsieur. Vous étiez dans le midi de la France quand vous avez reçu cette lettre qui vous accréditait près de moi?

ANDREA.

Dans le midi de la France, oui, sur les bords de la Méditerranée.

MONTE-CRISTO.

Entre Marseille et Hyères.

ANDREA.

C'est bien cela, monsieur.

MONTE-CRISTO.

Une voiture devait vous attendre à Nice?

ANDREA.

Et elle m'a conduit de Nice à Gênes, de Gênes à Turin, de Turin à Chambéry, de Chambéry à Lyon et de Lyon à Paris. Ce n'était pas le chemin le plus court.

MONTE-CRISTO.

Non; mais c'était peut-être le plus sûr.

ANDREA.

C'est possible. Eh bien, me voilà, monsieur.

MONTE-CRISTO.

Et, comme vous voyez, vous êtes le bienvenu. Une seule chose inquiète cependant le major Cavalcanti.

ANDREA.

Laquelle?

MONTE-CRISTO.

Dame, c'est délicat à dire.

ANDREA.

Oh ! dites.

MONTE-CRISTO.

Vous êtes resté longtemps dans une position fâcheuse; j'ignore laquelle. Je connais la philanthropie de celui qui vous en a tiré, et je ne lui ai fait aucune question. Je ne suis pas curieux.

ANDREA.

Ah !

MONTE-CRISTO.

Eh bien, votre père désirerait savoir si vous vous croyez vous-même en état de soutenir dignement dans le monde le nom qui vous appartient.

ANDREA.

Voilà tout ce qu'il veut savoir?

MONTE-CRISTO.

Oh! mon Dieu, oui ; et, si vous me dites vous-même que le monde dans lequel vous allez entrer n'a rien qui vous effraye...

ANDREA.

Rien, monsieur... D'ailleurs, s'il y avait en moi quelque défaut d'éducation, on aurait, je suppose, l'indulgence de m'excuser en considération des malheurs qui ont accompagné ma naissance et poursuivi ma jeunesse.

MONTE-CRISTO.

Et puis, vous le savez, comte, une grande fortune fait passer sur bien des choses.

ANDREA.

Le major Cavalcanti est donc réellement riche?

MONTE-CRISTO.

Millionnaire, mon cher monsieur.

ANDREA.

Alors, je vais me trouver dans une position agréable?

MONTE-CRISTO.

Des plus agréables. Il vous fait cinquante mille francs de rente pendant tout le temps que vous resterez à Paris.

ANDREA.

Mais j'y resterai toujours, en ce cas.

MONTE-CRISTO.

Eh ! qui peut répondre des circonstances. L'homme propose et Dieu dispose.

ANDREA.

Hélas ! c'est bien vrai.

MONTE-CRISTO.

Maintenant, comte, êtes-vous préparé ?

ANDREA.

A quoi ?

MONTE-CRISTO.

A embrasser ce digne major.

ANDREA.

En doutez-vous, monsieur ?

MONTE-CRISTO.

En ce cas (il ouvre la porte), venez, major, venez !

ANDREA.

Vous vous retirez?

MONTE-CRISTO.

Par discrétion.

(Monte-Cristo sort. Le Major entre.)

SCÈNE X

LE MAJOR, ANDREA.

ANDREA.

Ah ! monsieur et cher père, est-ce bien vous ?

LE MAJOR.

Bonjour, monsieur et cher fils !

ANDREA.

Ne nous embrassons-nous point ?

LE MAJOR.

Comme vous voudrez.

ANDREA.

Alors, embrassons-nous; cela ne peut pas faire de mal. Ainsi donc, nous voilà réunis !

LE MAJOR.

Nous voilà réunis.

ANDREA.

Et vous m'apportez les papiers à l'aide desquels il me sera possible de constater le sang dont je sors ?

LE MAJOR.

J'ai fait trois cents lieues dans ce seul but.

ANDREA.

Et ces papiers?

LE MAJOR.

Les voilà.

ANDREA, regardant les papiers.

Ah çà ! mais il n'y a donc pas de galères en Italie?

LE MAJOR.

Et pourquoi cela ?

ANDREA.

Qu'on y fabrique impunément de pareilles pièces! Pour la moitié, très-cher père, en France, on vous enverrait prendre l'air à Toulon pendant cinq ans.

LE MAJOR, majestueusement.

Plaît-il, jeune homme?

ANDREA.

Mon cher monsieur Cavalcanti, combien vous donne-t-on par an pour être mon père?... Chut! Je vais vous donner l'exemple de la confiance. A moi, on me donne cinquante mille francs par an pour être votre fils... Eh! soyez donc tranquille, nous sommes seuls.

LE MAJOR.

Eh bien, à moi, on me donne cinquante mille francs pour être votre père.

ANDREA.

Une fois donnés?

LE MAJOR.

Une fois donnés.

ANDREA.

Ce n'est pas payé.

LE MAJOR.

N'importe! Je trouve cela fort joli.

ANDREA.

Monsieur le major, croyez-vous aux contes de fées?

LE MAJOR.

Autrefois, je n'y croyais pas. Mais, aujourd'hui, il faut bien que j'y croie.

ANDREA.

Avez-vous des preuves?

LE MAJOR, tirant ses billets.

Palpables.

ANDREA.

Des billets carrés?

LE MAJOR.

Un à-compte.

ANDREA.

Et ils ne sont pas comme vos papiers?

LE MAJOR.

Jeune homme!

ANDREA.

Alors, vous arrivez de Lucques?

LE MAJOR.

Et vous de...?

ANDREA.

Et moi de... Je ne veux pas vous le dire.

LE MAJOR.

Pourquoi cela?

ANDREA.

Parce qu'alors vous seriez aussi savant que moi, ce qui est inutile.

LE MAJOR.

Et qui vous a donné avis de revenir?

ANDREA.

Une lettre.

LE MAJOR.

C'est comme moi.

ANDREA.

Faites voir cette lettre.

LE MAJOR.

A la condition que vous me ferez voir la vôtre.

ANDREA, tirant sa lettre.

Donnant! donnant!

(Chacun d'eux passe sa lettre à l'autre.)

ANDREA, lisant.

« Vous êtes pauvre, une vieillesse malheureuse vous attend. Voulez-vous devenir, sinon riche, du moins indépendant? Partez pour Paris à l'instant même, et allez réclamer à M. le comte de Monte-Cristo, à Auteuil, rue de la Fontaine, nº 28, un fils que vous devez avoir eu de la marquise Oliva Corsinari. Ce fils, qui vous a été enlevé à l'âge de cinq ans, se

nomme Andrea Cavalcanti. Pour que vous ne révoquiez pas en doute l'intention qu'a le soussigné de vous être agréable, vous trouverez ci-joints: 1° un bon de deux mille quatre cents livres toscanes, payable chez M. Gozzi, banquier, à Livourne; 2° une lettre d'introduction pour M. le comte de Monte-Cristo, laquelle vous crédite sur lui de la somme de quarante-huit mille francs de France. Soyez chez le comte le 26 juillet, à une heure de l'après midi. — Le père BUSONI. »

LE MAJOR.

A mon tour, vous permettez?

ANDREA.

Comment, donc!

LE MAJOR, lisant.

« Vous êtes pauvre, vous n'avez qu'un avenir misérable. Voulez-vous avoir un nom, être libre et riche? Prenez la chaise de poste que vous trouverez tout attelée en sortant de Nice par la porte de Gênes. Passez par Turin, Chambéry, Lyon. Ne vous arrêtez point à Paris et faites-vous conduire tout droit à Auteuil, rue de la Fontaine, n° 28, chez M. le comte de Monte-Cristo, le 26 juillet, à une heure de l'après-midi, et demandez-lui votre père. Vous êtes le fils du major Timoteo Cavalcanti et de la marquise Oliva Corsinari, ainsi que le constatent les papiers qui vous seront remis par le major lui-même, et qui vous permettront de vous présenter dans le monde. Quant à votre rang, un revenu de cinquante mille francs vous mettra à même de le soutenir. Ci-joint un bon de deux mille francs sur M. Torrea, banquier, à Nice, et une lettre de recommandation pour M. le comte de Monte-Cristo, chargé de subvenir à vos besoins. — YORICK, mandataire de la maison Thompson et French. »

LE MAJOR.

C'est fort beau!

ANDREA.

N'est-ce pas?

LE MAJOR.

Y comprenez-vous quelque chose?

ANDREA.

Ma foi, non!

LE MAJOR.

Seulement, il y a une dupe dans tout cela.

ANDREA.

Ce n'est ni vous ni moi.

LE MAJOR.

Non.

ANDREA.

Eh bien, alors, allons jusqu'au bout et jouons serré.

LE MAJOR.

Soit; vous verrez que je suis digne de faire votre partie.

ANDREA.

Je n'en ai jamais douté, mon très-cher père.

LE MAJOR.

Vous me faites honneur, mon très-cher fils.

SCÈNE XI

LES MÊMES, MONTE-CRISTO.

ANDREA.

Chut! (Ils se regardent et se jettent dans les bras de l'un de l'autre.) Ah!

MONTE-CRISTO.

Eh bien, monsieur le major, il paraît que vous avez retrouvé un fils selon votre cœur?

LE MAJOR.

Ah! monsieur le comte, je suffoque de joie!

MONTE-CRISTO.

Et vous, jeune homme?

ANDREA.

Ah! monsieur le comte, j'étouffe de bonheur.

MONTE-CRISTO.

Heureux père! heureux enfant!... Et maintenant, voyons, jeune homme, confessez-vous.

ANDREA.

Que je me confesse? A qui?

MONTE-CRISTO.

Mais à votre père. Dites-lui l'état de vos finances.

ANDREA.

Ah! monsieur, vous touchez là la corde sensible.

MONTE-CRISTO.

Entendez-vous, major?

LE MAJOR.

Sans doute que je l'entends.

MONTE-CRISTO.

Eh bien?

LE MAJOR.

Que voulez-vous que j'y fasse?

MONTE-CRISTO.

Que vous lui donniez de l'argent, pardieu!

LE MAJOR.

Moi?

MONTE-CRISTO.

Oui, vous. (Il passe entre eux deux.) Tenez, comte.

(Il donne des billets à Andrea.)

ANDREA.

Qu'est-ce que cela?

MONTE-CRISTO.

La réponse de votre père. Il me charge de vous remettre cela.

ANDREA.

Ah! cher père!

MONTE-CRISTO.

Silence! Vous voyez bien qu'il ne veut pas que vous sachiez que la chose vient de lui.

ANDREA.

J'apprécie cette délicatesse.

MONTE-CRISTO.

C'est bien. Allez, maintenant.

ANDREA.

Et quand aurons-nous l'honneur de vous revoir?

LE MAJOR.

Ah! oui, et quand aurons-nous cet honneur?

MONTE-CRISTO.

D'aujourd'hui en huit jours, si vous voulez. D'aujourd'hui en huit, je donne à dîner, ici, à M. Danglars, un banquier...

LE MAJOR.

Un banquier? Ah! diable!

MONTE-CRISTO.

A M. de Villefort, un magistrat illustre.

ANDREA.

Un magistrat? Diable!

LE MAJOR.

Alors, grande tenue?

MONTE-CRISTO.

Grande tenue : uniforme, brochette, culottes courtes.

ANDREA.

Et moi?

MONTE-CRISTO.

Oh! vous, très-simplement : pantalon noir, bottes vernies, gilet blanc, habit noir. Moins vous afficherez de prétention dans votre mise, étant riche comme vous l'êtes, mieux cela vaudra. Si vous achetez des chevaux, prenez-les chez Devedeux; si vous achetez une voiture, prenez-la chez Baptistin. Pas trop de diamants; un solitaire de deux à trois mille francs au petit doigt, c'est tout ce que je vous permets.

ANDREA.

C'est bien, monsieur le comte. Et à quelle heure pourrons-nous nous présenter?

MONTE-CRISTO.

Mais à six heures et demie.

LE MAJOR.

C'est bien; on y sera, monsieur le comte. Venez, mon cher fils.

ANDREA.

Venez, mon cher père.

(Ils sortent en se tenant par-dessous le bras.)

SCÈNE XII

MONTE-CRISTO, seul, les regardant s'éloigner.

Voilà, en vérité, deux bien grands misérables. C'est bien malheureux que ce ne soit pas le père et le fils!

SCÈNE XIII

MONTE-CRISTO, BERTUCCIO.

BERTUCCIO, se précipitant.

Monsieur le comte! monsieur le comte!

MONTE-CRISTO.

Eh bien, que diable avez-vous encore, monsieur Bertuccio?

BERTUCCIO.

Monsieur le comte, ce jeune homme...

MONTE-CRISTO.

Eh bien ?

BERTUCCIO.

Ce jeune homme, que vous croyez s'appeler Andrea Cavalcanti...

MONTE-CRISTO.

Après ?

BERTUCCIO.

Que vous croyez être le fils du major...

MONTE-CRISTO.

Après ?

BERTUCCIO.

Que vous croyez arrivé d'Italie...

MONTE-CRISTO.

Après ?

BERTUCCIO.

C'est Benedetto, mon fils, ou plutôt le fils de M. de Villefort, et qui s'est sauvé du bagne.

MONTE-CRISTO.

Où il était attaché à la même chaîne que votre ami Caderousse. C'est possible.

BERTUCCIO.

Comment ?

MONTE-CRISTO.

Mon cher monsieur Bertuccio, vous avez une mauvaise habitude, c'est de reconnaître les gens qui veulent rester inconnus.

BERTUCCIO.

Mon Dieu !

MONTE-CRISTO.

Tenez, voilà un mendiant qui se présente à la grille pour demander l'aumône. Eh bien, je ne serais pas étonné que ce fût encore quelqu'un de votre connaissance.

(La porte s'ouvre, un Mendiant paraît.)

SCÈNE XIV

LES MÊMES, LE MENDIANT.

LE MENDIANT, à part.

Rue de la Fontaine, n° 28; un savoyard m'a dit qu'il y avait là un bon seigneur, bien généreux. (Apercevant Monte-Cristo.) Ah! mon bon seigneur, la charité, s'il vous plaît!

MONTE-CRISTO.

Tenez, monsieur Bertuccio, voici un louis; portez-le à ce pauvre diable... « Qui donne aux pauvres prête à Dieu, » a dit un grand poëte.

BERTUCCIO, allant au Mendiant.

Tenez, mon ami... (Le regardant.) Caderousse!

CADEROUSSE.

Bertuccio!... Ah!

(Il se sauve.)

BERTUCCIO, chancelant.

Ah! j'en deviendrai fou!

ACTE DEUXIÈME

TROISIÈME TABLEAU

Un jardin chez M. de Villefort. — A droite, un mur avec une brèche. Au deuxième plan, au milieu du théâtre, un bosquet à jour.

—

SCÈNE PREMIÈRE

MAXIMILIEN, sur la brèche; VALENTINE, près de lui.

MAXIMILIEN.

Ne craignez rien, Valentine; d'ici, je vois jusqu'au fond de l'allée qui conduit à votre maison. S'il venait quelqu'un, je vous avertirais. Ne craignez rien.

VALENTINE.

C'est bien imprudent à moi d'avoir quitté le salon, d'avoir laissé ma grand'mère qui souffre, et qui peut s'étonner de mon absence. Oh! c'est plus qu'imprudent, c'est mal.

MAXIMILIEN.

Valentine! ne me reprochez pas les quelques minutes que vous m'accordez.

VALENTINE.

Et vous-même... Si, de l'autre côté, l'on nous voyait.

MAXIMILIEN.

De l'autre côté?... par là?... Valentine, par là, je suis chez moi.

VALENTINE.

Comment, chez vous?

MAXIMILIEN.

Depuis ce matin, j'ai loué ce terrain désert. J'y puis faire bâtir, si je veux, une cabane; j'y puis vivre le jour, j'y puis rester la nuit. Je puis, à toute heure, sans cesse, sans crainte, vous guetter, vous attendre, vous voir, vous parler, vous dire que je vous aime, que je vis par vous, pour vous!

VALENTINE.

Est-ce possible!

MAXIMILIEN.

Quel bonheur!... Oh! Valentine! que Dieu est bon!

VALENTINE.

Trop bon, Maximilien!...

MAXIMILIEN.

Pourquoi vous plaindre de ce que tout conspire à nous rendre les plus heureux du monde, même les malheurs qui vous frappent? N'est-ce pas à l'affreux malheur qui vous a frappée, à la mort de votre grand-père, M. de Saint-Méran, que nous devons notre repos depuis cinq mois?... Ces projets de mariage qui avaient failli me rendre fou, votre deuil les a interrompus. Depuis trois mois, nous n'avons plus entendu dire que M. Frantz d'Épinay fût destiné à devenir l'époux de Valentine. Depuis trois mois, M. d'Épinay est en Italie.

VALENTINE.

Vous voulez donc que je croie au bonheur, Maximilien! vous voulez donc que je revive à l'espérance! Oh! cela est si doux d'aimer, cela est si doux d'espérer, que vous n'aurez pas grand'peine à me convaincre, et à me faire dire avec vous:

Dieu est souverainement bon! Béni soit Dieu pour le bonheur qu'il nous donne! Mais ne le tentons pas!... n'abusons pas!... A présent que nous allons être libres, trop libres, gardons-nous d'une sécurité qui nous perdrait.

MAXIMILIEN.

Oh! vous êtes injuste; fût-il jamais un esclave plus soumis que moi! vous m'avez permis de vous parler, de vous regarder, vous m'avez donné ce mur pour limite. Ce mur, ridicule obstacle pour ma jeunesse et pour ma force, l'ai-je jamais franchi? ai-je jamais touché votre main, effleuré le bas de votre robe? Je ne sais pas, Valentine, si vous serez jamais aimée par quelqu'un plus que vous ne l'êtes par moi... je défie que vous soyez respectée davantage.

VALENTINE.

Bon Maximilien!... tenez, en ce moment, vous ressemblez aux mendiants qui se plaignent pour qu'on double l'aumône!

MAXIMILIEN.

Eh bien, quoi donc?

VALENTINE.

Valentine! il vient quelqu'un dans l'allée.

VALENTINE.

Vite, vite!

MAXIMILIEN.

J'avais tant de choses à vous dire!

VALENTINE.

C'est Barrois...

MAXIMILIEN.

Je vais attendre qu'il soit parti...

VALENTINE.

Soit, allez!

MAXIMILIEN.

Et madame de Villefort avec lui!...

(Il part.)

VALENTINE.

Madame de Villefort! que vient-elle faire? Me soupçonnerait-elle?... Que tient-elle à la main?

BARROIS, arrivant le premier.

Mademoiselle! mademoiselle!

SCÈNE II

VALENTINE, MADAME DE VILLEFORT, BARROIS.

MADAME DE VILLEFORT.

Ah ! vous voici, mademoiselle ; j'étais bien sûre qu'on vous trouverait ici.

VALENTINE.

Je sais que M. de Villefort aime à venir prendre ici son café après le dîner, et j'étais venue...

MADAME DE VILLEFORT.

C'est vrai. Barrois, débarrassez-vous de ce plateau.

VALENTINE.

Oui, Barrois, disposez les tasses sur cette table. A propos, madame de Saint-Méran, ma grand'mère, a-t-elle tout ce dont elle a besoin ?

BARROIS.

Mademoiselle sait que madame de Saint-Méran ne veut boire que de l'eau de chicorée.

VALENTINE.

Bonne maman descendra-t-elle ?

BARROIS.

Elle a dit qu'elle ferait son possible pour cela.

MADAME DE VILLEFORT.

C'est bien, Barrois, retournez à la maison, et veillez à ce que madame de Saint-Méran ne manque de rien.

(Barrois sort.)

SCÈNE III

VALENTINE, MADAME DE VILLEFORT.

VALENTINE.

Vous avez quelque chose à me dire, madame ?

MADAME DE VILLEFORT.

Oui, Valentine, une chose assez importante.

VALENTINE.

Ah !

MADAME DE VILLEFORT.

Une chose qui intéresse votre avenir ; et, comme je suis

pour vous une amie, presque une mère, j'ai voulu vous parler la première, et savoir votre pensée.

VALENTINE.

De quoi s'agit-il donc, madame?

MADAME DE VILLEFORT.

Lisez.

VALENTINE.

Une lettre de M. d'Épinay.

MADAME DE VILLEFORT.

Adressée à votre père, Valentine, et que j'ai voulu vous communiquer avant de la lui rendre à lui-même.

VALENTINE.

Ah! mon Dieu!

MADAME DE VILLEFORT.

Eh bien, vous ne lisez pas?

VALENTINE.

Oh! madame, je devine.

MADAME DE VILLEFORT.

Votre deuil est expiré... M. d'Épinay réclame l'exécution de vos promesses; il sera demain à Paris.

VALENTINE.

Pauvre Maximilien! nous nous sommes réjouis trop vite!

MADAME DE VILLEFORT.

Plaît-il?... Vous êtes pâle, vous avez des larmes dans les yeux.

VALENTINE.

Moi, madame? Mais...

MADAME DE VILLEFORT.

Mais?... Voyons, nous sommes seules; j'ai bien quelques droits à votre confiance. Ma démarche vous le prouve. Ouvrez-moi votre cœur, dites-moi ce que vous pensez...

VALENTINE.

Ce que je pense, madame, c'est que j'ai bien du chagrin.

MADAME DE VILLEFORT.

Valentine, vous n'avez pas à vous plaindre de moi, je pense?

VALENTINE.

Oh! madame.

MADAME DE VILLEFORT.

Votre bonne maman vous aime de toute son âme.

VALENTINE.

Bonne maman est bien malade, madame, depuis la mort de mon grand'père.

MADAME DE VILLEFORT.

Cette maladie cessera. Il n'y a pas de quoi vous affliger ainsi. Votre douleur a une autre cause.

VALENTINE.

Non...

MADAME DE VILLEFORT.

C'est ce mariage, peut-être. Vous savez, Valentine, que l'idée n'est pas venue de moi, mais de votre père. Vous savez qu'il tient à vous établir, et qu'il a choisi lui-même votre futur époux. Je n'ai pas influencé M. de Villefort; vous ne le croyez pas, au moins?

VALENTINE.

Madame, je ne vous accuse pas.

MADAME DE VILLEFORT.

« Je ne vous accuse pas!... » En vérité, Valentine, vous êtes étrange avec moi qui m'empresse d'être toute affectueuse avec vous; c'est de l'injustice.

VALENTINE.

Ah! madame, je vous en conjure, n'interprétez pas mal mes paroles, et surtout ne les redites pas à mon père; il est déjà froid, indifférent pour moi, et c'est bien naturel à cause de l'amour qu'il a pour vous.

MADAME DE VILLEFORT.

Quoi! vous supposeriez que M. de Villefort vous ôte l'affection qu'il m'accorde?

VALENTINE.

Non, madame, je ne suppose rien; je disais cela parce que mon père aime si tendrement votre fils Édouard...

MADAME DE VILLEFORT.

Mon fils Édouard! mais c'est votre frère, c'est le fils de votre père; faut-il donc qu'il n'aime pas son fils?...

VALENTINE.

Voilà que vous vous fâchez, madame; que j'ai de malheur, je ne puis me faire comprendre! Madame, comprenez-moi, je suis bien à plaindre, allez! J'ai eu ma mère qui m'aimait beaucoup, je l'ai perdue; mon grand-père Saint-Méran est mort. Bonne maman, hélas! j'ai bien peur de ne pas la conserver longtemps; je n'ai plus qu'elle, voyez-vous; personne

ne m'aimera plus quand elle sera partie, personne! Mon père a tant de devoirs à remplir, il est si grave, si sévère! vous, je ne vous suis rien, vous avez votre fils... Eh bien, est-ce que je ne suis pas seule au monde? est-ce que l'avenir n'est pas bien sombre pour moi? est-ce que je n'ai pas derrière moi la tombe de ma mère et de mon aïeul, devant moi une autre tombe qui attend? Oh! madame, avouez-le, vous qui tout à l'heure vous appeliez mon amie, quand tout mon bonheur en ce monde est suspendu à cette frêle existence de ma bonne vieille mère, avouez-le, j'ai bien le droit de vous dire que je suis destinée à être malheureuse.

MADAME DE VILLEFORT.

Si j'avoue cela, Valentine, vous avouerez aussi que le devoir d'un bon père et d'une bonne mère est de donner un protecteur à une jeune fille qui se dit ainsi abandonnée. Quelle meilleure protection que celle d'un époux?

VALENTINE.

Oh!...

MADAME DE VILLEFORT.

C'est l'avis de votre bonne maman elle-même; l'autre jour encore, elle le disait devant vous.

VALENTINE.

Oh! s'il n'y avait que bonne maman pour me forcer à ce mariage...

MADAME DE VILLEFORT.

Vous forcer... On vous force donc?... Qui vous force? Est-ce moi?... Mais quel intérêt puis-je avoir?... Valentine, soyez donc sincère.

VALENTINE.

Je le suis.

MADAME DE VILLEFORT.

Soyez confiante!

VALENTINE.

Confiante!

MADAME DE VILLEFORT.

Dites-moi que vous avez de la répugnance pour M. d'Épinay; dites-moi que vous avez d'autres pensées, d'autres sympathies...

VALENTINE.

Madame...

MADAME DE VILLEFORT.

Eh bien?...

VALENTINE.

Je vous assure que vous vous trompez.

MADAME DE VILLEFORT.

Bien; j'oubliais que vous ne vous appelez pas ma fille, et que, si vous avez des secrets, vous les gardez pour votre grand'mère.

VALENTINE.

Madame!

MADAME DE VILLEFORT.

Adieu, Valentine; pardonnez-moi si j'ai été indiscrète. Je retourne porter à mon mari la lettre de M. d'Epinay; il a reçu notre parole pour le 15 de ce mois; nous sommes aujourd'hui le 5. Adieu.

(Elle sort.)

SCÈNE IV

VALENTINE, seule.

Ce mariage!... cette haine, que je sens vivace et menaçante sous son éternel sourire... Ah! bonne grand'mère, seras-tu assez forte pour defendre ton enfant contre cette femme?... Mais, j'oubliais, j'ai encore un protecteur, j'ai encore un ami. (Appelant à la grille.) Maximilien! Maximilien!... Le malheur est immense, mais il y a là un brave cœur qui m'aidera à en porter la moitié!

SCÈNE V

MAXIMILIEN, VALENTINE.

MAXIMILIEN.

Me voici.

VALENTINE.

Venez, Maximilien, venez!

MAXIMILIEN.

Près de vous?... là?...

VALENTINE.

Oui.

MAXIMILIEN, sautant dans le jardin.

Mais c'est donc un jour de joie, un jour d'ivresse, le jour heureux parmi tous les autres!

VALENTINE.

C'est le jour du malheur et du désespoir, Maximilien; c'est un jour si douloureux, si fatal, que la jeune fille peut ellemême vous appeler à ses côtés et vous dire : Venez ! Regardez-moi ! serrez cette main que vous n'avez jamais touchée; dans quelques heures vous ne me verrez plus, dans quelques heures cette main ne sera plus à vous.

MAXIMILIEN.

Valentine...

VALENTINE.

M. d'Épinay arrive demain, il m'épouse dans dix jours.

MAXIMILIEN.

Oh ! oh !...

VALENTINE.

Le coup est mortel, n'est-ce pas? Vous voilà, comme moi, anéanti.

MAXIMILIEN.

Valentine, écoutez-moi, répondez-moi comme à quelqu'un qui attend de vous la mort ou la vie; que comptez-vous faire?

VALENTINE.

Moi?

MAXIMILIEN.

Il y a des gens qui courbent le front sous leur malheur, d'autres qui luttent.

VALENTINE.

Lutter contre la volonté de mon père, contre une parole qu'il a donnée, contre la vœu de ma grand'mère mourante? Ah ! Maximilien !

MAXIMILIEN.

Je ne suis pas un gentilhomme, moi; mais je suis un bon soldat, fils de braves gens, j'ai de l'avenir dans l'armée, j'ai une belle fortune; pourquoi ne vous demanderais-je pas à votre père?

VALENTINE.

Parce que vous êtes d'une famille dont mon père abhorre les opinions politiques, parce qu'il veut M. d'Épinay pour gendre, et que ce qu'il veut, il le fait. Ah ! Maximilien, si ce moyen de nous réunir eût été possible, c'est moi qui vous l'eusse indiqué. Tout nous sépare, ne luttons pas ! Dieu m'en préserve ! ce serait un sacrilége ! Affliger mon père, troubler les derniers moments de mon aïeule? Jamais! jamais!

MAXIMILIEN.

Ainsi, vous vous sacrifiez; ainsi, vous me sacrifiez moi-même plutôt que de tenter un effort!... ce serait un sacrilége que de nous sauver l'un et l'autre... Vous avez peut-être raison, mademoiselle...

VALENTINE.

Mademoiselle!... c'est ainsi que vous me parlez?

MAXIMILIEN.

Ainsi, entourée d'égoïstes, entourée d'ennemis, seule, vous ne cherchez pas même un appui, un conseil chez celui que vous appeliez votre ami tout à l'heure?

VALENTINE.

Un conseil! un appui! mais lequel?

MAXIMILIEN.

Oh! je vois bien que je parlerais en vain; mieux vaut que je me taise!

VALENTINE.

Vous me torturez à plaisir! le temps passe, on va venir, il va falloir nous séparer, et vous ne me dites rien!

MAXIMILIEN.

Voyons, mon amie! mon seul amour! la vie est longue pour le désespoir, elle peut être longue aussi pour le bonheur; ce que je vais vous dire, Valentine, Dieu l'entend; il sait mon respect, il sait ma religion pour vous, Valentine; ce conseil que vous me demandez, le voici: vous ne devez pas épouser M. Frantz d'Épinay, vous devez fuir le malheur qu'on vous prépare; vous avez chez votre père, Valentine, une ennemie mortelle, oh! j'en suis sûr! Suivez-moi chez ma sœur, qui vous aimera comme une sœur, et, sur la mémoire de mon père, Valentine, je vous le jure, avant que mes lèvres aient touché votre front, vous serez ma femme...

VALENTINE.

Non.

MAXIMILIEN.

Nous passerons en Angleterre, en Amérique; nous attendrons que les obstacles se soient aplanis.

VALENTINE.

Non.

MAXIMILIEN.

Vous refusez

VALENTINE.

Que diriez-vous si quelqu'un donnait à votre sœur le conseil que vous me donnez?

MAXIMILIEN.

Vous avez raison, j'étais un fou, pardonnez-moi.

(Il s'éloigne.)

VALENTINE.

Qu'allez-vous faire?

MAXIMILIEN.

Vous souhaiter tant de bonheur, que vous n'ayez pas même un regret de moi, et étouffer jusqu'au souvenir d'un amour que vous ne partagez pas. Adieu !

VALENTINE.

Je ne l'aime pas !

MAXIMILIEN.

Adieu !

VALENTINE.

Où allez-vous ? pourquoi me quittez-vous?

MAXIMILIEN, revenant.

Avez-vous changé de résolution ?

VALENTINE.

Vous savez bien que je ne le peux pas !

MAXIMILIEN.

Adieu, donc !...

VALENTINE.

Oh ! vous ne partirez pas ainsi. Je lis d'affreux projets dans votre regard.

MAXIMILIEN.

Ne craignez rien. Je ne m'en prendrai pas à M. d'Épinay. Est-il coupable, lui ? Non.

VALENTINE.

C'est donc moi qui le suis ? c'est donc à moi que vous en voulez?

MAXIMILIEN.

Celle qu'on aime est sacrée ! on ne s'en prend pas à elle, Valentine.

VALENTINE.

Alors, c'est à vous?...

MAXIMILIEN.

Sans doute.

VALENTINE.

Maximilien !...

MAXIMILIEN.

Qu'ai-je fait? J'avais attendu, j'avais espéré; M. d'Épinay pouvait se dédire, il pouvait mourir en voyage. Vous pouviez, s'il revenait, vous résoudre à faire ce que je vous ai proposé. Il revient, vous l'acceptez pour époux...

VALENTINE.

Je l'accepte !... oh !...

MAXIMILIEN.

Assurément... Eh bien, je n'ai plus rien à faire dans ce monde, moi; rien ne m'y retenait que vous; je vous perds, c'est fini.

VALENTINE.

Vous allez... ?

MAXIMILIEN.

Je vais écrire à ma sœur, à mon beau-frère, les deux seuls amis que j'aie ; et, demain, quand vous serez fiancée à M. d'Épinay, au coin de quelque bois, sur le revers de quelque fossé, au bord de quelque rivière, aussi vrai que je suis le fils du plus honnête homme de France, je me ferai sauter la cervelle. Adieu, Valentine !

VALENTINE.

Ah ! par pitié, par pitié, vivez !

MAXIMILIEN.

Non !

VALENTINE.

Je vous en prie ! je vous en prie ! je vous en prie!

MAXIMILIEN.

Non !

VALENTINE.

Mon ami ! mon frère ! mon amant ! sois courageux ! subis la douleur sur la terre, nous serons réunis au ciel.

MAXIMILIEN.

Adieu !...

VALENTINE.

Mon Dieu ! vous le voyez, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour garder l'honneur et le respect de mes parents, j'ai résisté, j'ai prié, j'ai imploré à genoux !... Mon Dieu ! je vous atteste qu'il a douté de mon courage et de mon amour et que j'ai persisté; mais je ne puis le laisser mourir, n'est-ce pas, mon Dieu?

ce serait un crime ! Vous voulez bien que je meure de honte, vous ne voulez pas que je meure de mes remords ! Je cède ; vivez Maximilien, je ne serai pas à M. d'Épinay, je serai à vous, je vous suivrai... A quelle heure? à quel moment ? est-ce tout de suite ? Parlez, ordonnez ! me voici, je suis prête.

MAXIMILIEN.

Oh ! si c'est avec ces larmes, avec ce désespoir que vous me dites de vivre, Valentine, si vous m'épargnez par humanité, laissez-moi, laissez-moi, j'aime mieux mourir.

VALENTINE.

Au fait, qui est-ce qui m'aime sur la terre ? Lui ! Qui m'a consolée de toutes mes douleurs? Lui ! Sur qui reposent mes seules espérances ? Sur lui ! Oh ! tu as raison à ton tour, Maximilien ; pour toi, je quitterai la maison paternelle ; pour toi, je quitterai ma bonne mère ; tout, tout... (Pleurant.) Ma bonne grand'mère... Oh ! ingrate que je suis !...

(Elle sanglote.)

MAXIMILIEN.

Chère ! chère Valentine !

VALENTINE.

Écoute ! l'amour m'a persuadée, je ne lutterai plus ; mais j'ai toute ma raison, écoute.

MAXIMILIEN.

Parle ! parle !

VALENTINE.

Un dernier effort pour garder notre honneur à tous deux... Ma grand'mère va venir, je vais me jeter à ses pieds, je vais tout lui dire ; elle m'aime tant, elle pardonnera, elle me défendra, peut-être ! Je suis son héritière ; elle est riche, et mon père tient beaucoup à ne pas lui déplaire ; qui sait ? Peut-être obtiendra-t-elle pour moi...

MAXIMILIEN.

Oh ! Valentine, si elle refuse, si elle n'obtient rien ?

VALENTINE.

Maximilien, dans deux heures, j'aurai fait la tentative ; dans deux heures, je saurai de madame de Saint-Méran ce que nous avons à espérer. Revenez dans deux heures, mon ami ; si j'ai été exaucée, je puis rester ici, vous ne craindrez plus ; si l'on m'a refusée...

MAXIMILIEN.

Eh bien ?...

VALENTINE.

Je n'ai qu'une parole comme je n'ai qu'un cœur, Maximilien, et ce cœur est à vous, et cette parole, je vous la donne.

MAXIMILIEN.

Merci! merci!

VALENTINE.

On vient! fuyez!

MAXIMILIEN, escaladant le mur.

Adieu, ma femme!

VALENTINE.

Votre femme, oui! Adieu!

MAXIMILIEN.

Dans deux heures, ici?

VALENTINE.

Dans deux heures! Voici Édouard, vite! vite!... Pardonnez-moi, mon Dieu! n'est-ce pas que vous me pardonnez?

SCÈNE VI

VALENTINE, puis VILLEFORT et MONTE-CRISTO.

ÉDOUARD, courant à la brèche.

Madame monte à sa tour,
Mironton, ton, ton, mirontaine.

VALENTINE, l'arrêtant.

Édouard!

ÉDOUARD.

Ah! un moineau sur l'arbre.

(Il ramasse une pierre et la jette dans l'enclos.)

VALENTINE.

Édouard, Édouard, que faites-vous?

(Villefort et Monte-Cristo paraissent.)

VILLEFORT.

Valentine, ma fille, monsieur le comte! (Présentant Monte-Cristo à Valentine.) M. le comte de Monte-Cristo.

ÉDOUARD.

Roi de la Chine! empereur de la Cochinchine!

VILLEFORT.

Emmène cet enfant, Valentine.

VALENTINE.

Viens!

ÉDOUARD.

Je ne veux pas m'en aller, moi.

VILLEFORT.

Édouard, obéissez!

(L'enfant s'éloigne en pleurant et en battant sa sœur.)

MONTE-CRISTO.

Toujours charmant, cet enfant!

VILLEFORT.

Pardon de ne pas vous avoir tenu compagnie pendant tout le temps de votre visite, monsieur le comte, mais, vous le savez, mes occupations sont graves, pas un de mes moments ne m'appartient.

MONTE-CRISTO.

Vous accomplissez une noble tâche, monsieur, et cependant j'étais venu dans l'espérance de vous enlever pendant quelques heures à vos travaux. J'inaugure, dans cinq ou six jours, une petite maison que j'ai achetée à Auteuil; aurai-je le bonheur de vous compter au nombre de mes convives?...

VILLEFORT.

Je suis un triste convive, monsieur, et peu fait pour égayer un repas... Mais n'importe, je me ferai un véritable bonheur de répondre à votre invitation... Dans quelle rue est située votre maison, monsieur le comte?

MONTE-CRISTO.

Mais vous devez connaître cette maison, monsieur; car mon notaire m'a dit qu'elle avait appartenu autrefois à M. de Saint-Méran.

VILLEFORT.

Serait-ce vous, monsieur, qui auriez acheté la maison n° 28?

MONTE-CRISTO.

Rue de la Fontaine, oui, monsieur.

VILLEFORT, troublé.

En ce cas, je ne puis vous répondre...

MONTE-CRISTO.

Auriez-vous des motifs de ne pas rentrer dans cette maison, monsieur?

VILLEFORT.

Aucun, non, monsieur.

MONTE-CRISTO.

Je puis donc compter sur vous?

VILLEFORT.

Comptez-y, monsieur.

MONTE-CRISTO.

Oh! c'est que, comme le notaire m'avait dit que jamais on ne vous avait revu à Auteuil, depuis je ne sais quelle blessure... N'avez-vous pas failli être assassiné, monsieur?

VILLEFORT.

Oui... Mais n'importe, monsieur, je n'ai aucun motif, aucune raison...

MONTE-CRISTO.

Alors, à jeudi prochain?

VILLEFORT.

A jeudi prochain.

MONTE-CRISTO.

Quelque chose qui arrive?

VILLEFORT.

Comptez sur moi.

(Il veut reconduire Monte-Cristo.)

MONTE-CRISTO.

Oh! je vous supplie.

(Il sort.)

SCÈNE VII

VILLEFORT, VALENTINE, MADAME DE SAINT-MÉRAN, BARROIS, puis MADAME DE VILLEFORT.

VILLEFORT.

Voilà un homme étrange; il faut que je sache qui il est et d'où il vient.

VALENTINE, sous les arbres, à madame de Saint-Méran.

Êtes-vous bien ici, bonne maman?

MADAME DE SAINT-MÉRAN.

Je serai bien partout où je pourrai causer tranquillement avec toi et avec ton père.

VALENTINE, à part.

Irait-elle au-devant de mes vœux? (Haut.) Vous entendez, monsieur, ma bonne mère désire causer avec vous.

VILLEFORT, s'approchant.

Comment vous trouvez-vous, marquise?

MADAME DE SAINT-MÉRAN.

Mal, monsieur, mal... Voilà pourquoi une conversation devient urgente.

VILLEFORT.

Il fallait nous faire appeler dans votre chambre, madame.

MADAME DE SAINT-MÉRAN.

Non, pas dans une chambre... Dans une chambre, il y a des portes, des tapisseries; on croit être seul, et on ne l'est pas.

VALENTINE, bas.

Vous entendez, Barrois, ma bonne maman souffre; allez, sans rien dire, chercher notre médecin, M. d'Avrigny; qu'il vienne comme pour une visite amicale.

BARROIS.

Bien, mademoiselle, je comprends.

MADAME DE SAINT-MÉRAN.

Barrois, apportez-moi donc mon eau de chicorée.

BARROIS.

La voici, madame.

VALENTINE.

Est-elle fraîche?

BARROIS.

On vient de la préparer à l'instant même.

VALENTINE.

Allez, Barrois, allez.

VILLEFORT.

Eh bien, nous voilà seuls, madame.

MADAME DE SAINT-MÉRAN.

Monsieur, je n'emploierai ni circonlocutions ni détours, et j'aborderai franchement ce que j'ai à vous dire. Je voudrais, avant ma mort, voir cette enfant mariée.

VALENTINE.

Oh! bonne mère...

MADAME DE SAINT-MÉRAN.

Tais-toi, enfant, et laisse-moi continuer.

VILLEFORT.

Avant votre mort, avez-vous dit, madame? Mais, alors, nous avons du temps devant nous, je l'espère.

MADAME DE SAINT-MÉRAN.

Vous vous trompez, monsieur: quand la mort se met dans

une famille, elle ne la quitte pas aussi facilement que vous dites... Voyez M. de Saint-Méran, il y a un an qu'il est mort; lui aussi croyait avoir encore de longues années à vivre. Eh bien, moi, je sens que je ne tarderai pas à le rejoindre.

VILLEFORT.

Vous vous frappez à tort, madame.

VALENTINE.

Bonne mère, vous vous inquiétez sans raison.

MADAME DE SAINT-MÉRAN.

Monsieur, je vous dis qu'il faut que l'on se hâte de marier cette enfant, afin qu'elle ait au moins sa bonne grand'mère pour bénir son mariage... Je suis la seule qui lui reste du côté de ma chère Renée, que vous avez si vite oubliée, monsieur.

VILLEFORT.

Eh! madame, vous ne songez point qu'il fallait donner une mère à cette enfant, qui n'en avait plus.

MADAME DE SAINT-MÉRAN.

Une belle-mère n'est pas une mère, monsieur! Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit: il s'agit de Valentine... Laissons les morts tranquilles... Revenons donc à ce que je disais; je veux voir ma Valentine mariée, avant de mourir, entendez-vous! mais bien mariée; je le veux!

(Madame de Villefort traverse le jardin et vient écouter.)

VILLEFORT.

Eh bien, cela tombe à merveille, marquise! M. Frantz d'Épinay est arrivé aujourd'hui d'Italie.

VALENTINE, s'appuyant à un arbre.

Mon Dieu!

VILLEFORT.

Et, comme nous n'attendions que son retour...

MADAME DE SAINT-MÉRAN.

Alors, qu'on le fasse venir dès ce soir; je veux le connaître; je veux lui ordonner de rendre ma petite-fille heureuse; je veux qu'il s'y engage par un serment terrible, afin que j'aie le droit de me lever du fond de mon sépulcre et de venir le trouver, s'il n'était pas pour cette enfant tout ce qu'il doit être.

VILLEFORT.

Marquise, éloignez ces idées exaltées, qui touchent au delà

de la vie; les morts, une fois couchés dans leur tombeau, y dorment sans se relever jamais.

VALENTINE.

Oh ! oui, calme-toi, bonne mère, calme-toi.

MADAME DE SAINT-MÉRAN.

Et moi, monsieur, je vous dis qu'il n'en est point ainsi que vous croyez... Cette nuit, cette nuit, j'ai dormi d'un sommeil terrible ! car je me voyais en quelque sorte dormir, comme l'âme voit dormir le corps quand elle le quitte... Mes yeux, que je m'efforçais d'ouvrir, se refermaient malgré moi, et cependant... oh ! je sais bien que cela va vous paraître impossible, à vous surtout, monsieur; eh bien, avec mes yeux fermés, j'ai vu, venant de l'angle de ma chambre où il y à une porte donnant dans le cabinet de toilette de madame de Villefort, j'ai vu entrer sans bruit une forme blanche.

MADAME DE VILLEFORT, à part.

Elle m'a vue !

VALENTINE.

Oh !

VILLEFORT.

C'était la fièvre qui vous agitait, madame.

MADAME DE SAINT-MÉRAN.

Doutez, si vous voulez, incrédule; mais je sais ce que j'ai vu; j'ai vu un fantôme, vous dis-je. Qui donc serait entré dans ma chambre, sinon un fantôme?

MADAME DE VILLEFORT, à part.

Elle ne m'a pas reconnue.

MADAME DE SAINT-MÉRAN.

Et, comme si Dieu eût craint que je récusasse le témoignage d'un seul de mes sens, j'ai entendu remuer mon verre; tenez, celui-là même qui est là près de la carafe, et qui était sur la table près de mon lit.

VALENTINE.

Oh ! bonne mère, c'était un rêve.

MADAME DE SAINT-MÉRAN.

C'était si peu un rêve, que j'ai étendu la main vers la sonnette, et qu'alors l'ombre a disparu... Eh bien, cette ombre, c'était celle de la pauvre Renée, monsieur, qui venait m'avertir de veiller sur sa fille.

(Barrois rentre.)

VALENTINE.

Eh bien?

BARROIS.

Le médecin me suit.

VILLEFORT.

Oh! madame, ne vous abandonnez pas à de pareilles pensées, vous vivrez longtemps encore, vous vivrez au milieu de nous.

MADAME DE SAINT-MÉRAN.

Et je vous dis, moi, que je n'ai peut-être pas vingt-quatre heures à vivre... Aussi, Barrois! Barrois!

BARROIS.

Madame la marquise?

MADAME DE SAINT-MÉRAN.

Vous irez chercher mon notaire.

VILLEFORT.

Votre notaire?

MADAME DE SAINT-MÉRAN.

Oui, tout de suite; je veux que le contrat de mariage soit dressé ce soir, je veux m'assurer que mon testament est fait en bonne forme, je veux être certaine que tout ce qui reviendra à Valentine...

VALENTINE.

Ma mère, ma mère, vous avez la fièvre; ce n'est point un notaire qu'il faut appeler, c'est un médecin.

MADAME DE SAINT-MÉRAN.

Un médecin? Je ne souffre pas; j'ai soif, voilà tout... Donnez-moi à boire, Barrois.

VALENTINE.

Tenez, ma bonne mère.

MADAME DE SAINT-MÉRAN.

Merci!

VALENTINE.

Êtes-vous mieux?

MADAME DE SAINT-MÉRAN.

C'est étrange! au lieu de me calmer, il me semble que cette boisson me brûle... Oh! de l'eau, de l'eau fraîche puisée à une source, à une fontaine... Valentine, mon enfant! mon Dieu! mon Dieu!

VALENTINE.

Ma mère, ma bonne mère! Au secours, Barrois!... M. d'Avrigny!

BARROIS.

Le voilà! le voilà!

VALENTINE, à son père.

Monsieur, conduisons ma bonne maman dans sa chambre.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, M. D'AVRIGNY.

M. D'AVRIGNY.

Eh bien, madame, me voici! Qu'éprouvez-vous? que désirez-vous?

MADAME DE SAINT-MÉRAN.

De l'eau! de l'eau!

M. D'AVRIGNY.

Venez, madame la marquise, venez!

(Ils sortent.)

SCÈNE IX

MAXIMILIEN, MADAME DE VILLEFORT.

Madame de Villefort, sortant de l'endroit où elle était cachée, s'avance sur la pointe du pied, vide ce qui reste d'eau de chicorée dans la carafe, et disparaît.

MAXIMILIEN, à la brèche.

Valentine! Valentine!... Il me semble que j'ai entendu des cris, qu'on appelait au secours... Oh! lui serait-il arrivé malheur?... Oui, oui, il me semble qu'il y a un grand mouvement dans la maison... Oh! je ne puis résister à mon inquiétude, il faut que je sache, il faut que je voie par moi-même... (Il franchit le mur.) D'ailleurs, personne ne viendra ici, ils sont tous occupés dans la maison... Oh! ces lumières qui courent éperdues de fenêtre en fenêtre... Il se passe quelque chose de terrible, cela ressemble aux maisons dans lesquelles la mort vient d'entrer... Valentine! Valentine! (Il fait quelques pas.) Oh! ce que je fais est insensé, mais n'importe... Valentine! Valentine!... Ah! la porte s'ouvre... Quelqu'un!...

(Il recule jusque dans un massif.)

SCÈNE X

MAXIMILIEN, caché; VILLEFORT, M. D'AVRIGNY.

VILLEFORT.

Oh! cher docteur, le ciel se déclare décidément contre notre maison; quel coup de foudre! N'essayez pas de me consoler, il n'y a pas de consolation pour un pareil malheur, la plaie est trop vive et trop profonde... Morte! morte!

MAXIMILIEN, à lui-même.

Morte! qui donc cela?

M. D'AVRIGNY.

Mon cher monsieur de Villefort, je ne vous amène pas ici pour vous consoler... tout au contraire.

VILLEFORT.

Que voulez-vous dire?

M. D'AVRIGNY.

Je veux dire que, derrière le malheur qui vient de vous arriver, il en est un autre plus grand encore, peut-être.

VILLEFORT.

Oh! mon Dieu!

M. D'AVRIGNY.

Sommes-nous bien seuls, mon ami?

VILLEFORT.

Oui, bien seuls; mais que signifient toutes ces préparations?

M. D'AVRIGNY.

Elles signifient que j'ai une confidence terrible à vous faire.

VILLEFORT.

Asseyons-nous, les jambes me manquent... Parlez, docteur.

M. D'AVRIGNY.

Madame de Saint-Méran était bien âgée, mais d'une santé excellente, n'est-ce pas?

VILLEFORT.

Le chagrin l'a tuée, docteur! Depuis la mort de son mari, mort aussi inattendue que celle qui vient de la frapper elle-même...

MAXIMILIEN, respirant.

Ah!

M. D'AVRIGNY.

Ce n'est pas le chagrin, mon cher Villefort; le chagrin ne tue pas en quatre mois, en un an, en dix ans même...

VILLEFORT.

Alors?

M. D'AVRIGNY.

Vous êtes resté là pendant l'agonie?

VILLEFORT.

Oui; car vous m'aviez dit tout bas de ne pas m'éloigner.

M. D'AVRIGNY.

Avez-vous suivi cette agonie dans ses trois périodes?

VILLEFORT.

Oui, certainement; la malade a eu trois attaques successives, à quelques secondes les unes des autres, et, à chaque fois, plus rapprochées et plus graves... A la troisième, elle expira. Depuis la fin de la première crise, j'avais reconnu le tétanos, et vous me confirmâtes dans cette opinion.

M. D'AVRIGNY.

Oui, devant tout le monde; mais, maintenant que nous sommes seuls...

VILLEFORT.

Qu'allez-vous me dire, mon Dieu!

M. D'AVRIGNY.

Que les symptômes de l'empoisonnement par certaines substances sont absolument les mêmes.

VILLEFORT, se levant.

Docteur, songez-vous bien à ce que vous me dites là?

M. D'AVRIGNY.

Si bien que, dans ma conviction, non-seulement je dis : madame de Saint-Méran est morte empoisonnée, mais encore je dirai quel poison l'a tuée.

VILLEFORT.

Monsieur! monsieur!...

M. D'AVRIGNY.

Madame de Saint-Méran a succombé à une forte dose de poison que, par hasard, sans doute, par erreur peut-être, on lui a administrée.

VILLEFORT.

Oh! c'est impossible; je rêve, mon Dieu! c'est effroyable,

d'entendre dire de pareilles choses à un homme comme vous. Au nom du Ciel, je vous en supplie, cher docteur, dites-moi que vous pouvez vous tromper.

M. D'AVRIGNY.

Sans doute, je le peux, puisque je suis homme; mais...

VILLEFORT.

Mais...?

M. D'AVRIGNY.

Je ne me trompe pas...

VILLEFORT.

Mais madame de Saint-Méran n'a bu que son eau de chicorée, là, tout à l'heure.

M. D'AVRIGNY.

Là, dites-vous?

VILLEFORT.

Oui, la carafe doit y être encore.

M. D'AVRIGNY.

A-t-elle tout bu?

VILLEFORT.

Un verre à peine.

M. D'AVRIGNY.

Et la carafe...?

VILLEFORT.

Était aux trois quarts.

M. D'AVRIGNY.

Où est cette carafe?

VILLEFORT.

Là, vous dis-je. Tenez, la voici.

M. D'AVRIGNY.

Donnez.

VILLEFORT.

Vide!... elle est vide!

M. D'AVRIGNY.

C'est cela! l'empoisonneur a eu le temps de faire disparaître la trace du crime.

VILLEFORT.

Mon ami, mon ami, à ma place, que feriez-vous?... Seulement, réfléchissez avant de me répondre... Je sais bien que mon devoir comme chef de famille est de faire une enquête. Mais, docteur, introduire dans ma maison le scandale après le deuil. Oh! ma femme et ma fille en mourraient... Et moi,

moi, docteur, vous le savez, un homme n'en arrive pas où je suis, un homme n'a pas rempli les sévères fonctions dont j'ai été chargé pendant vingt-cinq ans, sans amasser bon nombre d'ennemis. J'en ai beaucoup, je le sais; cette affaire ébruitée sera pour eux un triomphe qui les fera tressaillir de joie, et qui, moi... moi, me couvrira de honte. Docteur, pardonnez-moi mes idées mondaines... Si vous étiez un prêtre, je n'oserais vous dire cela; mais vous êtes un homme, vous connaissez les autres hommes... Docteur, docteur, vous n'avez rien vu, vous ne m'avez rien dit, n'est-ce pas?

M. D'AVRIGNY.

Mon cher monsieur de Villefort, mon premier devoir est l'humanité. J'eusse sauvé madame de Saint-Méran, s'il eût été au pouvoir de la science de le faire; je l'eusse sauvée même en vous perdant tous. Elle est morte, je me dois aux vivants : ensevelissons au plus profond de nos cœurs ce terrible secret. Seulement, vous voilà prévenu, Villefort... Madame de Saint-Méran est morte empoisonnée.

VILLEFORT.

Oh!

M. D'AVRIGNY.

Madame de Saint-Méran est morte empoisonnée!

VILLEFORT.

Oh!

M. D'AVRIGNY.

Vous ne voulez pas de bruit, pas de scandale, pas d'enquête... Si une troisième personne meurt...

VILLEFORT.

Eh bien?

M. D'AVRIGNY.

Eh bien, monsieur de Villefort, celle-là... c'est vous qui l'aurez tuée.

VILLEFORT.

Monsieur!

M. D'AVRIGNY.

J'ai promis de me taire, je me tairai... Venez!

VILLEFORT, à part.

Est-ce que tout cela serait une punition du Ciel?

(Ils s'éloignent.)

SCÈNE XI

MAXIMILIEN, seul.

Oh ! Valentine, je comprends pourquoi vous n'êtes pas venue !... Valentine, Dieu nous protége d'une terrible façon !

QUATRIÈME TABLEAU

Une chambre chez Caderousse.

SCÈNE PREMIÈRE

ANDREA, MADAME GRIGNON, tenant des fruits dans une feuille de chou.

ANDREA, passant la tête par la porte.

Dites donc, la grosse maman ?

MADAME GRIGNON.

Qu'y a-t-il, mon joli garçon ?

ANDREA.

Au troisième au-dessus de l'entre-sol ?

MADAME GRIGNON.

Vous y êtes.

ANDREA.

M. Pailletin, boulanger retiré ?

MADAME GRIGNON.

C'est ici !

ANDREA.

Est-il chez lui ?

SCÈNE II

LES MÊMES, CADEROUSSE.

CADEROUSSE.

Un peu qu'il y est.

MADAME GRIGNON.

Tenez, voilà votre dessert, monsieur Pailletin.

CADEROUSSE.

Combien vous dois-je?

MADAME GRIGNON.

Cinq sous.

CADEROUSSE.

Assiette comprise?

MADAME GRIGNON.

Farceur!

CADEROUSSE.

Voilà vos vingt-cinq centimes.

MADAME GRIGNON.

Voilà un locataire qui n'aime pas les dettes criardes, il paye tout comptant.

CADEROUSSE.

Et maintenant, madame Grignon, comme c'est monsieur que j'attendais, que je n'attends plus personne et que je n'ai plus besoin de vous...

MADAME GRIGNON.

C'est ça, vous me renvoyez?

CADEROUSSE.

Non pas; seulement, je vous reconduis.

MADAME GRIGNON.

Merci de la peine, ne vous dérangez pas.

(Caderousse ferme la porte au verrou et se retourne vers Andrea.)

SCÈNE III

CADEROUSSE, ANDREA.

ANDREA.

Nous voilà seuls; que me voulez-vous?

CADEROUSSE.

Eh bien, mais ce que l'on se veut entre vieilles connaissances, se dire un petit bonjour.

ANDREA.

Voyons, pourquoi venez-vous troubler ma tranquillité?

CADEROUSSE.

Mais, toi-même, mon pauvre garçon, pourquoi te défies-tu toujours de moi?

ANDREA.

En quoi me suis-je défié de vous?

CADEROUSSE.

En quoi, tu me le demandes? Grâce à cet Anglais qui nous prend en amitié, qui nous donne une lime et à qui tu voles sa bourse, nous sortons de là-bas ensemble. Nous courons ensemble jusqu'au pont du Var. Tu me dis que tu vas voyager en Piémont, et pas du tout, tu viens à Paris.

ANDREA.

Cela vous gêne donc, que je sois à Paris?

CADEROUSSE.

Patience donc, salpêtre! J'arrive à Paris de mon côté; je n'ose y demeurer, il faut être riche pour demeurer à Paris. J'exploite la banlieue, j'arrive à Auteuil, j'interroge un savoyard sur les ressources du pays. Ce savoyard, il semblait posté là exprès pour me donner des renseignements. Il m'indique, rue de la Fontaine, nº 28, un grand seigneur italien que l'on dit fort généreux; je me rends rue de la Fontaine, nº 28; je regarde qui entre et qui sort chez ce grand seigneur, si généreux. Qui sort? C'est toi, mon petit Andrea. Avec qui? Je n'en sais rien, avec un beau monsieur, vêtu d'une polonaise, à qui tu dis en sortant: « C'est bien, nous nous retrouverons hôtel des *Princes*, puisque nous y logeons tous les deux. » Je me dis alors à moi-même: « Bravo! si le petit loge à l'hôtel des *Princes*, c'est qu'il est riche, et, s'il est riche, moi, je n'ai plus besoin de rien. »

ANDREA.

Eh bien, vous m'avez écrit à l'hôtel des *Princes*; vous m'avez donné rendez-vous au télégraphe, j'y ai été; vous m'avez demandé cent cinquante francs par mois pour vivre, je vous en ai accordé deux cents; est-ce vrai?

CADEROUSSE.

C'est vrai!

ANDREA.

Qu'avez-vous répondu? Allons, voyons! qu'avez-vous répondu?

CADEROUSSE.

J'ai répondu: « Tu es bien bon... » Je vais louer une chambre dans une maison honnête, et j'ai déjà trouvé la chambre, rue des Deux-Écus, nº 15. Je vais me couvrir d'un habit décent, je vais me raser tous les jours, aller lire les journaux

au café, le soir; j'entrerai au spectacle avec une contremarque, j'aurai l'air d'un boulanger retiré, c'est mon rêve, chacun le sien; ton rêve, à toi, n'était-il pas d'avoir un singe?

ANDREA.

Votre rêve est accompli, vous avez touché votre argent, vous avez votre chambre, vous avez l'air d'un geindre retiré; alors, que veut dire cette lettre, que j'ai reçue hier au soir?

CADEROUSSE, prenant la lettre et lisant.

« Tu sais où je demeure, je t'attends demain à neuf heures du matin... » Eh bien, elle veut dire que je t'attendais.

ANDREA.

Après?

CADEROUSSE.

Et que, puisque te voilà, je ne t'attends plus.

ANDREA.

Voyons, que me veux-tu?

CADEROUSSE.

Mais te voir, le petit, pas autre chose... Tiens, regarde un peu le bon déjeuner que nous avons: rien que des choses que tu aimes, tron de l'air!... (Il se met à éplucher des oignons.) Que t'en semble? est-ce que ça n'embaume pas l'ayoli?

ANDREA.

Si c'est pour déjeuner avec toi que tu me déranges, et que tu me forces à prendre la livrée de mon groom, que le diable t'emporte!

CADEROUSSE, sentencieusement.

Mon fils, en mangeant, on cause, et, en causant, on s'instruit... Mais tu n'as donc pas de plaisir à voir ton ami?... Moi, je pleure.

(Il s'essuie les yeux.)

ANDREA.

Tais-toi donc, hypocrite! tu m'aimes, toi?

CADEROUSSE.

Allons donc! si je ne t'aimais pas, est-ce que je supporterais la vie misérable que tu me fais?... Regarde un peu, tu as sur ton dos l'habit de ton domestique... Donc, tu as un domestique... moi, je n'en ai pas; ce qui fait que je suis obligé d'éplucher mes légumes moi-même; tu fais fi de ma cuisine parce que tu dînes à l'hôtel des *Princes* ou au café de *Paris*... Eh bien, moi aussi, je pourrais avoir un domestique; moi aussi, je pourrais avoir un tilbury; moi aussi, je pour-

rais dîner où je voudrais... Eh bien, pourquoi est-ce que je m'en prive? Pour ne pas faire de peine à mon petit Benedetto. Allons, avoue seulement que je le pourrais, hein?

ANDREA.

Bon! mettons que tu m'aimes.

CADEROUSSE.

Mais tu es venu pour déjeuner, n'est-ce pas? Eh bien, déjeunons. Ah! oui, tu regardes ma chambre, mes quatre chaises de paille, mes images à dix sous le cadre... Dame, que veux-tu! ce n'est pas l'hôtel des *Princes*.

ANDREA.

Allons, te voilà dégoûté à présent, toi qui ne demandais qu'à avoir l'air d'un boulanger retiré?

CADEROUSSE.

Un boulanger retiré, mon pauvre Benedetto, c'est riche, ça a des rentes.

ANDREA.

Pardieu! tu en as, des rentes.

CADEROUSSE.

Moi?

ANDREA.

Oui, toi, puisque tu te fais deux cents francs par mois.

CADEROUSSE.

Et tu me les reproches!... En vérité, c'est humiliant, de recevoir de l'argent donné ainsi à contre-cœur, de l'argent qui peut manquer du jour au lendemain!

ANDREA.

Comment, du jour au lendemain?

CADEROUSSE.

Eh! mon ami, la fortune est inconstante, comme disait l'aumônier du... régiment... et ta prospérité peut ne pas durer... Je sais bien qu'elle est immense, ta prospérité, scélérat! tu vas épouser la fille de Danglars.

ANDREA.

Comment, de Danglars?

CADEROUSSE.

Eh! certainement, de Danglars; ne faut-il pas que je dise du baron Danglars... comme si je disais le vicomte de Benedetto?

ANDREA.

Allons donc! la jalousie te fait voir des arcs-en-ciel, Caderousse.

CADEROUSSE.

C'est bon, c'est bon, on sait ce qu'on dit; peut-être qu'un jour on mettra son habit des dimanches, et qu'on ira dire à des portes cochères : « Le cordon, s'il vous plaît! » En attendant, mets-toi là et déjeunons... Ah! ah! il paraît que tu te raccommodes avec ton maître d'hôtel?

ANDREA.

Ma foi, oui!

CADEROUSSE.

Et tu trouves cela bon, coquin?

ANDREA.

Si bon, que je ne comprends pas qu'un homme qui fricasse et qui mange de si bonnes choses puisse trouver la vie mauvaise.

CADEROUSSE.

Vois-tu, c'est que mon bonheur est gâté par une seule pensée.

ANDREA.

Laquelle?

CADEROUSSE.

C'est que je vis au dépens d'un ami! moi qui ai toujours bravement gagné ma vie.

ANDREA.

Oh! qu'à cela ne tienne! j'ai assez pour deux, ne te gêne pas.

CADEROUSSE.

Non, mais, tu me croiras si tu veux, à la fin de chaque mois, j'aurai des remords.

ANDREA.

Bon Caderousse!

CADEROUSSE.

Et puis il m'est venu une idée.

ANDREA.

Ah!

CADEROUSSE.

Vois-tu, c'est misérable d'être toujours à attendre la fin d'un mois.

ANDREA.

Et moi, ma vie ne se passe-t-elle pas aussi à attendre cette fin de mois?... Eh bien, je prends patience.

CADEROUSSE.

Oui, parce qu'au lieu d'attendre deux misérables cents francs, tu en attends cinq ou six mille, peut-être dix, peut-être douze même, car tu es un cachotier, toi... Là-bas, tu avais des boursicots, des tirelires que tu essayais de soustraire au pauvre ami Caderousse... Heureusement qu'il a le nez fin, l'ami Caderousse en question.

ANDREA.

Allons, voilà que tu vas te remettre à divaguer.

CADEROUSSE.

Tu as raison, revenons aux affaires... Je voulais donc dire que, si j'étais à ta place...

ANDREA.

Eh bien, que ferais-tu?

CADEROUSSE.

Je réaliserais...

ANDREA.

Comment, tu réaliserais?

CADEROUSSE.

Oui, je demanderais un semestre d'avance, sous prétexte que je veux devenir éligible; puis, avec mon semestre, je décamperais.

ANDREA.

Tiens, ce n'est pas si mal pensé. Eh bien, pourquoi ne suis-tu pas toi-même le conseil que tu me donnes? pourquoi ne réalises-tu pas un semestre, une année même, et ne te retires-tu pas à Bruxelles? Au lieu d'avoir l'air d'un boulanger retiré, tu aurais l'air d'un banqueroutier dans l'exercice de ses fonctions; c'est très-bien porté.

CADEROUSSE.

Et comment diable veux-tu que je me retire avec douze cents francs?... Impossible! mais, voyons, toi, retire-toi avec cinquante mille, et emmène-moi.

ANDREA.

Je ferais une belle sottise!

CADEROUSSE.

En m'enmenant?

ANDREA.

Non, en me retirant.

CADEROUSSE.

Comment cela ?

ANDREA.

Parce qu'en me retirant avec cinquante mille francs, j'escompterais un capital de cinq cent mille.

CADEROUSSE.

De cinq cent mille ?

ANDREA.

Oui, et il faut que j'attende.

CADEROUSSE.

Quoi?

ANDREA.

Sa mort.

CADEROUSSE.

Quelle mort ?

ANDREA.

La mort de mon prince... celui qui me fait mes rentes, celui que tu as vu l'autre jour au télégraphe.

CADEROUSSE.

Il t'a donc porté sur son testament?

ANDREA.

Tu l'as dit.

CADEROUSSE.

Vrai ?

ANDREA.

Parole d'honneur.

CADEROUSSE.

Pas possible !

ANDREA.

Caderousse, tu es mon ami !

CADEROUSSE.

A la vie, à la mort.

ANDREA.

Mais chut!

CADEROUSSE.

Muet comme une carpe.

ANDREA.

Eh bien, je crois...

CADEROUSSE.

N'aie pas peur, nous sommes seuls.

ANDREA.

Je crois que j'ai retrouvé mon père.

CADEROUSSE.

Tu me l'as déjà dit.

ANDREA.

Mais mon vrai père.

CADEROUSSE.

Pas le père Cavalcanti, alors?

ANDREA.

Non, puisqu'il va repartir, celui-là.

CADEROUSSE.

Alors, le vrai, le vrai?

ANDREA.

Oui.

CADEROUSSE.

Et ce père, c'est...?

ANDREA.

Eh bien, Caderousse, c'est le comte de Monte-Cristo.

CADEROUSSE.

Bah!

ANDREA.

Tu comprends, il ne pouvait m'avouer tout haut, après les malheurs qui m'étaient arrivés; mais il m'a fait reconnaître par M. Cavalcanti, à qui il a donné cinquante mille francs pour cela.

CADEROUSSE.

Cinquante mille francs pour être ton père! Comment n'as-tu pas pensé à moi, ingrat! j'aurais fais la chose à moitié prix.

ANDREA.

Est-ce que je savais cela? Tout cela était arrangé quand je suis arrivé à Paris? Je suis même sûr que c'est lui qui nous a fait évader de là-bas.

CADEROUSSE.

Et tu dis que par son testament...?

ANDREA.

Il me laisse cinq cent mille livres.

CADEROUSSE.

Tu en es sûr?

ANDREA.

Il me l'a montré; mais ce n'est pas tout.

CADEROUSSE.

Ce n'est pas tout?

ANDREA.

Il y a un codicille.

CADEROUSSE.

Et dans ce codicille...?

ANDREA.

Il me reconnaît comme son fils et me laisse sa maison de Paris; car il a acheté une maison à Paris.

CADEROUSSE.

Où cela ?

ANDREA.

Avenue des Champs-Élysées, n° 30; mitoyenne de celle de M. de Villefort.

CADEROUSSE.

Oh! quelle drôle d'idée qu'il a comme cela de te laisser une maison si près d'un homme qui, d'un jour à l'autre, peut lancer un mandat d'amener contre son voisin.

ANDREA.

C'est vrai; mais n'importe, il me la laisse.

CADEROUSSE.

Oh! le brave homme de père, le bonhomme de père, l'honnête homme de père! Et le testament, il est bien signé?

ANDREA.

Signé et parafé par-devant notaire.

CADEROUSSE.

De sorte que, si l'on voulait, aujourd'hui, il y aurait un bon coup à faire...

ANDREA.

Caderousse, à la santé du comte de Monte-Cristo!

CADEROUSSE.

Et il est richissime?

ANDREA.

Richissime! il ne connaît pas sa fortune.

CADEROUSSE.

Est-ce possible!

ANDREA.

Écoute: avant-hier, c'était un garçon de banque qui lui apportait cinquante mille francs en papier joseph, dans un

portefeuille gros comme ta serviette; hier, un banquier qui lui apportait cent mille francs en or.

CADEROUSSE.

Et tu vas dans cette maison-là?...

ANDREA.

Quand je veux.

CADEROUSSE.

Et il demeure, dis-tu, avenue des Champs-Élysées?

ANDREA.

No 30... Une belle maison entre cour et jardin; tu ne connais que cela.

CADEROUSSE.

C'est possible; mais ce n'est pas l'extérieur qui m'occupe.

ANDREA.

C'est l'intérieur, n'est-ce pas?

CADEROUSSE.

Les beaux meubles qu'il doit y avoir là dedans!

ANDREA.

As-tu vu les Tuileries?

CADEROUSSE.

Non.

ANDREA.

Eh bien, c'est plus beau que les Tuileries?

CADEROUSSE.

Dis donc, tu devrais me conduire un jour dans cette maison-là.

ANDREA.

Impossible! et à quel titre?

CADEROUSSE.

Tu as raison; mais il faut pourtant que je voie cela.

ANDREA.

Pas de bêtises, Caderousse!

CADEROUSSE.

Je me présenterai comme frotteur.

ANDREA.

Il y a des tapis partout.

CADEROUSSE.

Tâche au moins de me faire comprendre la distribution, hein?

ANDREA.

Comment veux-tu?

CADEROUSSE.

En me faisant un petit plan; j'ai manqué ma vocation, je devais être architecte.

ANDREA.

Il me faudrait de l'encre, du papier, une plume.

CADEROUSSE.

Attends, je vais t'aller chercher tout cela.

ANDREA, à part.

Il coupe dedans !

CADEROUSSE.

Voilà.

ANDREA.

Tiens, vois-tu, voilà le jardin, voilà la maison.

CADEROUSSE.

De grands murs au jardin ?

ANDREA.

Non, huit ou dix pieds tout au plus.

CADEROUSSE.

Voilà qui n'est pas prudent; et qu'y a-t-il dans le jardin ?

ANDREA.

Des caisses d'orangers, des pelouses, des massifs, des fleurs.

CADEROUSSE.

Pas de piéges à loup ?

ANDREA.

Non.

CADEROUSSE.

Voyons le rez-de-chaussée.

ANDREA.

Le rez-de-chaussée n'est pas intéressant.

CADEROUSSE.

Pas intéressant ?

ANDREA.

Non.

CADEROUSSE.

Passons au premier, alors... Un escalier?...

ANDREA.

Deux : un petit et un grand...

CADEROUSSE.

Des fenêtres?...

ANDREA.

Magnifiques! nous passerions tous les deux ensemble par le même carreau.

CADEROUSSE.

A quoi bon deux escaliers, quand on a des fenêtres pareilles?

ANDREA.

Que veux-tu! le luxe!...

CADEROUSSE.

Mais des volets?...

ANDREA.

Dont on ne se sert jamais... Un original, ce comte de Monte-Cristo! il aime à voir le ciel pendant la nuit.

CADEROUSSE.

Et les domestiques, où couchent-ils?

ANDREA.

Ils ont leur maison à eux.

CADEROUSSE.

A part?

ANDREA.

Oui, à part, avec des sonnettes correspondant aux chambres.

CADEROUSSE.

Ah! diable! des sonnettes?

ANDREA.

Tu dis?...

CADEROUSSE.

Moi? Rien; je dis que ça coûte très-cher à poser, des sonnettes; et à quoi cela sert-il, je te le demande?... Et pas de chien?

ANDREA.

Non, il dit que cela mord.

CADEROUSSE.

Pas prudent! pas prudent!

ANDREA.

C'est ce que je lui disais hier: « Monsieur le comte, quand vous allez coucher à Auteuil, vous emmenez vos domestiques, et la maison de Paris reste seule... Pas prudent! »

CADEROUSSE.

Et qu'a-t-il répondu?

ANDREA.

« Pas prudent!... Pourquoi? — Parce qu'un jour on vous volera... — Eh bien, a-t-il dit, qu'est-ce que ça me fait, qu'on me vole? »

CADEROUSSE.

Andrea, il a quelque secrétaire à mécanique!

ANDREA.

A mécanique?

CADEROUSSE.

Oui, qui prend le voleur dans une grille, et qui lui joue un air... On m'a dit qu'il y en avait un comme cela à la dernière exposition.

ANDREA.

Non; il a tout bonnement un secrétaire en acajou.

CADEROUSSE.

Et ce secrétaire est au premier?

ANDREA.

Oui.

CADEROUSSE.

Fais-moi donc le plan du premier, le petit!

ANDREA.

C'est facile! Vois-tu, il y a antichambre, salon, chambre à coucher, cabinet de toilette... C'est dans la chambre à coucher qu'est le fameux secrétaire.

CADEROUSSE.

Et les fenêtres?

ANDREA.

Une là!...

CADEROUSSE.

Donnant?...

ANDREA.

Sur le jardin.

CADEROUSSE.

Et va-t-il souvent à Auteuil, ton comte?

ANDREA.

Deux ou trois fois par semaine; après demain par exemple, il doit y passer la journée et la nuit.

CADEROUSSE.

Et tu en es sûr?

ANDREA.

Il m'a invité à y aller dîner.

CADEROUSSE.

Tu iras?...

ANDREA.

Oui.

CADEROUSSE.

Et, quand tu y dînes, y couches-tu?

ANDREA.

Quand cela me fait plaisir; je suis chez le comte comme chez moi.

CADEROUSSE.

Dis donc, Benedetto, le jour où tu tiendras ton héritage?...

ANDREA.

On se souviendra des amis.

CADEROUSSE.

Oui, avec cela que tu as de la mémoire!

ANDREA.

Que veux-tu! j'ai cru d'abord que tu voulais me rançonner.

CADEROUSSE.

Oh! quelle idée! Moi qui ne te donne, au contraire, que des conseils d'ami... Ah çà! mais tu veux donc nous faire prendre, malheureux?

ANDREA.

Pourquoi cela?

CADEROUSSE.

Que tu viens me voir déguisé en domestique, et avec un pareil diamant au doigt, un diamant de deux mille francs.

ANDREA.

Diable! tu estimes juste. Pourquoi ne te fais-tu pas commissaire-priseur?

CADEROUSSE.

C'est que je me connais en diamants, j'en ai eu.

ANDREA.

Oui, je te conseille de t'en vanter.

CADEROUSSE.

J'espère que tu ne vas pas t'en aller avec celui-là?

ANDREA.

Non, tu préfères que je le laisse ici, n'est-ce pas?

CADEROUSSE.

Je crois que c'est plus prudent. Est-ce qu'il serait faux?

ANDREA.

Essaye sur un carreau... Essaye.

CADEROUSSE essaye le diamant sur une vitre.

Que veux-tu ! ces voleurs de joailliers imitent si bien les diamants à cette heure, qu'on n'ose plus voler chez eux... Encore une branche de commerce paralysée.

ANDREA.

Eh bien, tu le gardes?

CADEROUSSE.

Puisque tu me l'as donné.

ANDREA.

As-tu encore quelque chose à me demander ? Te faut-il ma redingote? Veux-tu ma casquette? Ne te gêne pas, pendant que tu y es.

CADEROUSSE.

Non; tu es un bon camarade, au fond.

ANDREA.

Je puis m'en aller, alors?

CADEROUSSE.

Quand tu voudras... Attends que je te reconduise.

ANDREA.

Ce n'est pas la peine.

CADEROUSSE.

Si fait.

ANDREA.

Pourquoi cela ?

CADEROUSSE.

Parce qu'il y a un petit secret à la porte. C'est une mesure de précaution que j'ai cru devoir ajouter... Serrure Huret et Fichet, revue et corrigée par Gaspard Caderousse... Je t'en confectionnerai une quand tu seras capitaliste.

ANDREA.

C'est dit; je te ferai prévenir huit jours d'avance.

(Il sort.)

SCÈNE IV

CADEROUSSE, revenant prendre le plan.

Ce cher Benedetto ! je crois qu'il ne sera pas fâché d'hériter

et que celui qui avancera le jour où il doit palper ses cinq cent mille livres ne sera pas son plus méchant ennemi !

(Il sort.)

ACTE TROISIÈME

CINQUIÈME TABLEAU

Même décoration qu'au deuxième acte, moins le pavillon de droite. — La maison est remise à neuf.

SCÈNE PREMIÈRE

DANGLARS, MADAME DANGLARS, puis MONTE-CRISTO, MAXIMILIEN et DEBRAY.

MADAME DANGLARS, à part.

Oh ! je ne me trompe pas ! Mon Dieu ! mon Dieu ! après la maison, le jardin.

DANGLARS.

Eh bien, qu'avez-vous donc, baronne ?

MADAME DANGLARS.

Rien.

DANGLARS.

Alors, venez.

MONTE-CRISTO, arrivant avec Maximilien et Debray.

Excusez-moi, madame, mais c'est au seuil de la porte que j'eusse dû vous recevoir... Je prenais le soleil avec ces messieurs. Mais qu'a donc madame Danglars, baron ?

DANGLARS.

Est-ce que je sais cela, moi ?

MONTE-CRISTO.

Elle semble souffrante.

DANGLARS.

Elle a ses nerfs, probablement.

MONTE-CRISTO.

Asseyez-vous donc, baronne.

MADAME DANGLARS.

Merci.

BAPTISTIN, annonçant.

M. le major Cavalcanti ! M. le comte Andrea Cavalcanti !

SCÈNE II

LES MÊMES, LE MAJOR, ANDREA.

DANGLARS.

Voici les deux seigneurs italiens dont je vous ai parlé. Soyez aimable avec eux, je vous en prie.

MADAME DANGLARS.

J'y ferai mon possible, monsieur.

MAXIMILIEN, à Debray.

Cavalcanti ! Peste ! un beau nom qui a son arbre généalogique dans *la Divine Comédie.*

DEBRAY.

C'est vrai, ces Italiens se nomment bien, mais ils s'habillent mal.

MAXIMILIEN.

Vous êtes difficile, monsieur Debray : leurs habits sont tout flambants neufs.

DEBRAY.

Chut ! les voici.

MONTE-CRISTO, à madame Danglars.

Madame, voulez-vous me permettre d'empiéter sur les droits du baron, en vous présentant MM. Cavalcanti, qui essayent de manger, sans en venir à bout, une fortune fabuleuse ?

DANGLARS.

Madame est déjà prévenue que ce sont des clients que nous espérons voir devenir nos amis.

LE MAJOR.

Nous ne demandons pas mieux, monsieur le baron. Je ne vous ai encore vu qu'une fois ; mais vous m'avez reçu de manière...

DANGLARS.

Parbleu ! je crois bien, je vous ai compté quarante mille francs.

MONTE-CRISTO.

Quarante mille francs ! la belle bagatelle pour le major !

LE MAJOR.

C'est vrai! c'est vrai! mais je n'aime pas à avoir de trop fortes sommes à la maison.

ANDREA.

Ce cher père, il a toujours peur des voleurs. On lui a dit que Paris était une ville fertile en événements désastreux, de sorte qu'il se resserre.

DANGLARS.

Mais il parle très-bien français, le jeune vicomte.

MONTE-CRISTO.

Il a été élevé dans un collége du midi de la France, à Toulon, je crois. — En tout cas, si votre père a peur des voleurs, comte, je vais le mettre en relations avec un magistrat...

ANDREA.

Ah! ah!

MONTE-CRISTO.

Auquel il pourra les dénoncer; c'est la terreur de ces messieurs.

BAPTISTIN, annonçant.

M. et madame de Villefort.

SCÈNE III

Les Mêmes, VILLEFORT, MADAME DE VILLEFORT.

MONTE-CRISTO.

Justement, le voici. (A Villefort.) Venez donc, monsieur! quoique votre promesse fût positive, je n'osais, en vérité, compter sur vous. Et madame vous accompagne! En vérité, c'est un surcroît de bonheur.

VILLEFORT.

Monsieur le comte, vous ne devez pas douter du plaisir que nous avons à venir vous assurer une fois encore de notre reconnaissance.

MAXIMILIEN, à Debray.

Oh! mon Dieu, les Villefort ici! mais il y a trois ou quatre jours à peine que madame de Saint-Méran est morte.

DEBRAY.

Madame de Saint-Méran ne leur était rien. Madame de Saint-Méran était tout bonnement la mère de mademoiselle

Renée de Saint-Méran, première femme de M. de Villefort et mère de mademoiselle Valentine.

MADAME DE VILLEFORT, à Monte-Cristo.

Oh! la charmante retraite que vous vous êtes ménagée ici, monsieur!

MAXIMILIEN.

Et en huit jours, c'est un prodige! En huit jours, le comte a fait, d'une vieille maison, une maison neuve.

DEBRAY.

Oh! c'est bien vrai, cela. Je me rappelle avoir été chargé de la visiter par un de mes ministres, qui avait des goûts classiques et qui voulait avoir une maison où Boileau en avait eu une; il y a de cela trois ou quatre ans, quand M. de Saint-Méran la mit en vente.

MADAME DE VILLEFORT.

Ah! M. de Saint-Méran! (A Villefort.) Voilà donc cette maison qui vous appartenait, monsieur, et où vous n'avez jamais voulu me conduire? Comment donc avez-vous vendu cette maison, monsieur? Mais elle est charmante!

DEBRAY.

Écoutez, je vous déclare que M. de Villefort a eu raison. Vous jugez la maison d'après ce qu'elle est et non d'après ce qu'elle était. Rien de plus triste que cette habitation, avec ses persiennes fermées, ses fenêtres closes, son jardin inculte, son herbe poussant dans les cours. En vérité, si elle n'eût pas appartenu au beau-père d'un magistrat, on eût pu la prendre pour une de ces maisons maudites, où un grand crime a été commis.

MONTE-CRISTO.

Eh bien, c'est bizarre, monsieur, mais la même idée m'est venue, à moi, la première fois que j'y suis entré. C'est au point que je ne l'eusse pas achetée, si mon intendant n'eût fait la chose pour moi, et, depuis...

VILLEFORT.

Depuis?...

MONTE-CRISTO.

Eh bien, monsieur de Villefort, j'ai acquis une certitude étrange: c'est que je ne m'étais pas trompé.

MADAME DE VILLEFORT.

Prenez garde, monsieur le comte! ne parlez pas trop haut de crime; nous avons ici M. de Villefort.

MONTE-CRISTO.

Eh bien, puisque cela se rencontre ainsi, madame, je profiterai de la circonstance pour faire ma déclaration.

VILLEFORT.

Votre déclaration ?

MONTE-CRISTO.

En face de témoins, même.

DEBRAY.

Tout cela est fort intéressant, savez-vous, mesdames ? et, s'il y a réellement crime, rien ne manquera à notre dîner.

MONTE-CRISTO.

Il y a crime, je vous le répète. Venez, monsieur de Villefort : pour qu'une déclaration soit valable, il faut qu'elle soit faite aux autorités compétentes.

MADAME DANGLARS, à part.

Mon Dieu ! mon Dieu ! que va-t-il dire ?

MONTE-CRISTO.

Imaginez-vous qu'ici, à cette place, pour rajeunir un peu ces arbres déjà vieux, j'ai fait creuser et mettre du terreau. Eh bien, mes travailleurs, en creusant, ont déterré un coffre, ou plutôt les ferrures d'un coffre, au milieu desquelles était le squelette d'un enfant nouveau-né.

DEBRAY.

Un enfant nouveau-né ? Diable ! cela devient sérieux.

VILLEFORT.

Mais qui dit que c'est un crime?

MONTE-CRISTO.

Comment! un enfant enterré vivant dans ce jardin, ce n'est pas un crime ? De quel nom appelez-vous donc cela, monsieur de Villefort ?

VILLEFORT.

Mais qui dit qu'il ait été enterré vivant ?

MONTE-CRISTO.

Pourquoi enterrer là un enfant mort ? Ce jardin n'est point un cimetière.

LE MAJOR.

De quelle peine punit-on les infanticides, dans ce pays-ci ?

MONTE-CRISTO.

Je l'ignore, monsieur le major; je ne suis pas Français.

DANGLARS.

Pardieu ! on leur tranche la tête, tout bonnement.

MONTE-CRISTO.

Demandez à M. de Villefort, il sait cela, lui!

VILLEFORT.

Oui; on les punit de mort.

MADAME DANGLARS.

Oh! messieurs, plus de ces horribles histoires, je vous prie! elles m'ont bouleversée.

MONTE-CRISTO, à madame de Villefort.

N'avez-vous pas un flacon de sels, madame?

MADAME DE VILLEFORT.

Pourquoi cela?

MONTE-CRISTO.

Voyez donc la baronne, elle est près de se trouver mal.

VILLEFORT, bas, à madame Danglars.

Il faut que je vous parle.

MADAME DANGLARS.

Quand cela?

VILLEFORT.

Le plus tôt possible.

MADAME DE VILLEFORT.

Qu'avez-vous donc, chère amie?

MADAME DANGLARS.

Rien, un éblouissement; mais je me sens mieux.

MONTE-CRISTO.

Voulez-vous faire un tour du côté des serres, baronne? Le parfum des fleurs vous remettra peut-être.

MADAME DANGLARS.

Merci. Allez, je vous rejoins.

MONTE-CRISTO, à madame de Villefort.

Accepterez-vous mon bras, madame?

(Ils s'éloignent.)

DANGLARS, au Major.

On dit, monsieur le major, que l'on va établir un chemin de fer de Livourne à Florence, avec embranchement sur Pise?

MONTE-CRISTO, se retournant.

Je crois bien! M. le major y est pour trois millions.

DANGLARS.

Vraiment! c'est donc une bonne affaire?

LE MAJOR.

Excellente!

ANDREA, à part.

Le comte de Monte-Cristo vient de raconter là une histoire qui ressemble diablement à la mienne.

DEBRAY, à madame Danglars.

Avez-vous besoin de moi ?

MADAME DANGLARS.

Non, laissez-moi, je vous prie.

DEBRAY, en sortant.

Vous êtes arrivé sur un bien beau cheval, monsieur Morel !

MAXIMILIEN.

Oui, Médéah ; vous avez remarqué, c'est une bête magnifique.

SCÈNE IV

VILLEFORT, MADAME DANGLARS.

VILLEFORT.

Vous êtes seule ?

MADAME DANGLARS.

Oui. Avez-vous entendu ?

VILLEFORT.

Et vous, avez-vous compris ?

MADAME DANGLARS.

Si j'ai compris ! Regardez-moi, monsieur, et voyez-moi pâle et tremblante.

VILLEFORT.

Il est donc vrai que toutes nos actions laissent leurs traces, les unes sombres, les autres lumineuses, au travers de notre passé ! il est donc vrai que tous nos pas, dans cette vie, ressemblent à la marche du reptile sur le sable et font un sillon ! Comment est-il ressuscité, ce passé terrible ? comment, du fond de la tombe et du fond de nos cœurs où il dormait, vient-il de sortir comme un fantôme, pour faire pâlir nos joues et rougir nos fronts ?

MADAME DANGLARS.

Le hasard, sans doute.

VILLEFORT.

Détrompez-vous, madame, il n'y a point de hasard.

MADAME DANGLARS.

N'est-ce point par hasard que le comte de Monte-Cristo a

acheté cette maison? n'est-ce point par hasard qu'il a fait creuser la terre? n'est-ce point par hasard, enfin, que ce malheureux enfant, pauvre créature, notre enfant, monsieur, à qui je n'ai pu donner un baiser, mais à qui j'ai donné bien des larmes, a été retrouvé là où vous l'aviez confié à la terre? Oh! toute mon âme a volé au-devant du comte lorsqu'il a parlé de cette chère dépouille, ensevelie sous des fleurs.

VILLEFORT.

Eh bien, madame, voilà justement ce que j'ai de terrible à vous dire, c'est qu'il n'y a pas eu d'enfant déterré. Non, il ne faut point pleurer; pleurer, c'est trop peu : il faut gémir, il faut trembler.

MADAME DANGLARS.

Que voulez-vous dire, monsieur?

VILLEFORT.

Je veux dire que le comte de Monte-Cristo, en creusant sous ces arbres, n'a pu trouver ni squelette d'enfant, ni ferrure de coffre, attendu qu'il n'y avait ni l'un ni l'autre.

MADAME DANGLARS.

Ce n'est donc point là que vous aviez déposé cet enfant, monsieur? Alors, pourquoi me tromper? dans quel but? Voyons, dites!

VILLEFORT.

Écoutez-moi, je serai concis; car, d'un moment à l'autre, ils peuvent revenir, et je veux que vous sachiez tout.

MADAME DANGLARS.

Vous m'épouvantez, mais n'importe, dites, dites!

VILLEFORT.

Vous vous rappelez cette nuit de douleurs, n'est-ce pas? cette nuit, châtiment de nos coupables amours. Vous aviez cherché asile dans ce pavillon, vous alliez devenir mère; seul, je vous assistais dans ce terrible moment; l'enfant naquit et me fut remis sans mouvement, sans souffle, sans voix; nous le crûmes mort...

MADAME DANGLARS.

Il ne l'était donc pas?

VILLEFORT.

Écoutez! Nous le crûmes mort; je le mis dans un coffre qui devait lui tenir lieu de cercueil, je descendis au jardin, je creusai une fosse, là! là! et je l'enfouis à la hâte. En ce moment, le bras de l'ennemi qui me guettait, le bras du

Corse s'étendit vers moi; je vis comme une ombre se dresser, comme un éclair reluire, je sentis une douleur, je voulus crier, un frisson glacé courut par tout mon corps, je tombai mourant, je me crus tué!

MADAME DANGLARS.

C'est à ce moment qu'ayant entendu votre cri, je m'élançai de mon lit et j'accourus.

VILLEFORT.

Oui, et je n'oublierai jamais votre sublime courage! c'est vous, qui aviez tant besoin de soins, c'est vous qui veillâtes sur moi; mais il fallait garder le silence sur la terrible catastrophe; vous eûtes la force de regagner votre maison, un duel fut le prétexte de ma blessure. Contre toute attente, le secret nous fut gardé; mais une chose me tourmentait: à travers le voile de sang qui couvrait mes yeux, il me semblait avoir vu l'assassin se baisser, prendre le coffre et s'enfuir avec lui! A peine eus-je la force de me tenir debout qu'une nuit, malgré ma répugnance à rentrer dans ce jardin, je revins. L'herbe, pendant les trois mois qui venaient de s'écouler, avait poussé très-épaisse; néanmoins une place moins garnie indiquait celle où j'avais fouillé la terre; je me mis à l'œuvre et creusai à cette place... Rien, je ne trouvai rien! Je continuai de creuser, d'élargir le trou... Rien! toujours rien! Le coffret n'y était plus.

MADAME DANGLARS.

Le coffret n'y était plus?

VILLEFORT.

Je creusai jusqu'au matin; le jour vint, que je creusais encore; mais rien! toujours rien!

MADAME DANGLARS.

Oh! il y avait de quoi devenir fou!

VILLEFORT.

Je n'eus pas ce bonheur; au contraire, je rappelai toutes mes idées, toute ma raison.

MADAME DANGLARS.

Eh bien?

VILLEFORT.

Eh bien, il me vint une idée affreuse: c'est qu'en emportant le coffre, l'assassin crut emporter un trésor, et qu'en ouvrant ce coffre, il y trouva un enfant, non pas mort, mais vivant!

MADAME DANGLARS.

Un enfant vivant ! Mais, alors, mon enfant vivait donc, monsieur ? Monsieur, s'il vit...

VILLEFORT.

Eh bien, madame, s'il vit, nous sommes perdus, voilà tout !

MADAME DANGLARS.

Comment cela ?

VILLEFORT.

S'il vit, quelqu'un le sait ; ce quelqu'un a notre secret, et, puisque M. de Monte-Cristo a acheté cette maison, puisqu'il nous a invités à y venir, puisqu'il a parlé devant nous d'un enfant déterré, là où cet enfant ne pouvait être, ce secret, c'est lui qui l'a.

MADAME DANGLARS.

Dieu juste ! Dieu vengeur !

VILLEFORT.

Silence ! le voici.

SCÈNE V

LES MÊMES, MONTE-CRISTO, MADAME DE VILLEFORT, LE MAJOR, ANDREA, DEBRAY, MAXIMILIEN.

MADAME DE VILLEFORT.

Eh bien, chère amie, vous trouvez-vous mieux ?

MADAME DANGLARS.

Oh ! bien, parfaitement bien.

BAPTISTIN, sur le perron.

Son Excellence est servie.

BERTUCCIO, remettant un billet à Monte-Cristo.

Très-pressé, Excellence !

MONTE-CRISTO.

Morel, offrez donc le bras à madame de Villefort. Monsieur de Villefort, faites-vous le cavalier de madame Danglars. Monsieur Danglars, je vous recommande MM. Cavalcanti. (Chacun s'arrange et monte le perron. — A Bertuccio.) Qui t'a remis cette lettre?

BERTUCCIO.

Un commissionnaire ; mais il a dit qu'elle était très-pressée.

MONTE-CRISTO, lisant.

« M. le comte de Monte-Cristo est prévenu que, cette nuit

même, un homme s'introduira chez lui, à Paris, pour soustraire des papiers importants qu'il croit enfermés dans le secrétaire de sa chambre à coucher. On sait M. le comte de Monte-Cristo assez brave pour se faire justice lui-même sans recourir à l'intervention de la police, intervention qui pourrait compromettre gravement celui qui lui donne cet avis. » C'est bien... Monsieur Bertuccio, tout le monde couche ce soir ici. Je passerai la nuit à ma maison de Paris, avec Ali seulement. (Rentrant.) Ah! diable! voilà un incident que je n'avais pas prévu.

SIXIÈME TABLEAU

Chez Monte-Cristo. — D'un côté, la chambre à coucher ; de l'autre, le cabinet.

SCÈNE PREMIÈRE

MONTE-CRISTO, ALI.

MONTE-CRISTO, dans le cabinet.

On ne veut pas me voler, on veut m'assassiner. Ce ne sont pas des voleurs, ce sont des meurtriers, soit. Je ne veux pas que M. le préfet de police se mêle de mes affaires particulières. Je suis assez riche pour dégrever en ceci le budget de son administration... C'est toi, Ali ? (Ali fait signe que oui.) Pose là ces armes. Bien. Arrache les gâches de cette porte. Ah! ah! l'heure sonne. Ce doit être onze heures. (Il regarde à sa montre.) Oui. (Ali vient à Monte-Cristo et l'appelle vers la fenêtre à gauche du spectateur.) Ah! oui, un homme, un homme caché dans un angle de la ruelle. C'est sans doute notre voleur. (Pendant ce temps, on entend claquer une vitre. Ali fait signe à Monte-Cristo qu'il se passe quelque chose dans la chambre à côté.) Ah! ils sont deux! (Il ferme la porte, dont Ali a enlevé les gâches, et soulève la toile d'un tableau, ce qui lui permet de voir d'une chambre dans l'autre. Caderousse colle un papier contre le carreau, l'enfonce, passe son bras, ouvre la fenêtre et entre.) Voilà un hardi coquin, par exemple! C'est lui qui agira, l'autre guette.

(Il fait signe à Ali de ne pas perdre de vue l'homme du dehors.)

SCÈNE II

LES MÊMES, CADEROUSSE.

CADEROUSSE.

Ah ! ah ! nous y voilà. Le plan du petit, il était exact. Pas de piéges à loup, pas de chiens. Au premier, la chambre à coucher : nous voilà dans la chambre à coucher. Voyons, est-ce bien ici? Le secrétaire à gauche, du même côté que la fenêtre. Eh ! le voilà !

MONTE-CRISTO.

Décidément, est-ce un assassin ? est-ce un voleur ?

CADEROUSSE.

Voyons, commençons par fermer les portes ; les portes fermées, on est chez soi. (Il va pousser les verrous, et, ne s'aperçevant pas que les gâches ont été enlevées, il croit avoir fermé la porte.) Maintenant, comme il n'y a pas de clef, il va falloir lui jouer un air, à cette petite serrure.

MONTE-CRISTO.

Ce n'est qu'un voleur.

CADEROUSSE.

Décidément, il faut un peu de clarté.

(Il tire de sa poche une lanterne sourde, et examine ses rossignols.)

MONTE-CRISTO.

Mais je ne me trompe pas, c'est... (Ali présente une arme à Monte-Cristo.) Ne bouge pas, et laisse là ta hache ; nous n'avons pas besoin d'armes, ici.

(Il ôte vivement sa redingote et son gilet, et tire d'une armoire une soutane, un chapeau de prêtre, le costume du père Busoni, enfin.)

CADEROUSSE.

Je crois que voilà mon affaire. Ah ! ah ! voyons, petite serrure, ma mie, ne fais pas trop la difficile ; c'est un ami, voyons !... Ah ! ce n'est pas bien, cela ; tu sais que je ne voudrais pas me fâcher.

MONTE-CRISTO, s'habillant.

Oui, oui, va, tu les useras tous les uns après les autres avant d'y arriver.

CADEROUSSE.

Oh ! oh ! celui qui a fabriqué cette serrure était un malin ;

je lui signerai son brevet quand il voudra. Mais, tron de l'air! elle ne s'ouvrira donc pas, cette maudite serrure!

MONTE-CRISTO, à Ali.

Demeure ici, et, quelque chose qui se passe, quelque bruit que tu entendes, n'entre et ne te montre que si je t'appelle par ton nom.

(Monte-Cristo, déguisé en moine, une bougie à la main, entre dans la chambre où travaille Caderousse. Caderousse voit la chambre qui s'éclaire, et se retourne.)

CADEROUSSE, se retournant.

Le père Busoni!

MONTE-CRISTO.

Eh bien, sans doute, le père Busoni lui-même en personne. Et je suis bien aise que vous me reconnaissiez, mon cher monsieur Caderousse; cela prouve que vous avez bonne mémoire; car, si je ne me trompe, voilà tantôt dix ans que nous ne nous sommes vus.

CADEROUSSE.

Mon père! mon père!

MONTE-CRISTO.

Eh bien, nous venons donc voler le comte de Monte-Cristo?

CADEROUSSE.

Mon père, je vous prie de croire... Mon père, je vous jure...

MONTE-CRISTO.

Un carreau coupé, une lanterne sourde, un trousseau de rossignols, un secrétaire à demi-forcé; allons! je vois que vous êtes toujours le même, monsieur l'assassin! Vous avez donc fini votre temps, que je vous vois en train de vous faire reconduire d'où vous venez?

CADEROUSSE.

Mon père, je n'avais pas fini mon temps.

MONTE-CRISTO.

Comment êtes-vous ici, au lieu d'être là-bas, alors; à Paris, au lieu d'être à Toulon?

CADEROUSSE.

Mon père, j'ai été délivré par quelqu'un.

MONTE-CRISTO.

Ce quelqu'un-là a rendu un fameux service à la société. Ainsi, vous êtes forçat évadé?

CADEROUSSE.

Hélas! oui, mon père.

MONTE-CRISTO.

Mauvaise récidive ! cela vous conduira tout droit à la place Saint-Jacques, mon cher monsieur Caderousse.

CADEROUSSE.

Mon père, je cède à un entraînement.

MONTE-CRISTO.

Tous les criminels disent cela.

CADEROUSSE.

Le besoin...

MONTE-CRISTO.

Laissez donc ! le besoin ne peut pas conduire un homme à venir forcer un secrétaire ! Et, quand le bijoutier Joannès venait de vous compter quarante-cinq mille francs en échange du diamant que je vous avais donné, et que vous l'avez tué pour avoir l'argent et le diamant, était-ce aussi le besoin ?

CADEROUSSE.

Pardon, mon père ! vous m'avez déjà sauvé une première fois, sauvez-moi encore une seconde.

MONTE-CRISTO.

Cela ne m'encourage pas, vous comprenez bien.

CADEROUSSE.

Êtes-vous seul, mon père, ou bien avez-vous là des gendarmes tout prêts à me prendre ?

MONTE-CRISTO.

Je suis seul, et j'aurai encore pitié de vous, et je vous laisserai aller, au risque des nouveaux malheurs que peut entraîner ma faiblesse, si vous me dites toute la vérité.

CADEROUSSE.

Oh ! mon père, je puis bien dire que vous êtes mon sauveur, vous !

MONTE-CRISTO.

Comment vous êtes-vous évadé du bagne ?

CADEROUSSE.

Eh bien, voilà : nous travaillions à Saint-Mandrier, près de Toulon. Connaissez-vous Saint-Mandrier ?

MONTE-CRISTO.

Oui.

CADEROUSSE.

Eh bien, pendant qu'on dormait, de midi à une heure...

MONTE-CRISTO.

Des forçats qui font la sieste ! plaignez donc ces gaillards-là !

CADEROUSSE.

Dame, on ne peut pas toujours travailler, on n'est pas des chiens...

MONTE-CRISTO.

Heureusement pour les chiens!

CADEROUSSE.

Pendant donc qu'on faisait la sieste, nous nous sommes éloignés un peu, nous avons scié nos fers avec une lime que nous avait donnée un Anglais, et nous nous sommes sauvés à la nage.

MONTE-CRISTO.

Et qu'est devenu votre compagnon?

CADEROUSSE.

Benedetto?

MONTE-CRISTO.

Ah ! il se nommait Benedetto?

CADEROUSSE.

Oui. Ce qu'il est devenu, je n'en sais rien; nous nous sommes séparés à Hyères, et ne nous sommes pas revus depuis.

MONTE-CRISTO.

Vous mentez!

CADEROUSSE.

Mon père!

MONTE-CRISTO.

Cet homme est encore votre ami, votre complice, peut-être.

CADEROUSSE.

Oh ! mon père !

MONTE-CRISTO.

Depuis que vous avez quitté Toulon, comment avez-vous vécu? Répondez !

CADEROUSSE.

Comme j'ai pu.

MONTE-CRISTO.

Vous mentez! vous avez reçu de l'argent qu'il vous a donné.

CADEROUSSE.

Eh bien, c'est vrai, Benedetto est devenu le fils d'un grand seigneur.

MONTE-CRISTO.

Et comment nommez-vous ce grand seigneur?

CADEROUSSE.

Le comte de Monte-Cristo, celui-là chez qui nous sommes.

MONTE-CRISTO.

Benedetto, le fils du comte?

CADEROUSSE.

Dame, il faut bien le croire, puisque le comte lui a trouvé un faux père, puisque le comte lui fait quatre mille francs par mois, puisque le comte lui laisse cinq cent mille francs par son testament.

MONTE-CRISTO.

Ah! ah! je commence a comprendre... Et quel nom porte-t-il?

CADEROUSSE.

Il s'appelle Andrea Cavalcanti.

MONTE-CRISTO.

Alors, c'est ce jeune homme que le comte de Monte-Cristo reçoit chez lui et qui va épouser mademoiselle Danglars?

CADEROUSSE.

Justement.

MONTE-CRISTO.

Et vous souffrez cela, misérable, vous qui connaissez sa vie et ses flétrissures?

CADEROUSSE.

Pourquoi voulez-vous que j'empêche un camarade de réussir?

MONTE-CRISTO.

C'est juste! ce n'est pas à vous de prévenir M. Danglars, c'est à moi.

CADEROUSSE.

Ne faites pas cela, mon père.

MONTE-CRISTO.

Et pourquoi?

CADEROUSSE.

Parce que c'est notre pain que vous nous ferez perdre.

MONTE-CRISTO.

Et vous croyez que, pour conserver le pain à des misérables comme vous, je me ferai complice de leurs crimes?

CADEROUSSE.

Mon père !

MONTE-CRISTO.

Je dirai tout.

CADEROUSSE.

A qui?

MONTE-CRISTO.

A M. Danglars.

CADEROUSSE, frappant Monte-Cristo d'un coup de couteau.

Tron de l'air! tu ne diras rien... Ah! mille tonnerres, il est cuirassé.

MONTE-CRISTO plie Caderousse sous lui et lui met le pied sur la tête.

Je ne sais qui me retient de te briser le crâne, scélérat!

CADEROUSSE.

Grâce! grâce!

MONTE-CRISTO.

Relève-toi.

CADEROUSSE.

Tudieu! quel poignet vous avez, mon père!

MONTE-CRISTO.

Silence! Dieu me donne la force de dompter une bête féroce comme toi; souviens-toi de cela, misérable! et t'épargner en ce moment est encore servir les desseins de Dieu!

CADEROUSSE.

Ouf!

MONTE-CRISTO.

Pends cette plume et ce papier, et écris ce que je vais te dicter.

CADEROUSSE.

Je ne sais pas écrire.

MONTE-CRISTO.

Tu mens! Prends cette plume et écris.

CADEROUSSE.

J'écris.

MONTE-CRISTO, dictant.

« Monsieur, l'homme à qui vous destinez votre fille est un ancien forçat échappé avec moi du bagne de Toulon; il portait le nº 59, et moi le nº 58. Il se nomme Benedetto; mais il

ignore son véritable nom, n'ayant jamais connu ses parents. » Signe.

CADEROUSSE.

Mais vous voulez donc me perdre?

MONTE-CRISTO.

Si je voulais te perdre, imbécile, je te traînerais jusqu'au premier corps de garde. Dailleurs, à l'heure où le billet sera rendu à son adresse, il est probable que tu n'auras plus rien à craindre.

CADEROUSSE, signant.

Voilà.

MONTE-CRISTO.

L'adresse maintenant. « A monsieur le baron Danglars, rue de la Chaussée-d'Antin. » (Il prend le billet.) C'est bien. Va-t'en maintenant.

CADEROUSSE.

Par où ?

MONTE-CRISTO.

Par où tu es venu.

CADEROUSSE.

Vous voulez que je sorte par cette fenêtre?

MONTE-CRISTO.

Tu es bien entré par là.

CADEROUSSE.

Vous méditez quelque chose contre moi, mon père.

MONTE-CRISTO.

Imbécile! que veux tu que je médite?

CADEROUSSE.

Pourquoi ne pas m'ouvrir la porte?

MONTE-CRISTO.

A quoi bon réveiller le concierge?

CADEROUSSE.

Mon père, dites que vous ne voulez pas ma mort.

MONTE-CRISTO.

Je veux ce que Dieu veut.

CADEROUSSE.

Jurez-moi que vous ne me frapperez point tandis que je descendrai.

MONTE-CRISTO.

Sot et lâche que tu es!

CADEROUSSE.

Dites tout de suite ce que vous voulez faire de moi.

MONTE-CRISTO.

J'en ai voulu faire un homme heureux, et je ne suis parvenu qu'à en faire un assassin.

CADEROUSSE.

Mon père, tentez une dernière épreuve.

MONTE-CRISTO.

Soit; tu sais que je suis homme de parole!

CADEROUSSE.

Oh! oui.

MONTE-CRISTO.

Écoute. Si tu rentres chez toi sain et sauf...

CADEROUSSE.

A moins que ce ne soit de vous, qu'ai-je à craindre?

MONTE-CRISTO.

Si tu rentres chez toi sain et sauf, quitte Paris, quitte la France, et, partout où tu seras, tant que tu te conduiras honnêtement, je te ferai passer une petite pension; car, si tu rentres chez toi sain et sauf...

CADEROUSSE.

Eh bien?

MONTE-CRISTO.

Je croirai que Dieu t'a pardonné, et je te pardonnerai aussi.

CADEROUSSE.

Vrai! vous me faites mourir de peur, mon père!

MONTE-CRISTO, lui montrant la fenêtre.

Allons, va-t'en! (Caderousse met le pied sur l'échelle.) Maintenant, descends.

(Il s'approche de Caderousse et l'éclaire.)

CADEROUSSE.

Que faites-vous! s'il passait une patrouille!

SCÈNE III

MONTE-CRISTO, ALI.

Ali vient toucher l'épaule de Monte-Cristo. Tous deux passent dans le cabinet, et regardent un instant à la fenêtre.

MONTE-CRISTO.

Oui, je m'en doutais, cet autre homme qui guette, c'est Andrea; c'est lui qui m'avait écrit, espérant que je tuerais le voleur sans explication, et qu'ainsi il serait débarrassé d'un complice, et, comme je ne l'ai pas tué, c'est lui-même qui va...

CADEROUSSE, du dehors.

Au secours! au meurtre! à l'assassin! Ah!...

MONTE-CRISTO.

Ali, va chercher cet homme et apporte-le ici.

SCÈNE IV

MONTE-CRISTO, seul.

O Providence! Providence!...

SCÈNE V

MONTE-CRISTO, ALI, CADEROUSSE.

CADEROUSSE.

Ah! à moi! au secours!

MONTE-CRISTO.

Qu'y a-t-il?

CADEROUSSE.

A moi! au secours! on m'a assassiné!... Oh! quels coups! oh! que de sang!

MONTE-CRISTO.

Ali, va chercher M. de Villefort, et, en même temps, ramène un médecin.

(Ali sort.)

CADEROUSSE.

Oui, un médecin, un médecin! Je sais bien qu'il ne me sauvera point la vie; mais peut-être me donnera-t-il des forces pour faire ma déclaration. Je veux faire ma déclaration.

MONTE-CRISTO.

Sur quoi?

CADEROUSSE.

Sur mon assassin!

MONTE-CRISTO.

Vous le connaissez donc?

CADEROUSSE.

Oui, je le connais: c'est Benedetto. Oh! qu'il vienne donc quelqu'un à qui je puisse dénoncer le misérable.

MONTE-CRISTO.

Voulez-vous que j'écrive votre déposition? Vous la signerez.

CADEROUSSE.

Oh ! oui ! oui !

MONTE-CRISTO, écrivant.

« Je meurs assassiné par mon compagnon de chaîne, à Toulon, sous le n° 59 ; il s'appelle Benedetto. »

CADEROUSSE.

Dépêchez-vous ! dépêchez-vous ! je ne pourrai plus signer. (Il signe.) Vous raconterez le reste, mon père ; car vous saviez tout...

MONTE-CRISTO.

Oui, je savais tout.

CADEROUSSE.

Et vous ne m'avez pas averti ! Vous saviez que j'allais être tué en sortant d'ici, et vous ne m'avez pas averti !

MONTE-CRISTO.

Non ; car, dans la main de Benedetto, je voyais la justice de Dieu !

CADEROUSSE.

Oh ! la justice de Dieu ! Vous croyez donc à la justice de Dieu, vous?

MONTE-CRISTO.

Si j'avais eu le malheur de n'y pas croire jusqu'aujourd'hui, j'y croirais en te voyant.

CADEROUSSE, levant les poings au ciel.

Oh !

MONTE-CRISTO.

Tu nies la Providence ? Eh bien, la preuve qu'il y en a une, c'est que tu es là gisant, désespéré, reniant Dieu, et que, moi, je suis debout devant toi, riche, heureux, sain et sauf, joignant les mains vers ce Dieu auquel tu essayes de ne pas croire, et qui t'épouvante cependant au fond du cœur.

CADEROUSSE.

Mais qui êtes-vous donc, alors ?

MONTE-CRISTO, approchant la bougie de son visage.

Regarde-moi bien.

CADEROUSSE.

Eh bien, le père Busoni. Après?

MONTE-CRISTO, arrachant son capuchon.

Regarde !

CADEROUSSE.

Le comte de Monte-Cristo, que j'ai vu au télégraphe.

MONTE-CRISTO.

Je ne dois être pour toi ni le père Busoni, ni le comte de Monte-Cristo. Regarde bien... Cherche plus loin dans tes souvenirs... Regarde ! regarde !

CADEROUSSE.

En effet, il me semble que je vous ai vu déjà, il y a longtemps ; que je vous ai connu autrefois ; que je vous...

MONTE-CRISTO.

Oui, tu m'as vu; oui, tu m'as connu; oui tu m'as trahi.

CADEROUSSE.

Attendez! attendez donc !... Les allées de Meilhan... L'auberge de la Réserve... *Le Pharaon*... Vous êtes... vous êtes.. vous êtes Edmond Dantès !

MONTE-CRISTO.

Crois-tu maintenant ?

CADEROUSSE.

Je crois !... je crois !... Mon Dieu, Seigneur, pardonnez-moi de vous avoir renié... Mon Dieu, Seigneur, vous êtes bien le père et le juge des hommes sur la terre... Mon Dieu, Seigneur, pardonnez-moi. Je meurs ! je meurs !

(Il tombe mort.)

MONTE-CRISTO.

Mort !

SCÈNE VI

MONTE-CRISTO, VILLEFORT, M. D'AVRIGNY.

VILLEFORT.

Vous nous avez appelés, monsieur le comte ?

MONTE-CRISTO.

Oui; mais vous arrivez trop tard.

M. D'AVRIGNY.

Mort !

MONTE-CRISTO.

Voilà ce qu'il a écrit avant de mourir ; tenez.

VILLEFORT, après avoir lu.

Caderousse! Cet homme se nomme Caderousse?

MONTE-CRISTO.

Il paraît. Le connaissez-vous donc, monsieur de Villefort?

VILLEFORT.

Non! non! (A part.) Encore un souvenir de l'innocent que j'ai fait condamner à Marseille. Faites votre procès-verbal, monsieur d'Avrigny. Moi, je vais donner des ordres pour qu'on poursuive l'assassin.

MONTE-CRISTO, le regardant.

Mon Dieu! votre justice se fait parfois attendre; mais alors elle ne descend du ciel que plus complète.

ACTE QUATRIÈME

SEPTIÈME TABLEAU

Le cabinet de Monte-Cristo.

—

SCÈNE PREMIÈRE

MONTE-CRISTO, assis devant une table sur laquelle est déployée une carte géographique; BERTUCCIO, debout près de lui.

MONTE-CRISTO.

Monsieur, les affaires qui m'ont amené à Paris s'avancent; il se peut que je parte d'un moment à l'autre. Je veux, à compter d'aujourd'hui, des relais de six lieues en six lieues sur la route du Nord et sur la route du Midi, attendu que je ne sais pas encore laquelle des deux routes je prendrai. Allez! (Bertuccio rencontre Baptistin.) Qu'y a-t-il?

BERTUCCIO.

M. de Villefort, qui fait demander si Son Excellence est visible.

MONTE-CRISTO.

Allons, voilà votre tremblement qui vous reprend! Passez

par ici, voyons, j'ai pitié de vous. (Il fait sortir Bertuccio par une porte latérale. A Baptistin.) Introduisez M. de Villefort.]

SCÈNE II

MONTE-CRISTO, VILLEFORT.

VILLEFORT.

Je vous demande pardon, monsieur le comte, de vous déranger; mais vous comprenez qu'après l'événement dont vous avez failli être la victime, j'aurai plus d'une fois besoin de recourir à vous pour des renseignements.

MONTE-CRISTO.

Monsieur, je suis à vos ordres.

VILLEFORT.

Je ne vous dérange pas ?

MONTE-CRISTO.

Non, monsieur; vous le voyez, je voyageais.

VILLEFORT.

Sur la carte... Monsieur, je voulais vous demander si vous ne pouviez ajouter, sur l'assassin de votre assassin, quelques renseignements qui nous aident à le reconnaître.

MONTE-CRISTO.

Est-ce que la police ne le tient pas encore?

VILLEFORT.

Elle croit être sur ses traces, monsieur.

MONTE-CRISTO.

Diable, monsieur ! ses traces peuvent la mener loin, si l'assassin a toujours couru depuis le moment de l'assassinat; je croyais cependant que, grâce aux deux billets qu'avait écrits le mourant, c'était chose facile que de mettre la main sur ce jeune Corse.

VILLEFORT.

Deux billets, monsieur! je n'ai connaissance que d'un seul: en avait-il écrit deux?

MONTE-CRISTO.

Comment! je ne vous ai pas remis deux billets?

VILLEFORT.

Non, je vous jure.

MONTE-CRISTO.

Excusez-moi, monsieur; j'étais troublé sans doute; com-

ment donc ai-je fait cela? Mais je suis certain, en vérité, qu'il y avait un second billet, un billet qui contenait l'adresse et même le nom du jeune homme; car c'est un jeune homme.

VILLEFORT.

Oh! monsieur, ce billet est de la plus haute importance; il faut, vous le comprenez bien, que ce billet se retrouve.

MONTE-CRISTO.

Comment donc! Aussi se retrouvera-t-il, j'en suis bien sûr. Je le ferai chercher, monsieur... Mais, pardon, je crois que l'on m'appelle!

VILLEFORT.

Faites, monsieur, faites...

SCÈNE III

LES MÊMES, MAXIMILIEN.

MAXIMILIEN.

Monsieur le comte! monsieur le comte!

MONTE-CRISTO, courant à lui.

Morel! qu'y a-t-il?

MAXIMILIEN.

Ah! monsieur le comte!... si vous saviez!... quel malheur!

VILLEFORT.

Un malheur!... Vous sortez de chez moi?

MAXIMILIEN, stupéfait.

M. de Villefort!

VILLEFORT.

Parlez, monsieur! parlez!

MAXIMILIEN.

Oui, monsieur, j'étais chez vous... Je venais...

VILLEFORT.

Eh bien?

MAXIMILIEN.

Monsieur!... Barrois, le vieux domestique... il s'appelle Barrois.

VILLEFORT.

Barrois, oui...

MAXIMILIEN.

Il a été pris d'un mal subit; il s'est évanoui, il est mort.

VILLEFORT.

Mort! mort!... Oh!

(Il va pour s'élancer dehors.)

MAXIMILIEN.

Mais ce n'est pas tout, monsieur! ce n'est pas tout!

MONTE-CRISTO.

Qu'y a-t-il donc?

VILLEFORT.

Ce n'est pas tout?

MAXIMILIEN.

Une autre personne... (A lui-même.) Oh! mon Dieu, pourquoi est-il là?

VILLEFORT.

Une autre personne, dites-vous?

MAXIMILIEN.

Mademoiselle Valentine, monsieur! elle vient de perdre connaissance; elle est tombée inanimée.

VILLEFORT.

Ma fille! ma fille aussi!... (A part.) Oh! qu'allais-je dire?... (Se remettant.) D'effroi sans doute, de saissement?

MAXIMILIEN.

Je ne sais, monsieur; mais, pour Barrois et mademoiselle Valentine, mêmes symptômes: des vertiges, des déchirements, des convulsions... Mademoiselle Valentine souffre bien, monsieur!

(Il suffoque.)

VILLEFORT.

Oh! mais c'est trop!... n'est-ce pas, messieurs?... Trois morts, coup sur coup, dans cette maison... Et Valentine!... Valentine qui souffre!... On dirait que ma maison est maudite... Excusez-moi, messieurs, excusez-moi!... Je ne sais plus ce que je dis! je ne sais plus ce que je fais!... Adieu!

(Il sort égaré.)

SCÈNE IV

MONTE-CRISTO, MAXIMILIEN.

MONTE-CRISTO.

L'œuvre a marché!... Eh bien, Maximilien, qu'y a-t-il? Vous êtes pâle, votre front ruisselle de sueur.

MAXIMILIEN.

Comte, nous sommes seuls, n'est-ce pas?

MONTE-CRISTO.

Oui.

MAXIMILIEN.

Devant le malheureux père, je n'ai rien pu vous dire, comte; Barrois est empoisonné! Valentine est empoisonnée!

MONTE-CRISTO.

Êtes-vous fou, Morel?

MAXIMILIEN.

Je vous dis que toutes ces morts ne sont point naturelles, je vous dis qu'il y a dans tout cela quelque manœuvre infernale, dont personne n'a le secret, excepté M. de Villefort, M. d'Avrigny et moi...

MONTE-CRISTO.

Comment, vous, Morel?

MAXIMILIEN.

Écoutez: le soir de la mort de madame de Saint-Méran, le soir même où vous êtes venu dans la maison, j'étais caché dans un massif; j'ai entendu M. d'Avrigny dire...

MONTE-CRISTO.

Eh bien?

MAXIMILIEN.

Dire que cette mort, il fallait l'attribuer au poison.

MONTE-CRISTO.

Ah!... Et M. de Villefort laisse empoisonner comme cela chez lui, sans s'en inquiéter autrement? Je le croyais plus sévère que cela, notre magistrat.

MAXIMILIEN.

Oui; mais, cette fois, sans doute, il va s'émouvoir; car, cette fois, M. d'Avrigny s'est non-seulement expliqué tout haut sur le genre de mort, mais encore il a nommé le poison.

MONTE-CRISTO.

Et quel poison a-t-il nommé?

MAXIMILIEN.

De peur de l'oublier je l'ai écrit sur mes tablettes. Lisez.

MONTE-CRISTO.

Ah! diable!

MAXIMILIEN.

Ce poison est donc bien dangereux, comte?

MONTE-CRISTO.

Mortel !

MAXIMILIEN.

Mortel... Oh ! mon Dieu, que me dites-vous là ?

MONTE-CRISTO.

Que vous importe donc, à vous, Morel, les malheurs qui frappent M. de Villefort? Un ange exterminateur semble désigner cette maison à la colère du Seigneur ; qui vous dit que ce n'est point la colère de Dieu, ou plutôt sa justice, qui se promène dans cette maison ? Maximilien, Maximilien, détournez la tête, croyez-moi, et laissez passer la justice de Dieu.

MAXIMILIEN.

Mais comte, comte ! comprenez donc que je viens à vous, au contraire, pour sauver ce qui reste vivant de cette malheureuse maison, pour sauver Valentine, qui va mourir.

MONTE-CRISTO.

Sauver Valentine? Eh ! que m'importe à moi, qu'une jeune fille que je ne connais pas, que j'ai aperçue à peine, meure ou vive ! Que m'importe !... Assassin ou victime, dans la maison de M. de Villefort, je n'ai pas de préférence.

MAXIMILIEN.

Mais moi, moi, comte, je l'aime!

MONTE-CRISTO, bondissant.

Vous aimez qui ?

MAXIMILIEN.

J'aime éperdûment, j'aime en insensé, j'aime en homme qui donnerait tout son sang pour lui épargner une larme, j'aime Valentine de Villefort, qu'on assassine en ce moment! entendez-vous bien? je l'aime et je demande à Dieu et à vous, comment il faut faire pour la sauver.

MONTE-CRISTO.

Oh! malheureux! malheureux ! tu aimes Valentine, cette fille d'une race maudite. Oh! oh! oh ! et tu ne m'as pas prévenu !

MAXIMILIEN.

Comte ! comte ! je ne vous comprends pas.

MONTE-CRISTO.

Oh! moi qui regardais, spectateur impassible et curieux, moi qui regardais le développement de cette lugubre tragédie, moi qui, pareil au mauvais ange, riais peut-être du mal que font les hommes, voilà qu'à mon tour je me sens mordu

par le serpent dont je regardais la marche tortueuse, et mordu au cœur.

MAXIMILIEN.

Comte !

MONTE-CRISTO.

Allons, ne perdons pas de temps; dites-moi comment cela est arrivé, dites-moi où en est Valentine?

MAXIMILIEN.

Valentine a demandé, il y a une demi-heure, un verre d'eau sucrée qui lui a été apporté par la femme de chambre de madame de Villefort; elle y a trempé ses lèvres à peine, et, trouvant un goût amer à cette eau, l'a rendue à la femme de chambre, qui l'a déposée dans le vestibule. En ce moment, Barrois revenait d'une course, il avait très-chaud, il a trouvé le verre, il l'a vidé ; voilà comment lui est mort, et comment l'autre va peut-être mourir.

MONTE-CRISTO.

Rien n'est perdu, puisqu'elle vit.

MAXIMILIEN.

Faites attention, comte, que vous avez dit que rien n'était perdu.

MONTE-CRISTO.

Retournez tranquillement chez vous, Maximilien ; je vous commande de ne pas tenter une démarche, de ne pas laisser flotter sur votre visage l'ombre d'une préoccupation.

MAXIMILIEN.

Ah ! mon ami, sauvez Valentine !

MONTE-CRISTO.

J'ai besoin d'être seul. Allez.

SCÈNE V

MONTE-CRISTO, BERTUCCIO.

Le Comte frappe deux fois sur un timbre.

MONTE-CRISTO.

Bertuccio !... Monsieur Bertuccio, faites appeler mon architecte ; il a le plan de la maison voisine de celle-ci ; il faut qu'il me fasse une porte derrière ce tableau. Le reste me regarde. Je désire trouver la chose faite dans deux heures, vous entendez ?

BERTUCCIO, saluant.

Oui, monsieur le comte !

HUITIÈME TABLEAU

La chambre de Valentine.

SCÈNE PREMIÈRE

VALENTINE, couchée, MADAME DANGLARS, puis UNE GARDE-MALADE.

MADAME DANGLARS, entrant.

Soyez tranquille, je ne reste que cinq minutes, le temps de lui demander de ses nouvelles et de lui faire tous les compliments d'Eugénie. Mais où est-elle donc ?

VALENTINE, écartant le rideau avec sa main.

Ici, chère madame.

MADAME DANGLARS.

Vous gardez le lit, ma belle ? Oh ! mon Dieu, c'est ce que l'on m'avait dit ; aussi ai-je voulu, si tard qu'il soit, entrer et vous embrasser. Mais qu'avons nous donc ?

VALENTINE.

Depuis la dernière visite que vous avez bien voulu nous faire, je suis souffrante.

MADAME DANGLARS.

Vous avez la fièvre ?

VALENTINE.

Et même parfois du délire. Oh ! c'est un état étrange, allez ! Il me semble que je vois, la nuit, les personnes que j'ai l'habitude de voir le jour ; alors, les meubles deviennent mobiles, les portes s'ouvrent sans bruit, les murailles elles-mêmes semblent craquer. Je vois entrer des ombres qui s'approchent de mon lit, qui s'en éloignent, les unes menaçantes, les autres avec le sourire sur les lèvres.

MADAME DANGLARS.

Mais dormez-vous ou veillez-vous pendant ces visions ?

VALENTINE.

Je ne sais, madame; mon état tient à la fois de la veille et du sommeil.

LA GARDE-MALADE.

Mademoiselle, voici votre potion pour la nuit. C'est M. d'Avrigny qui vous l'envoie. Il l'a préparée lui-même, et, vous le voyez, le cachet est intact.

VALENTINE.

Merci, ma bonne.

MADAME DANGLARS.

Oh! que de précautions, ma chère enfant!

VALENTINE.

Vous savez combien M. d'Avrigny nous aime, et il veut absolument que je vive.

MADAME DANGLARS.

Il a bien raison! et nous aussi, mon enfant, nous voulons que vous viviez. Dépêchez-vous donc de guérir, et, en attendant, au lieu de faire tous ces vilains rêves que vous dites, dormez, chère enfant, dormez!

LA GARDE-MALADE.

Avez-vous encore besoin de moi, mademoiselle?

VALENTINE.

Non, de la nuit, madame.

MADAME DANGLARS.

Bonne nuit, chère Valentine!

VALENTINE.

Bonsoir.

SCÈNE II

VALENTINE, seule.

Bonne nuit!... Oui, la nuit serait bonne, si, au milieu de toutes ces ombres que la fièvre secoue autour de moi, je voyais apparaître mon pauvre Maximilien. Pourquoi donc toutes ces précautions de M. d'Avrigny, ces bouteilles cachetées, ces potions préparées par lui-même? Onze heures et demie. Mon Dieu! mon Dieu! voilà la fièvre qui me prend... Cette bibliothèque, il me semble qu'elle s'ouvre, que quelqu'un en sort, qu'une ombre s'avance vers mon lit. Buvons! quand j'ai bu, pendant un instant, je souffre moins.

SCÈNE III

VALENTINE, MONTE-CRISTO.

MONTE-CRISTO, qui a ouvert la porte de la bibliothèque, et qui s'est avancé vers le lit, arrêtant la main de Valentine.

Attendez! (Il goûte la potion et lui donne le verre ensuite.) Buvez, maintenant.

VALENTINE.

Oh! c'est la première fois qu'une de mes visions me parle. Qui êtes-vous?

MONTE-CRISTO, un doigt sur la bouche.

Silence!... n'appelez pas, ne vous effrayez pas, n'ayez pas même au fond du cœur l'éclair d'un soupçon ou l'ombre d'une inquiétude. L'homme que vous voyez devant vous, — car cette fois vous avez raison, Valentine, et ce n'est point une illusion, — cet homme est le plus tendre père et le plus respectueux ami que vous puissiez rêver.

VALENTINE.

Mon Dieu!

MONTE-CRISTO.

Écoutez-moi, ou plutôt regardez-moi; voyez mes yeux rougis, voyez mon visage plus pâle que d'habitude; c'est que, depuis trois nuits, je n'ai pas fermé l'œil un seul instant; depuis trois nuits, je veille sur vous, je vous protége, je vous conserve à notre ami Maximilien.

VALENTINE.

Maximilien! Il vous a donc tout dit?

MONTE-CRISTO.

Oui; quand il vous a quittée dans le jardin, au moment de la mort du pauvre Barrois, c'était pour venir chez moi, c'était pour tout me dire; car il m'aime tant, pauvre Maximilien! qu'il me croit une puissance surhumaine. Oui, il m'a tout dit, votre âme de vierge, votre cœur d'ange. Il m'a dit que votre vie était sa vie; que, si vous mouriez, il se tuerait, et je lui ai promis, moi, que vous vivriez.

VALENTINE.

Vous lui avez promis que je vivrais?

MONTE-CRISTO.

Oui.

VALENTINE.

Vous venez de me parler de protection et de vigilance; êtes-vous donc médecin ?

MONTE-CRISTO.

Oui, et le meilleur que le ciel puisse vous envoyer en ce moment, croyez-moi.

VALENTINE.

Vous dites que vous avez veillé. Où cela? comment cela? Je ne vous ai pas vu.

MONTE-CRISTO.

Derrière la porte de cette bibliothèque.

VALENTINE.

En effet, cette porte qui vous a donné passage. Comment donc... cette porte...?

MONTE-CRISTO.

J'ai acheté la maison voisine, et, cette porte, je l'ai fait ouvrir.

VALENTINE.

Monsieur ! ce que vous avez fait là...

MONTE-CRISTO.

Valentine, pendant cette longue veille, j'ai vu quelles gens venaient chez vous, quels aliments on vous préparait, quelles boissons on vous a servies; puis, quand ces boissons me paraissaient dangereuses, j'entrais comme je viens d'entrer, je vidais votre verre, et je substituais au poison un breuvage bienfaisant qui, au lieu de la mort qui vous était préparée, faisait circuler la vie dans vos veines.

VALENTINE.

Le poison! la mort! que dites-vous donc là, monsieur?

MONTE-CRISTO.

Chut!... Voilà comment vous avez vécu trois nuits, Valentine ; mais, moi, comment vivais-je? Oh ! les cruelles heures que vous m'avez fait passer! oh ! les effroyables tortures que vous m'avez fait subir, quand je voyais verser dans votre verre le poison mortel, quand je craignais que vous n'eussiez le temps de boire avant que je l'eusse répandu par la fenêtre.

VALENTINE.

Mais, si vous avez vu verser le poison dans mon verre, vous avez vu la personne qui le versait?

MONTE-CRISTO.

Oui.

VALENTINE.

Vous l'avez vue?

MONTE-CRISTO.

Oui.

VALENTINE.

Oh! ce que vous me dites est horrible, ce que vous me faites croire est infernal. Quoi! dans la maison de mon père! quoi! dans ma chambre! quoi! sur mon lit de souffrance on continue de m'assassiner!... Oh! retirez-vous, monsieur; vous tentez ma conscience, vous blasphémez la bonté divine! Cela n'est pas!

MONTE-CRISTO.

Êtes-vous la première que cette main frappe, Valentine? N'avez-vous pas vu tomber autour de vous M. de Saint-Méran, madame de Saint-Méran, Barrois? Voyons, ne connaissez-vous pas la personne qui en veut à votre vie?

VALENTINE.

Non. Pourquoi quelqu'un désirerait-il ma mort?

MONTE-CRISTO.

Vous ne le soupçonnez pas?

VALENTINE.

Non.

MONTE-CRISTO, écoutant.

Vous allez la connaître, alors.

VALENTINE.

Comment cela?

MONTE-CRISTO.

Parce que, ce soir, vous n'avez ni la fièvre ni le délire; parce que, ce soir, vous êtes bien éveillée; parce que voilà minuit qui va sonner, et que c'est l'heure des assassins.

VALENTINE, s'essuyant le front.

Mon Dieu! mon Dieu!

MONTE-CRISTO.

Valentine, appelez toutes vos forces à votre secours, comprimez votre cœur dans votre poitrine, arrêtez votre voix dans votre gorge, feignez de dormir. Vous verrez! vous verrez!

VALENTINE.

J'entends du bruit, il me semble.

MONTE-CRISTO.

Pas un geste, pas un mot; qu'on vous croie endormie

sans quoi, l'on vous tuerait peut-être avant que j'eusse le temps de vous secourir.

(Il rentre dans la bibliothèque.)

SCÈNE IV

VALENTINE, seule.

(Scène de silence pendant laquelle elle écoute minuit sonner à la pendule; au dernier coup, la porte de madame de Villefort s'ouvre. Madame de Villefort apparaît. Valentine, soulevée sur son coude, se laisse retomber sur l'oreiller, puis attend. Madame de Villefort s'approche, verse dans le verre le contenu d'une fiole. Valentine fait un mouvement, madame de Villefort s'efface vivement à la tête du lit. Après un instant, elle avance la tête, regarde Valentine; puis, pas à pas, presque à reculons, elle se retire.)

SCÈNE V

VALENTINE, MONTE-CRISTO.

Tandis que la porte de madame de Villefort se referme, celle de Monte-Cristo s'ouvre, et le Comte reparaît.

MONTE-CRISTO.

Eh bien, doutez-vous encore?

VALENTINE.

Oh! mon Dieu!

MONTE-CRISTO.

Vous avez vu?

VALENTINE.

Hélas!

MONTE-CRISTO.

Vous avez reconnu?

VALENTINE.

Oui; mais je n'y puis croire.

MONTE-CRISTO.

Alors, vous aimez mieux mourir et faire mourir Maximilien?

VALENTINE.

Mais ne puis-je donc quitter la maison? ne puis-je me sauver?

MONTE-CRISTO.

Valentine, la main qui vous poursuit vous atteindra par-

tout. Tenez, si vous aviez bu ce que madame de Villefort vient de verser dans ce verre, Valentine vous étiez perdue!

(Il jette le contenu du verre par la fenêtre.)

VALENTINE.

Oh! mon Dieu! pourquoi donc me poursuit-elle ainsi? Je ne lui ai jamais fait de mal.

MONTE-CRISTO.

Mais vous êtes riche, Valentine; mais vous avez deux cent mille livres, vous les enlevez à son fils.

VALENTINE.

Édouard! malheureux enfant! Et c'est pour lui que l'on commet tous ces crimes? Pauvre Edouard! Oh! pourvu que tout cela ne retombe pas sur lui!

MONTE-CRISTO.

Vous êtes un ange, Valentine!

VALENTINE.

Et c'est dans l'esprit d'une femme qu'un pareil projet a pris naissance! Oh! mon Dieu! oh! mon Dieu!

MONTE-CRISTO.

Valentine, votre ennemie est vaincue du moment que nous l'avons devinée. Vous vivrez pour être heureuse et rendre un noble cœur heureux; mais, pour vivre, Valentine, il faut avoir toute confiance en moi.

VALENTINE.

Ordonnez; que faut-il faire?

MONTE-CRISTO.

Prendre aveuglément ce que je vous donnerai.

VALENTINE.

Eh bien, monsieur, disposez de moi. Mon Dieu! mon Dieu! que va-t-il donc arriver?

MONTE-CRISTO.

Quelque chose qui arrive, Valentine, ne vous épouvantez pas; si vous souffrez, si vous perdez la vue, ne craignez pas; si vous vous réveillez sans savoir où vous êtes, n'ayez pas peur, dussiez-vous, en vous réveillant, vous trouver dans quelque caveau sépulcral ou clouée dans quelque bière : quelqu'un veille sur vous.

(Un orage commence; éclairs pâles et rares; tonnerre lointain.)

VALENTINE.

Laissez-moi prier un instant. (Elle prie.) Donnez, maintenant.

(Monte-Cristo lui présente une pastille dans un drageoir.)

MONTE-CRISTO.

Ma fille, croyez en mon dévouement pour vous ; croyez en la bonté de Dieu et dans l'amour de Maximilien.

VALENTINE ; elle porte la pastille à ses lèvres.

Il le faut ?

MONTE-CRISTO.

Oui. (Valentine mange la pastille.) Et maintenant, au revoir, mon enfant ! vous êtes sauvée.

(Il rentre dans la bibliothèque.)

SCÈNE VI

VALENTINE, seule.

Le comte n'a point dit si l'effet de ce narcotique serait lent ou rapide. Si je le rappelais ! Oh ! toute cette confiance que m'inspirait sa vue semble disparaître avec lui. Me voilà seule, seule... avec un sommeil terrible, avec un sommeil... qui est bien véritablement le frère de la mort ! Oh ! il me semble que mon cœur s'engourdit, il me semble que ma vue se trouble ; je touche les objets et ne les sens plus... Mon Dieu ! si le comte s'était trompé... si, au lieu du sommeil, c'était la mort... Cette lumière... qui veille, je ne la vois plus qu'à travers un brouillard... Je suis glacée... Oh ! je sens que je meurs... Je ne veux pas mourir... De l'air !... de l'air !... A moi ! au secours ! (Elle sonne avec désespoir, la sonnette s'échappe de ses mains.) Ma...xi...mi...lien...

(Éclairs, tonnerre ; elle tombe évanouie sur son lit.)

SCÈNE VII

VALENTINE, évanouie ; VILLEFORT, MADAME DE VILLEFORT, LA GARDE-MALADE, DOMESTIQUES.

Madame de Villefort et Villefort entrent chacun par une porte différente. Villefort va droit au lit de Valentine ; madame de Villefort regarde le verre sur le guéridon,

VILLEFORT, entrant.

Tu appelles, mon enfant ? tu as sonné, tu as besoin de quel-

que chose? Je travaille, me voilà. Valentine! Valentine! Au nom du ciel! réponds, Valentine! (Il la touche.) Sans voix!... sans respiration!... son cœur ne bat plus!... Morte! morte! morte!

(Il tombe accablé près du lit.)

LES DOMESTIQUES.

Morte!

MADAME DE VILLEFORT.

Mais il vous reste un fils, monsieur; venez!

(Ils sortent; à ce moment, l'orage éclate avec fureur, la fenêtre s'ouvre avec fracas, et Maximilien, pâle, éperdu, paraît.)

SCÈNE VIII

MAXIMILIEN, puis MONTE-CRISTO.

MAXIMILIEN.

Pas de nouvelles depuis trois jours! Ces gens éperdus qui s'enfuient... Je n'y tiens plus!... Valentine, pardonnez-moi. Valentine!... C'était trop souffrir!... Elle dort... Valentine!... (Apercevant le cadavre.) Ah! ah!... (Il tombe sur un fauteuil. Après un temps, il se relève, va au lit, découvre le visage de la jeune fille, dans un effrayant silence, puis, froidement.) Valentine est morte! (Il regarde plus fixement.) Valentine est morte! (Une main de la jeune fille pend hors du lit. Maximilien prend cette main et la baise avec un sanglot déchirant. Puis il se relève.) Au revoir, Valentine! à bientôt! C'est mon tour!

(Il va prendre ses pistolets, qu'il a déposés en entrant sur la cheminée.)

MONTE-CRISTO, paraissant.

Maximilien, vous ne mourrez pas!

MAXIMILIEN.

Vous ici! vous venez de dire, je crois, que je ne mourrais pas? Qui donc m'en empêchera?

MONTE-CRISTO.

Moi!

MAXIMILIEN.

Vous! vous qui m'avez leurré d'un espoir absurde, vous qui m'avez retenu, bercé, endormi par de vaines promesses; vous qui affectez toutes les ressources de l'intelligence, toutes les puissances de la matière; vous qui jouez, ou plutôt qui

faites semblant de jouer le rôle de la Providence, et qui n'avez pas même eu le pouvoir de donner du contre-poison à une jeune fille empoisonnée; et vous venez me dire cela en présence du cadavre de Valentine?... Monsieur, vous me feriez pitié, si vous ne me faisiez horreur!

MONTE-CRISTO, lui arrachant le pistolet.

Et moi, je vous répète que vous ne vous tuerez pas!

MAXIMILIEN.

Mais qui donc êtes-vous pour vous arroger un pareil droit sur moi?...

MONTE-CRISTO.

Je suis le seul homme au monde qui ait le droit de vous dire : Morel! je ne veux pas que le fils de votre père meure aujourd'hui.

MAXIMILIEN.

Et pourquoi parlez-vous de mon père? pourquoi mêler le souvenir de mon père à ce qui m'arrive?

MONTE-CRISTO.

Parce que je suis celui qui a déjà sauvé la vie à ton père, un jour qu'il voulait se tuer, comme tu veux te tuer aujourd'hui; parce que je suis l'homme qui a donné la bourse à ta jeune sœur et rendu *le Pharaon* au vieux Morel, parce que je suis Edmond Dantès, qui te fit jouer, enfant, sur ses genoux.

MAXIMILIEN.

Edmond! Edmond Dantès! Ah!

(Il se jette aux pieds de Monte-Cristo.)

MONTE-CRISTO.

Silence! silence! Voyons, redeviens-tu enfin un homme, Maximilien?

MAXIMILIEN.

Oui, car je recommence à souffrir.

MONTE-CRISTO.

Regarde-moi, Morel, oui, regarde-moi... Je n'ai ni larmes dans les yeux, ni fièvre dans les veines, ni battements dans le cœur. Et cependant je te vois souffrir, toi, Maximilien, toi que j'aime comme j'aimerais mon fils. Eh bien, si je te prie, si je t'ordonne de vivre, Morel, c'est dans la conviction qu'un jour tu me remercieras de t'avoir conservé la vie.

MAXIMILIEN.

Mais vous oubliez donc que j'ai perdu Valentine?

MONTE-CRISTO.

Espère, Maximilien !

MAXIMILIEN.

Que j'espère? Mais, si vous me persuadez, vous me ferez perdre la raison, vous me ferez croire que je puis retrouver cet ange... Mon ami, mon père, prenez garde, vous me feriez croire à des choses surnaturelles !

MONTE-CRISTO.

Espère, mon ami; si je ne te guéris pas d'ici huit jours, jour pour jour, heure pour heure, retiens bien mes paroles, Morel... je te placerai moi-même en face de pistolets tout chargés, et d'une coupe du plus sûr poison d'Italie, d'un poison plus sûr et plus prompt, crois-moi, que celui qui a tué Valentine.

MAXIMILIEN.

Vous me le promettez?

MONTE-CRISTO.

Dans huit jours, et la date est sacrée, Maximilien: je ne sais si tu y as songé, nous sommes aujourd'hui le 5 septembre, il y a aujourd'hui dix ans que j'ai sauvé ton père. (Maximilien prend les deux mains du Comte et les baise.) D'ici là, en revanche, tu me promets de vivre ?

MAXIMILIEN.

Oh ! comte, je vous le jure... Mais aussi...

MONTE-CRISTO.

Assez, mon fils! Dépose un dernier baiser sur ce front livide. (Maximilien obéit.) Attends et espère !

(Il emmène Maximilien.)

ACTE CINQUIÈME

NEUVIÈME TABLEAU

Le cabinet de Villefort.

SCÈNE PREMIÈRE

VILLEFORT, UN DOMESTIQUE.

VILLEFORT, au bruit que fait le Domestique en entrant.

Qu'est-ce que cela ?

LE DOMESTIQUE.

C'est une dame qui insiste pour entrer malgré les ordres de monsieur.

VILLEFORT.

Une dame ?

LE DOMESTIQUE.

Voici sa carte.

VILLEFORT.

Baronne Danglars. Qu'elle entre.

SCÈNE II

MADAME DANGLARS, VILLEFORT.

VILLEFORT.

Excusez mes serviteurs, madame; ils sont atteints d'une terreur dont je ne puis leur faire un crime. Soupçonnés, ils deviennent soupçonneux.

MADAME DANGLARS.

Ah ! vous aussi, monsieur, vous voilà donc malheureux à votre tour ?

VILLEFORT.

Oui, madame.

MADAME DANGLARS.

Vous me plaignez alors ?

VILLEFORT.

Croyez-le, bien sincèrement. Mais la dénonciation était positive, et j'ai dû faire arrêter le prévenu. D'ailleurs, pouvais-je laisser s'achever cette alliance entre votre fille et un échappé du bagne?

MADAME DANGLARS.

Non, sans doute, vous ne pouviez pas laisser ma fille devenir la femme d'un tel homme. Oui, sans doute, vous deviez le faire arrêter; mais peut-être ne deviez-vous pas le faire arrêter chez moi, au moment même où l'on venait d'annoncer le mariage; ma maison est déshonorée. N'est-ce donc pas assez de notre ruine?

VILLEFORT.

J'ai fait arrêter le coupable où j'ai pu et comme j'ai pu, madame.

MADAME DANGLARS.

Oh! quel affreux malheur!

VILLEFORT.

Quand j'entends parler de malheurs, madame, j'ai pris la fâcheuse habitude de penser aux miens, et, alors, cette égoïste opération du parallèle se fait dans mon esprit. Voilà, pourquoi, à côté de mes malheurs, les vôtres me semblent une mésaventure; voilà pourquoi, à côté de ma position funeste, la vôtre me semble une position à envier. Mais laissons cela. Vous demandiez, madame...?

MADAME DANGLARS.

Je demandais, mon ami, où en est l'affaire de cet imposteur?

VILLEFORT.

Imposteur! décidément, madame, c'est un parti pris chez vous d'atténuer certaines choses et d'en exagérer d'autres. Imposteur! M. Andrea Cavalcanti, ou plutôt M. Benedetto! Vous vous trompez, madame, M. Benedetto est bel et bien un assassin.

MADAME DANGLARS.

Soit, monsieur; mais, songez-y, plus vous vous armerez sévèrement contre ce malheureux, plus vous frapperez ma famille. Voyons, songez à ce qui se passe, monsieur de Villefort, et soyez miséricordieux.

VILLEFORT.

Oui, je sais ce que vous voulez dire; vous faites allusion

à ces bruits terribles répandus dans le monde, que toutes ces morts qui, depuis quatre mois, m'habillent de deuil, que cette dernière mort, enfin, à laquelle vient de succomber Valentine, que toutes ces morts ne soient point naturelles.

MADAME DANGLARS.

Non, je ne songeais point à cela.

VILLEFORT.

Si fait, vous y songiez, madame, et vous vous disiez tout bas en me regardant: « Toi qui poursuis le crime, voyons, pourquoi donc y a-t-il autour de toi, près de toi, dans ta maison même, des crimes qui restent impunis ? » Vous vous disiez cela, n'est-ce pas, madame?

MADAME DANGLARS.

Eh bien, oui, je l'avoue.

VILLEFORT.

Je vais vous répondre ; il y a des crimes qui restent impunis, parce qu'on ne connaît pas le criminel et qu'on craint de frapper une tête innocente pour une tête coupable; mais, quand les criminels seront connus, par le Dieu vivant ! madame, quels qu'ils soient, ils mourront ; et maintenant, après le serment que je viens de faire et que je tiendrai, osez me demander grâce pour ce misérable !

MADAME DANGLARS.

Eh ! monsieur, êtes-vous donc sûr qu'il soit tout à fait indigne de pitié? Tel est criminel par occasion, qui, s'il fût né de parents qui eussent veillé sur sa jeunesse, eût été un exemple pour la société qui le repousse et appelle sur lui le regard des magistrats et la rigueur de la loi.

VILLEFORT.

Pour dieu, madame, ne demandez donc jamais à moi la grâce d'un coupable! Que suis-je, moi, sinon cette loi dont vous parliez tout à l'heure, et que la société invoque pour garantir sa sûreté? Est-ce que la loi a des yeux pour voir votre tristesse? est-ce que la loi a des oreilles pour entendre votre douce voix? est-ce que la loi a une mémoire pour se faire l'application de vos délicates pensées? Non, la loi ordonne, et, quand elle a ordonné, elle frappe. Vous me direz que je suis un être vivant et non pas un code ; regardez-moi, madame, regardez autour de moi. Les hommes m'ont-ils traité en frère? m'ont-ils aimé, moi? m'ont-ils ménagé, moi? m'ont-ils épargné, moi? Depuis que j'ai failli moi-

même, et plus profondément que les autres, je l'avoue, eh bien, depuis ce temps, j'ai secoué les vêtements d'autrui pour trouver l'ulcère, et je l'ai toujours trouvé, ce cachet de la perversité humaine; car chaque homme que je reconnais coupable me semble une preuve vivante, une preuve nouvelle que je n'étais pas une hideuse exception. Hélas! hélas! hélas! tout le monde est méchant, madame; prouvons-le, et frappons le méchant!

MADAME DANGLARS.

Mais on m'a dit que ce jeune homme était vagabond, orphelin, abandonné de tous.

VILLEFORT.

Tant mieux, madame; son père ne rougira pas de sa honte; sa mère ne pleurera pas sur sa mort.

MADAME DANGLARS.

Mais c'est s'acharner sur le faible, monsieur.

VILLEFORT.

Le faible qui assassine!

MADAME DANGLARS.

Son déshonneur rejaillit sur ma maison.

VILLEFORT.

La mort n'habite-t-elle pas la mienne?

MADAME DANGLARS.

Ah! monsieur, vous êtes sans pitié pour les autres. Eh bien, c'est moi qui vous le dis, on sera sans pitié pour vous.

VILLEFORT.

Soit. Il y a longtemps que j'ai ramassé le gant; je soutiendrai la lutte jusqu'au bout.

MADAME DANGLARS.

Mais remettez au moins la cause de ce malheureux aux prochaines assises; cela donnera six mois pour qu'on oublie.

VILLEFORT.

Non pas, madame. Le coupable est arrêté; aujourd'hui, l'instruction commence; aujourd'hui même, dans ce cabinet, j'interroge le coupable. Il y a encore quinze jours d'ici aux prochaines assises; c'est plus de temps qu'il n'en faut pour qu'il y comparaisse et qu'il y soit jugé. Et moi aussi, madame, il faut que j'oublie. Eh bien, quand je travaille, et je travaille nuit et jour, il y a des moments où je ne me souviens plus, et, alors, je suis heureux; heureux à la manière des morts, c'est vrai, mais cela vaut encore mieux que de souffrir

Aujourd'hui, je l'interroge; dans quinze jours, il sera accusé; dans quinze jours, on demandera sa mort, et il sera condamné.

(M. d'Avrigny est entré pendant les dernières paroles.)

MADAME DANGLARS.

Ah! vous ne me disiez pas qu'on nous écoutait! Adieu, monsieur.

VILLEFORT.

Adieu, madame. (Elle sort.) Allons! allons! dix vols, quatre incendies, un assassinat! La session sera terrible.

SCÈNE III

VILLEFORT, M. D'AVRIGNY.

M. D'AVRIGNY.

Oui, surtout si vous y ajoutez quatre empoisonnements.

VILLEFORT.

Quatre empoisonnements?... Oh! docteur, docteur, j'oubliais, et voilà que vous me faites souvenir.

M. D'AVRIGNY.

Oui; car je crois, monsieur, qu'il est temps que nous agissions. Je crois qu'il est temps que nous opposions une digue à ce torrent de mortalité qui se répand sur la maison, et, quand je dis qu'il est temps, je devrais dire qu'il est trop tard.

VILLEFORT.

Docteur!

M. D'AVRIGNY.

Quant à moi, monsieur, je ne me sens point capable de porter plus longtemps de pareils secrets, sans espoir d'en faire sortir bientôt la vengeance pour la société et pour les victimes. Voyons, soyez magistrat, interprète de la loi, et honorez-vous par une immolation complète.

VILLEFORT.

Vous me faites frémir, docteur... Une immolation?

M. D'AVRIGNY.

Écoutez! la mort frappe à votre porte; elle entre; elle va, non pas en aveugle, mais, intelligente qu'elle est, de chambre en chambre. Eh bien, moi, je suis sa trace; je reconnais son passage.

VILLEFORT.

Parlez, docteur; j'aurai du courage.

M. D'AVRIGNY.

Eh bien, monsieur, vous avez chez vous, dans votre maison, un de ces monstres comme chaque siècle s'épuise à en produire un.

VILLEFORT.

Docteur !

M. D'AVRIGNY.

« Cherche à qui le crime profite, » dit un vieil axiome de jurisprudence. Après la mort de M. et madame de Saint-Méran, j'ai cherché, et, Dieu me pardonne, comme le crime profitait à Valentine...

VILLEFORT.

Docteur !

M. D'AVRIGNY.

J'ai soupçonné Valentine.

VILLEFORT.

Oh! la chaste et pure vierge, vous l'avez soupçonnée!

M. D'AVRIGNY.

Hélas! la mort elle-même est venue me dire que je me trompais, et je n'en ai que plus obstinément répété : « Cherche à qui le crime profite ! »

VILLEFORT.

Et vous avez trouvé?...

M. D'AVRIGNY.

Suivez la marche du criminel; il tue d'abord M. de Saint-Méran.

VILLEFORT.

Docteur !

M. D'AVRIGNY.

Il le tue, vous dis-je! Il tue M. de Saint-Méran ; il tue madame de Saint-Méran ; enfin, il tue Valentine... Écoutez, écoutez bien.

VILLEFORT.

Oh ! je ne perds pas un mot, quoique chaque mot me brise le cœur.

M. D'AVRIGNY.

Valentine héritait de M. et de madame de Saint-Méran; il fallait donc tuer d'abord M. et madame de Saint-Méran pour que toute leur fortune se réunît sur la tête de Valentine; et,

toute cette fortune réunie sur la tête de Valentine, il fallait tuer Valentine à son tour.

VILLEFORT.

Mais pourquoi cela ?

M. D'AVRIGNY.

Pour que vous héritassiez de votre fille Valentine, et que votre fils Édouard héritât de vous.

VILLEFORT.

Oh! grâce, d'Avrigny, grâce!

M. D'AVRIGNY.

Pas de grâce, monsieur!... Est-ce que, quand on vous demande grâce, à vous, vous l'accordez? Est-ce que, tout à l'heure, à madame Danglars, qui vous demandait grâce, vous ne répondiez pas : « Je suis la loi ? » Non ; d'ailleurs, le médecin a une mission sacrée ; c'est pour la remplir qu'il remonte jusqu'aux sources de la vie et qu'il descend dans les mystérieuses ténèbres de la mort. Quand le crime a été commis, et quand Dieu, épouvanté sans doute, détourne son regard du criminel, c'est au médecin de dire : « Le voilà ! »

VILLEFORT.

Oh ! grâce ! grâce, pour elle !

M. D'AVRIGNY.

Oh! vous voyez bien que vous savez qui !

VILLEFORT.

Docteur, je ne résiste plus, je ne me défends plus, je vous crois; mais, par pitié, épargnez sa vie, épargnez mon honneur!

M. D'AVRIGNY.

Monsieur de Villefort, si votre femme en était seulement à son premier crime, et que je la visse en méditer un second, je vous dirais : « Avertissez-la, punissez-la ; quelle passe le reste de sa vie dans quelque cloître, dans quelque couvent, à prier, à pleurer; » mais elle a vu l'une après l'autre quatre agonies, mais elle a contemplé quatre moribonds, mais elle s'est agenouillée près de quatre cadavres. Au bourreau, l'empoisonneuse! au bourreau !

VILLEFORT.

Eh bien, soit, docteur; seulement, jurez-moi que le terrible secret demeurera entre nous.

M. D'AVRIGNY.

Oui, si elle meurt ! oui, si elle est punie!

VILLEFORT.

Elle sera punie, elle mourra!

M. D'AVRIGNY.

C'est bien; je sais que vous n'engagez pas votre parole en vain : le secret vous sera gardé, mon ami.

(Villefort sonne.)

VILLEFORT, au Domestique qui entre.

Dites à madame de descendre et que je veux lui parler.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MADAME DE VILLEFORT, ÉDOUARD.

MADAME DE VILLEFORT.

Me voilà, monsieur... Oh! mon Dieu, pourquoi êtes-vous si pâle? Vous vous tuerez, monsieur, avec ce travail nocturne et incessant!

VILLEFORT.

Édouard, allez jouer au jardin; il faut que je parle à votre mère.

ÉDOUARD.

Dis donc papa, qu'est-ce qu'on lui fera donc, à M. Benedetto?

VILLEFORT.

Allez au jardin, Édouard, je vous l'ai déjà dit; m'entendez-vous? Allez.

ÉDOUARD.

Maman!

VILLEFORT; il prend l'enfant par le bras et le conduit à la porte qui donne sur le jardin.

Va, mon enfant, va! (Au Docteur.) Adieu, mon ami.

M. D'AVRIGNY.

Rappelez-vous votre serment.

VILLEFORT.

Soyez tranquille, ce qui est juré est juré.

(Il ferme la porte et revient, sombre et pâle, près de sa femme.)

SCÈNE V

MADAME DE VILLEFORT, VILLEFORT.

MADAME DE VILLEFORT.

Oh ! mon Dieu, qu'y a-t-il donc?

VILLEFORT.

Madame, où mettez-vous le poison dont vous vous servez d'habitude?

MADAME DE VILLEFORT.

Que dites-vous, monsieur ? Je ne vous comprends pas !

VILLEFORT.

Je vous demande dans quel endroit vous cachez le poison avec lequel vous avez tué mon beau-père M. de Saint-Méran, madame de Saint-Méran, Barrois et Valentine.

MADAME DE VILLEFORT.

Oh ! mon Dieu, que me dites-vous là?

VILLEFORT.

C'est à vous, non point d'interroger, mais de répondre, madame.

MADAME DE VILLEFORT.

Mais à qui dois-je répondre, monsieur? au mari ou au juge?

VILLEFORT.

Au juge, madame, au juge !

MADAME DE VILLEFORT.

Oh! monsieur, je vous en supplie, ne croyez pas aux apparences !

VILLEFORT.

Oh ! je n'ai douté que trop longtemps, madame, puisque mon doute vous a laissé le temps de tuer Valentine !

MADAME DE VILLEFORT.

Monsieur, je vous jure...

VILLEFORT.

Seriez-vous lâche, madame? et, en effet, c'est une remarque que j'ai faite, que les empoisonneurs sont lâches !... Seriez-vous lâche, vous qui, cependant, avez eu l'affreux courage de voir expirer devant vous trois vieillards et une jeune fille, assassinés par vous?...

MADAME DE VILLEFORT.

Oh! monsieur !

VILLEFORT.

Seriez-vous lâche? Vous qui avez compté une à une les minutes de quatre agonies, vous qui avez si bien combine vos plans infernaux, vous qui avez composé vos mélanges infâmes avec une habileté et une précision si miraculeuses, avez-vous oublié de calculer une seule chose, c'est-à-dire où pouvait vous mener la révélation de vos crimes?... Non, vous avez songé à tout cela et vous avez gardé quelque poison plus doux, plus subtil, plus meurtrier que les autres, pour échapper au châtiment qui vous était dû... Vous avez fait cela, je l'espère du moins !...

MADAME DE VILLEFORT.

Eh bien, oui, oui, monsieur, tout cela est vrai et je suis bien coupable; mais, puisque j'avoue...

VILLEFORT.

Oui, vous avouez; mais l'aveu fait à son juge, l'aveu fait au dernier moment, l'aveu fait quand on ne peut plus nier, cet aveu ne diminue en rien le châtiment infligé au coupable.

MADAME DE VILLEFORT.

Le châtiment, monsieur, le châtiment! voilà deux fois que vous prononcez ce mot.

VILLEFORT.

Sans doute. Est-ce parce que vous étiez quatre fois coupable, que vous avez cru y échapper? est-ce parce que vous êtes la femme de celui qui requiert ce châtiment, que vous avez cru que le châtiment s'écarterait de votre tête? Non, madame. Quelle qu'elle soit, l'échafaud attend l'empoisonneuse !

MADAME DE VILLEFORT.

Mon Dieu, monsieur, pardonnez, mais je doute encore que ce soit à moi que s'adressent ces terribles paroles. Que voulez-vous dire, et qu'exigez-vous ?

VILLEFORT.

Je veux dire, madame, que la femme d'un magistrat ne chargera pas de son infamie un nom jusqu'aujourd'hui sans tache, et ne déshonorera pas du même coup son mari et son enfant. Où est le poison dont vous vous servez d'habitude, madame?

MADAME DE VILLEFORT.

Non, non, vous ne voulez pas cela.

VILLEFORT.

Ce que je ne veux pas, madame, c'est que vous périssiez sur un échafaud, entendez-vous!

MADAME DE VILLEFORT.

Oh! monsieur, grâce!

VILLEFORT.

Ce que je veux, c'est que justice soit faite! Je suis sur terre pour punir... A toute autre femme coupable comme vous, fût-ce une reine, j'enverrais le bourreau. Mais à vous, je dis : Où est votre poison? Dites vite, madame; où est votre poison?

MADAME DE VILLEFORT.

Oh! pour notre enfant, au nom de notre enfant, oh! laissez-moi vivre!

VILLEFORT.

Non, non, non! Si je vous laissais vivre, un jour, vous l'empoisonneriez comme les autres.

MADAME DE VILLEFORT.

Moi, tuer mon enfant? moi, tuer mon Édouard? Oh! vous êtes fou, monsieur!

VILLEFORT.

Songez-y, madame; là est un coupable, moins coupable que vous. Si, dans dix minutes, c'est-à-dire quand je l'aurai interrogé, justice n'est pas faite, les gardes qui ont amené un assassin en emmèneront deux.

MADAME DE VILLEFORT.

Impossible, monsieur, impossible!

VILLEFORT.

Vous doutez? (Il va à la porte à droite, il l'ouvre.) Entrez.

(Les Gendarmes entrent, tenant entre eux Benedetto, qui a les poucettes aux mains.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, BENEDETTO.

VILLEFORT, allant à sa femme.

Si l'interrogatoire de cet homme achevé, je vous retrouve vivante, vous coucherez ce soir à la Conciergerie. Allez!

MADAME DE VILLEFORT.

Ah ! Édouard! mon Édouard !

(Elle s'élance dans le jardin.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, hors MADAME DE VILLEFORT.

BENEDETTO.

Oh ! oh ! dites donc, gendarmes, j'arrive dans un mauvais moment.

VILLEFORT, à son bureau.

Avancez ici, et répondez-moi.

BENEDETTO.

Ah ! c'est M. de Villefort, avec lequel j'ai eu l'honneur de dîner à Auteuil chez M. le comte de Monte-Cristo. Serviteur, monsieur de Villefort !

VILLEFORT.

Ignoriez-vous donc que c'était moi qui dusse vous interroger ?

BENEDETTO.

Je m'en doutais, et, je vous l'avouerai, je comptais bien un peu là-dessus.

VILLEFORT.

Silence ! et quittons ces façons familières. Je ne suis pas plus M. de Villefort que vous n'êtes le comte Andrea Cavalcanti. Vous êtes un prévenu, et je suis la justice. Approchez, et répondez.

BENEDETTO.

C'est très-bien dit, cela, monsieur de Villefort ; mais, si vous voulez que je parle, il faudrait m'interroger sans témoins. J'ai des choses curieuses à vous dire, parole d'honneur ! et vous ne serez pas fâché, quand je vous aurai dit ces choses, de les avoir entendues seul.

VILLEFORT.

Accusé, votre nom ?

BENEDETTO.

J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que je ne répondrais pas devant ces messieurs.

VILLEFORT.

Et pourquoi?

BENEDETTO.

Parce que j'ai des révélations à vous faire.

VILLEFORT.

Des révélations! Et sur qui?

BENEDETTO.

Sur un homme très-haut placé.

VILLEFORT.

Toute instruction doit être publique.

BENEDETTO.

Eh! qui vous empêchera de la rendre publique, si vous voulez? Mais, d'abord, qu'est-ce que cela vous fait? Interrogez-moi en tête-à-tête; j'ai un grand coupable à vous dénoncer. (Il s'est avancé pour dire ces mots. Les Gendarmes se lèvent pour le retenir.) Eh! n'ayez donc pas peur!

VILLEFORT.

Laissez-moi seul avec cet homme. (Les Gendarmes hésitent.) Allez, vous dis-je... S'il se portait à quelque violence...

(Il tire de sa table deux pistolets qu'il pose près de lui.)

BENEDETTO.

Allons! allons! j'en ai vu qui n'étaient pas si braves que ça... Cela me rend fier, moi.

SCÈNE VIII

VILLEFORT, BENEDETTO.

VILLEFORT.

Nous voilà seuls... Répondrez-vous maintenant?... Votre nom?

BENEDETTO.

Vous est-il égal de commencer par mon âge?... Je voudrais vous répondre d'abord sur ce que je sais le mieux.

VILLEFORT.

Votre âge, alors?

BENEDETTO.

J'ai vingt et un ans, ou plutôt je les aurai dans quelques jours seulement (Villefort écrit), étant né dans la nuit du 27 au 28 septembre 1817.

VILLEFORT.

Que dites-vous là ?

BENEDETTO.

La vérité pure.

VILLEFORT, à part.

C'est un hasard!... (Haut.) Où êtes-vous né ?

BENEDETTO.

A Auteuil, près Paris.

VILLEFORT.

A Auteuil !... Votre nom ?

BENEDETTO.

Ah ! mon nom, je ne puis pas vous le dire, attendu que je ne le sais pas ; mais je puis vous dire celui de mon père.

VILLEFORT.

De votre père?... Eh bien, dites...

BENEDETTO.

Il se nomme Gérard ? Oui, c'est bien cela !... C'est qu'il a plusieurs noms, voyez-vous, et j'ai peur de m'embrouiller.

VILLEFORT.

Gérard ?

BENEDETTO.

Gérard Noirtier de Villefort.

VILLEFORT.

Jeune homme, vous mentez !

BENEDETTO.

Oh ! que vous savez bien que non !

VILLEFORT.

Mais, dans l'instruction que j'ai là sous les yeux, vous avez déclaré vous nommer Benedetto ; vous avez dit être orphelin ; vous vous êtes donné la Corse pour patrie.

BENEDETTO.

Que voulez-vous ! à cette époque, je n'en savais pas plus que les autres. Mais, depuis, un brave homme de Corse, une espèce de père que j'avais, a bien voulu me mettre au courant de toutes ces petites choses-là, qu'il a jugées pouvoir m'être de quelque utilité ; donc, je vous le répète, je suis né dans la nuit du 27 au 28 septembre 1817 ; je suis né à Auteuil, rue de la Fontaine, nº 28 ; je suis fils de M. Gérard Noirtier de Villefort. Maintenant, voulez-vous d'autres détails ? Je vais vous les donner. Je suis né au premier étage de la maison, dans une chambre tendue de damas rouge ;

mon père me prit dans ses bras, en disant à maman que j'étais mort, et m'emporta dans le jardin, où il m'enterra vivant. En voulez-vous encore, des preuves ? Eh bien, regardez dans une glace, et voyez comme vous êtes pâle.

VILLEFORT.

Eh bien, oui, c'est vrai, je suis pâle ; eh bien, oui, c'est vrai, vous êtes né dans la maison nº 28 ; eh bien, oui, c'est vrai, vous avez été enterré vivant ; eh bien, oui, c'est vrai, vous êtes mon fils. Maintenant, qu'avez-vous à espérer, et où voulez-vous en venir ?

BENEDETTO.

Oh ! c'est bien simple, je me suis dit : « Quand je serai en tête-à-tête avec mon père ; quand il verra qu'il n'y a qu'à me délier les pouces et à m'ouvrir la porte du jardin pour que je décampe, eh bien, mais il me déliera les pouces et m'ouvrira la porte du jardin, et je décamperai. »

VILLEFORT.

Vous vous êtes dit cela ?

BENEDETTO.

Ma foi, oui.

VILLEFORT.

Et vous n'avez pas pensé que j'eusse d'autre moyen de me débarrasser de vous ?

BENEDETTO.

Non, et cependant je ne manque pas d'imagination, à ce que je crois.

VILLEFORT.

Vous n'avez pas pensé, par exemple, que je pusse vous casser la tête d'un coup de pistolet, et dire que vous avez voulu fuir (il lui met le pistolet sur le front), et faire ainsi disparaître en fumée votre secret et le mien ?

BENEDETTO, épouvanté.

A moi ! à l'aide !

VILLEFORT.

J'aurais le temps de vous tuer dix fois, malheureux ! avant qu'on vînt à votre voix, car la mienne seule commande ici. Mais, je l'ai dit, je ne vous tuerai pas, je ne vous sauverai pas ! Je ne suis pas un homme, je suis la loi ; sourd, aveugle, implacable pour tout ce qui est criminel, pour moi comme pour les autres. — Gardes ! (Les Gendarmes rentrent.) Re-

conduisez l'accusé dans sa prison, et veillez sur lui ; vous en répondez à la société ; c'est un grand coupable ; allez.

BENEDETTO.

Ah ! ma foi ! il est encore plus fort que moi.

(Il sort.)

SCÈNE IX

VILLEFORT, seul.

Eh bien, soit, justice pour tous; l'expiation fera oublier le crime; l'honneur du juge couvrira l'infamie de l'assassin. Ah ! seulement, j'ai besoin de me rattacher à quelque chose... Mon fils ! mon enfant ! mon Édouard !

(Il sonne, un Domestique entre.)

SCÈNE X

VILLEFORT, UN DOMESTIQUE.

VILLEFORT.

Cherchez mon fils ! et amenez-le-moi !

LE DOMESTIQUE.

Monsieur sait-il où il est?

VILLEFORT.

Non ; appelez-le ! cherchez-le !

LE DOMESTIQUE.

C'est que madame l'a été prendre au jardin, il y a un quart d'heure, à peu près ; c'est que madame l'a emporté chez elle, et nous ne l'avons pas revu depuis.

VILLEFORT.

Madame l'a emporté ? vous ne l'avez pas revu depuis ?

LE DOMESTIQUE.

Non, monsieur ; mais on peut aller chez madame.

VILLEFORT.

Non, laissez-moi, j'irai moi-même. (Le Domestique sort.) Oh ! mon enfant ! qu'a-t-elle fait de mon enfant ? (Il va à la porte.) La porte fermée ! Ouvrez, Herminie, ouvrez !

SCÈNE XI

VILLEFORT, MADAME DE VILLEFORT.

La porte s'ouvre, madame de Villefort est debout, roide et pâle.

MADAME DE VILLEFORT.

Monsieur, que voulez-vous encore? J'ai obéi.

VILLEFORT.

Vous avez obéi? (Elle laisse tomber un flacon vide.) Et mon fils, où est mon fils?

MADAME DE VILLEFORT,

Là.

VILLEFORT.

Que voulez-vous dire?

MADAME DE VILLEFORT.

Là.

(Elle indique du geste la chambre voisine, où Villefort se précipite et d'où il rapporte l'enfant inanimé.)

VILLEFORT.

Mon fils! mon fils!... Oh! il est évanoui! Du secours! du secours!

MADAME DE VILLEFORT.

Inutile.

VILLEFORT.

Que voulez-vous dire?

MADAME DE VILLEFORT.

Vous savez si j'aimais mon fils, puisque c'est pour mon fils que je me suis faite criminelle!

VILLEFORT,

Eh bien?

MADAME DE VILLEFORT.

Eh bien, une bonne mère ne part pas sans son enfant!

VILLEFORT.

Ah!

MADAME DE VILLEFORT, lui arrachant l'enfant des bras.

Viens, Édouard.

(Elle roule à terre avec l'enfant, morts tous deux.)

VILLEFORT, devenant fou.

Édouard! mon enfant! mon Édouard! (Il sonne.) Venez, venez tous. (Les Domestiques entrent.) Édouard, où est-il? Oh! je

le retrouverai, moi. Donnez-moi une bêche. (Les Domestiques se regardent épouvantés.) Oui, une bêche, une bêche! Vous avez beau prétendre qu'il n'est pas enterré là; donnez-moi une bêche, et je le retrouverai. Je le retrouverai, dussé-je chercher jusqu'au jour du jugement dernier!

TOUS, avec horreur.

Il est fou!...

ÉPILOGUE

DIXIÈME TABLEAU

L'île de Monte-Cristo. — Clair de lune.

SCÈNE PREMIÈRE

MONTE-CRISTO, MAXIMILIEN.

MONTE-CRISTO.

Par ici, Morel, par ici.

MAXIMILIEN.

Sommes-nous donc arrivés?

MONTE-CRISTO.

Oui; reconnaissez-vous cette grotte?

MAXIMILIEN.

C'est celle où je vous ai vu pour la première fois; oui, comte, je la reconnais.

MONTE-CRISTO.

Ces huit jours d'absence, de voyage, ne vous ont point consolé?

MAXIMILIEN.

Tenez, prenez ma main, comte, mettez le doigt sur l'artère, comptez les pulsations, et vous verrez qu'elle ne bat ni plus fort ni plus lentement que d'habitude. Vous m'avez parlé d'attendre et d'espérer. Savez-vous ce que vous avez fait, mal-

heureux sage que vous êtes? J'ai attendu, c'est-à-dire que j'ai souffert... J'ai espéré... Oh! l'homme est une pauvre et misérable créature! Qu'ai-je espéré? Je n'en sais rien... Quelque chose d'inconnu, d'absurde, d'insensé, un miracle! Lequel? Dieu seul peut le dire. Mais j'aimais tant cette pauvre morte, mais ce pauvre ange que j'ai perdu vivait si obstinément dans mon souvenir, dans mon espérance, que, depuis huit jours, je me suis fatigué à retrouver ma Valentine dans la vie, elle que je ne puis plus retrouver qu'au sein de la mort. Aujourd'hui expire le sursis que vous m'avez demandé, mon ami. C'est aujourd'hui le 5 octobre, il est onze heures du soir, j'ai encore une heure à vivre; l'idée que dans une heure je ne souffrirai plus est suave à mon pauvre cœur.

MONTE-CRISTO.

Ne regrettez vous rien en ce monde?

MAXIMILIEN.

Non.

MONTE-CRISTO.

Pas même moi?

MAXIMILIEN.

Comte!

MONTE-CRISTO.

Quoi! il vous reste un regret de la terre et vous mourez?

MAXIMILIEN.

Oh! je vous en supplie, plus un mot. Oh! ne prolongez pas mon supplice!

MONTE-CRISTO.

Eh bien, vous le voulez, Morel, vous êtes inflexible; donc, étant profondément malheureux, vous méritez qu'un miracle vous rende le bonheur. Regardez!

Une figure voilée monte du fond des rochers, s'approche lentement, lève son voile; on reconnaît Valentine, couronnée de roses blanches.

SCÈNE II

LES MÊMES, VALENTINE.

MAXIMILIEN.

Est-ce déjà le ciel qui s'ouvre pour moi? Cet ange ressemble à celui que j'ai perdu!

VALENTINE.

Maximilien ! Maximilien !

MAXIMILIEN.

Valentine ! Valentine !

VALENTINE.

Maximilien ! mon bien-aimé !

MONTE-CRISTO.

Valentine, désormais vous n'avez plus le droit de vous séparer de celui qui est là ; car, pour vous retrouver, il se précipitait dans votre tombe ; sans moi, vous mouriez tous deux. Je vous rends l'un à l'autre. Ma tâche est accomplie ; j'ai puni les méchants, j'ai récompensé les bons ! Mon Dieu ! si je me suis trompé, faites-moi miséricorde ! Et puisse le bien que j'ai fait l'emporter sur le mal, dans votre balance infaillible, ô mon Dieu !

FIN DU TOME HUITIÈME

TABLE

FIN DE LA TABLE

POISSY, TYP. ET STÉR. DE AUG. BOURET.

NOUVEAUX OUVRAGES EN VENTE

Format in-8°.

	f. c.
DUC DE BROGLIE	
FRÉDÉRIC II ET MARIE-THÉRÈSE, 2 vol.	15 »
VICTOR HUGO	
TORQUEMADA, 1 vol.	6 »
A. BARDOUX	
LE COMTE DE MONTLOSIER ET LE GALLICANISME, 1 vol.	7 50
BENJAMIN CONSTANT	
LETTRES A MADAME RÉCAMIER, 1 vol.	7 50
LORD MACAULAY	
ESSAIS D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE, 1 vol.	6 »
L. PEREY & G. MAUGRAS	
DERNIÈRES ANNÉES DE MADAME D'ÉPINAY, SON SALON ET SES AMIS 1 vol.	7 50
MADAME DE REMUSAT	
LETTRES, 2 vol.	15 »
ERNEST RENAN	
INDEX GÉNÉRAL DE L'HISTOIRE DU CHRISTIANISME, 1 vol.	7 50
SOUVENIRS D'ENFANCE ET DE JEUNESSE, 1 vol.	7 50
JULES SIMON	
DIEU, PATRIE, LIBERTÉ, 1 vol.	7 50
THIERS	
DISCOURS PARLEMENTAIRES. T. I à XV.	112 50
VILLEMAIN	
LA TRIBUNE MODERNE, 2 vol.	15 »

Format gr. in-18 à 3 fr. 50 c. le volume.

	vol.
J. J. AMPÈRE	
VOYAGE EN ÉGYPTE ET EN NUBIE	1
TH. BENTZON	
TÊTE FOLLE	1
DUC DE BROGLIE	
LE SECRET DU ROI	2
F. BRUNETIÈRE	
LE ROMAN NATURALISTE	1
CHARLES-EDMOND	
LA BUCHERONNE	1
G. CHARMES	
LA TUNISIE	1
GEORGES ELIOT	
DANIEL DERONDA	2
O. FEUILLET	
HISTOIRE D'UNE PARISIENNE	1
ANATOLE FRANCE	
LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD	1
J. DE GLOUVET	
LA FAMILLE BOURGEOIS	1
GYP	
AUTOUR DU MARIAGE	1
LUDOVIC HALÉVY	
L'ABBÉ CONSTANTIN	1
CRIQUETTE	1
VICOMTE D'HAUSSONVILLE	
A TRAVERS LES ÉTATS-UNIS	1
PAUL JANET	
LES MAITRES DE LA PENSÉE MODERNE	1
EUGÈNE LABICHE	
THÉATRE COMPLET	10
MADAME LEE CHILDE	
UN HIVER AU CAIRE	1
PIERRE LOTI	
FLEURS D'ENNUI	1
MARC MONNIER	
UN DÉTRAQUÉ	1
MAX O'RELL	
JOHN BULL ET SON ILE	1
E. PAILLERON	
LE THÉATRE CHEZ MADAME	1
GEORGES PICOT	
M. DUFAURE, SA VIE, SES DISCOURS	1
A. DE PONTMARTIN	
SOUVENIRS D'UN VIEUX CRITIQUE	3
P. DE RAYNAL	
LES CORRESPONDANTS DE J. JOUBERT	1
G. ROTHAN	
L'AFFAIRE DU LUXEMBOURG	1
LA POLITIQUE FRANÇAISE EN 1866	1
GEORGE SAND	
CORRESPONDANCE	4
DE SÉMÉNOW	
SOUS LES CHÊNES VERTS	1
JULES SIMON	
LE GOUVERNEMENT DE M. THIERS	2
E. TEXIER ET LE SENNE	
LE TESTAMENT DE LUCIE	1
LOUIS ULBACH	
CONFESSION D'UN ABBÉ	1

Collection de luxe petit in-8°, sur papier vergé à la cuve.

	vol.
LUDOVIC HALÉVY	
DEUX MARIAGES	1
LA FAMILLE CARDINAL	1
J. RICARD	
PITCHOUN!	1
CAMILLE SELDEN	
LES DERNIERS JOURS DE HENRI HEINE	1
JULES SIMON	
L'AFFAIRE NAYL	1
***	
LA VIE PARISIENNE SOUS LOUIS XVI	1

Paris. — Imprimerie PH. BOSC, 3, rue Auber.



